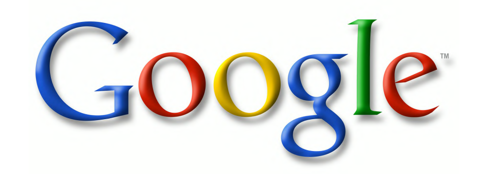
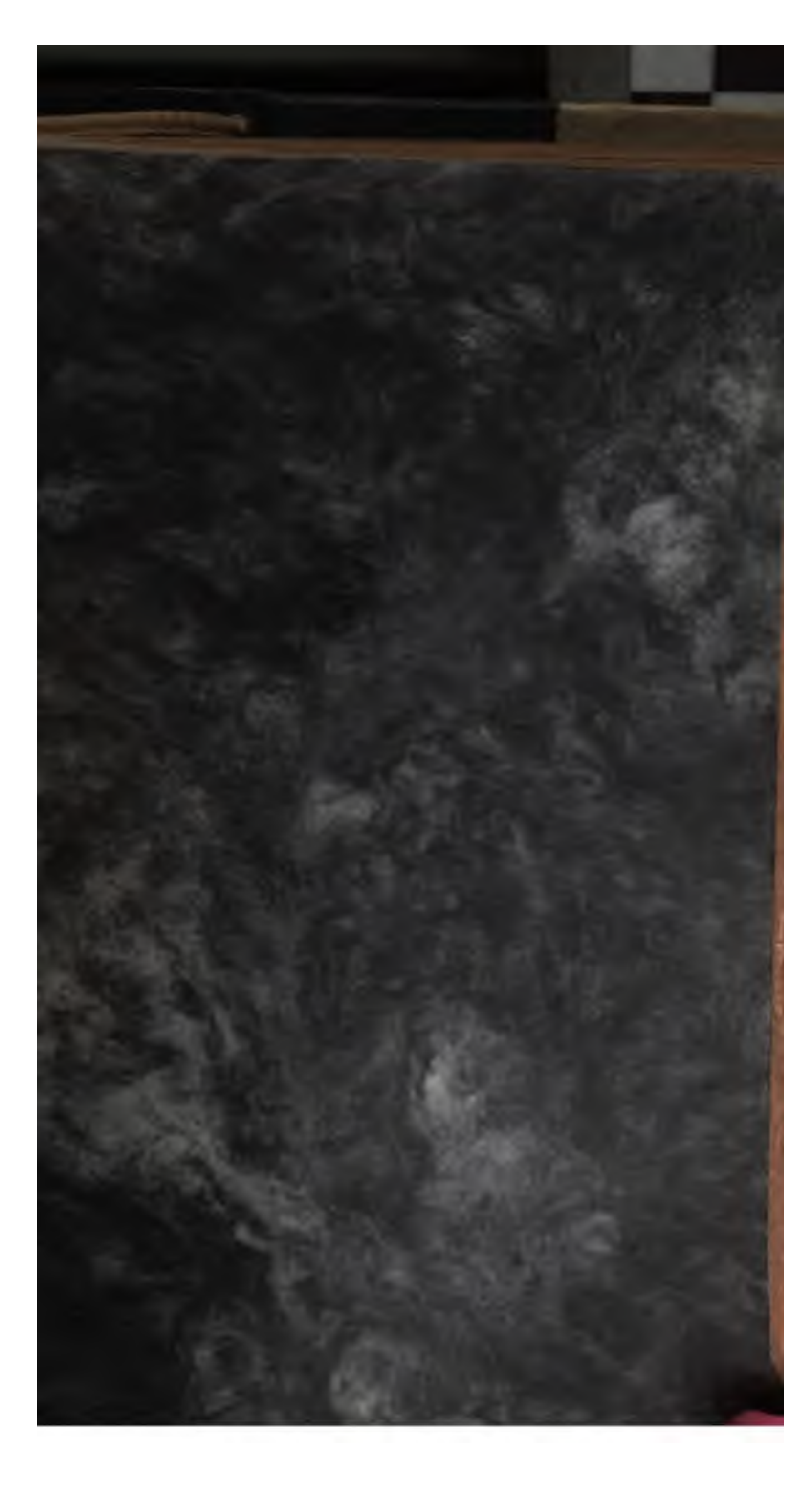




STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



ÉMILE DE LAVELEYE

L'AFRIQUE CENTRALE

ET LA

CONFÉRENCE GÉOGRAPHIQUE DE BRUXELLES

LETTRES ET DÉCOUVERTES DE STANLEY

LES ÉGYPTIENS DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

[illegible]

AVEC DEUX CARTES

BRUXELLES
LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA COUR
45, RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON À LEIPZIG

1878

[illegible]



TYPOGRAPHIE DE Mme WEISSENBRUCH

IMPRIMEUR DU ROI

RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

[redacted]



ÉMILE DE LAVELEYE

L'AFRIQUE CENTRALE

ET LA

CONFÉRENCE GÉOGRAPHIQUE DE BRUXELLES

LETTRES ET DÉCOUVERTES DE STANLEY

LES ÉGYPTIENS DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

PAR BUJAC

AVEC DEUX CARTES

BRUXELLES
LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA COUR
45, RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1878

[redacted]

L'AFRIQUE CENTRALE

ET LA

CONFÉRENCE GÉOGRAPHIQUE DE BRUXELLES

Au mois de septembre de l'an dernier, le roi des Belges avait offert dans son palais de Bruxelles une gracieuse et royale hospitalité aux présidents des principales sociétés de géographie de l'Europe et aux personnages qui, soit par leurs voyages, leurs études ou leur philanthropie, s'étaient le plus identifiés avec les tentatives de faire

pénétrer la civilisation jusqu'au centre du continent africain. Dans la lettre d'invitation, le roi Léopold avait parfaitement défini la tâche de cette conférence. D'importantes et héroïques expéditions se sont faites dans l'intérieur de l'Afrique, soutenues par des souscriptions particulières. Ces expéditions, disait le roi, répondent à une idée éminemment civilisatrice et chrétienne : abolir l'esclavage en Afrique, percer les ténèbres qui enveloppent encore cette partie du monde, en étudier les ressources qui paraissent immenses, en un mot y verser les trésors de la civilisation, tel est le but de cette croisade moderne bien digne de notre époque. Jusqu'ici, les efforts que l'on a tentés ont été faits sans accord; aussi le vœu se produit-il aujourd'hui, de différents côtés, que ceux qui pour-

[redacted]

suivent un but commun en confèrent pour régler leur marche, pour poser quelques jalons et délimiter les régions à explorer, afin qu'aucune entreprise ne fasse double emploi.

Souverain d'un petit pays, le roi Léopold II se trouve naturellement amené à porter ses regards sur les intérêts généraux du monde. Trop jeune encore pour être, comme son père, le conseiller de la plupart des souverains de l'Europe et l'intermédiaire de leurs négociations secrètes, Léopold II s'est beaucoup occupé de l'avenir de l'extrême Orient. Avant de monter au trône, il a visité, en observateur instruit et attentif, l'Égypte, l'Inde et la Chine, et il a rapporté de ses voyages la conviction que, pour permettre à l'industrie européenne de poursuivre ses étonnants progrès, il était urgent

de lui ouvrir de nouveaux débouchés dans ces immenses continents qui contiennent les trois quarts de la population du globe. La crise économique, si intense et si longue, que traverse l'Europe en ce moment, prouve la justesse de ses vues. L'Amérique du Nord, dupe d'une politique commerciale étroite et imprévoyante, refuse de recevoir nos produits. Il faut donc pénétrer plus avant et ouvrir des marchés nouveaux en Asie et en Afrique. C'est vers l'Afrique surtout qu'il faut porter nos efforts, parce que là il y a, en outre, une œuvre d'humanité à accomplir : supprimer la traite et, par suite, les guerres abominables qui dépeuplent ces riches contrées. Pour favoriser l'œuvre de l'exploration de l'Afrique centrale, le roi Léopold voulait soumettre à l'examen de la conférence géographique réunie dans son

[redacted]

palais trois points principaux : désigner des bases d'opérations à établir sur la côte de Zanzibar et près de l'embouchure du Congo ; déterminer les routes à ouvrir successivement vers l'intérieur en y créant des stations hospitalières, scientifiques et pacificatrices, comme moyen d'abolir l'esclavage et d'établir la concorde entre les chefs, en leur procurant des arbitres justes et désintéressés, enfin constituer un comité international et central pour poursuivre l'exécution de ce projet, en exposer le but au public de tous les pays, solliciter son appui et recueillir des souscriptions.

L'idée généreuse et élevée du roi des Belges fut comprise par ceux à qui elle fut soumise, et des voyageurs, des géographes, des philanthropes des différents États de l'Europe se rendirent à son appel. La

France était représentée par l'amiral de La Roncière Le Noury, président de la Société de géographie de Paris, par M. Maunoir, secrétaire de cette Société, par M. Henry Duveyrier, l'explorateur du Sahara, et par M. le marquis de Compiègne, revenu récemment d'un périlleux voyage dans les régions inexplorées de l'Ogowaï. M. de Lesseps se rendit plus tard à Bruxelles et approuva complétement le projet. L'Allemagne avait envoyé ses trois plus illustres voyageurs, MM. G. Rohlfs, Schweinfurth et le docteur Nachtigal, qui venait d'obtenir la grande médaille de la Société de géographie de Paris. On remarquait, en outre, pour l'Italie, M. le commandeur Negri; pour la Prusse, le baron de Richthofen, président de la Société de géographie de Berlin; pour l'Autriche-Hongrie, M. de Hochstetter, pré-

sident de la Société de géographie de Vienne; le comte Edmond Zichy, le baron Hoffmann, ministre des finances, et le lieutenant A. Lux, qui venait d'accomplir une brillante excursion dans une partie inconnue du bassin du Kvango; pour l'Angleterre, sir Rutherford Alcock, président de la Société de géographie de Londres, sir Bartle Frere, vice-président du conseil des Indes, actuellement gouverneur de la colonie du Cap, sir Henry Rawlinson, si connu par ses découvertes à Ninive; le colonel Grant, qui avec son ami Speke a révélé l'existence des grands lacs de l'Afrique centrale; le commandant Cameron, dont le voyage de la côte orientale à la côte occidentale de l'Afrique par le lac Tanganyka et le Lualaba a eu un si grand retentissement; enfin, quelques philanthropes éminents comme sir Harry Verney,

sir John Kennaway, sir T. Fowell Buxton, M. W. Mackinnon et l'amiral sir Léopold Heath. La Belgique, n'ayant pas de voyageurs illustres, n'était représentée que par des personnes dont le concours pouvait contribuer au succès de l'œuvre dans le pays même, et l'un de ces membres belges, M. Émile Banning, vient de résumer dans un excellent ouvrage l'état de nos connaissances relativement à l'Afrique centrale, ainsi que les travaux de la conférence[1]. Après quatre jours de débats, dirigés par le roi Léopold lui-même avec infiniment de tact et de suite, on décida qu'il y avait lieu d'établir une ligne de stations permanentes depuis Bogamoyo, sur la côte de Zanzibar, jusqu'à Saint-Paul de Loanda, du côté de

[1] *L'Afrique et la Conférence géographique de Bruxelles,* par M. Émile Banning. Bruxelles, 1877.

[redacted]

l'Atlantique, dans les possessions portugaises, en fixant les premières à Ujiji, sur la rive orientale du lac Tanganyka, à Nyangwé, sur le Lualaba, point extrême atteint au nord par Livingstone, et dans un endroit à déterminer dans les États de Muata-Yamvo, l'un des chefs les plus puissants de l'Afrique centrale. On suivrait ainsi l'itinéraire si glorieusement parcouru par le commandant Cameron.

Mais quels seront le caractère et la mission de ces stations? D'après l'avis unanime des voyageurs anglais et allemands, elles ne doivent rien avoir de militaire. Comme l'a très bien dit sir Bartle Frere, elles doivent agir par la douceur, par la persuasion, par l'ascendant naturel qu'exerce l'homme civilisé sur les races barbares. Toute force armée provoque l'hostilité des chefs; si

alors on veut se défendre, c'est la guerre et la conquête. Le personnel doit être peu nombreux, mais actif, dévoué et vigoureux. A la tête, il faut un homme habitué au commandement, un officier de marine, par exemple; de plus, un médecin naturaliste, et quelques artisans habiles, en état d'exercer diverses professions, un charpentier et un forgeron-mécanicien principalement. D'après une communication que je dois à l'obligeance de sir Fowler Buxton, la *Free church* d'Écosse a réuni 260,000 francs et a fondé une station du nom de *Livingstonia*, sur les bords du lac Nyassa, d'où sort l'un des affluents du Zambèse; le personnel comprend un lieutenant de marine comme commandant, un charpentier, un mécanicien, un tisserand et trois ouvriers agricoles, outre les deux mission-

[redacted]

naires. La station de *Mombasa,* sur la côte de Zanzibar, est établie sur le même modèle, et l'expédition que la Société anglaise des missions a dirigée sur l'Uganda, pour y installer un poste entre les lacs Victoria et Albert, n'est pas composée autrement.

Bien entendu, les stations créées par la conférence internationale ne pourraient s'occuper de propagande religieuse, puisqu'elles seraient entretenues par les souscriptions de personnes appartenant à différents cultes. Tout en se montrant très sympathiques aux efforts faits à côté d'elles pour répandre l'Évangile, elles devraient conserver un caractère exclusivement laïque. Leur but principal est de servir de bases d'opération aux voyageurs qui s'avanceront dans l'intérieur pour pénétrer dans des régions encore inexplorées. Au-

[redacted]

jourd'hui l'explorateur, en partant de la côte, doit emporter avec lui des provisions, des instruments et surtout des moyens d'échange pour des mois ou des années. Il doit ainsi emmener et entretenir une interminable file de porteurs qui absorbe le plus clair des ressources et dont les fréquentes désertions entravent sans cesse la marche en avant. Ce serait un avantage incalculable, si à l'intérieur même du pays le voyageur trouvait ce qui lui est nécessaire, et si son point de départ, au lieu d'être situé sur la côte, à Bagamoyo ou à Saint-Paul de Loanda, l'était à la lisière même des régions inconnues où il faut s'avancer, à Niangwe ou à Ujiji, par exemple. Ces stations seraient comme des entrepôts où il pourrait s'approvisionner de tout ce dont il a besoin, et un lieu de refuge pour s'y

rabattre en cas de maladie ou d'échec. Les privations, les souffrances de toute nature qui ont assailli les Livingstone, les Nachtigal, les Grant, les Cameron, et qui les ont empêchés de poursuivre leurs découvertes, seraient en grande partie épargnées à ceux qui désormais marcheraient sur leurs traces. Les chefs de ces postes, grâce à leur instruction scientifique, apprendraient vite à connaître les ressources du pays. Ils pourraient servir de guides aux explorateurs, faire connaître à l'Europe les denrées à exporter et ouvrir ainsi au commerce des routes nouvelles. Les travaux exécutés par les ouvriers européens, sous les yeux des indigènes, initieraient ceux-ci aux arts et aux besoins de la civilisation, qui se répandraient rapidement de proche en proche. La mission catholique de Gondokoro s'est

maintenue au cœur même de l'Afrique équatoriale et ne s'est déplacée que pour échapper à la mortalité effrayante causée par les fièvres. C'est la preuve que des stations de ce genre, même dépourvues de tout appareil militaire, peuvent s'établir et prospérer dans ces régions.

Les stations étant fondées à l'intérieur, la facilité de leur ravitaillement dépendra de leurs moyens de communication avec la côte. Jusqu'à présent, tout est porté sur la tête des nègres, ce qui occasionne des difficultés et des retards dont on ne peut se faire une idée qu'en lisant les voyages de Livingstone, de Stanley et de Cameron. En ce moment même, un agent de la Société des missions de Londres cherche à découvrir le tracé d'une route pour des chars à bœufs, de la côte de Zanzibar au lac Tanganyka,

et une expédition de cinq ou six personnes doit tenter l'aventure ce printemps-ci.

Il me semble qu'il y aurait un moyen de transport beaucoup plus sûr, ce serait l'emploi des éléphants. Les Anglais en avaient fait venir de l'Inde pour leur guerre en Abyssinie, où ces puissants animaux leur ont rendu de grands services, malgré les profonds ravins qu'il fallait sans cesse traverser. Dans l'Afrique équatoriale, l'éléphant serait comme dans sa patrie, puisque l'espèce africaine y abonde. Il y trouverait une nourriture convenable et n'aurait rien à craindre de la terrible mouche tsétsè. Les transports s'effectueraient ainsi bien plus facilement qu'à dos d'homme ou même par charrette. Ce serait le précurseur du chemin de fer qui sera certainement construit avant la fin du siècle.

Le colonel Grant a même soumis à la conférence géographique de Bruxelles le tracé d'une ligne télégraphique partant de Khartoum, où finit le fil du Caire, pour aboutir à Delagoa-Bay où arrive déjà le fil du Cap[1]. La ligne remonterait le Nil, suivrait les bords du lac Victoria et du Nyassa, et le colonel Grant, qui connaît bien le pays, est convaincu qu'on ne rencontrerait point d'obstacles insurmontables.

Mais, se demandera-t-on, à quoi bon tant d'efforts? L'Afrique centrale peut-elle être définitivement conquise par la civilisation? L'Européen peut-il vivre et les habitants se plieront-ils au travail régulier

[1] *Remarks on a proposed line of telegraph overland from Egypt to the Cape of good Hope*, by Kerry Nicholls, esq., E. Arnold, esq., and colonel Grant. C. B.

[redacted]

qu'exige tout progrès économique? Tout d'abord, il reste à explorer au centre de l'Afrique une vaste région complétement inconnue qui figure en blanc sur nos cartes, des deux côtés de l'équateur, et qui mesure environ 4 millions de kilomètres carrés, c'est à dire plus de sept fois l'étendue de la France. Les limites en sont tracées par les expéditions de Barth, Rohlfs et Nachtigal au nord, de Schweinfurth, de Baker, de Gordon, de Gessi et de Stanley à l'est, de Cameron et de Livingstone au sud, et de Tuckey, Du Chaillu, Güssfeld, Marche et Compiègne à l'ouest; c'est même l'un des principaux buts de la conférence de Bruxelles que de chercher le moyen de pénétrer enfin dans cette *terra incognita*. Mais toute la région des grands lacs a déjà été explorée avec assez de soin pour qu'on

puisse se faire une idée de l'avenir qu'y attendent les tentatives de civilisation.

Pour arriver jusqu'aux lacs, suivons la route protégée désormais par le colonel Gordon, que le khédive vient de nommer gouverneur de la province du Haut-Nil, avec Khartoum comme résidence. Après cette ville, en remontant le fleuve, on sort de la région de l'éternelle sécheresse pour pénétrer dans celle où les pluies équatoriales couvrent le sol de la plus luxuriante végétation. Les crocodiles et les hippopotames abondent dans les eaux ; les ignames, les serpents, les singes et les buffles, dans les forêts. Les rives du fleuve disparaissent cachées par les papyrus gigantesques et par l'ambatch, dont le bois est aussi léger qu'une plume, dit Schweinfurth. Entre les massifs des forêts s'étendent de vastes sa-

[redacted]

vanes où s'élèvent les monticules formés par les termites et les cases des nègres Shyllouk. Entre la rivière des Girafes et le Nil Blanc, du 7e au 9e degré, ce n'est plus qu'un immense marais dont on n'aperçoit nulle part les limites. L'eau stagnante et chaude est entièrement remplie de papyrus et d'ambatch et couverte d'îles de plantes flottantes aquatiques. Les moustiques pullulent. L'air pesant, tout chargé de miasmes paludéens, engendre la fièvre et la dyssenterie. Aux approches de Gondokoro, le terrain se relève, les montagnes apparaissent; le fleuve s'encaisse entre des rives où domine le gneiss. L'aspect du pays change complétement : on arrive dans la partie habitable de l'Afrique centrale. Le pays des Niams-Niams, de Mombuttu, de Madi, l'Ounioro et l'Uganda, où règne le

fameux roi M'tesa, c'est à dire toute la région au nord des lacs Victoria et Albert, est, d'après les descriptions des voyageurs, un vrai paradis terrestre. Des arbres immenses, des palmiers, des figuiers, des acacias, forment des voûtes élevées, à l'ombre desquelles coulent d'innombrables ruisseaux. La végétation est si active qu'au bout de deux ans elle recouvre de fourrés épais les clairières où les indigènes mettent le feu pour obtenir quelques récoltes. Le bananier, le cocotier, qui donne de l'huile, atteignent des proportions inouïes. Cameron décrit des sycomores à l'ombre desquels cinq cents personnes campaient, et le baobab, le mammouth du règne végétal, a des proportions aussi gigantesques. La nature ne se repose jamais. Le soleil au zénith et l'eau toujours abondante permettent aux

[redacted]

plantes de croître sans cesse et de donner des fleurs et des fruits en toute saison. Dans la région équatoriale, il pleut régulièrement pendant tous les mois de l'année, et dans la zone méridionale, jusqu'au 17e degré, il pleut en été comme en hiver.

L'altitude du plateau central, qui varie de 600 mètres à 1,300 mètres (le lac Victoria est à 1,120 mètres), tempère la chaleur, rafraîchit l'air, chasse les miasmes et permet les cultures des pays chauds en même temps que celles des pays tempérés. On y obtient les céréales de l'Europe aussi bien que la canne à sucre, le dourah, le millet et le riz; les épices de toute sorte, les huiles, les résines, le café, le coton, les plantes tinctoriales comme la garance et l'indigo, les plantes médicinales les plus variées, les bois de construction les meil-

leurs, les fruits les plus divers : les ananas, les figues, les dattes, les oranges et même la vigne. Parmi les minéraux, on trouve l'or, le fer et, ce qui est plus important, le charbon, qui affleure en couches puissantes en divers endroits. Le climat est semblable à celui des *sanitariums* de l'Himalaya. Il paraît moins énervant que celui de l'intérieur de Java : la latitude est la même ; mais le plateau africain est plus élevé et par conséquent moins chaud ; or, dans la région des plantations de café de Java, situées sur les collines, les Hollandais vivent et se multiplient, sans que la mortalité soit sensiblement supérieure à celle de l'Europe. Les explorateurs de l'Afrique qui y ont succombé à la maladie ont été emportés par les fièvres des régions basses de la côte et des marais de l'intérieur. Ceux qui ont

parcouru le plateau des lacs comme Livingstone, Speke et Grant, Baker, Stanley, Cameron, Gessi, n'y ont pas contracté de maladies mortelles, quoiqu'ils aient été soumis à des privations et à des intempéries qui, sous notre climat, auraient ruiné les constitutions les plus robustes : couchant en plein air sur le sol détrempé, passant des semaines entières sans pouvoir se sécher ni se reposer tranquillement, nourris irrégulièrement et souvent d'une façon insuffisante ou malsaine. Supposez des blancs établis à l'altitude de 800 mètres ou de 1,000 mètres dans de bonnes habitations et pourvus de tout ce qui est nécessaire, et certainement ils vivront beaucoup mieux qu'à Calcutta, à Bombay, à Singapore ou à Batavia, et même qu'à l'île Bourbon ou aux Antilles.

Un instant de réflexion suffit pour faire comprendre le magnifique avenir des colonies qui ne tarderont pas à s'établir dans l'Afrique centrale. D'où est provenue la richesse des États du sud de l'Union américaine, de Cuba, de Saint-Domingue et du Brésil? De ce qu'on mettait en valeur la merveilleuse fertilité d'une terre fécondée par les rayons du soleil équinoxial, au moyen des bras d'une race adaptée à ce climat brûlant. Il y avait là cependant deux côtés très fâcheux : les bras étaient ceux d'esclaves qui ne travaillaient que par contrainte et par conséquent mal, et ces esclaves, il fallait les acheter très cher; c'était donc un capital sur lequel on devait compter l'intérêt et l'amortissement. Transportons les mêmes entreprises, cultures du sucre, du coton, du café ou du tabac dans

[redacted]

l'intérieur de l'Afrique, combien les conditions sont plus favorables! La terre est plus fertile et la végétation incomparablement plus puissante. Le travailleur est sur place, il ne faut ni l'amener à grands frais au delà des mers, ni le réduire en esclavage, ni l'acheter et l'entretenir. Les indigènes sont laborieux, soumis, intelligents. Déjà maintenant ils se livrent avec succès à tous les travaux de l'agriculture. Leur richesse en céréales et en bétail est très grande, malgré l'insécurité permanente. Ils savent fondre le cuivre et même le fer, et ils en font des armes et des ustensiles de très bonne qualité. Le tannage des peaux, le tissage des nattes, l'art de filer, de tisser, de teindre le coton sont très répandus, et beaucoup de produits sont remarquables par la finesse et la solidité. Le

nègre est peu inventif, mais il apprend vite, et, dirigé par des Européens, il ne serait pas inférieur à nos ouvriers ou à nos artisans. Les épreuves vraiment effroyables qu'ont supportées les porteurs de Grant, de Stanley et de Cameron prouvent qu'ils sont prêts à se soumettre aux plus durs travaux pour une rétribution souvent dérisoire. L'énergie déployée par les serviteurs de Livingstone, quand ils ont rapporté à la côte le corps de leur maître embaumé dans du sel, montre qu'ils sont capables d'un dévouement qui va jusqu'à l'héroïsme. L'industrie agricole et manufacturière trouverait ainsi sur place toutes les matières premières, le travail à bon marché et le charbon pour les moteurs mécaniques. La production se ferait donc dans des conditions infiniment plus avanta-

[redacted]

geuses que dans le pays où l'on maintient encore transitoirement l'esclavage, comme à Cuba et au Brésil, et même que là où l'on importe les coulies chinois, souvent au mépris des droits de l'humanité.

L'Afrique centrale, que l'on croyait naguère encore vouée à une stérilité complète, offre au contraire, dans ses phénomènes atmosphériques, dans sa faune et sa flore, une exubérance de vie et de puissance qui n'est égalée ni dans l'Inde ni même au Brésil. La quantité d'eau qui y tombe est plus grande que partout ailleurs. Le soleil, en passant alternativement de l'un à l'autre tropique, promène sur cette région une zone de nuages et les ondées fertilisantes qu'elle produit. Il en résulte une végétation d'une vigueur qui rappelle celle de l'époque carbonifère, et comme aux âges

géologiques, les grands herbivores, éléphants, rhinocéros, hippopotames, buffles, derniers survivants de l'ancien monde, y abondent. La quantité d'ivoire que l'Afrique exporte représente la destruction annuelle de 30,000 éléphants. Rien non plus n'égale la richesse hydrographique de ce pays. Pour nous en faire une idée, jetons d'abord un coup d'œil sur ses lacs.

Quand on quitte Ladò, qui remplace maintenant Gondokoro, par 5 degrés de latitude nord, et qu'on remonte le Nil, on le voit pénétrer dans une région montagneuse d'où lui vient le nom arabe de Bahr-el-Djebel, fleuve des montagnes. Il y forme des rapides qui interrompent la navigation près de la station égyptienne de Duffli. Bientôt après, dans une vaste fissure qui se poursuit vers le sud jusqu'aux lacs Tanga-

nyka et Nyassa, s'étale le lac Mwoutan, que les Anglais nomment Albert en l'honneur du prince consort. D'après les explorations toutes récentes de l'ingénieur italien Gessi, lieutenant du colonel Gordon, il est situé à l'altitude de 670 mètres. Il mesure environ 220 kilomètres de longueur sur une largeur de 35 à 90 kilomètres. Il est borné à l'est par les hauteurs de l'Unioro, qui se dressent en falaises verticales de granit, de gneiss et de porphyre de plus de 300 mètres de hauteur, et à l'ouest par les Montagnes-Bleues, qui élèvent leurs cimes jusqu'à 1,800 mètres au dessus du niveau de la mer. Le lac Albert est si encaissé que la plupart des rivières qui s'y déversent forment des chutes magnifiques. Vers le sud, il se termine en un vaste marécage où Gessi n'a pu pénétrer. Mais vers le nord, ce voya-

geur a fait une découverte qui serait d'une immense importance si ses prévisions venaient à se réaliser. Immédiatement à sa sortie du lac, le Nil se bifurque, et un bras se dirige vers le sud-ouest. On croit qu'il n'est autre que l'Ieï, qui, en passant par le pays des Niams-Niams, rejoint le fleuve principal là où il forme le marais des îles flottantes. S'il en était ainsi, on pourrait peut-être éviter les rapides de Duffli et établir une navigation non interrompue entre la Méditerranée et le lac Albert. Ce serait un avantage incalculable pour le commerce et pour la civilisation. Grâce aux annexions presque entièrement pacifiques faites par sir Samuel Baker et le colonel Gordon, l'Égypte s'étend désormais jusqu'au lac Albert et devient ainsi un des grands empires du monde, car du fond de ce lac, qui se

trouve précisément sous l'équateur, jusqu'à Alexandrie il y a 31 degrés ou plus de 3,000 kilomètres, ce qui fait quatre fois la longueur de la France, de Dunkerque aux Pyrénées.

A une quarantaine de lieues à vol d'oiseau du lac Albert, on rencontre le lac Victoria-Nyanza ou Oukérewé, la mer intérieure de l'Afrique. Sa superficie est de 84,000 kilomètres carrés, c'est à dire que, pour s'en faire une idée, il faut se figurer une nappe d'eau qui couvrirait toute la Suisse, plus la Lombardie et la Vénétie. Le lac Victoria est parsemé de grandes îles. A l'ouest, il est borné par la région alpestre d'Ouganda et de Karagwé, qui le sépare de l'Albert, et à l'est par le pays d'Ougejeia et d'Ourouri. Au nord se trouve le pays du roi M'tesa, dont la capitale, Dubaga, occupe une situation

admirable dominant les eaux bleues de la baie Murchison. M'tesa a toujours bien accueilli les voyageurs européens qui l'ont visité, et il a même demandé qu'on lui envoie des missionnaires et des artisans pour initier son peuple à la civilisation européenne. Cependant j'ai entendu soutenir par le marquis de Compiègne, qui vient d'être tué si malheureusement en duel au Caire, que M'tesa avait fait assassiner traîtreusement Linant de Bellefonds par l'escorte même qu'il lui avait donnée. Les deux grands lacs sont réunis par une rivière que l'on peut considérer comme la continuation du Nil; aussi l'a-t-on appelée le Nil-Victoria; mais, comme la différence d'altitude entre le lac Albert, à 670 mètres, et le lac Victoria, à 1,120 mètres, est de 450 mètres, cette rivière n'est pas navigable. A peine

[redacted]

sortie de la baie Napoléon, elle forme les chutes Ripon et les rapides d'Isamba. Après avoir reçu un affluent, le Luadscherri, qui sort de vastes marais, elle traverse le lac Ibrahim, découvert par Long en 1874. Grossie des eaux du Kafour, qui vient des montagnes de l'Ouganda, elle se resserre bientôt entre des rives escarpées. Après les chutes de Karuma, elle forme encore, sur une étendue de 30 kilomètres, huit rapides ou cascades. Enfin, avant d'arriver au lac Albert, elle se précipite d'une hauteur de 20 mètres. Cette chute, nommée Murchison, entourée d'une végétation admirable, en vue du beau lac qui s'étend au dessous et des Montagnes-Bleues qui couronnent l'horizon, constitue, d'après Baker, le plus merveilleux paysage qu'on puisse contempler.

Il n'y a plus de doute maintenant, c'est le Victoria-Nyanza et non le Tanganyka, qui est le réservoir supérieur du Nil; mais quel est celui de ses nombreux affluents qui peut revendiquer l'honneur d'être vraiment la source du fleuve? On a cru d'abord que c'était le Kadjera, qui forme deux lacs alpestres, le Windermere et l'Akenyara, et qui descend du haut plateau de l'Ouzinza. Aujourd'hui on pense que la vraie source du Nil est le Schimyu, qui vient du sud et qui apporte dans le golfe Speke, au sud-est du lac Victoria, une masse d'eau plus considérable que le Kadjera. A un degré sud de la ligne s'étend entre les deux grands lacs la région montagneuse d'Ankori et de Rouanda, récemment visitée par Stanley. C'est un pays admirable. Au fond de vallées toujours verdoyantes se précipitent d'in-

nombrables torrents, et dans les nues surgissent des pics élevés de 4,000 à 4,500 mètres, comme le Combiro et le Gambaragara. Ce sont les escarpements des Alpes et les frais paysages du Tyrol sous les feux du soleil équatorial. On y jouit en même temps de l'air vivifiant des hautes stations de l'Europe et de l'égalité du climat de la zone équinoxiale. On ne peut rien souhaiter de mieux pour entretenir la santé et pour favoriser le travail. Des populations d'origine européenne pourraient donc y vivre et s'y développer.

Immédiatement au dessous du lac Albert, à 3 degrés sud de l'équateur, s'étend le lac Tanganyka, découvert par Burton et Speke en février 1858. Comme le lac de Côme, il a presque l'aspect d'un énorme fleuve, car, sur une longueur de 670 kilomètres, sa lar-

geur est souvent réduite à 20 ou 30 kilomètres, et elle ne va guère au delà de 100. Sa superficie, qui est de 37,000 kilomètres carrés, est ainsi moitié moindre que celle du Victoria; elle est cependant encore aussi étendue que tout le Portugal. Le Tanganyka est situé dans le prolongement de la fissure où se trouve le lac Albert, et comme son élévation au dessus du niveau de la mer dépasse d'environ 150 mètres celle de l'Albert, Livingstone et Grant avaient cru d'abord qu'il y déversait ses eaux et qu'ainsi il était la vraie source du Nil. Le lac reçoit plus de cent cours d'eau qui s'y précipitent, la plupart sous forme de torrents, tant ses bords se relèvent rapidement. En 1871, Livingstone et Stanley visitèrent avec soin l'extrémité nord du lac où devait se trouver la sortie supposée du Nil. Au lieu d'un

émissaire, ils y virent déboucher une petite rivière, le Ruzizi, qui y apportait les eaux du lac de Kiro. La question se trouvait ainsi tranchée : le Tanganyka n'appartenait pas au bassin du Nil; mais par où donc s'écoulait le surplus de ses eaux? En 1873, Cameron résolut la question. Visitant avec soin toutes les anses et les affluents du lac, il découvrit enfin vers le milieu de la rive occidentale une rivière, le Lukuga, qui, au lieu d'y entrer, en sortait. La végétation aquatique y était si abondante qu'il lui fut impossible de suivre en barque le cours du Lukuga; mais il constata, dans son voyage vers Nyangwé, que cet émissaire du lac se jette dans une grande rivière, le Lualaba, qui n'est lui-même, d'après toutes les probabilités, que le Congo ou Zaïre. Une série d'autres lacs situés dans la même région

alimentent encore ce fleuve puissant : ce sont le Bangweolo, aux bords duquel Livingstone a succombé, le Moero, le Kamalondo, étagés les uns au dessus des autres et reliés par la rivière Luapula, le lac Kassali, aperçu par Cameron, le Langi et le Sankorra, dont l'intrépide voyageur n'a pu approcher, malgré tous ses efforts.

A peu de distance de l'extrémité méridionale du Tanganyka, mais à 200 mètres plus bas, s'ouvre le Nyassa, qui remplit la même fissure du terrain, car il a la même largeur environ et la même direction du nord au sud, inclinant un peu vers l'est. Comme le Nyassa est moitié moins long, il n'a que 1,500 kilomètres carrés de superficie. Il se déverse dans le Zambèse par le Chiré, dont le cours, traversant une région montagneuse, est des plus accidenté. Le Nyassa

[redacted]

n'étant pas très éloigné de la côte de Mozambique, on y arrive plus facilement qu'aux autres lacs. C'est sur sa rive méridionale que les missions écossaises ont établi la station de Livingstonia, qui est en pleine prospérité et qui possède même un petit vapeur pour parcourir le lac et entraver ainsi la traite dans toute cette région. Ajoutez encore les lacs Baringo et Manyara, l'un au nord, l'autre au sud du Kilimandjero et du Kenia, qui élèvent à plus de 6,000 mètres, sous l'équateur même, leurs cimes couvertes de neiges éternelles. Nulle part au monde on ne rencontre autant de mers intérieures, qui toutes se prêtent admirablement à devenir des centres de civilisation. C'est le tableau de la Suisse, mais dans des proportions gigantesques. Déjà l'antiquité savait que le Nil prend sa source

dans les lacs situés au centre du continent. Marinus de Tyr et Claudius Ptolémée, au IIe siècle après Jésus-Christ, avaient entendu parler par les trafiquants arabes de deux lacs dont ils fixent la situation vers le parallèle de l'île Menuthias, aujourd'hui Zanzibar, c'est à dire d'une façon très exacte. La *Tabula alinamuniana* de l'an 833 et la carte d'Abul-Hassan de l'an 1008 indiquent deux lacs, tandis que la *Tabula rotunda Rogeriana* de 1154 et la carte de P. Assianus en portent trois qui correspondent assez bien aux lacs Albert, Victoria et Tanganyka [1]; mais c'est depuis vingt ans seulement, et

[1] Voyez l'excellent résumé de nos connaissances concernant l'Afrique fait par le Dr Josef Chavanne dans les *Mittheilungen* de la Société géographique de Vienne. *Central-Afrika nach dem gegenwârtige Stande der geographischen Kentnisse*, 1876.

[redacted]

grâce aux découvertes de Grant, Burton, Speke et Livingstone, que l'on a pu s'assurer de l'exactitude de ces indications anciennes dont on commençait même à douter, car depuis le siècle dernier les cartographes, qui se piquaient de s'en tenir aux données positives, laissaient tout le centre de l'Afrique en blanc.

De ce plateau central, si admirablement pourvu sous le rapport hydrographique, descendent trois des plus puissants fleuves du monde. Depuis sa source jusqu'à la Méditerranée, le Nil mesure en ligne droite 3,900 kilomètres, ce qui suppose une longueur réelle supérieure à celle du Mississipi et de l'Amazone. Rien de plus étrange que ce fleuve, qui dans sa partie supérieure se ramifie dans tous les sens et est alimenté par une série de lacs et par d'innombrables

affluents, et qui, depuis qu'il reçoit en Nubie l'Atbara venant des hauteurs de l'Abyssinie, coule en plein désert, sans que même le moindre ruisseau vienne y apporter le tribut de ses eaux. D'après les calculs de Schweinfurth, le bassin fluvial du Nil comprend 8,260,000 kilomètres carrés, tandis que celui de l'Amazone n'en mesure que 7 millions, et celui du Mississipi à peine 3 millions, et bientôt les lieutenants de Gordon feront flotter le drapeau égyptien sur cet immense territoire. Le Congo surpasse les autres fleuves par la masse prodigieuse d'eau qu'il jette dans l'océan Atlantique. A son embouchure, il a 2,950 mètres de largeur, et la profondeur vraiment incroyable de 380 à 400 mètres. Son courant va jusqu'à 7 kilomètres à l'heure, et son débit, de 51,000 mètres cubes par

[redacted]

seconde, est si énorme que le fleuve ne se confond définitivement avec la mer qu'à 100 kilomètres du rivage, et qu'à 12 kilomètres l'eau est encore complétement douce. Ce débit, deux cents fois plus considérable que celui de la Seine à Paris [1], reste à peu près constant, ce qui semble indiquer que le fleuve reçoit des affluents des deux côtés de la ligne, de sorte que ce sont tantôt les affluents du nord, tantôt ceux du sud qui grossissent, suivant que le soleil provoque les pluies alternativement dans l'une ou

[1] Au niveau des basses eaux, le débit de la Seine n'est que de 90 mètres cubes par seconde. Le débit moyen est de 250 mètres cubes. Le 17 mars 1876, au plus fort de la crue, il ne passait encore que 1,650 mètres cubes sous le Pont-Royal. Pour égaler le Congo, il faudrait donc réunir les eaux de deux cents fleuves comme la Seine, c'est à dire que tous les fleuves de l'Europe pris ensemble y arrivent à peine.

l'autre zone. Le voyage du brave et infortuné Tuckey en 1816 n'avait fait connaître le Congo que jusqu'aux chutes de Jelala, et depuis lors on n'avait pas pénétré plus avant. Les découvertes de Cameron semblent désormais avoir mis hors de doute l'identité du Congo avec le Lualaba, et dès lors sa source se trouverait être la rivière Tchambezi, dans le pays de Bemba, visité par Livingstone, entre les lacs Nyassa et Tanganyka, non loin des sources du Nil.

Le Zambèse est la troisième des grandes artères qui descendent de l'Afrique centrale. C'est Livingstone qui en a déterminé le cours. Il est moins long que le Nil et il roule moins d'eau que le Congo, mais il offre des aspects plus pittoresques. Sortant du lac Dilolo sous le nom de Liba, il se dirige vers le sud, arrose le pays des Mako-

lolos sous le nom de Liambey, et, après avoir reçu le Tchobé venant de l'ouest, arrive au plateau granitique des Batokas. Là, précipitant d'une hauteur de 450 mètres dans une étroite crevasse la nappe immense et jusque-là épanchée de ses eaux, il forme la fameuse cascade si bien nommée par les indigènes Mosiwatanja, c'est à dire *fumée tonnante,* à laquelle Livingstone a donné le nom plus banal de chute Victoria. Avant de se jeter dans l'océan Indien, entre Quilimane et Sofala, le fleuve s'encaisse, traverse la passe de Lupata et reçoit par le Chiré le surplus des eaux du lac Nyassa. Enfin, à l'ouest du lac Albert, dans le pays de Monbuttu, Schweinfurth a découvert un fleuve mystérieux, l'Uelle, qui, sortant du revers occidental des Montagnes-Bleues, a déjà, non loin de sa source, une largeur de

250 mètres et un débit considérable. Où l'Uelle déverse-t-il ses eaux? Schweinfurth croit qu'il forme le cours supérieur du Schari, le principal affluent du lac Tsad, et en ce cas il ne pourrait être d'une grande utilité pour le commerce; mais il peut être aussi un affluent du Congo ou la source de l'Ogowai, dont la partie inférieure a été récemment explorée par Compiègne et Marche [1], mais dont le cours supérieur est encore complétement inconnu. Dans ce dernier cas, il ne pourrait manquer d'offrir plus tard des facilités pour les relations à

[1] *Voyage dans le Haut-Ogoué,* par le marquis de Compiègne et A. Marche. *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1874. — Du Chaillu, Walker, et plus récemment le Dr Lenz, avaient été, comme M. de Compiègne, arrêtés par les tribus cannibales de l'intérieur, à peu de distance de la côte.

[redacted]

établir avec cette vaste région qui, située entre le golfe de Guinée et les grands lacs, est encore complétement inexplorée.

D'après le commandant Cameron, c'est en remontant les grands fleuves qui viennent du plateau central que le commerce et la civilisation y pénétreront le plus facilement; malheureusement le continent africain présente une particularité qui ne se rencontre guère ailleurs et qui met obstacle à une navigation régulière. A très peu de distance des côtes, le terrain se relève brusquement en un massif montagneux, et les rivières, au lieu d'y avoir creusé, comme dans les autres contrées, un lit en pente douce, en descendent sous forme de rapides et de chutes. Il faudrait franchir ces obstacles par des portages qu'un *tramway* remplacerait avantageusement. Au delà, de

petits *steamers* en acier, très légers et d'un faible tirant d'eau, porteraient les voyageurs et les marchandises jusqu'au cœur du continent. On pourrait même, prétend Cameron, passer ainsi d'un océan à l'autre, car le Zambèse et le Congo sortent également des plaines marécageuses du lac Dilolo, et à l'époque des pluies leurs sources sont réunies. Tout le pays ressemble alors à une gigantesque éponge, et les cours d'eau sont si nombreux que Livingstone en a compté trente-deux sur une distance de 112 kilomètres. Cameron en a relevé quatre-vingt-dix-sept se jetant dans le Tanganyka, dont plusieurs sont très importants et formés eux-mêmes par de nombreux affluents. On a comparé très justement les mailles serrées de ce réseau hydrographique aux innombrables veinules qui se ramifient sous l'épi-

[redacted]

derme du corps humain. L'abondance des eaux est telle que les rivières sont navigables presque dès leur source et qu'un canal de quelques lieues suffirait pour réunir le bassin du Congo à celui du Zambèse. Récemment le gouvernement portugais a accordé l'autorisation de faire naviguer des bateaux à vapeur sur ce dernier fleuve, et la station de Livingstonia possède un petit *steamer*, le *Ilala*, sur le Nyassa. Si la branche encore inexplorée du Nil, l'Iei, n'est pas interrompue par des rapides, de petits bâtiments à marche rapide remonteront facilement de la Méditerranée jusqu'au fond du lac Albert. Déjà, en janvier 1876, le colonel Gordon a fait transporter et réassembler au delà des rapides de Duffli toutes les parties d'un *steamer* de 15 mètres de longueur et de deux barques en fer, au moyen desquels

Gessi a exploré tout le lac Albert. A la fin de juillet de la même année, un second vapeur a accompli le premier voyage, de Duffli jusqu'à Magongo, sur le Nil-Victoria, jusqu'aux limites des États du roi M'tesa sur le lac Victoria. Comme Gordon s'était rendu, au printemps de 1874, en moins de six semaines, du Caire à Gondokoro, on peut affirmer qu'aujourd'hui déjà il est possible d'arriver, par l'Égypte, en deux mois, jusque dans la région des grands lacs, sans aucun danger.

Parmi les routes de terre, la plus fréquentée est celle qui va de Bagamoyo à Ujiji, sur le Tanganyka. Elle est régulièrement parcourue par les caravanes que les trafiquants arabes de l'intérieur expédient vers la côte, et c'est celle que tous les explorateurs partis de Zanzibar ont suivie. Came-

[redacted]

ron pense qu'un chemin de fer à petite section, avec un matériel très léger, pourrait être établi au prix de 15,000 à 20,000 francs par kilomètre, et qu'au bout de peu de temps il payerait l'intérêt. En attendant, une route très facile paraît devoir s'ouvrir par le lac Nyassa. Le *steamer* de la mission Livingstonia transporterait les explorateurs au nord du lac. De là, en remontant la petite rivière Rooma, on arriverait bientôt aux sources de la Kirumbwe, qui se déverse dans le Tanganyka. La distance entre les deux lacs ne paraît pas dépasser une trentaine de lieues. Par le nord du Tanganyka, la rivière Ruzizi et le lac Kivo, on atteindrait le lac Albert, qui n'est qu'à 80 lieues du fond du Tanganyka. Ce serait évidemment le tracé que devrait suivre le fil télégraphique, car il serait presque constam-

ment immergé et ainsi mis à l'abri des indigènes et des fauves; un petit nombre de stations suffirait pour le protéger. Mais la vraie ligne d'approche, pour rattacher d'une manière ininterrompue l'Afrique centrale aux régions déjà colonisées de l'Afrique australe, c'est évidemment par le Transvaal, le plateau du Monomatapa, Teté sur le Zambèse, et le Nyassa. La distance à franchir est d'environ 6 degrés ou 150 lieues, par un pays élevé et à l'abri des fièvres si dangereuses de la côte, qui ont enlevé dès le début deux des compagnons de Cameron, Mossat, le neveu de Livingstone, et le docteur Dillon, quoiqu'ils se crussent parfaitement aguerris. Un Français, le docteur Émilien Allou, vient précisément d'accomplir un voyage entre la république sud-africaine et le Zambèse,

[redacted]

pendant lequel il a réuni des collections très intéressantes par les espèces nouvelles qui s'y trouvent. Maintenant que la république des Boers du Transvaal est rentrée dans la fédération du Cap, il suffirait que l'Angleterre établît quelques stations entre le Limpopo et le Zambèse pour que le flot de l'émigration qui féconde le Natal se déversât de ce côté. En peu d'années, l'influence anglo-saxonne traverserait l'Afrique de part en part et rattacherait définitivement à la civilisation la magnifique région des grands lacs. Cette conquête pacifique n'aurait rien d'exclusif, car il y a place pour les hommes entreprenants de toutes les nations [1].

1 Une expédition italienne, dirigée par le marquis Antinori, cherche en ce moment une nouvelle route entre le golfe d'Aden et le lac Victoria par le pays des

Qu'on ne s'imagine pas que ceci soit un rêve. L'avenir qui attend les stations européennes dans cette région est assuré par le succès des postes arabes de l'intérieur. A Kazeh dans l'Unyanyembe, à Kawélé au bord du Tanganyka, à Kwakasonga sur le Lualaba, les trafiquants arabes ont des résidences permanentes. Ils y vivent dans une

Gallas. Partie de Berbera, elle a passé par Ankobar. De là elle comptait se diriger vers le lac Baringo par la région où se trouvent les sources du Sobat. Elle a eu beaucoup à se plaindre des autorités égyptiennes sur le golfe d'Aden. La Société de géographie italienne a dû lui envoyer des secours, et depuis lors on n'en a pas de nouvelles. Ce voyage pourrait amener des découvertes dans une contrée inconnue, mais il n'ouvrira probablement pas une voie nouvelle pour le commerce. La route la plus directe vers le Tanganyka serait par la rivière encore peu connue, le Lafidche.

grande aisance; ils ont de vastes maisons, des troupeaux, de la volaille, des esclaves. Par les caravanes qu'ils envoient régulièrement à la côte, ils font venir du café, du thé, du sucre, des armes, des étoffes. Même dans une région beaucoup moins accessible, à Nyangwé, bien au delà du Tanganyka, Cameron a trouvé un Arabe, Jumat Mericani, faisant des échanges à la fois avec Zanzibar et avec Benguela, c'est à dire avec les côtes des deux océans.

Les indigènes sont d'un naturel exceptionnellement doux et pacifique, car, quoique les étrangers venus dans le pays n'y apparaissent guère que pour faire la chasse aux esclaves, ruiner les villages et les dépeupler, presque partout les voyageurs anglais ont pu se procurer des vivres au prix ordinaire, et s'ils ont été volés, c'est

presque toujours par leurs propres porteurs. Les cultures sont très bien entendues et faites avec soin, et les hommes y travaillent presque tout le jour. Quand le pays n'est pas dévasté par la guerre, la population augmente et la jungle se défriche rapidement. Cameron en cite un exemple remarquable. Quand Burton et Speke se dirigèrent vers l'intérieur, dans le voyage où ils découvrirent le Tanganyka, en 1857, ils eurent beaucoup de peine à traverser le pays de Mgunda-Mkali. L'eau manquait, la jungle était presque infranchissable et beaucoup de porteurs y périrent. Lorsque Cameron y arriva en 1873, tout était changé. Une tribu des Wanyamwési, refoulée par des guerres locales, s'était fixée dans la contrée; au milieu de la forêt, elle avait construit des villages, creusé des puits et con-

[redacted]

verti la jungle en champs parfaitement cultivés. L'aspect du pays était ravissant; il ressemblait aux beaux sites des parcs anglais. Des stations européennes trouveraient donc autour d'elles les moyens de vivre dans l'abondance, et si, en se multipliant, elles parvenaient à rendre moins fréquentes les guerres de tribu à tribu qui désolent le pays, le progrès serait assuré et le bien-être augmenterait rapidement.

Un autre exemple du succès qui attend le colon dans ces contrées longtemps considérées comme inabordables nous est fourni par les aventures dont M. Bonnat a récemment fait le récit à la Société de géographie de Paris. En 1866, M. Bonnat faisait partie d'une expédition placée sous le commandement du capitaine Charles Girard, qui avait résolu de remonter le Niger. M. Girard

ayant renoncé à l'entreprise, M. Bonnat pénétra seul dans l'intérieur de la Guinée, et fit des affaires très lucratives. Le village où il habitait fut attaqué et pris par les Achantis. Conduit à Coumassie, dans la capitale, il fut d'abord traité très durement, ainsi que deux compagnons de captivité, un Allemand et sa femme. Bientôt le roi le prit en affection et lui accorda sa faveur. M. Bonnat resta là cinq ans, comblé de bienfaits. Sa demeure fut reconnue comme un lieu de refuge inviolable. Il apprit la langue des indigènes et constata qu'ils faisaient un commerce important avec une grande ville de l'intérieur, Salaga, qui reçoit des objets du Sahara et même de la Tunisie. Quand les Anglais firent la guerre aux Achantis, le roi résolut de le mettre à mort. Il fut attaché à un arbre et allait être

[redacted]

décapité lorsque heureusement les marins entrèrent dans Coumassie. En 1874, il repartit pour l'Afrique, afin de s'établir dans cette ville de Salaga, dont il avait entendu dire des merveilles. Il parvint à remonter la rivière le Volta, malgré ses rapides, et à vaincre les résistances des chefs indigènes; il a ouvert ainsi une voie nouvelle au commerce. Il est le premier Européen qui soit arrivé à Salaga, ville de plus de 40,000 habitants, située dans la haute Guinée, en arrière du Dahomey et des Achantis. Il y a fondé un comptoir et réalisé des bénéfices considérables. Il y achète l'ivoire à 1 fr. 20 c. le kilogramme et vend 730 fr. la tonne de sel, qui s'obtient en Europe à 50 fr. La poudre d'or, qui a donné son nom à la Côte-d'Or, y abonde dans le sable des rivières. M. Bonnat est revenu en Europe pour en

rapporter des moyens d'exploitation perfectionnés; il repart dans peu de jours avec M. George Bazin, le fils de l'inventeur de la drague si ingénieuse dont on s'est servi pour retirer l'argent du fameux galion espagnol coulé dans la baie de Vigo. M. Bonnat n'a jamais été malade là-bas, parce qu'il s'est nourri comme les indigènes, et pourtant le climat de la Guinée est plus malsain que celui de la région des grands lacs.

Le fléau de l'Afrique, c'est le commerce des esclaves. Pour s'en procurer, on organise de véritables chasses à l'homme. Les trafiquants arabes vers la côte de l'océan Indien, les métis portugais du côté de l'océan Atlantique, exécutent ces chasses avec le concours des chefs indigènes. Ceux-ci, pour se procurer des cotonnades, des verroteries ou des armes, livrent leurs pro-

pres sujets ou assaillent les tribus voisines. Il en résulte des guerres d'extermination. Les chasseurs d'hommes attaquent subitement un village, tuent ceux qui résistent et s'emparent de tous ceux qui n'ont pas fui, hommes, femmes et enfants. Une partie de ces captifs sont dirigés vers la côte et transportés en Égypte et en Arabie, d'autres sont vendus sur les marchés intérieurs pour exécuter les travaux agricoles et domestiques; d'autres enfin servent d'intermédiaire aux échanges, de véritable monnaie. Dans toute la région entre la côte du Congo et le Tanganyka, le prix des objets est évalué en têtes d'esclaves comme autrefois il l'était en Europe en tête de bétail. A différentes reprises, Cameron ne put rien se procurer parce qu'il n'avait pas la seule monnaie que l'on voulait recevoir en payement. Les tra-

fiquants se rendent dans les régions où l'ivoire est abondant et ils achètent en payant avec des esclaves. Pour revenir de Nyangwé à Benguela, Cameron a été obligé de faire la route avec des métis portugais qui emmenaient vers Bihé des troupeaux de ces malheureux [1].

[1] Ce fait, rapporté par Cameron, a donné lieu à une protestation énergique de M. Texeira de Vasconcellos et de M. d'Andrade, au sein des chambres portugaises. En effet, il serait injuste de rendre le gouvernement portugais responsable des horreurs commises par des métis et même par des nègres qui se disent Portugais, parce qu'ils ont appris quelques mots de la langue portugaise pendant leur séjour dans les villes de la côte. Dans l'excellent livre *O Trabalho rural africano* du regretté marquis de Sa da Bandeira, on peut voir les mesures prises successivement pour assurer l'égalité de droits à tous les indigènes des colonies portugaises. Comme l'a démontré avec une véritable éloquence M. Texeira, le Portugal a adopté des lois aussi humaines que les pays qui

[redacted]

A mesure que le commerce pénètre à l'intérieur et que les chefs contractent de nouveaux besoins, le fléau s'étend et fait plus de victimes. Pour dix esclaves qui arrivent à destination, cent individus périssent dans l'assaut des villages et le long de la route. Pour fuir les chasseurs d'esclaves, les indigènes abandonnent leurs habitations, se cachent dans la jungle et retournent à l'état sauvage. Cameron a trouvé partout de ces infortunés dans les forêts qui bordent le Tanganyka. Livingstone a tracé un tableau navrant des ravages produits par la traite. En 1851, quand il visita la région du Nyassa,

prétendent lui donner des leçons. Toutefois, les gouverneurs de ses colonies africaines pourraient veiller avec plus de soin à ce que l'on n'abuse pas du pavillon portugais pour couvrir un trafic odieux, sévèrement interdit par les lois.

il y trouva une population nombreuse, cultivant avec soin un sol fertile et vivant dans un grand bien-être. Le climat était si beau, et les indigènes si doux, si laborieux, qu'il songea dès lors à y établir la colonie qui s'y est fondée récemment sous son nom. Dix ans après, quand il repassa dans le même pays, il ne le reconnut plus. Les villages avaient été brûlés, les cultures étaient abandonnées; les habitants avaient disparu, tués, emmenés ou cachés dans les jungles. Les ruisseaux, les buissons étaient encore remplis de cadavres et aux arbres pendaient des corps de femmes horriblement mutilés. Dans les derniers temps de sa vie, Livingstone était sans cesse poursuivi par ces horribles images. « Quand j'ai essayé, écrit-il peu de temps avant sa mort, de rendre compte de la traite dans l'est de l'Afrique,

[redacted]

j'ai dû rester très loin de la vérité de peur d'être taxé d'exagération; mais en surfaire la cruauté et les calamités qui en résultent est impossible. Le spectacle que j'ai eu sous les yeux, incidents communs de ce trafic, est tellement révoltant, que je m'efforce sans cesse de l'effacer de ma mémoire. Je parviens à oublier parfois les souvenirs les plus pénibles, mais souvent les scènes épouvantables auxquelles j'ai assisté se représentent à mes yeux, malgré moi, et me réveillent en sursaut, frappé d'horreur, au milieu de la nuit. »

« L'Afrique, dit Cameron, perd son sang par tous les pores. Un pays d'une fécondité inouïe, qui ne demande que du travail pour devenir le premier centre de production du monde, est dépeuplé par la traite et par les massacres qui l'accompagnent. Si rien ne

vient mettre un terme à ces guerres d'extermination, le pays deviendra un désert absolument impénétrable pour les commerçants et les voyageurs. C'est une honte pour le XIXe siècle que de pareilles horreurs puissent continuer. Il est incompréhensible que l'Angleterre, dont les manufactures manquent de travail, laisse échapper une occasion si favorable d'ouvrir à ses produits un débouché aussi important. » Dans le consciencieux ouvrage de M. Berlioux, *la Traite orientale,* nous voyons que cet odieux trafic a encore, outre la région au sud de l'équateur, deux autres centres. C'est d'abord le Soudan, dont les esclaves sont amenés sur le grand marché de Kouka, dans le Bournou, et ensuite acheminés vers Mourzouk, capitale du Fezzan, et ainsi vers la Tunisie et Tripoli ; en second lieu, c'est le Haut-Nil.

[redacted]

Les cruautés commises dans cette contrée ont été souvent décrites par les nombreux voyageurs européens qui ont visité le pays, et récemment encore on pouvait accuser justement les autorités égyptiennes de Khartoum de tolérer et souvent même de favoriser la traite[1]. Des marchands arabes et des aventuriers européens s'avançaient dans le pays des Shillouks, des Dinkas et des Djours jusque vers Gondokoro, sous prétexte de chasser l'éléphant et d'acheter de l'ivoire. Ils commandaient une troupe de 200 à 300 mécréants bien armés, construisaient un *séribah* ou camp retranché : de là ils opéraient des razzias parmi les tribus environnantes, incapables d'opposer une résistance sérieuse. Baker estimait le béné-

[1] Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1875, *Un voyage au centre de l'Afrique*, par M. R. Radau.

fice moyen de chaque *séribah* à 450 esclaves par an. Les chasseurs d'hommes reçoivent du patron une solde en têtes d'esclaves. On estime que la traite enlevait naguère encore de cette région seule 30,000 nègres par an, qui s'écoulaient dans tous les pays musulmans. Cela supposait une destruction d'environ 200,000 vies humaines. Le total des malheureux réduits en captivité et surtout égorgés dans les razzias doit être bien supérieur à un demi-million.

Heureusement deux faits tout récents font espérer que la traite cessera dans toute la moitié occidentale de l'Afrique. Il y a quelques jours, le colonel Gordon, partant pour aller prendre à Khartoum le commandement de toutes les forces égyptiennes sur le Haut-Nil, a annoncé sa détermination de mettre à tout prix un terme à la traite, et,

s'il ne succombe pas, il n'y a pas à douter qu'il n'y parvienne. On se rappelle qu'en 1873 sir Bartle Frere, à la tête d'une flottille anglaise, a arraché au souverain de Zanzibar la promesse de ne plus tolérer la vente et l'exportation des esclaves par ses États. Depuis ce temps, la traite se faisait par Kilwa; mais récemment le consul général d'Angleterre, le docteur Kirk, a obtenu du sultan une proclamation qui déclare illégal l'équipement de toute caravane destinée au commerce des esclaves et qui menace de confiscation tous ceux qui arriveraient à la côte. L'édit ayant été rigoureusement mis à exécution, les bandes de captifs déjà en route vers la côte ont du être ramenées vers l'intérieur. Les prêteurs d'argent refusent d'aventurer leurs capitaux dans des entreprises dont le résultat est si chanceux. Une

expédition où un million de francs avait été engagé a abouti à une perte totale. La traite est donc pour le moment suspendue tout le long de la côte de Zanzibar[1]. D'après une note manuscrite du brave capitaine Young, qui commande la station Livingstonia, sur le Nyassa, des résultats inespérés ont été obtenus. Ordinairement 10,000 esclaves passaient par l'extrémité sud du lac, en route vers la côte. En 1876, seulement 88 de ces malheureux sont parvenus à destination par cette voie. Si par ces mesures énergiques on parvient à rendre les opérations de la traite trop chanceuses pour être profitables, il est probable que les mar-

[1] J'emprunte ces détails précis à une intéressante lettre publiée récemment dans les journaux anglais par M. Horace Waller, qui a résidé plusieurs années à Zanzibar et dans l'intérieur du continent africain.

[redacted]

chands arabes y renonceront. Mais, comme le fait très justement remarquer M. Horace Waller, il en résultera un grand danger pour les relations ultérieures avec le centre de l'Afrique. Les chefs indigènes et les trafiquants arabes qui résidaient dans cette région vont se trouver subitement privés des moyens de se procurer les cotonnades, les verroteries, les armes et les autres objets qu'ils payaient par l'exportation des esclaves. Ce n'est pas avec l'ivoire et le tabac seulement qu'ils peuvent donner la contre-valeur de leurs achats. Ils seront exaspérés de voir leur commerce anéanti, et très probablement ils chercheront à s'en venger sur les voyageurs et les missionnaires, qu'ils rendront responsables de la suppression de la traite. Le seul moyen d'échapper à ce péril, c'est de mettre à exécution l'idée du

roi des Belges et de demander au centre de l'Afrique des produits du sol en échange des marchandises européennes. La plupart des chefs, affirme M. Waller, qui a été longtemps en relation avec eux, comprennent très bien que la chasse à l'homme et les massacres qui en résultent ruinent leur pays, et ils seraient heureux de voir un commerce régulier remplacer l'odieux trafic de chair humaine.

Même dans l'état actuel, les denrées d'exportation ne manqueraient pas, si les moyens de transport n'étaient pas si coûteux. Quand il faut tout porter à dos d'hommes, il n'y a que l'ivoire, l'or, les gommes ou les esclaves, qui se transportent eux-mêmes, qu'on peut expédier avec profit jusqu'à la côte. Avec des bateaux à vapeur, un tramway ou un service d'élé-

[redacted]

phants, le commerce prendrait un développement extraordinaire. Dans le dernier chapitre de son livre, le commandant Cameron énumère les principaux produits que l'on pourrait exporter. C'est le sucre, car la canne prospère là où l'eau ne manque pas, — le coton qu'on cultive partout, et qui croît à l'état sauvage dans diverses provinces, notamment dans l'Ufipa, — l'huile de palme, qui abonde dans tout le bassin du Lualaba jusqu'à la hauteur de 700 mètres, — le café, qui croît spontanément dans le Karagwé et ailleurs et dont la fève aux environs de Nyangwé a la grosseur et la saveur du moka, — le tabac, cultivé un peu partout et qui dans l'Ujiji est de toute première qualité, — le sésame et l'huile de ricin, toutes les épices, le riz, le sorgho, le copal, le caoutchouc, le maïs, la banane,

le chanvre, la cire, les peaux, le cuivre, l'or, le cinabre et l'argent, telles sont les principales richesses que recueillent déjà les indigènes, sans compter celles que l'œil de l'Européen découvrirait et que sa main mettrait en œuvre. L'exemple de M. Bonnat montre les chances de succès qui attendent les hommes entreprenants qui, appuyés par la Société internationale d'exploration, iraient se fixer dans cette magnifique contrée.

La centième partie des efforts qu'a coûtés la conquête de l'Inde suffirait pour fonder ici un empire plus grand, plus productif, moins coûteux à administrer et moins exposé aux compétitions de l'étranger. La terre vierge de l'Afrique centrale est autrement féconde que celle de l'Hindoustan, déjà appauvrie par des milliers d'années de

[redacted]

culture épuisante. Régulièrement et bien plus abondamment fertilisée par les pluies équinoxiales, elle n'est jamais exposée à ces sécheresses qui produisent périodiquement de si cruelles famines dans les provinces de la grande colonie anglaise. Le nègre est un travailleur agricole bien plus vigoureux que l'Hindou, et, partout où règne un peu de sécurité, la population se multiplie rapidement et les bras abondent. Dans toute la région des grands lacs, les villages se touchent, leurs terres sont cultivées avec grand soin, et ceux qui les font valoir sont mieux nourris que les ouvriers ruraux de l'Europe. Il s'ouvrirait donc ici pour les produits de nos manufactures un débouché plus vaste que celui de l'Inde et de l'Australie réunies.

Ce qu'il y a de beau dans le but poursuivi

par la conférence de Bruxelles, c'est qu'il s'agit non pas de conquérir l'Afrique centrale par la force, au profit d'un seul État, mais de faire entrer cette immense région dans le grand courant de la civilisation, par la paix et le commerce, au profit de l'humanité tout entière. L'organisation de l'œuvre fondée à Bruxelles, les nobles paroles prononcées par le roi Léopold en inaugurant ses travaux, font parfaitement ressortir le caractère international de l'entreprise. A la tête se trouve un comité exécutif composé d'un président, qui n'est autre que le roi des Belges lui-même, et de trois membres, qui sont M. de Quatrefages pour la France, le docteur Nachtigal pour l'Allemagne et sir Bartle Frere pour l'Angleterre. Il s'y joindrait deux délégués de chaque comité national qui s'établira dans

[redacted]

les différents pays. La mission de ces comités nationaux est de populariser autour d'eux le programme adopté, de recueillir des souscriptions et de faire parvenir au conseil international les propositions pour le meilleur emploi des fonds. En Belgique, le comité national s'est fondé immédiatement sous la présidence du frère du roi, le comte de Flandre. L'extrême attachement du pays pour son souverain a fait affluer les souscriptions. La plupart des corps constitués, les régiments de l'armée, la garde civique, les conseils communaux et provinciaux, les fonctionnaires, les établissements industriels et les particuliers ont envoyé leur obole. La somme déjà réunie suffit pour donner un revenu annuel de 124,000 francs, et par conséquent pour faire chaque année les frais d'une expédition. Si la crise

industrielle n'avait pas considérablement réduit le revenu de chacun, les souscriptions auraient été plus fortes, et l'œuvre d'ailleurs n'en est qu'à son début. En Allemagne, le comité national s'est constitué sous les auspices du prince impérial et a pour président le prince de Reuss. En Angleterre, l'*African exploration fund* est placé sous le patronage du prince de Galles. Le Portugal, ce pays des grands navigateurs, ne restera pas indifférent à l'œuvre, car ses intrépides voyageurs, les frères Pombeiros, de 1806 à 1815, et Silva Porto, de 1853 à 1857, avaient déjà traversé l'Afrique de la côte du Congo à celle de Mozambique, et les ports qui serviront de principale issue au commerce avec l'Afrique centrale lui appartiennent. Un comité est en voie de formation sous le pa-

[redacted]

tronage de la Société de géographie de Lisbonne et du ministère des colonies. Un rôle important semble aussi réservé aux Pays-Bas, dont les enfants ont colonisé le Cap et fondé les deux États libres de l'Oranje-Staat et du Transvaal, qui sont destinés à former l'anneau de jonction de la chaîne de postes civilisés à établir depuis le Caire et Khartoum jusqu'à l'extrémité de l'Afrique australe. Le comité national néerlandais s'est constitué sous la présidence du prince Henri des Pays-Bas. Le comité autrichien a pour président le baron de Hofmann, ministre des finances, sous le patronage de l'archiduc Rodolphe, prince impérial. Le comité italien est en voie de formation sous la présidence du prince héritier. Le comité français se constitue sur l'initiative de l'amiral La Roncière Le Noury

et par le concours de la Société de géographie de Paris. Une Société d'exploration de l'Afrique s'est établie à Madrid sous la présidence du roi d'Espagne, conformément au programme de la conférence internationale de Bruxelles. Le juge Daly travaille à la constitution d'un comité national aux États-Unis, et le président de la Société de géographie de Genève, M. Bouthillier de Beaumont, a fait savoir qu'un comité suisse s'y forme. Enfin le roi de Suède, le roi de Saxe, le grand-duc de Bade, le duc de Saxe-Weimar, le grand-duc Constantin de Russie, le prince héritier de Danemark, l'archiduc Charles-Louis d'Autriche, ont accepté le titre de membres d'honneur du comité international. Toutes les maisons souveraines de l'Europe ont donc apporté au moins l'appui de leur nom à l'œuvre africaine

fondée à Bruxelles, et même le sultan de Zanzibar a écrit au roi des Belges qu'on pouvait compter sur son concours.

Il est à souhaiter que tous les peuples de l'Europe s'associent de tout cœur dans cette sainte croisade de la civilisation contre la barbarie et le trafic des êtres humains, précisément au moment où les rivalités des gouvernements menacent à chaque instant de les mettre aux prises, malgré eux et quand ils n'aspirent qu'à travailler en paix. Au sein de la conférence de Bruxelles, les représentants des différentes nations se donnaient la main, oubliant toute animosité et tout grief ancien, pour ne songer qu'à la noble mission à poursuivre en commun. Ne serait-ce pas une admirable affirmation du grand principe de la fra-

ternité humaine que de voir, au milieu du bruit des armes et de préparatifs de guerre, naître et se développer une association internationale qui, créée par l'initiative d'un souverain et soutenue par la sympathie et le concours de tous les autres, ferait appel aux sentiments de charité des différents peuples de notre continent, pour apporter aux infortunés habitants d'un continent voisin l'ordre, la sécurité, la liberté, la suppression de la traite et tous les bienfaits de la civilisation moderne? Ne serait-ce pas aussi la plus éloquente et en même temps la plus irréprochable des protestations contre cette politique de jalousies et de méfiances réciproques, qui finira par précipiter dans une mêlée générale les nations qui ne devraient avoir qu'un but, répandre sur le globe entier les principes

[redacted]

de justice révélés par le christianisme, pour l'affranchissement et le bonheur de tous les hommes?

FIN

[redacted]

[redacted]

ANNEXES

Le *Daily Telegraph* a commencé récemment la publication des dernières lettres qu'il a reçues de M. Stanley, qui, comme on le sait, continue aux frais de ce journal et à ceux du *New-York Herald*, les explorations de Livingstone en Afrique. Nous reproduisons les passages les plus instructifs de cette volumineuse correspondance qui ne manquera pas d'intéresser tous ceux qui connaissent les efforts faits par Cameron, Bruce, Speke, Grant, Samuel Baker, Livingstone et les autres grands explorateurs pour initier le monde à la géographie, encore si peu connue, du continent africain.

[redacted]

LES

EXPLORATIONS DE STANLEY

EN AFRIQUE

Ujiji, 7 août 1876.

Malgré son étendue, le lac Tanganyika ne donnera plus lieu à des hypothèses fantaisistes, car j'en ai fait le tour, je l'ai mesuré et j'en ai tracé les vastes confins aussi exactement qu'on le peut faire à l'aide d'un chronomètre passable et à la suite de nombreuses observations solaires.

Le but de cette lettre est d'éclaircir le problème du Tanganyika, problème qui embarrassa Livingstone et tant d'autres explorateurs et qui a réduit tant de géographes distingués à livrer à la publicité des conjectures bizarres plutôt que des vérités et des faits. Je me servirai encore une fois pour mon texte de certaines notes puisées dans la lettre du lieutenant Verney Cameron à

la Société géographique, en date du 9 mai 1874. Voici comment s'exprime ce brave explorateur :

« J'ai eu la bonne fortune de découvrir l'embouchure du Tanganyika. Son courant est faible (de 1 à 2 nœuds). On croit que le Tanganyika se jette dans la Lualaba, entre les lacs Moero et Kamarondo. J'en ai parcouru une étendue de quatre à cinq milles, mais des herbes flottantes jointes à d'énormes joncs m'ont empêché de pousser plus avant. La rivière Lukuga est située à environ 25 milles au sud du groupe d'îles qu'explora le capitaine Speke. »

Il serait injuste de critiquer une lettre aussi brève et que son auteur a dû évidemment rédiger à la hâte, en arrivant à Ujiji. Telle n'est point d'ailleurs mon intention ; mais ces observations serviront de préface à ce que je vais dire et marquent en quelque sorte les divergences qui existent entre le lieutenant Cameron et moi.

Le lieutenant Cameron dit « *qu'il a eu la bonne fortune de découvrir l'embouchure du lac Tanganyika.* » Or, il a incontestablement découvert la petite rivière Lukuga, et comme je n'éprouve que des sentiments d'amitié pour ce courageux capitaine, je reconnais avec plaisir que tout en ayant découvert ce qui n'a jamais été et ce qui n'est pas l'embouchure du Tanganyika, il n'en a pas moins fait connaître ce que deviendra d'ici à quelques années l'embouchure du Tanganyika, car jusqu'à présent il n'en existe pas, dans le sens

que nous attribuons à ce mot, c'est à dire qu'il n'existe pas d'écoulement.

« *Le courant est faible* (de 1 à 2 nœuds). » Je dois contester cette seconde assertion comme la première, quoique à contre-cœur; mais j'attribue l'erreur à la précipitation du voyageur et à l'imperfection des instruments. Le chef qui a accompagné Cameron assure qu'il n'a séjourné en cet endroit qu'un temps très court, et le courant dont il parle pourrait bien avoir été produit par le vent de la mousson qui souffle sur le cours d'eau. Toutefois, vous trouverez plus loin de plus amples détails et le résultat de mes expériences relativement à ce courant.

« *On croit qu'il se jette dans la Lualaba, entre les lacs Moero et Kamarondo.* » Je parlerai plus loin du cours du fleuve. Néanmoins, tout le monde, indigènes aussi bien qu'Arabes, prononce *Murru* au lieu de Moero; et quant au lac de Kamarondo, je n'ai rien pu apprendre à son égard, sauf qu'il n'existe pas, ce qu'on m'a partout assuré d'une façon catégorique; mais les gens un peu instruits disent qu'il existe une rivière du nom de Kamalondo ou Kamarondo, tributaire important de la Lualaba ou de l'Ebgarowa.

« *J'en ai parcouru une étendue de quatre à cinq milles, mais des herbes flottantes jointes à d'énormes joncs m'ont empêché d'aller plus avant.* »

Le lieutenant Cameron a parcouru environ trois milles, je crois, et c'est à Lumba qu'il a fait ses expériences. Ce qui l'a empêché d'aller plus avant, c'est le papyrus auquel sa description répond peut-être bien ; mais tous les spécimens d'herbe ordinaire qu'on a observés jusqu'à ce jour dans la Lukuga sont tels qu'un âne bien portant n'en ferait qu'une bouchée en un quart d'heure.

« *La rivière Lukuga est située à environ 25 milles au sud du groupe d'îles qu'explora le capitaine Speke.* » L'entrée de la Lukuga est située au 5°49'30 latitude sud, tandis que l'île de Kasenge est au 5°35'30 latitude sud, d'où il ressort que Lukuga est située à une distance de 14 milles au sud de Kasenge, le point découvert par Speke.

A part ces quelques détails, je n'ai aucun motif de différer d'opinion avec le lieutenant Cameron. J'espère ne pas avoir blessé un seul des amis du lieutenant Cameron en relevant les erreurs de son rapport.

Après ce préambule, je passe à la tradition, qui est mère de l'histoire. Les Wajiji occupent actuellement un petit pays vers le centre de la côte orientale du Tanganyika après avoir émigré d'Urimdi. Cette tribu a deux légendes intéressantes relatives à l'origine du lac Tanganyika.

D'après la première, la partie de ce continent qui est actuellement occupée par le grand lac

était jadis une plaine sur laquelle s'élevait une grande ville dont on ne connaît pas au juste le siége. Dans cette ville vivaient un homme et sa femme, dont la demeure était entourée d'une cloison, et dans cette demeure se trouvait un puits ou une fontaine d'une profondeur peu ordinaire et d'où les deux époux tiraient une provision de poisson frais qui suffisait à tous leurs besoins. Ils avaient soin toutefois de cacher à leurs voisins l'existence de la fontaine et du trésor qu'elle contenait, car le secret se transmettait depuis bien longtemps dans cette famille de père en fils, avec défense absolue de le révéler, sous peine d'un malheur terrible, mais vaguement défini, qui devait s'ensuivre. Bien pénétrés de cette recommandation, les propriétaires de la fontaine vécurent de longs jours.

La vertu de l'épouse n'était pas cependant inébranlable, car elle laissa un étranger partager en secret l'amour dont son mari eût seul dû jouir, et lui accordait fréquemment, entre autres faveurs, une partie du poisson frais en question. Or, l'amant n'en ayant jamais goûté avant cette époque, le poisson lui faisait l'effet d'une délicieuse espèce de viande, et le désir d'en apprendre la provenance finit par s'emparer de tout son être. Il ne se lassa pas pendant longtemps d'interroger la femme qui se refusait obstinément à satisfaire sa curiosité.

Un jour, le mari étant obligé d'entreprendre

un voyage à Uvinza, enjoignit sérieusement à sa femme, avant de partir, de veiller attentivement sur la maison, de n'admettre dans ses pénates aucune commère, et surtout de ne point faire voir la fontaine. Cette Ève d'Afrique jura qu'elle obéirait fidèlement à ces recommandations, quoiqu'elle se réjouît intérieurement de la perspective de cette absence.

Quelques heures après le départ de son mari, elle courut chercher son amant et, l'ayant trouvé, lui parla en ces termes : « Il y a longtemps que vous cherchez à savoir où je me procure cette viande délicieuse que vous avez si fréquemment vantée. Suivez-moi, et je vous en indiquerai la source. » La femme le conduisit alors chez elle, enfreignant ainsi les ordres de son époux; puis, afin de rehausser les attraits de la fontaine et le plaisir de voir les poissons faire miroiter dans l'eau leurs nageoires argentées, elle commença par offrir à son amant des plats préparés de diverses façons, sans oublier, du reste, de le désaltérer avec du vin de sa propre fabrication. Puis, comme ce noir Lothaire commençait à s'impatienter de ses lenteurs, ne voyant aucune raison pour qu'elle tardât plus longtemps à lui découvrir son secret, elle le pria de la suivre. Une haie de jonc enduite de terre s'élevait devant le puits mystérieux au fond duquel il aperçut les poissons comme à travers une couche de cristal. Pendant quelque temps, il

contempla ces belles créatures avec un sentiment d'admiration; puis, le désir d'en toucher un et de le regarder de plus près s'étant emparé de lui, il plongea sa main dans l'eau pour en saisir un au passage. Au même moment, le puits creva, la terre entr'ouvrit ses entrailles et un lac énorme vint se dérouler sur la plaine. Quelques jours après, le mari, de retour à Uvinza, fut fort surpris, en arrivant devant Ujiji, d'apercevoir un grand lac à l'endroit où s'élevaient auparavant plusieurs villes bâties sur la terre ferme. Il devina alors que sa femme avait divulgué le secret de la mystérieuse fontaine et que ce châtiment leur avait été infligé à elle et à ses voisins par suite de son crime.

L'autre tradition que m'ont apprise les anciens d'Ujiji rapporte qu'à une époque bien éloignée (personne ne sait au juste quand) la Luwegeri, rivière située près d'Urimba et se jetant à l'ouest dans une vallée, fut arrêtée par la Lukuga qui se jette vers l'est, les eaux de la Luwegeri, refoulées par celles de la Lukuga, se répandirent dans la vallée et formèrent le Tanganyika. D'où le surnom de *mère de la Lukuga* qu'on donne à la Luwegeri.

Les Wagubba ont aussi leur légende. Il existait jadis près d'Urungu une petite colline, creuse à l'intérieur, très profonde et remplie d'eau. Un jour, la colline ayant crevé l'eau se répandit sur le sol qui se transforma en lac.

Le chef de la tribu qui habite près de l'embouchure de la Lukuga affirme que cette ouverture était autrefois une petite rivière se jetant dans le Tanganyika, après s'être grossie en chemin de plusieurs autres cours d'eau, mais que le Tanganyika en s'emplissant avait absorbé la Lukuga dont elle avait fait un petit lac ou un confluent. Pendant la saison des pluies, ce confluent déversait son trop-plein dans le bassin du Tanganyika. Depuis deux ans, toutefois, le niveau du Tanganyika s'est élevé à une telle hauteur que le terrain neutre situé entre l'embouchure du cours d'eau et la Lukuga proprement dite a été inondé, de sorte que les deux parties de la Lukuga se sont fondues en une seule. Voilà à quoi se réduisent les traditions.

Passons maintenant des traditions aux hypothèses, aussi exagérées, du reste, que les racontars des indigènes. M. Cooley, membre de la *Royal Geographical Society*, s'est contenté des confidences d'un Arabe demi-sang qui avait trafiqué dans certaines parties de l'Afrique centrale, pour faire son livre *Inner africa laid open*, où l'on trouve bien des erreurs, qui ont été du reste prouvées d'une façon incontestable. D'après M. Cooley, le Tanganyika se rattacherait à la Nyassa. Livingstone lui-même, le premier des explorateurs de l'Afrique, s'est singulièrement trompé sur le Tanganyika. Il a dit qu'il avait étudié le courant pendant trois mois au moyen

de plantes aquatiques, lesquelles flottaient toujours dans la direction du nord. C'est par suite de cette erreur qu'il écrivait et qu'il parlait toujours du Tanganyika supérieur et du Tanganyika inférieur. Le Tanganyika supérieur passait pour être l'Albert-Nyanza, et l'inférieur pour le Tanganyika constaté par Burton. Il était si profondément convaincu de ce fait, que lorsque nous nous mîmes ensemble en route pour explorer le nord du Tanganyika, il me proposa de suivre le fleuve jusqu'à l'Albert Nyanza. Depuis que j'ai fait mon dernier voyage de circumnavigation, je ne m'étonne plus que Livingstone se soit montré aussi positif à ce sujet, car j'ai découvert en atteignant l'extrémité méridionale et en parcourant la côte occidentale qu'il avait minutieusement cherché l'issue du fleuve. Il s'était rendu à pied de Cazembe à la frontière d'Ugubba, et c'est là seulement qu'il s'embarqua pour se rendre à Ujiji. J'ai découvert en outre que, pendant sa dernière marche, il s'était dirigé directement vers le Tanganyika. Je n'ai pas lu ses rapports, quoiqu'ils aient dû avoir paru à l'heure qu'il est. Il avait également côtoyé la rivière depuis le village de Ponda jusqu'à Ukihita. J'ai visité l'un après l'autre tous ses campements; il paraît qu'il ne renonça à ses recherches qu'au point où sa dernière route rejoignait la première qu'il avait suivie. Tout ceci tend à prouver qu'il fit pour

découvrir l'issue du lac des efforts énergiques mais malheureusement stériles, ce qui est regrettable lorsqu'on a déployé tant de persévérance et de courage.

Assis dans mon bateau, je ne toisai jamais les folles hauteurs du Tipa sans me demander comment, à son âge, le célèbre explorateur put tenir bon aussi longtemps après une ascension aussi pénible. Mes hommes excitaient aussi mon admiration, en me faisant remarquer une montagne immense qu'ils avaient mis un jour entier à escalader.

Je me souviens également d'avoir remarqué à Londres, dans les salons Wills, une carte énorme qui couvrait le mur de haut en bas et qui représentait évidemment l'hypothèse de sir Samuel Baker, c'est à dire le mariage imaginaire de l'Albert-Nyanza avec le Tanganyika. Sans se soucier des terribles obstacles que rencontre aujourd'hui l'explorateur de l'Afrique, ce courageux théoricien avait d'un seul coup de pinceau anéanti Ruanda, Mkinyaga, Unyambenya, Chamali, Nashi et Uzije; tandis qu'un large lac, semblable à un fleuve et serpentant sur une étendue de près de 800 milles géographiques, s'offrait aux regards ébahis du monde scientifique et non scientifique.

Mais allons au fait. En relisant les duplicata des lettres que j'ai envoyées il y a plusieurs mois à la côte, je m'aperçois avec un sentiment de

légitime orgueil que j'ai tout lieu de me féliciter d'avoir touché de si près à la vérité; je me hâte d'avouer cependant que je n'avais fait connaître mes conjectures qu'après avoir visité à deux reprises le lac Tanganyika et avoir constaté avec surprise la crue énorme qu'avait subie le lac en cinq années. Voici la question que je posais dans mes lettres : « Est-il possible que le lac Tanganyika soit en voie de grossir, et que la Lukuga ne soit qu'un affluent intermittent? » Maintenant que les traditions, les hypothèses et les conjectures vont se dissiper devant les éclaircissements apportés par une explication minutieuse et exacte, l'on verra que mes conjectures n'étaient pas mal fondées. Quelqu'un a dit que le mot *Tanganyika* était dérivé des mots kishwahili *kuchanganya* ou *kuchanganika*, qui signifient en anglais *se mélanger*. Que ce soit M. Cooley ou le capitaine Burton, l'idée n'en est pas moins ingénieuse. Mais le mot a le tort d'avoir été emprunté à une langue étrangère, parce que le hasard lui avait prêté une certaine analogie avec un mot dont se servent les Wajiji. On ne pourra affirmer de longtemps encore si c'est le kishwahili ou un autre dialecte septentrional qui constitue la langue mère. Or, en attendant qu'on ait éclairci cette question, par la comparaison des diverses langues et dialectes et par l'examen du parcours suivi par les anciennes bandes d'émigrants, il y a tout lieu

de douter que cette interprétation soit la bonne.

Au nombre des recherches que j'ai faites dans les alentours du lac, figure mon enquête sur le sens du mot *Tanganyika*, lequel n'est en usage que parmi les Wajiji, les Warundi, les Wazige, les Wavira et les Wagonia, qui occupent ensemble environ un tiers du rivage. Les Wavendi, les Wafipa, les Warungu et les Wawemba qui peuplent la partie méridionale, l'appellent Jemba, Riemba ou Liemba (le lac). On se souvient que parmi les découvertes annoncées par Livingstone, figurait le lac Liemba, dont le véritable nom est *Lac-Lac*. Livingstone avait sans doute demandé maintes fois le nom de l'eau aux indigènes de Uumya, probablement dans le kibisa ou kibisah-kishwahili; on a dû souvent lui répondre qu'elle s'appelait *Jemba* ou *Liemba*. D'où cette lettre de Livingstone : « J'ai découvert un autre lac, peu étendu, et dans lequel se trouvent deux îles. Les rivages sont jolis, poétiques, etc. » Un peu plus tard, il écrivait : « J'ai découvert que ce lac Liemba s'unit au lac Tanganyika. » Il paraît donc qu'ayant fait des recherches imparfaites, Livingstone lui-même ne s'est pas montré exempt d'erreurs. En explorant cette partie du lac Tanganyika (l'extrémité méridionale), on découvre qu'elle s'accorde avec la description du Liemba précitée. On m'a fait voir le village de Sakarabwe, où le bon docteur fut conduit, en venant de

Kaburie, par l'un des chefs de Kihemkuru, et où il fit une halte de quelque durée.

Les *deux îles* sont Ntondwe et Murikwa ; les quatre rivières sont la Wizi, la Kitoke, la Kapata et la Mtombwa.

Les indigènes de Marungu et d'Ugubba occupent la partie occidentale, appelée Tanganyika-Kimana. Il est évident qui si Burton et Speke, qui découvrirent le lac, avaient commencé par se rendre à Fipa, l'on nous eût désigné ce lac sous le nom de lac Liemba ou Riemba au lieu de *Tanganyika*. S'ils s'étaient dirigés vers le lac par l'ouest, il est douteux que nous en eussions jamais entendu parler sous le nom de *Tanganyika;* ils se fussent probablement appliqués à décrire la vaste étendue du lac Kimana, qui se déroule comme une mer et que bordent de poétiques rivages. Ainsi que les Wagandas désignent toutes les grandes nappes d'eau sous le nom de *nyanzas*, les Wajiji les désignent sous le nom de *tanganyikas*.

Les recherches que j'ai faites pour découvrir le sens du terme Tanganyika et les efforts des Wajiji pour me l'expliquer ont abouti à la conclusion que les indigènes l'ignorent eux-mêmes. Peut-être le mot vient-il de ce que le fleuve est très vaste, que le bruit des vagues est très distinct, et qu'il est possible à un canot d'y faire un voyage de long cours. D'où je conclus qu'il signifie grand, vaste ou long lac ; lac orageux,

eaux vagissantes, lac aux grosses eaux, etc. J'ai appris, en outre, qu'un poisson électrique, surnommé *nika*, subsiste dans ce lac, mais en ce cas, les deux premières syllabes *Tanga* défendent de supposer que le lac ait tiré son nom de ce poisson ; et, d'ailleurs, ce poisson n'est pas par lui-même tellement remarquable qu'il doive prêter son nom à un cours d'eau aussi étendu.

Toutes ces questions paraissaient contrarier les indigènes, et je n'avais pas réussi à trouver une solution satisfaisante de ce problème, lorsque, m'occupant un jour, suivant mon habitude, à annoter les noms que donnent les indigènes aux divers substantifs, pour les comparer dans les différents dialectes, j'arrivai au mot *Kitanga*, petit lac, étang, marais, lac sur lequel les canots ne peuvent naviguer, et *Nika*, plaine. J'ai cru immédiatement avoir trouvé le sens véritable du mot que je cherchais *Tanga-Nika*, doit signifier *lac semblable à une plaine*, d'autant plus que dans l'intérieur de l'Afrique tout le monde adopte la plaine comme un terme de comparaison pour les grandes étendues de terre ou d'eau, de même que le mot Babo ou mer est en usage parmi les habitants de la côte.

Pendant mon voyage à la Lukuga, le guide principal de Cameron, Para, que j'ai employé aussi, m'a fait observer plusieurs changements qui s'étaient produits depuis que cet explorateur parcourut le lac. Ainsi, l'eau avait envahi, jus-

[redacted]

qu'à une profondeur de trois ou quatre pieds, certaines plages sablonneuses où Cameron avait souvent amarré ses canots à l'abri des vagues. Certaines basses terres s'étaient complétement transformées en îles, tandis que d'autres avaient été submergées.

D'après l'expression de mon guide : « le Tanganyika est en bonne voie d'engloutir rapidement le sol. » Mais le changement le plus remarquable est celui qui s'est produit à l'embouchure de la Lukuga. S'il faut en croire Para et le chef de la tribu avoisinante, il existait à cet endroit, il y a deux ans, une vaste plage de sable blanc s'étendant, depuis Mkampmenba, d'un côté, jusqu'à Kara-Point, de l'autre, et traversée par un canal d'une largeur de 400 à 500 mètres, plutôt du côté de Mkampmenba que de Kara-Point. Plusieurs Arabes, que ce changement surprenait beaucoup, ont confirmé le dire de Para. Or, à l'endroit qu'occupait cette plage, je n'ai plus trouvé, entre Mkampmenba et Kara-Point, qu'une ligne de brisants d'une profondeur de deux à cinq pieds; comme la station de Cameron ne pouvait plus servir d'abri aux canots, nous nous sommes trouvés obligés de pousser plus avant, c'est à dire à environ trois quarts de mille.

Kawe-Nyange, le chef de la tribu qui avait conduit Cameron dans sa barque, s'est montré envers moi d'une affabilité excessive. Il avait

parfaitement conservé le souvenir de l'homme blanc, m'a parlé de quelques unes des merveilleuses choses qu'on lui avait montrées, et a fini par me dire qu'il hésitait à me permettre de remonter le fleuve Lukaga, car il craignait que l'autre blanc n'eût répandu dans l'eau une drogue qui avait fait déborder le Tanganyika et submerger une grande étendue de terrain. La plage située entre son village et Kara était couverte de vagues blanches et irritées; un village de pêcheurs avait été détruit, et le Mitwansi disparaissait sous l'eau. Puisqu'un seul blanc avait été capable de produire de tels changements dans le pays, que n'en pourraient produire deux? Cependant, nos plaisanteries finirent par dissiper les craintes de Kawe-Nyange, et les présents que nous lui fîmes achevèrent de l'engager à s'adjoindre des hommes pour me montrer la terre et l'eau de ces parages.

Tout ce que j'appris au sujet de la Lukuga, soit à Ujiji, soit de la bouche du chef, ne fit qu'accroître ma perplexité. Le lieutenant Cameron avait dit avoir découvert l'embouchure de la Tanganyika avec un courant d'environ 1 à 2 nœuds par heure.

Des Arabes qui avaient mainte et mainte fois traversé la Lukuga affirmaient que cette rivière ne s'échappait pas des terres, mais qu'elle y entrait.

Des Wagubba de Mongis déclaraient qu'il

existait deux Lukugas, dont l'une se jetait vers l'est, tandis que l'autre venait de l'ouest. Un rivage de terre ferme, ajoutaient-ils, les séparent l'une de l'autre.

Ruango, l'un de mes guides, affirmait qu'il avait traversé la Lukuga cinq fois; que c'était une petite rivière se jetant dans le Tanganyika; qu'il renoncerait enfin à son salaire si mes découvertes ne confirmaient pas ses assertions.

Para, le guide principal de Cameron, faisait remarquer que l'homme blanc n'avait pu voir l'eau couler dans la direction de Rua, attendu qu'elle n'y coulait pas.

A Tembwe, un indigène rapportait qu'il existait l'année dernière deux Lukugas, dont l'une coulait vers le Tanganyika et l'autre vers Rua; les pluies de cette année, disait-il, ont réuni les deux rivières en une seule, laquelle coule dans une direction occidentale.

Kawe-Nyange, le chef, me promettait de me montrer une rivière se jetant dans le Tanganyika et un peu au dessus une seconde rivière se dirigeant vers Rua.

L'un de ses lieutenants assurait qu'il existait autrefois deux Lukugas : l'une se jetant dans le lac, l'autre vers Rua; mais que depuis deux ans les pluies avaient tellement grossi le Tanganyika que le lac avait absorbé le bras de la Lukuga qui s'y jetait, tandis qu'il s'était réuni au bras du fleuve qui coule vers Rua; toutefois, cette

fusion avec la Rua-Lukuga n'était pas continue et ne se produisait que pendant les heures de la mousson au sud-est (Manda); dans l'après-midi, une fois que le vent s'était calmé, la rivière retournait comme d'habitude vers le lac.

Enfin, j'ajouterai que M. J.-F. du Bourgh, ingénieur civil et membre du *Royal Geographical Society*, que j'avais chargé de dresser une carte géologique de l'Afrique centrale, a constaté sur ses plans, près du site qu'occupe la Lukuga en question, un petit lac d'où une rivière débouche pour se jeter dans le Tanganyika. Je dois le dire : où que ce monsieur ait puisé ses renseignements, il a représenté les parages tels qu'ils étaient, il y a quelques années.

Dans les circonstances actuelles, personne n'a précisément raison, personne n'a complétement tort. L'exploration et les recherches faites pour expliquer ce phénomène géographique confirment en même temps toutes ces assertions contradictoires; mais sans la carte que je vous ai envoyée à l'appui de mes observations, je désespérerai de pouvoir les rendre plus intelligibles.

Accompagnés de Kawe-Nyange et de quelques uns de ses gens, nous avons remonté un beau cours d'eau, bien ouvert et dont la largeur moyenne était de 90 à 450 mètres. D'une rive à l'autre, j'ai constaté une largeur uniforme de 400 à 600 mètres, mais les coudes de la rivière,

à l'abri des vents de la mousson, nourrissaient des touffes épaisses de papyrus. Après avoir parcouru un espace de trois milles contre le vent du sud-est, nous avons fait halte dans un endroit que Kawe-Nyange nous a dit être la limite extrême du voyage de Cameron; c'est un petit coude, enveloppé de plantes de paryrus et situé à quelques centaines de mètres au nord-ouest de Lumba.

Pour prouver que, comme il l'avait dit, la Lukuga se partageait en deux branches, l'une se jetant dans le lac, tandis que l'autre en débouchait, Kawe-Nyange a appelé notre attention sur l'écume qui retournait et *combattait*, disait-il, les petites vagues soulevées par le vent du sud-est. Cette intelligente observation lui valut quelques paroles d'encouragement.

Après avoir débarqué à Lumba tous ceux dont l'auxiliaire m'était inutile pour les recherches que j'allais faire avec mon embarcation, je fis dresser un camp convenable et déblayer un petit morceau de terrain, afin que le bateau et le canot pussent être amarrés tout près du rivage. Je poussai alors plus avant sur la Lukuga. Arrivés à une centaine de mètres au delà, nous atteignîmes la limite d'eau libre, nous heurtant à une masse de papyrus, apparemment impénétrable, et qui croissait d'une rive à l'autre. Nous nous arrêtâmes un instant, et à l'aide d'une sonde mobile nous nous efforçâmes

de trouver un courant. La sonde n'en indiquait aucun.

Nous parvînmes à traverser environ une vingtaine de mètres de plantes de papyrus, sans pouvoir aller plus loin, car nous fûmes arrêtés par des bancs de boue noire comme de la résine et contenant de la glaise et de la vie animale. Je fis faire la courte échelle à quatre hommes, et me hissant sur leurs épaules avec une rame pour unique soutien, j'essayai d'obtenir un coup d'œil général de ce qui s'étendait en avant et autour de nous.

C'était une masse de plantes de papyrus bouchant le lit du fleuve d'une rive à l'autre, sauf sur quelques points où ces plantes faisaient cercle autour de petits marais d'eau stagnante, tandis qu'à une distance d'un mille au plus j'apercevais des arbres qui me paraissaient sortir de l'eau. Après avoir quitté mon perchoir, je donnai l'ordre à deux de mes hommes de se diriger en sens opposé vers la rive, en marchant sur les couches de boue. Après les avoir observés quelques instants, je m'aperçus que la vase n'était pas assez ferme pour supporter le poids d'un homme; je me hâtai donc de les rappeler. Je retournai alors sur l'eau ouverte et me résolus à tenter une nouvelle expérience pour découvrir s'il existait un courant.

Quatre jours d'expériences, de recherches et d'enquêtes m'apprirent que jusqu'à l'extrémité

[redacted]

sud-est du pays de Mitwansi (qu'on pourrait appeler un marais et qui reçoit, en l'absorbant, une grande quantité d'eau poussée chaque jour dans cette direction par le vent du sud-est) il n'existe pas de courant, mais qu'au contraire, le trop-plein d'eau que ne peut absorber le marais retourne vers le lac, dès que le vent s'abat; sur une étendue de deux milles depuis l'extrémité sud-est de Mitwansi, le lit entier est formé d'une rive à l'autre de couches de boue tenaces renfermant des marais stagnants et quelques petites nappes d'eau qu'entourent des forêts de plants de papyrus; à une distance de trois milles, où l'ancien dépôt lacustre est plus ferme et où le papyrus est remplacé par des roseaux, on aperçoit d'abord une bourbe, une espèce de suintement qui coule vers l'ouest, poursuit sa course dans cette direction au pied des monts Kiyanja, va se former dans un lit convenable et finit par assumer la dignité d'une rivière et par prendre le nom de Liundi.

Ce Mitwansi est une route formée d'une couche de matière alluviale, route qui est l'œuvre commune des vents du lac (lesquels soufflent dans la direction du sud-est, depuis la fin d'avril jusqu'au milieu de novembre) et du faible courant du premier affluent de la Lukuga.

Le courant (comme l'explique, du reste, l'exiguïté de l'espace qu'il couvre) subissait chaque jour, pendant sept mois de l'année, l'influence

[redacted]

des vagues du lac poussées de ce côté par le vent; ces vagues se rapprochaient tous les ans de sa source, et le détritus qu'un cours d'eau plus fort eût porté dans le lac allait se déposer parmi les touffes de papyrus. Cette plante fleurit dans les lagunes d'eau douce ou dans les bras éloignés des rivières; une fois qu'elle a pris racine, elle devient presque aussi inébranlable qu'une forêt. Les cours du lac s'avançant chaque année à la suite de la crue enlevaient peu à peu au courant de la Lukuga une partie de sa face; les plantes aquatiques et les autres matières organiques n'avaient pas plus tôt subi l'influence des vents du lac qu'elles s'amoncelaient parmi les papyrus; d'autres matières portées directement par le lac, telles que des joncs et des amas de vase provenant de la rive, etc., venaient les rejoindre et se trouvaient souvent précipitées contre elles. Le sol, le sable, la végétation en décomposition s'entassaient sur le tout et l'entraînaient sous leur poids, et c'est cette espèce d'ensevelissement des premiers débris qui finit par créer une route de boue et de vase, et de cette route l'on vit jaillir une abondante production de papyrus dont les têtes étaient aussi serrées que les gerbes dans un champ de blé.

On voit donc que tant que la Lukuga était encore une rivière, il se produisait une précipitation continue de détritus qui s'entassait régulièrement sur un point donné, jusqu'à ce que la

[redacted]

rivière se fût trouvée complétement anéantie. Aujourd'hui, rien ne marque plus son cours d'autrefois, sauf les traces de son lit et les petits cours d'eau tributaires.

Le Tanganyika s'étant élevé au niveau du Mitwansi (il importe peu que ce soit cette année, l'année dernière ou antérieurement), il faut s'attendre à un changement, et avec le temps ce changement se dessinera plus nettement et deviendra plus remarquable.

La boue, la vase et tout le papyrus du Mitwansi sont encore trop faibles pour pouvoir résister longtemps au volume d'eau toujours croissant que reçoit chaque année le Tanganyika ; du reste, l'on remarque sur la côte occidentale une pente assez rapide où pourra s'écouler le trop-plein d'eau ; on verra donc d'ici à cinq ans, ou plus tard peut-être, se former un affluent dont les proportions seront très vastes et la force considérable, car la nature a fait entendre au Tanganyika son veto : « Tu t'élèveras jusqu'à cette hauteur, mais non plus haut. »

Ces résultats auxquels je suis arrivé à force de patience et d'impartialité, ne s'opposent pas à ce que le lieutenant Cameron revendique pour lui seul l'honneur de sa découverte ; j'y vois plutôt le simple rapprochement de constatations en apparence contradictoires. Tout cela constituait pour moi une embarrassante énigme qui s'embrouillait de plus en plus à mesure que je cher-

[redacted]

chais à la résoudre, et c'est seulement en visitant les lieux en personne que j'ai pu arriver à tirer la question au clair.

En l'absence d'un géologue de profession, je me permettrai de soumettre moi-même quelques réflexions à ceux de vos lecteurs qui pourraient prendre intérêt au sujet de la Lukuga, et qui sont plus compétents que moi en cette matière. Je ne puis m'expliquer l'existence de cet intéressant phénomène que de cette façon : je m'imagine que le renfoncement creusé dans le sein du plateau par les eaux du Tanganyika est l'un des résultats du déluge.

Si l'on a le droit d'exprimer sa pensée, lorsqu'on est accoutumé à lire l'histoire géologique et à reconstruire le passé en se basant sur les indices qu'on observe dans le flanc des roches ou dans le contour d'une montagne, je me hâterai de l'émettre. Après que l'Océan se fut retiré dans le lit qu'il occupe actuellement, la Malagarazi et la Luwgeri durent se répandre dans le golfe qu'elles forment aujourd'hui et se frayer une issue vers l'ouest, en séparant d'abord le Kiyanja du mont Kelunga. Ce renfoncement était apparemment, à cette époque, un plateau de terre ferme dont la surface était accidentée comme l'est aujourd'hui la surface de l'Unyamwezi et de l'Uhhai ; et les deux rivières, unies à des cours d'eau moins importants, durent le traverser sans obstacle pendant des siècles, peut-

[redacted]

être pendant des époques entières. En effet, ce renfoncement marque la place qu'occupait autrefois une montagne solide et homogène, et dès lors, comment expliquer autrement que je ne viens de le faire le fait de cette montagne qui s'est creusée à une profondeur de plus de mille pieds, au point que les paisibles eaux de la Liundi peuvent en traverser la base en venant de l'orient. Il fallait nécessairement un volume d'eau beaucoup plus considérable que celui de la Liundi, qui n'a pour s'alimenter que la vase du Mitwansi, à trois milles à l'est de Kiyanja, et dont la provision n'a dû être que des plus maigres, jusqu'à cette année du moins.

En admettant que tel était à l'époque dont je parle l'état de cette région, il est assez facile de se représenter les transformations qu'elle a successivement subies. On peut donc supposer l'action d'un volcan qui aurait exhaussé le plateau, déchiré la terre ferme, produit un ravin, entassé sur ses bords de longues rangées de sommets et donné à la surface unie du plateau l'aspect irrégulier et accidenté dont il est empreint aujourd'hui. Son lit, une fois rompu, le grand fleuve qui arrosait autrefois toute cette région et roulait ses eaux entre les monts Kihinga et Kiyanja, se sera précipité brusquement et de plusieurs côtés dans le golfe immense creusé par le volcan, jusqu'à ce qu'il ait formé une rivière assez courte et peu profonde, s'écoulant des pentes

orientales des montagnes susnommées vers le sud-est, pour prendre plus tard le nom de Lukuga; depuis l'époque où se produisit cet immense bouleversement de la nature, les deux moitiés du fleuve coulant en sens inverse auraient contribué à remplir le creux, de telle sorte qu'ils paraissent aujourd'hui être sur le point de terminer complétement leur tâche.

Les effets visibles de cette grande métamorphose géologique ne sont pas les mêmes à l'extrémité méridionale qu'au nord et au centre. A l'extrémité méridionale, le plateau chargé de rochers qui s'empilent les uns sur les autres, s'affaisse brusquement jusqu'aux profondeurs verdâtres du lac, et les voyageurs qui côtoient ces rives semblent contempler le zénith, alors qu'ils lèvent les yeux sur les rares buissons et les arbres qui croissent sur le bord de ce plateau tordu; mais au centre et surtout dans les environs de Tongive, sur la côte orientale, et de Tembwe, sur la côte occidentale, il semble que l'on se trouve dans le voisinage du lieu où la nature se livra pour la première fois à ses convulsions et où se produisirent les premièrs éboulements. A Tongive, l'on aperçoit un assemblement de pics élancés ou de cônes semi-circulaires qu'un savant appellerait plutôt des *cratères fermés*. Au sud de Tembwe, l'on aperçoit une montagne inclinée vers le nord-est, dont le faîte est élevé et irrégulier, et dont la conformation

ressemble beaucoup à celle du Tongive. Au nord du Tembwe, et du même côté, l'on remarque un affaissement prononcé du sol. D'une hauteur de 4,000 pieds au dessus du niveau du lac, le sol se dérobe brusquement jusqu'à ce qu'il n'offre plus qu'une hauteur de 1,500 pieds au dessus de ce même niveau. Il est surmonté en cet endroit de mamelons isolés et de cônes. Le basalte dont se compose le rocher se transforme lui-même en une espèce de spath décomposé, suivi par un tuf épais et calcaire, lequel est fortement imprégné de fer. C'est là, du reste, le caractère minéral des deux rives de la Lukuga. Je n'ai trouvé sur aucun point de la côte des rochers dont la substance est aussi molle que ceux qui environnent la Lukuga. Le sol va toujours en se creusant jusqu'à Goma, où il se redresse à une hauteur plus considérable que partout ailleurs, mais avec des pentes moins escarpées et moins rudes qu'à l'extrémité méridionale. Ici, la terre est revêtue d'une riche végétation comme on n'en voit que sous les tropiques, végétation qui se compose d'arbres, de mammules et d'une variété infinie de plantes et de buissons. L'élévation que marque le sommet de Goma, comparée à celle du plateau situé à l'ouest, donne à supposer que l'explosion volcanique dut culbuter la côte nord-ouest tout entière, se contentant d'élever et de desceller les bords du ravin. Celui-ci, usé et décomposé par l'action de la température et de l'eau, présente

sur une étendue de quatre à cinq milles cette multitude d'effets variés qui, dans les paysages montagneux, réalisent le plus souvent l'idée qu'on se fait du sublime. Une fois qu'on a perdu de vue le ravin qu'emplit le Tanganyika, le plateau se dessine nettement sous sa forme primitive et présente une pente graduée vers l'ouest.

Entre le nord de Goma et les hautes montagnes d'Uvira, le sol s'affaisse aussi rapidement qu'à Ugubba. Il semble qu'il se soit produit de ce côté un éboulement subit et que le rocher souterrain ait fui dans la direction N.-N.-E., pour rebondir ensuite à l'endroit où il forme aujourd'hui la péninsule d'Ubwari, laquelle possède une étendue de plus de 30 milles.

En se rendant d'Ujiji à Uvira, Burton et Speke décrivirent Ubwari comme une île, sans doute parce que les Wajiji l'appelaient légèrement *Kirira* ou *île*. En 1871, Livingstone et moi nous entendîmes désigner à notre tour, sous le nom de *Muzimu*, ce que nos prédécesseurs avaient appelé l'île d'Ubwari. Quatre explorateurs se sont donc mépris sur une seule section du lac Tanganyika. A vrai dire, nous avions tous tort.

Ma dernière exploration m'a prouvé que les pays de Karamba et d'Ubwari forment une longue et étroite péninsule se rattachant assez solidement à la terre par un isthme large de sept milles, dont le centre a une élévation d'environ 200 pieds au dessus du niveau du lac. On voit

[redacted]

donc que nos premières constatations ne deviendront exactes que lorsque le Tanganyika se sera élevé de 200 pieds de plus ; l'espèce d'égout collecteur formé par la Lukuga rendra cette crue impossible.

L'existence d'un golfe profond, lequel pénètre au sud-sud-ouest entre Masanzi et Ubwari s'explique par le fait que nous nous trouvons en présence, non pas d'une île, mais d'une péninsule. J'ai pris la liberté de baptiser ce grand bras du lac du nom de golfe Burton, en l'honneur de l'homme qui a découvert le Tanganyika, de même que le golfe Speke distingue une formation du même genre dans la section sud-est de la Victoria-Nyanza.

Arrivé au sommet d'une des collines d'Ubwari, je portai mon regard vers l'occident ; j'étais le premier blanc qui eût joui de ce privilége, car l'on trouve toujours maille à partir avec les indigènes d'Ubwari. La journée étant très belle, je pus, à l'aide d'une lunette d'approche, distinguer (de loin, il est vrai) les pays impénétrables et sauvages situés à l'ouest du golfe Burton. Le sol présente de longues ondulations montagneuses, entrecoupées de profondes vallées sur une étendue de 20 à 30 milles ; puis, l'on voit se dérouler de nouveau la grande surface plane de cette partie de l'Afrique centrale, se rejoignant dans le lointain au plateau de Goma, après voir décrit une immense courbe

vers le sud-ouest. Ces vallées, qui entrecoupent les plis des montagnes, donnent naissance à une multitude de petites rivières qui se jettent toutes dans la partie occidentale du golfe Burton.

Voilà donc quelques uns des effets les plus frappants de cette formidable convulsion de la nature qui morcela les plaines de l'Afrique centrale et creusa dans son sein l'immense ravin du Tanganyika. Du reste, cette convulsion ne remonte pas à une époque si éloignée que les savants ne puissent la déterminer d'une façon assez précise. C'est du moins l'opinion que je me hasarde humblement à exprimer. Les agents qui produisirent cette étrange métamorphose ne sont pas, dit-on, complétement anéantis dans cette partie de l'Afrique centrale, car l'on m'assure qu'il y a environ dix-huit mois, une montagne d'Urundi fut culbutée des hauteurs qu'elle occupait jusque dans la vallée et ensevelit plusieurs villages, ainsi que la population tout entière. Ce désastre se produisit près de Mukungu, dans le pays d'Urundi.

On vit, il y a trois ans, la surface du lac Tanganyika s'obscurcir, dans le voisinage d'Ujiji, sous l'influence d'une substance noire, se manifestant en gros morceaux et même en tas. Les eaux en les vomissant sur la plage d'Ujiji les livraient à l'examen des indigènes qui les ramassaient avec surprise. Les Wajiji appelèrent cette substance *excréments de la foudre*. Du reste, ils

demeurent toujours convaincus d'avoir trouvé juste. Les Arabes l'appelèrent goudron et en firent des provisions considérables. Comme je cherchais une substance quelconque pour bouchonner mon bateau avant d'entreprendre mon voyage d'exploration, on me présenta quelques morceaux de cet *excrément de la foudre* ou *goudron*, que je reconnus pour de l'asphalte. Cette matière s'échappait sans doute de quelque fissure dans le lit du Tanganyika, attendu que, malgré de nombreuses recherches sur la côte, je ne parvins pas à obtenir la moindre trace de sa provenance.

Ujiji, 10 août 1876.

C'est, paraît-il, Ismaïl, khédive d'Égypte, qui a dit que tous les explorateurs du Nil annonçaient à leur retour qu'ils avaient découvert une nouvelle source du Nil. Celui qui a rapporté cette plaisanterie croyait sans doute que Son Altesse raillait les explorateurs comme ils le méritent. Quoi qu'il en soit, je dois informer le khédive, par la voie du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald*, qu'il peut se vanter de régner sur un fleuve dont les nombreuses sources mettent les connaissances et les qualités des explorateurs à une rude épreuve.

Cette grande rivière possède non seulement

une mais plusieurs origines. James Bruce découvrit l'une de ses principales branches, appelée depuis le Nil bleu; Speke et Grant en découvrirent une autre, désignée sous le nom de Nil Victoria, et sir Samuel Baker en mit au jour une troisième qu'il appela l'Albert-Nyanza ; et enfin, malgré tout cela, ces messieurs n'avaient pas encore épuisé la liste des sources du Nil. En apercevant la carte que je vous remets ci-joint pour vous signaler une autre source encore, Son Altesse s'écriera sans doute : « Que vois-je? quoi? une nouvelle source? Est-il possible que la question ne soit pas encore résolue? » Si le vieux fleuve pouvait lui répondre, il me semble qu'il le ferait en ces termes : « Combien de sources ton grand-père, Mohammed-Ali ou ses fils Ibrahim et Ismaïl ont-ils découvert, et jusqu'où m'as-tu exploré, toi, si puissant, toi qui avais le plus grand intérêt à apprendre d'où je viens et quelles sont les eaux que j'apporte de si loin pour arroser tes jardins et tes champs, et pour te nourrir toi et ton peuple?

« O ingrats Egyptiens! qui de vous a cru devoir se donner la peine de découvrir ma source, afin de m'honorer comme je le mérite? Si par une faveur spéciale, je confie quelques uns de mes secrets aux étrangers qui viennent de loin et leur permets de contempler mes merveilleuses fontaines et mes lits pleins de fleurs, est-ce toi qui peux t'en glorifier? Si tu envies de telles distinc-

[redacted]

tions, mets-toi à la recherche de mes nombreuses ramifications sous l'équateur. »

Si Son Altesse consent à accepter ma réponse, je la prie de prendre connaissance de quelques observations que j'ai à lui soumettre, au sujet du fleuve connu sous le nom de Kagera, Ingezi, Kitangule ou Nawarango, et que les indigènes de Karagwe et d'Uganda appellent la Fille du Fleuve à Jinga, le Nil Victoria. Il paraît que les opinions se partagent sur le sens véritable de la *source* d'une rivière, et les voyageurs brûlant de s'attirer la gloire d'une découverte, contribuent quelquefois à en rendre le sens encore plus indécis.

Les gens casaniers, à qui échoit la tâche de refroidir l'enthousiasme des voyageurs, s'accordent généralement à penser que la source est la tête, l'origine, l'extrémité où la provision d'eau réside dans une fontaine, un marais, un lac; ou bien que le fleuve est formé par une série de fontaines, de marais ou de lacs; mais généralement il existe un tributaire principal qui s'étend jusqu'à l'extrémité du fleuve, et c'est ce tributaire, quelle qu'en soit la forme, qu'on appelle la source.

Si ma mémoire ne me fait pas défaut, c'est Speke qui, dans un moment d'impatience, s'écria dans un de ses ouvrages : « Quelle est la source du fleuve? Est-ce le lac qui en reçoit un petit filet d'eau, ou bien les tributaires que le lac

réunit, ou bien encore les nuages dont l'eau approvisionne ces tributaires? » Avec un raisonnement pareil, on pourrait, à mon avis, aller plus loin encore et demander : « Ou bien est-ce l'humidité et les vapeurs qu'absorbent ces nuages ou l'océan qui crée ces vapeurs et cette humidité? » Si l'on admet de semblables questions, pourquoi les explorateurs se donnent-ils tant de mal pour découvrir la source des fleuves alors que l'enfant le moins avancé en connaît parfaitement l'origine générale? Qu'on se souvienne du véritable sens du mot *source*, et l'on comprendra aisément comment il arriva que Bruce, Speke et Baker rentrèrent dans leur pays avec une nouvelle source du Nil et que je vous en envoie maintenant une autre. Speke et Baker font tous deux allusion dans leurs ouvrages aux *réservoirs du Nil*. Speke, accompagné de Grant, découvrit le lac Victoria et le Nil Victoria. Le lac Victoria est une magnifique nappe d'eau. Je vous en ai envoyé, il y a quelque temps, une carte dressée d'après les résultats de notre circumnavigation. Il reçoit dans son sein nombre de jolis cours d'eau, dont deux sont très importants.

La Shimeeyu a une étendue de 290 milles depuis sa source jusqu'au point où elle débouche dans le lac, et mon *Nil Alexandra* possède, d'après les recherches que j'ai faites jusqu'ici, une étendue de 310 milles, et peut-être bien du double.

[redacted]

La Shimeeyu, qui pourrait être comparée à la Tamise, puise ses eaux dans de vastes plaines, des forêts et des flancs de montagnes; mais le Nil Alexandra possède un volume d'eau plus considérable encore (même dans la saison des sécheresses) que celui de la Tamise et de la Severn réunies, tandis que sa couleur et sa limpidité indiquent qu'elle doit prendre naissance à une grande distance et à l'ouest du Tanganyika, ou que son cours est intercepté par quelque lac qui purifie ses eaux. Ayant voulu m'en assurer, j'ai découvert qu'il existe effectivement un lac d'une étendue considérable et connu sous plusieurs noms différents.

Speke retourna en Angleterre après avoir visité l'embouchure du lac Victoria et parcouru une certaine partie de ses côtes septentrionales et occidentales. Peu de temps après, un triste accident vint enlever à la *Royal Geographical Society* l'un de ses plus infatigables explorateurs.

Sire Samuel Baker, ayant appris par Speke et Grant qu'il existait un lac à l'ouest d'Unyoro, se dirigea de ce côté et eut la bonne fortune de découvrir un autre lac de toute beauté, que les Wanyoro appelaient *huta N'zige;* les Waganda *Muta Nzige;* les Wasagara, *Nyanza Unyoro;* les Wanyambu, de tous ces noms à la fois; et auquel Baker eut la loyauté de donner le nom d'*Albert Nyanza.* Embarqué sur un

canot du pays, il explora environ 60 milles de la côte nord-est et découvrit que le Nil Victoria quitte le lac Victoria pour aller alimenter le lac Albert. Un peu plus loin, au nord, l'Albert Nyanza déverse ensemble tous ses affluents (au nombre desquels figure le Nil Victoria) dans le Nil blanc, que grossissent, sur la route d'Egypte, d'autres cours d'eau plus ou moins importants.

Près de Khartoum, le Nil blanc se grossit encore des eaux du Nil bleu, lequel fut découvert par James Bruce et prend naissance en Abyssinie. Si l'on me demande pourquoi je me lance dans des détails aussi vulgaires et aussi répandus, je répondrai que j'écris pour les lecteurs du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald*, qui sont à peu près au nombre de cinq cent mille ; que, parmi cette grande multitude, il se trouve sans doute des personnes dont l'esprit s'embrouille un peu au sujet de la géographie du Nil, parce qu'elles ne savent pas tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, ce qu'il reste à découvrir, et je crois que ces observations sont nécessaires pour bien éclaircir la question.

Après avoir rencontré un grand golfe dans l'Albert Nyanza, je me dirigeai vers le sud, à la recherche des tributaires de ces deux vastes lacs, l'Albert et le Victoria. Je découvris que la pente de la section était plus rapprochée du Victoria, c'est à dire de l'est, et qu'aucune

[redacted]

rivière digne de ce nom, sauf le Rusango ou Mpanga, ne se jette dans le lac Albert du côté oriental.

Du reste, il est impossible qu'un cours d'eau important alimente l'Albert au sud, parce que l'Alexandra Nyanza, que je décrirai tout à l'heure, occupe un lit beaucoup trop grand et doit nécessairement puiser sa provision dans la section qui sépare le Tanganyika de l'Albert, comme l'Albert est séparé du Victoria.

Si l'Albert est alimenté par d'autres affluents que le Nil Victoria, il faudra les chercher au sud-ouest et à l'ouest du lac Albert, en lançant un navire sur le lac ou en longeant la côte. Si l'on trouvait de ce côté une fontaine assez grande pour exercer sur le lac une influence décisive ou pour grossir le Nil blanc lui-même si le lac Albert n'en interceptait point le cours, il est évident qu'il faudrait également tenir compte de cette rivière en énumérant les sources du Nil.

Baker a appelé le lac Albert un réservoir du Nil, parce qu'il a pour affluent un cours d'eau aussi considérable que le Victoria; mais, à mon avis, ce superbe lac mérite même un plus beau titre, ainsi que je le démontrerai plus loin. Mes explorations m'ont démontré que le lac Victoria est également un réservoir du Nil, mais je saurai prouver que le lac Victoria mérite aussi un nom plus majestueux et tout à fait distinct de celui

qu'on donne au lac Albert. On me permettra de placer dans leur ordre quelques questions et quelques réponses. — Où le Nil blanc s'alimente-t-il? — Dans le lac Albert, principalement. — Et le lac Albert? — Dans le Nil Victoria, principalement (du moins, d'après ce qu'on sait jusqu'ici). — D'où sort le Nil Victoria? — Du lac Victoria. — Où s'alimente le lac Victoria? — Dans le *Nil Alexandra*, principalement. — D'où sort le Nil Alexandra? — Du lac Alexandra. — Où ce dernier s'alimente-t-il? — Dans le Nil Alexandra supérieur et d'autres cours d'eau, lesquels ne sont pas encore connus. Il est donc évident que le Nil égyptien est produit par la réunion du Nil bleu et du Nil blanc, que le Nil blanc provient du lac Albert, que le Nil Victoria sort du lac Victoria; enfin, j'ai découvert que le Nil Alexandra inférieur prend naissance dans le lac Alexandra.

On verra donc que j'ai donné à ces lacs des titres plus sérieux que celui de réservoir, car sans la source de la provision, que deviendrait le réservoir? A vrai dire, ces divers lacs sont des accidents de la nature qui a intercepté le cours de la rivière depuis le Nil Alexandra et morcelé la rivière en plusieurs cours d'eau : le Nil blanc, le Nil Victoria et le Nil Alexandra. La Lualaba, découverte par Livingstone et qu'on peut décrire de la même façon, se trouve dans le même cas.

[redacted]

Le Chambezi alimente le lac Bemba ; le lac Bemba crée la Luapala ; la Luapala alimente le lac Mweru ; le Mweru crée la Lualaba de Webb ; celle-ci, alimentée par d'autres tributaires, alimente à son tour la Lualaba inférieure ; en un mot, la Lualaba inférieure est le débouché de la Lualaba de Webb ; la Lualaba de Webb sort du lac Mweru ; la Luapala sort du Bemba. Ces lacs sont des accidents de la nature, comme le Nyanza du Nil, et présentent une variété d'interceptions ou de bassins dans le cours de la rivière.

S'il faut en croire les indigènes, le lac Alexandra répond à un double but. C'est un bassin destiné à recevoir un grand nombre de tributaires et possédant trois embouchures, l'une au nord d'Uguvu, par la Ruvuva dans la partie inférieure du Nil Alexandra ; la seconde au sud d'Uguvu, dans la même rivière par la Kagera ; la troisième, qui se jette dans le lac Kivu, en traversant un marais ou un lit de vase. C'est là que le Rusizi prend naissance et qu'il se vide dans le lac Tanganyika.

Les curieux demanderont peut-être pourquoi j'ai distingué par le nom d'Alexandra les découvertes que je cite plus haut. J'irai au devant de cette question en vous donnant avec franchise l'explication suivante : Le capitaine John Hanning Speke et le capitaine James Grant, officiers anglais tous les deux, traversèrent cette même

[redacted]

rivière, le Nil Alexandra, en se dirigeant vers Uganda pour découvrir l'embouchure du lac Victoria. Je ne sais ce qu'ils en pensèrent. Je n'ai pas leurs écrits sous la main ; sans doute qu'en voyant cette rivière couler dans un canal étroit (sur une largeur de 150 mètres d'eau profonde et rapide) ils ignoraient sa profondeur, et ayant un but beaucoup plus important à poursuivre, puisque l'espoir de découvrir le Nil Victoria régissait toutes leurs actions, ils durent négliger de lui accorder toute l'attention qu'ils lui eussent consacrée si leur mission eût possédé un caractère plus général. Il est donc incontestable que ces deux éminents officiers anglais sont les premiers qui aperçurent la rivière en question. Si Speke vivait encore, je suis convaincu qu'il eût fait un nouveau voyage dans cette intéressante région, car le roi Rumanika m'assure que telle était son intention. S'il avait pu revenir parachever, pour ainsi dire, ses découvertes et en réunir les fragments, les indigènes et son aimable ami Rumanika lui eussent fait voir la fille du Nil Victoria.

En cherchant autour de lui un nom digne de ces nouvelles découvertes, comment aurait-il pu trouver pour les immortaliser un nom plus gracieux, plus ennobli par la vertu, plus illustré par la naissance que celui de Son Altesse Royale Alexandra, princesse de Galles ? Ce sont des officiers anglais qui virent la rivière pour la première fois.

Le *Daily Telegraph*, un journal anglais, a fourni la moitié des fonds nécessaires aux dernières découvertes qui ont été faites. Je me hasarde donc, au nom des intérêts anglais et américains que je représente ici, à demander, par la voie de votre journal, qu'on me permette de donner le nom de S. A. R. la princesse de Galles au nouveau lac et au nouveau fleuve que j'ai découverts, lesquels sont liés aux découvertes précédentes et sont dignes, je l'espère, de figurer parmi les faits glorieux dont les noms d'Albert et de Victoria éterniseront le souvenir.

Vous trouverez sans doute assez hasardée la lettre que je vous écris en ce moment et que je vous envoie; mais j'ai des motifs sérieux pour agir ainsi. Je suis trop éloigné des fils télégraphiques pour pouvoir corriger une erreur et je n'ambitionne pas l'honneur d'être accusé d'avoir avancé un fait à la légère, quoique je puisse retrancher ma faute derrière cette excuse : « Ce sont les indigènes qui me l'ont dit. » Je n'estime les renseignements des indigènes et des Arabes qu'à titre de suppositions capables de mettre le voyageur sur la trace de ce qu'il cherche, mais ne devant jamais être pris à la lettre ou considérés comme étant exacts. Les Arabes les plus intelligents, les Wanguana, les Wasawhili et les indigènes de l'Afrique centrale, comme s'ils appartenaient tous à la même souche, possèdent

au plus haut degré l'amour de l'exagération. C'est seulement dans le cas où l'explorateur ne peut se rendre en personne sur les lieux, qu'il doit se permettre de publier des nouvelles géographiques sur les rapports des indigènes, et il ne doit le faire qu'après avoir soigneusement analysé leurs témoignages, comparé les renseignements obtenus dans différentes localités, et avoir exercé tout son jugement à peser la plus petite information, en mêlant même à cette opération un sentiment de prudente méfiance. Il m'a fallu parcourir tout le territoire depuis le confluent du Ruvuru et du Kujera jusqu'à Ujiji, en faisant le tour du Tanganyika, et recueillir parmi les Wazige et les Warundi des témoignages qui s'accordaient entre eux, avant de trouver suffisamment de courage pour publier des faits que je n'avais pas contrôlés personnellement. Je vais vous citer brièvement trois exemples de l'habitude de mentir qui prévaut chez les noirs. Ils vous convaincront que l'explorateur ne peut se munir d'une meilleure arme que la méfiance.

Voici d'abord ce que me racontait Manwasera, capitaine de l'expédition anglo-américaine, au cours d'un entretien que j'avais avec lui : « Me trouvant à Karagwe il y a cinq ou six ans, je grimpai jusqu'au sommet d'une grande montagne près de Rumanika, et j'aperçus à l'ouest un lac énorme. J'estime qu'il est situé à trois jours de

marche. Je ne pus distinguer l'autre rive du lac. » Il me disait ceci posément, comme s'il pesait chacune de ses paroles, avec un grand sérieux et une certaine apparence de dignité, comme un homme qui sent qu'il dit vrai. Or, voici les faits tels que les constate l'explorateur. Il existait effectivement un lac, situé seulement à six ou sept heures de marche de Rumanika; longueur du lac, 13 milles; largeur la plus considérable, 8 milles; nom du lac, Jhema Riveru.

Baraka, un jeune homme intelligent, qui fait partie de l'exploration anglo-américaine en qualité de soldat, me rapportait, de son côté, ce qui suit : « Ruanda! Ruanda! Si je connais Ruanda! Si je connais les environs de Ruanda! Mais qui donc s'est aventuré plus loin que moi? N'ai-je pas visité Ankori et porté des objets d'ornement au roi? Ruanda est un pays plat et jaunâtre. Il ressemble à une plaine et s'étend toujours vers l'occident, une plaine enfin! » Voici à quoi se réduit la vérité : Ruanda est tout juste le contraire de ce qu'en disait Baraka. Vu de Karagwe, Ruanda présente une suite de pics élevés, entrecoupés de profondes vallées. Je fis remarquer à Baraka le singulier contraste qui existe entre la fiction et la réalité. Baraka se mit à rire, en faisant voir malicieusement ses dents blanches comme l'ivoire.

En 1871, Magwana, qui avait longtemps vécu à quelques centaines de pas de l'embouchure de

la Rusizi, nous parla en ces termes à Livingstone et à moi : « N'est-ce pas, hommes blancs, que vous désirez connaître tout ce que la Rusizi offre d'intéressant? Je sais tout ce qu'il y a à savoir sur ce chapitre. Je suis arrivé hier de Mukamba. Cette rivière, Rusizi, s'échappe du lac. Je vous dis vrai, bien vrai. » La vérité, la voici : la Rusizi se jette dans le lac Tanganyika au lieu d'en sortir; et ce Magwana au cœur léger avait menti inutilement.

Cependant il est à remarquer que les indigènes de l'Afrique centrale mentent rarement en connaissance de cause, alors que leurs intérêts ne sont pas en jeu. Le plus souvent c'est à l'ignorance qu'il faut attribuer les faux renseignements qu'ils communiquent, car l'ignorance des détails rend la parole vague et incertaine. Mais, en interrogeant une demi-douzaine d'indigènes, le voyageur arrive généralement à recueillir des renseignements assez acceptables. Les Waganda, les Warundi et les Wazige, mais surtout les premiers, sont très intelligents. Un jeune Waganda, qui avait parcouru le Karagwe et m'avait accompagné à l'Albert Nyanza, m'a souvent surpris par les observations qu'il faisait au sujet du Nil Alexandra, qu'il appelait le Kagera. Je suis convaincu que si la Société géographique l'eut entendu, elle lui eût décerné une médaille d'argent pour récompenser la finesse de ses répliques.

[redacted]

Comme mes entretiens avec lui étaient très intéressants, je vais me servir de ses propres paroles autant que ma mémoire me le permet, pour vous communiquer les renseignements spontanés qu'il me donna au sujet du Kagera. Un matin, il me dit : « Maître, mon chef Sambuzi m'envoie vers vous avec ses salaams et il affirme que le Kagera est la meilleure route à suivre pour vous rendre à Muta Nzige (Albert Nyanza). — Pourquoi est-ce la meilleure route? — Parce que le Kagera vient de Muta Nzige.

— Vous plaisantez, répondis-je; Muta Nzige est bien au dessus de la Nianza d'Uganda; et comment une rivière pourrait-elle gravir une colline?

— Maître! vous autres blancs, vous êtes très savants, mais dites-moi donc vous-même d'où vient le Kagera.

— Je ne sais, car je ne l'ai pas encore vu et je ne connais de ce fleuve que son embouchure.

— Maître, le Kagera est un fleuve qui n'a pas son pareil. Nous autres Waganda, nous l'appelons la *Mère des eaux*. D'où le Kagera vient-il s'il ne vient pas de Muta Nzige? »

Voyez plutôt son eau, c'est l'eau d'une Nyanza, et une quantité aussi abondante ne peut sortir d'une montagne. Tout le monde dit que ce fleuve vient de Muta Nzige.

Après avoir tourné le dos à l'Albert Nyanza, je sentis que les observations de ce jeune homme,

relativement au Kagera, avaient produit une certaine impression sur mon esprit. Les réflexions que me firent une foule de gens, sur la route, excitèrent en moi un vif désir de voir le Kagera et de l'examiner. Je vous ai déjà dit que j'avais sondé son lit à des profondeurs de 70, 80 et jusqu'à 120 pieds, que son courant était rapide et qu'il avait une largeur de 150 à 200 mètres. Rumanika, cet affable et charmant païen qu'il me fut plus facile de convertir à la géographie qu'au christianisme, me prêta tous les secours nécessaires pour me permettre d'explorer minutieusement cette singulière étendue d'eau qu'on nomme l'Ingezi, lac peu profond, mais d'une largeur de 5, 10 et 16 milles, à travers lequel le Nil Alexandra poursuit son cours irrésistible avec une profondeur de 40 à 60 pieds.

En quittant Rumanika, pour poursuivre ma route, je vis se dessiner assez nettement à mes yeux la partie du Nil Alexandra qui n'avait pas encore été explorée. Les montagnes d'Ugufu me cachèrent, toutefois, l'Akanyaru, ou Nyanza Cha-Ngorna, mais les renseignements de mes guides m'aidèrent à comprendre la situation du lac. L'Akanyaru était un grand et large lac. Il fallait deux jours pour le traverser. Au milieu de ce lac se dressait une île montagneuse où les voyageurs allant d'Ugufu à Ruanda passaient généralement la nuit pour arriver à Ruanda le lendemain. Mais quoique Ugufu soit réellement

une grande île, très montagneuse, du reste, aucun indigène ne la désigne comme une île. Au nord, l'embouchure de la Ruvuvu la sépare de Kishakka ; au sud, le Kagera la sépare d'Uhha et d'Urundi ; à l'ouest, la Nyanza Alexandra la sépare de Ruanda.

J'ai déterminé le cours de chacun des affluents au moyen de la boussole, tant au mont d'observation qu'à Keza, où je vis se confirmer les renseignements que m'avaient donnés mes guides. Les indigènes m'embrouillaient énormément en me parlant du lac Kivu, qu'ils signalaient quelquefois du côté de la Nyanza Alexandra, en l'appelant Nyanza-Cha-Ngorna, tandis que d'autres l'appelaient Mkinyaga. Ils lui attribuaient quelquefois une grande étendue et s'efforçaient aussi de m'en donner une idée en estimant le temps qu'il faudrait à un canot pour le traverser. Ils me désignaient par leurs noms les pays situés sur les rives du lac et, comme j'en prenais note, je pus comparer les renseignements des indigènes de Kishakka avec ceux que me fournissaient les Wazige et les Warundi. Les Warundi du lac Tanganyika disent que le lac Kivu se relie par un marais au lac Akanyaru, que ce marais ayant une étendue de 10 à 15 milles, il faudrait un jour de marche pour se rendre, en le traversant, de Kivu à Akanyaru, et que le Rusizi coule de la limite sud-ouest de Kivu jusqu'au Tanganyika. Les Wazige qui habitent le Rusizi fournissent une

nomenclature très exacte des cours d'eau qui se jettent dans ce fleuve et s'accordent unanimement avec les Warundi à dire qu'elle s'échappe du Kivu ou du lac Kovoe.

Ils confirment également l'assertion des Warundi que l'Unyambungu est situé sur la rive sud-ouest du Kivu. Sûr de l'exactitude de ces renseignements, il me fut dès lors facile de relier les fragments d'informations que j'avais recueillis à Uhha (nord), Usui (occidental) et à Kishakka, où le nom de Kivu n'est pas répandu. Du reste, la localité d'Unyambungu facilite beaucoup la solution du problème. Mkinyaga est situé au nord d'Unyambungu ; en se plaçant dans le nord d'Uhha, le visage tourné au nord, Mkinyaga paraît être à gauche de Kivu et, par conséquent, à l'ouest du lac. Mkinyaga est un grand pays qui s'étend au sud-ouest de Ruanda jusqu'à environ trois jours de marche de l'Albert Nyanza. Lorsqu'on nous parle du lac Mkinyaga, il faut toujours comprendre Akanyaru ou l'Alexandra Nyanza. Cette dernière dénomination embrasse et remplace tous les noms que les indigènes donnent au lac.

On ne peut donner une description concise et complète de cette région intéressante. Cette ignorance provient du caractère tout spécial des Warundi du Nord et des Waruanda, peuple traître, envieux et vindicatif. Si l'explorateur pouvait traverser le pays d'Urundi et pénétrer

dans celui de Mkinyaga, il rencontrerait une race toute différente avec laquelle il ne serait pas difficile d'établir des relations amicales; mais, à moins d'avoir des ballons à sa disposition, je ne sais comment l'on pourrait aller de l'est ou du sud à Mkinyaga.

Si les Warundi ou les Wa-Ruanda étaient animés des mêmes dispositions que les indigènes avec lesquels nous avons eu affaire depuis Zanzibar jusqu'ici, il serait facile de pénétrer dans les régions les plus avancées du Nil.

Nous avons rencontré des tribus qui exigeaient brutalement de nous des sommes d'argent que nous avons dû payer pour qu'elles nous permissent de passer outre; d'autres nous ont obligé à nous frayer un chemin à main armée; mais ici, nous nous trouvons en présence de deux nations (non pas deux tribus) appartenant à une race unique et distincte et qui ne se laisseraient ni ébranler par des présents tels que sucre candi, articles de clinquant, etc., ni expulser par quelques douzaines de fusils Snider. Dieu sait quels furent les premiers pères de ces hommes farouches. Je songeai un jour entier à conclure une alliance avec le bandit Mirambo qui m'aurait adjoint mille négrillons, et j'aurais arraché par la force les secrets du Nil. Mais c'est une idée que je ne pus sérieusement entretenir. Du reste, le nom de l'aimable princesse de Galles ne pourrait jamais être choisi

pour couvrir la tache dont j'eusse ainsi souillé mes recherches.

J'espère toujours que notre expédition parviendra à explorer le pays sans avoir recours à la violence, et j'y suis encouragé par le fait qu'on peut se rendre à Mkinyaga par le nord de Manyema et que le peuple de Mkinyaga est composé en majeure partie de commerçants qui opèrent leur trafic entre Manyema et Ruanda. Mais tout ceci ne pourra être décidé qu'à Nyangwe, où je vais me rendre maintenant.

Deux motifs différents m'engagent à prendre cette route, puisque la route directe est interceptée. En premier lieu, je suis profondément convaincu que la principale rivière qui alimente l'Alexandra Nyanza prend naissance au nord de Manyema, c'est à dire au nord-ouest du lac Tanganyika. Ensuite, je n'oublie pas que le but de l'entreprise du *Daily Telegraph* et du *New-York Herald* est de relier en une seule les fragments de découvertes faites par Speke, de terminer l'exploration de Baker et de Burton, et enfin de reprendre la tâche que la triste fin du Dr Livingstone est venue interrompre.

Le lieutenant Cameron, animé de l'honnête ambition de traverser l'Afrique plutôt que de compléter le travail de ses prédécesseurs, traversa la Lualaba et se rendit au lac Lincoln, d'où il prit, me dit-on, la direction du sud-ouest avec une compagnie de marchands portu-

çais se rendant sans doute à Ambriz ou à Saint-Paul de Loanda; il a laissé la question de la Lualaba à peu près dans l'état où l'avait placée Livingstone. Car voici le problème qui devait être résolu :

La Lualaba est-elle le Nil ou le Congo? Livingstone la prenait pour le Nil; le conseil géographique la prenait pour le Congo. Le seul moyen possible de dissiper tous les doutes est de longer la rive droite de Lualaba jusqu'à un point connu.

Vous verrez donc que j'ai devant moi deux sphères d'action, et la perspective de me lancer dans l'une d'elles me fait tressaillir de joie, quoique ce plaisir ne soit qu'anticipé. Chercherai-je la source du Nil Alexandra ou poursuivrai-je ma route sur la rive droite de la Lualaba?

Telle est la souriante alternative qui charme pour moi le silence des nuits. Me dirigerai-je, en arrivant à Nyangwe, vers le nord-ouest pour prendre par surprise cette source vierge du Nil au point où elle s'échappe pour la première fois de son lit fangeux et se jette dans l'angle de quelque vallée qu'humecte la rosée? La suivrai-je jusqu'au bout, dans sa source capricieuse à travers les petits lacs fleuris ou les touffes de papyrus toujours verts, ou bien, au point où elle s'élance avec toute la force et l'ardeur de la jeunesse dans les prés odorants et sur les

collines boisées jusqu'aux trois Nyanzas bleus, où ses sœurs et elles se réunissent comme pour porter un tribut au roi Nil, ce souverain des fleuves? Ou bien sera-ce à l'autel de la majestueuse Lualaba que j'irai rendre hommage? Contemplerai-je avec respect son large sein de cristal? Regarderai-je réunir toutes ses forces pour se lancer, pleine de courroux, contre les rochers jusqu'à ce que le terrible et royal nom résonne dans les bois et dans la plaine? Verrai-je d'autres cours d'eau moins renommés venir lui rendre hommage et ses vagues se précipiter vers cette terre obscure et inconnue où elle finit par déverser ses eaux dans l'Océan? Ces deux perspectives sont aussi allèchantes l'une que l'autre et offrent toutes deux un vaste champ aux recherches géographiques. Mais c'est en arrivant à Nyangwe que je me déciderai pour l'une ou pour l'autre.

En atttendant, je dépose aux pieds de la bonne et digne princesse de Galles, comme le tribut d'un explorateur, tout ce qu'il a découvert, mesuré et aperçu du Nil Alexandra, dont le nom sera toujours lié à celui du Nil Victoria.

Ujiji, 13 août 1876.

Je dois cesser d'écrire et me hâter de quitter Ujiji où les temps sont bien durs. Il y règne une terrible épidémie qui dévore les habitants dans

une proportion de 40 à 75 par jour. C'est la petite vérole sous sa forme la plus pernicieuse.

Parmi les personnes qu'elle atteint, bien peu échappent à la mort. Les influences qui nourrissent cette peste font d'ailleurs naître d'autres maladies, telles que la dyssenterie, les maladies de poitrine, la fièvre typhoïde et la bronchite. Les dates de nos lettres vous indiqueront le nombre de jours qu'il m'a fallu pour les écrire et pour raconter deux expéditions. J'étais de retour de mon voyage sur le Tanganyika le 1er août; nous sommes aujourd'hui le 13. Treize jours pour écrire deux lettres! C'est que j'ai passé la plus grande partie de ce temps dans mon lit, en proie à des accès de fièvre incessante.

En quittant mon embarcation, je ne reçus que de mauvaises nouvelles. Cinq des membres de mon expédition avaient déjà péri, pendant mon absence de 51 jours; six autres étaient atteints de la petite vérole; et cette épouvantable épidémie se répandait comme le feu dans les habitations d'Ujiji, chez les Arabes aussi bien que chez les indigènes. Frank Pocock avait fait trois graves maladies pendant mon absence; un marchand arabe, très opulent, était mort le jour de mon arrivée; le gouverneur d'Ujiji et le vieil ami de Livingstone, Mohammed-ben-Gharb, avaient perdu plusieurs enfants et perdaient des esclaves tous les jours, quoique leurs bulletins de morta-

lité fussent déjà très chargés. Les esclaves et les pagazis ou porteurs abandonnaient tous leurs maîtres par crainte du fléau; enfin mes cinq courriers n'avaient pas reparu d'Unyanyembe, et comme ils ne sont pas encore ici aujourd'hui, j'abandonne tout espoir de les revoir jamais. Il vous sera donc facile de vous imaginer le sentiment qui agite actuellement tous les esprits à Ujiji. C'est la consternation et la terreur; et comme les habitants s'attendent à voir les ravages de l'épidémie se prolonger pendant deux mois encore, ceux qui peuvent quitter ce triste séjour devraient hâter leur départ.

En recevant ces tristes nouvelles, je vis qu'il serait nécessaire de partir immédiatement, si j'avais à cœur le bien-être de l'expédition; mais j'avais aussi à accomplir mon devoir envers vous. Si vous êtes disposés à vous montrer difficiles, vous trouverez peut-être les deux lettres ci-jointes tout à fait puériles. Mais il eût été impossible de faire mieux dans les circonstances qui m'entourent. Mes gens sont réellement dans un piteux état; outre que les rangs se sont clair-semés, plusieurs de nos plus fidèles serviteurs, parmi ceux qui restent encore debout, sont dans un état déplorable; quelques uns d'entre eux vont certainement périr. A mon avis, c'est le vaccin seul qui a empêché l'expédition tout entière de succomber. Mais je me suis aperçu que bien des gens négli-

gent cette précaution par un pur sentiment de paresse. Ils ne répondent pas à mon appel. Ma vaccine est aujourd'hui desséchée et il est impossible d'en employer la moindre parcelle.

Franck Pocock a aidé de son mieux ses voisins arabes et ses amis, et j'appris avec plaisir combien il avait déployé de zèle et de dévouement. Parmi mes voyageurs, c'est celui dont j'ai le plus à me louer. Je ne voudrais pas renoncer à son auxiliaire pour cent Shaws et cent Farquhars. Il devient, du reste, géographe ardent, et comme je n'ai d'autre société que la sienne, je lui communique souvent mes projets et mes espérances. Au premier abord, il ne semblait pas promettre beaucoup; je le trouvais un peu lent. Mais il possède une multitude de vertus sans même l'ombre d'un vice. Ce jeune Anglais est courageux, mâle, honnête et patient.

J'avais bien d'autres choses à vous dire au sujet de mon voyage autour du Tanganyika, tant ce voyage a été rempli d'intérêt. Je puis dire qu'il a été fécond en découvertes, telles que magnifiques chutes d'eau, paysages sans pareils, hyènes d'eau, groseilles odorantes, grottes et demeures souterraines, sans compter les mines de cuivre de Katata et leur mode d'exploitation. J'ai beaucoup entendu parler des fameuses maisons souterraines de Rua, et j'ai constaté pour ainsi dire une nouvelle religion parmi les tribus qui habitent les rives du Tanganyika. Chacune

[redacted]

de ces découvertes fourniraient matière à une lettre de description, si j'avais beaucoup de temps à ma disposition; mais il m'est indispensable de partir sur-le-champ; tarder, ce serait sacrifier la vie précieuse de plusieurs membres de l'expédition. Il me faudra plusieurs jours pour préparer, assortir et remettre les marchandises en ordre, après avoir fait ici un aussi long séjour; et j'ai encore à m'occuper de plusieurs autres affaires moins importantes. J'aurai peut-être, néanmoins, l'occasion de vous adresser une courte lettre le jour de mon départ pour vous faire connaître notre situation et nos chances de réussite.

HENRY-M. STANLEY.



[redacted]

LETTRES DE FRANCIS POCOCK

Nous extrayons du *Daily Telegraph* les deux lettres suivantes. Ces lettres, adressées à des membres de la famille du jeune voyageur, complètent sous divers rapports le tableau de M. Stanley.

Ujiji, lac Tanganyika, 21 juillet 1876.

Mon cher oncle,

J'aurais désiré vous voir avant de quitter l'Angleterre, mais j'avais tant de visites à faire que je ne sais même plus à qui je les ai faites. Mais je compte vous voir à mon retour, qui n'est pas éloigné, je l'espère. Nous avons écoulé presque toutes nos marchandises et la lassitude commence à nous gagner nous-mèmes. Les longues marches sous un soleil brûlant, sans compter la fièvre et les autres maladies, nous accablent.

Nous avons fait de grands pas en avant. D'Ugogo, notre point de départ, nous nous sommes dirigés vers le nord-est de la route suivie par tous les voyageurs précédents, jusqu'au Victoria Nyanza où nous sommes arrivés après un voyage

de 103 jours, depuis la côte. La caravane vous eût offert un spectacle réjouissant au moment où elle atteignait le sommet de la colline et où nous apercevions tout à coup le lac. J'ai cru un moment que nos vieux nègres allaient devenir fous de joie; car ils couraient, sautaient, criaient, se roulaient sur le sol, battaient leurs tambours en peau de bœuf, dansaient, chantaient, gesticulaient, tiraient des coups de fusil... que sais-je encore?

Nous avons pris quelques jours de repos ; puis nous avons démonté les pièces de notre navire; huit jours après, M. Stanley nous quittait pour explorer le lac. L'autre blanc, Fréd. Barker et moi, nous répondions des marchandises et de la troupe. Mais avant le retour de Stanley, ce pauvre Barker mourut d'un refroidissement. Je suis resté pour ainsi dire seul, car je ne connaissais encore nullement la langue du pays; et, pendant l'absence de M. Stanley, trois chefs se sont entendus pour nous chasser et nous enlever nos marchandises. En tous les cas, me suis-je dit, ils ne nous chasseront pas à bon marché; aussi ai-je distribué des munitions et des fusils, ainsi que des lances à ceux qui n'étaient pas munis d'armes à feu, et nous avons attendu de pied ferme l'ennemi qui s'avançait vers notre camp. Je n'ai pas laissé un seul homme arriver jusqu'à nous. Nous étions sur le point de faire feu lorsque nous avons vu un homme s'avancer pour

nous entretenir. Il venait faire la paix. Nous nous sommes réconciliés et tout s'est passé tranquillement. S'ils ne se sont pas battus, c'est qu'ils eussent tué quelques uns de leurs frères, car les habitants de notre village s'étaient tous rangés de notre côté de sorte que nous nous sommes parfaitement tirés d'affaire. Nous avons séjourné à Usukuma quatre mois, et j'ai reçu l'ordre de me rendre à Ukerewe et d'y chercher des canots pour conduire la caravane à Uganda. Ukerewe est une île située à environ 30 milles de l'emplacement de notre camp; c'est la plus grande île du lac. J'ai obtenu 52 canots du sultan Lukongie et je suis alors retourné au camp. J'étais le premier blanc que se fût jamais montré dans cette île. La nombreuse population qui l'habite est nue. Les éléphants et les léopards y abondent. Les habitants ont apporté de la nourriture à notre camp, pour l'y vendre. Les payements s'effectuaient en perles; le drap n'avait à leurs yeux qu'une valeur très mince. De là, nous nous sommes rendus à Uganda, puis à l'Albert Nyanza, en passant par Unyoro; mais n'y trouvant pas comme à la Victoria Nyanza un emplacement convenable pour notre camp, pendant que M. Stanley allait explorer le lac, nous sommes retournés à Uganda, de là à Karagwe et de Karagwe à Ujiji. Nous avons quitté Karagwe le 28 mars, et sommes arrivés ici le 27 mai. M. Stanley s'est mis en route le 11 juin

pour explorer le Tanganyika. Je n'ai pas encore reçu de ses nouvelles, de sorte que je ne puis dire où nous nous dirigerons en quittant Ujiji. Mais je vous écrirai de nouveau avant mon départ. Pour le moment, je dois vous dire adieu, dans l'espoir de vous revoir bientôt.

J'espère aussi qu'au reçu de cette lettre vous serez en bonne santé et habiterez le bois de Cookham.

Votre neveu dévoué,

FRANCIS POCOCK.

Ujiji, lac Tanganyika, 23 août 1876.

Mes chers parents,

Voilà bientôt deux ans que nous aurons quitté la côte.

Je ne comptais recevoir aucune nouvelle avant notre arrivée à Ujiji; mais même à Ujiji nous n'avons trouvé ni lettres ni journaux d'Europe; pas le moindre mot de consolation en arrivant ici. Nous avons trouvé le village entier en proie à la petite vérole, à la fièvre et à plusieurs autres maladies. Après avoir marché pendant deux mois dans la boue et dans l'eau, nous ne trouvions aucune nouvelle de chez nous. Cela n'était pas réjouissant. Nous comptions sérieu-

sement sur quelques lettres; si elles nous ont été adressées, elles auront été égarées ou volées; ou bien encore elles peuvent avoir passé par ici et avoir suivi Cameron, car les Arabes ne savent pas déchiffrer notre écriture; ils savent seulement distinguer l'écriture d'un blanc (Kuzungr). Nous sommes arrivés le 27 mai 1876. Nous avons écrit une lettre en chemin. Nous l'avons adressée à Unyanyembe, à dix jours de marche de l'endroit d'où je l'ai fait partir. Nous étions arrivés à deux mois de marche de la côte. Nous nous sommes alors dirigés à l'ouest vers Ujiji. En arrivant ici, j'ai écrit à ma mère. Cette lettre a été confiée, avec celles de M. Stanley, à cinq hommes. Voici trois mois qu'ils sont partis et ils ne sont pas encore de retour. Ils avaient pour mission de porter nos lettres et de nous rapporter à Ujiji nos lettres d'Angleterre: mais nous n'en avons plus entendu parler, et l'on craint bien qu'il faille renoncer à l'espoir de les revoir.

M. Stanley a consacré 51 jours à l'exploration du Tanganyika. C'est un grand lac où le poisson fourmille; les indigènes des côtes sont d'une nature plus cordiale que les sauvages de la Victoria-Nyanza. Ils trafiquent le blé, l'huile de palme, etc.; et les Arabes trafiquent l'ivoire et les esclaves, qu'on amène surtout à Ujiji.

Mes chers parents, — nous avons fait beau-

[redacted]

coup de chemin, mais nous ne sommes pas au bout. Nous avons découvert les sources du Nil et sommes maintenant en voie de compléter la grande tâche du docteur Livingstone. Nous quittons Ujiji demain pour traverser le Tanganyika et résoudre le mystère qui se rattache au Nil et au Congo. Nous trouverons quelques éclaircissements à Nyangwe. Nous avons à choisir entre trois routes, mais nous ne savons pas laquelle prendre. En tous les cas, si nous pouvons nous rendre de là directement à la côte occidentale, nous pourrons rentrer en Angleterre assez prochainement. Mais si nous sommes obligés de retourner à Zanzibar, le chemin à parcourir sera long. On ne nous parle que de la route située au sud-ouest et nous ne trouvons aucun renseignement au sujet de la route que nous voulons suivre. J'espère que, lorsque cette lettre vous parviendra, nous aurons accompli notre tâche et serons en route pour rentrer dans notre pays.

Des épidémies ont fait ici de grands ravages, mais tout commence à reprendre un aspect plus rassurant. J'ai été à trois reprises atteint de la fièvre; mais, Dieu merci ! ma santé est actuellement excellente, et je compte, si tout marche à souhait, vous revoir l'été prochain. Je me demande souvent si vous vous portez tous bien. C'est tout ce que je puis faire, car je marche toujours sous un soleil brûlant, la lan-

gue et les lèvres sèches; mais cette vie, qui offre à chaque pas des nouveautés, des tribus bizarres, des contrées dont pas une ne ressemble à l'autre, me plaît énormément. La traite des esclaves se poursuit ici d'une façon atroce. Vous seriez surpris de voir les fouets et les chaînes dont se servent les Arabes pour maltraiter leurs esclaves.

Mes chers parents, excusez la brièveté de cette lettre, car j'ai beaucoup à faire aujourd'hui, et nous entamons demain matin un voyage de cinq jours jusqu'à Uguka, puis jusqu'à Nyangwe, 40 jours, ensuite le long du grand fleuve, 50 ou 60 jours; mais je ne puis vous donner plus de détails. Mes amitiés à tout le monde. Je n'ai pas le temps de citer des noms. Veuillez faire parvenir à leur destination les lettres ci-jointes. Vous me croyez sans doute perdu, mais je suis assez bien portant et assez heureux relativement au climat. Nos marchandises commencent à s'épuiser, mais il nous en reste suffisamment pour découvrir la rivière. D'après les renseignements qu'on nous fournit, la route que nous allons parcourir est bonne; la nourriture y est abondante et la population aimable.

Si nous trouvons une route qui nous mène directement à la côte occidentale, nous la suivrons, et les Wanguana retourneront à Zanzibar. J'aspire à vous revoir et à me procurer des

vivres et des vêtements anglais, lesquels nous font complétement défaut ici. Peut-être Jem ou Harry diront-ils : « Pourquoi ne m'écrit-il pas? » Mais je ne puis écrire à tout le monde. Je voudrais bien recevoir quelques mots de chez moi, n'importe de qui. J'ai écrit à George et à William et vous donnerez de mes nouvelles à tous les autres. Je suppose, toutefois, que les voisins m'ont tout à fait oublié à l'heure qu'il est. Etant très affairé, je dois prendre congé de vous pour le moment. Mes amitiés à tous, embrassez pour moi les enfants.

Votre fils dévoué,

F.-J. Pocock.

[redacted]

LES ÉGYPTIENS

DANS

L'AFRIQUE ÉQUATORIALE[1]

Après son expédition sur le Nil blanc supérieur, sir Samuel Baker écrivait au président de la Société de géographie de Londres :

« J'ai complétement détruit le commerce des » esclaves sur le Nil blanc et soumis à l'Egypte » les contrées visitées par moi dans mes précé- » dents voyages. L'avenir dépend de la conduite » que tiendra le gouvernement du Khédive. »

Les années qui se sont écoulées depuis ont démontré que ce n'était pas pour obéir à un simple caprice passager que le gouvernement égyptien avait dirigé, sous la conduite de Baker pacha, une expédition militaire au pays des nègres, sur le Haut-Nil. Aussi, malgré l'im-

[1] *Extrait de la Revue géographique internationale*, éditée à Paris, 37, rue Scheffer. Prix pour la Belgique, 11 francs par an.

mense dépense de cette entreprise (26 millions environ), malgré la ruine qui menace des milliers de ses sujets, devant non seulement leurs moyens d'existence, mais encore leur fortune au commerce « du bois d'ébène », il persévère dans cette voie et il a l'intention bien arrêtée de s'annexer ces lointaines régions, encore en partie inexplorées.

Baker eut, en effet, un successeur dans la personne du colonel anglais Gordon, lequel, avec les moyens mis à sa disposition, devait non seulement conserver les conquêtes de son devancier, mais encore les étendre.

Plus heureux que lui, il n'a pas encore encouru la disgrâce du Khédive, si douloureuse pour Baker, et dont nous devons, suivant toute probabilité, trouver l'origine dans les grandes dépenses auxquelles son expédition donna lieu et dans les plaintes provoquées par les excessives mesures de rigueur employées vis à vis des marchands d'esclaves.

Cette dernière cause accrut, dans de notables proportions, les difficultés qu'eut à surmonter l'expédition de Baker; elle aigrit contre ce dernier l'opinion publique et suscita de nombreux embarras au Khédive, vis à vis de ses propres sujets. Nous voyons, en effet, qu'un des principaux chasseurs d'esclaves, *Abu Sand*, traîné par Baker jusqu'en Egypte pour y être livré à la justice, non seulement a été mis en liberté après

le départ de celui-ci, mais encore a été adjoint comme lieutenant au colonel Gordon.

Il était dit expressément, dans le firman remis à Baker, lors de son départ, que le but de l'expédition était de soumettre à la domination égyptienne les pays situés au sud de Gondokoro et de faire cesser la traite des noirs, ce trafic infâme qui, à la honte de l'humanité, existe encore sur une large échelle[1]. Le malheur de sir Baker — il l'a reconnu lui-même — est d'avoir suivi trop à la lettre les instructions reçues. Aussi la tâche dévolue au colonel Gordon consistait-elle d'abord à asseoir sur des bases plus solides l'autorité du conquérant, puis à lui

[1] On prétend même qu'il subsiste encore sur le sol français, dans le midi de l'Algérie. On nous a cité des commerçants français, dans le midi de la province d'Oran, qui achèteraient des esclaves pour se procurer la main-d'œuvre nécessaire; seulement, ceux-ci passent aussitôt à l'état d'hommes libres. Il n'en serait toutefois pas de même, si nos renseignements sont exacts, chez certaines tribus arabes, installées sur le sol français, dans la région susnommée, où les esclaves restent esclaves jusqu'au jour où ils apprennent que la loi française les fait libres; alors ils se sauvent. Le gouverneur général de notre colonie ferait bien de porter son attention sur cette question et de ne pas s'en rapporter à cet égard aux rapports officiels qui pourraient lui être remis. Une enquête spéciale faite par des personnes choisies avec soin pourrait seule éclaircir ce point délicat. G. R.

réconcilier, par une habile politique, l'esprit des populations, tout en s'efforçant de faire abandonner peu à peu, pour d'autres branches de trafic plus lucratives, le commerce des esclaves à ceux qui le pratiquaient encore.

Les tempêtes des premiers jours ont fait place à une période relativement plus calme. La nouvelle politique, qui consiste à ménager toutes les susceptibilités, permettra-t-elle à l'Égypte d'atteindre le but auquel elle vise? C'est à l'avenir de répondre.

Quoi qu'il en soit, la puissance égyptienne semble, depuis cette époque, avoir pris décidément racine. Les hostilités ont cessé ; les troupes sont paisiblement réparties sur toute l'étendue du territoire, et l'autorité du Khédive est reconnue sans contestation jusqu'à la rivière *Somerset* ou Victoria (2° de latitude nord). Le drapeau égyptien flotte déjà sur les rives du *Mvoutan* (ou lac Albert), mais l'organisation politique de ces récentes conquêtes n'est pas encore arrêtée. La province équatoriale, sur laquelle le colonel Gordon exerce la souveraineté la plus absolue, s'étend jusqu'à l'*Ounyoro*. Ce pays et son roi jouissent encore d'une indépendance relative; c'est ce même principicule qui, lors du passage de Baker à *Masindi*, chercha à l'empoisonner, lui et son escorte. Comme il ne cessait de témoigner au gouvernement égyptien une sourde hostilité, Gordon pacha se

vit contraint d'opérer contre lui. Aujourd'hui, ce roi n'existe plus, et Aufina, un autre chef, instrument du nouveau pouvoir, a été mis à sa place. Le district limitrophe d'*Ouganda* a été respecté, son chef ayant depuis longtemps noué des relations amicales avec la vice-royauté égyptienne.

Au commencement de l'année 1875, les garnisons égyptiennes étaient réparties ainsi qu'il suit dans les diverses localités du gouvernement :

1° Au midi du confluent du Sobat avec le Bahr-el-Abiad (nom du Nil dans son parcours central), et sur l'emplacement d'un ancien fort turc, 80 hommes, avec un petit poste à quatre journées plus à l'est;

2° A *Ghaba-Chambil* (ou Gaba-el-Chambil), sur la rive gauche du Bahr-el-Djebel, dans le district de *Kitch-Soh*, avec détachement à *Rohl* (voir la carte du nord-est de l'Afrique de Stieler). Dans la carte de Stieler, cette partie du fleuve porte encore le nom de Bahr-el-Abiad;

3° Dans le district de *Bor* plus au sud, sur la rive droite du Bahr-el-Djebel, 100 hommes (détachement à *Jemalh* et *Ook*);

4° A Ladô, dans le district de *Bari*, sur la rive gauche du Bahr-el-Djebel et au sud du *Djebel-Lado* ou *Nyerkani*. — Gondokoro ayant dû être abandonné, cette autre localité est devenue la station principale et la résidence du gouvernement (100 hommes);

5° A *Ouania*, dans le district de *Moro*, situé assez loin à l'est du district de Kochi, sur la rivière Ieï, avec détachements dans les districts voisins de *Moundo* et de *Makraka* (le pays des Niam-Niam);

6° A *Redjiaf*, au sud de Gondokoro, sur la rive gauche de Bahr-el-Djebel et au pied du Djebel-Redjiaf (garnison 100 hommes);

7° A *Laboré*, à l'est du Bahr-el-Djebel, par 4° de latitude nord;

8° A *Doufli*, située sur la rive gauche, vis à vis d'*Ibrahimia* ou *Apuddo*, au coude que fait faire au Nil le Djebel ou mont *Koukai;*

9° A *Fatiko*, par 3° 1'26" de latitude nord et 32° 27' 49" de longitude est (Greenwich);

10° A *Foveira* ou *Faouira*, sur la rive gauche du Somerset, un peu au dessus des cataractes de *Katouma*[1].

Il faut remarquer que toute cette région est extrêmement élevée. A Gondokoro, l'altitude

1 Voir les *Mittheilungen de la Société de Géographie* de Vienne; communication du consul Hansal, cahier n° 5, 1875. — E. Marno, même publication, cahier n° 4, avec carte. — Hansal donne, en outre, les stations suivantes : *Fabo*, à l'ouest de *Fatiko*, et *Magonga*, mais sans de plus amples détails. Ce dernier nom s'applique peut-être à la même contrée que le *Magoungo* de Baker, à l'embouchure du *Somerset* dans le *Mvoutan*. La carte de E. Marno indique la situation de ces localités, mais elle ne les signale pas comme occupées par Gordon.

était déjà de 609 mètres; à Ibrahimia, elle n'atteint encore que 690 mètres; mais à Faouira, on est déjà à 1,060 mètres.

Baker avait autrefois formé le projet de naviguer sur le Mvoutan et amené dans ce but de Gondokoro un vapeur en fer démontable. Gordon en a fait usage.

En novembre 1874, deux officiers du génie anglais, MM. *Watson* et *Chippendale*, le rejoignaient à *Ladô*, pour surveiller le transport du vapeur jusqu'à *Doufli*, la partie du *Bahr-el-Djebel*, comprise entre ces deux points, étant impropre à la navigation, par suite des nombreuses cataractes qui s'y trouvent; antérieurement déjà, l'ingénieur *J. Kemp* avait été chargé par le colonel Gordon de l'exploration du Bahr-el-Djebel, entre Redjiaf et Doufli. Le premier de tous les voyageurs auquel il avait été donné de voir le Nil au delà de *Gondokoro*, il avait pu longer sur la rive gauche le cours du fleuve, ce qui lui avait permis d'en déterminer exactement le tracé.

Au point de vue pratique, cette partie du fleuve est évidemment la moins importante, puisque les nombreuses cataractes qui s'y trouvent rendent la navigation impraticable; mais il n'était cependant pas sans intérêt, au point de vue des connaissances géographiques, d'avoir des données certaines sur cette partie du Nil.

Kemp effectua son exploration en septembre

[redacted]

et octobre 1874, et, du récit déjà très concis de son itinéraire, nous extrayons les renseignements ci-après : de *Redjiaf* au *Kya*, on compte 42 milles anglais (56 kilomètres). La première cataracte est à 12 milles (16 kilomètres) de Redjiaf, et la seconde à l'embouchure du *Kya*. Ce cours d'eau, assez volumineux, vient de l'ouest et, au dire des indigènes et des Arabes, il descendrait des monts *Koukou*. Ses rives sont escarpées. A 5 mètres au dessus de son embouchure, il forme une chute de 50 à 60 pieds (anglais) de haut (20 mètres environ). Du *Kya* à *Doufli*, on a constaté une distance de 92 milles (122 kilomètres environ). A 72 milles (96 kilomètres) du Kya apparaissent les premières cataractes. A Doufli, le fleuve est resserré par les deux chaînes de hauteurs qui, après l'avoir longé sur une certaine longueur, viennent brusquement se terminer en ce point.

Il restait alors à explorer la partie du Bahr-el-Djebel, comprise entre Doufli et l'endroit où ce fleuve sort du *Mvoutan*. Par suite du départ de *Kemp* et de *Watson* et de la mort de *Linant de Bellefond*, *Chippendale* se trouva seul chargé de cette tâche. Le voyage qu'il entreprit en mars 1875, l'amena près du village de *Fachora*, situé à une certaine distance du lac, mais il ne put obtenir des renseignements certains sur l'endroit où le fleuve sort du lac; quoiqu'il ne fût qu'à trois journées de ses rives; une épidémie

[redacted]

de petite vérole, qui sévissait dans la région, contraignit *Chippendale* à abandonner une entreprise que le succès semblait devoir couronner.

Ce ne fut qu'en mars et avril 1876 qu'un autre ingénieur de *Gordon, le signor Gessi*, put, en remontant le Nil blanc depuis Doufli jusque dans le *Mvoutan*, établir la certitude de l'écoulement de ce lac par le Bahr-el-Djebel et de la parfaite navigabilité de cette partie du fleuve.

Le 10 juin 1876, le général *Stone pacha*, président de la Société de géographie du Caire, s'empressait de communiquer à *sir Henry Rawlinson*, président de la Société de géographie de Londres, un télégramme de Gordon pacha, en date du 29 avril 1876. Gessi avait quitté Doufli, le 8 mars précédent, avec deux chaloupes en fer et le vapeur le *Khédive;* le 31 mars, il était à *Magoungo*, contraint de se rendre à *Aufina*, où il devait rejoindre *Mahomed-Aga-Wal-el-Mek*. Après quelques jours de repos, il revint, le 12 avril, à *Magoungo*, où possession était prise, au nom du vice-roi, des rives de l'*Albert Niyanza*. Le 15 avril, *Gessi* partait pour l'exploration du lac. — Le 19, il estimait sa longueur à 140 milles anglais (186 kilomètres environ) et sa largeur à 50 milles. D'après son récit, le lac serait borné, à son extrémité méridionale, par des bois; l'eau, dans cette partie du cours du fleuve, n'aurait qu'une profondeur très

minime. A l'ouest, le lac est entouré d'une haute chaîne de collines et de grands bois, de telle sorte que l'impossibilité d'un passage paraîtrait exister dans cette direction ; à l'est, le voyageur vit un cours d'eau se déversant dans un lac, mais il ne put le remonter à cause des nombreux obstacles qu'il aurait eu à surmonter. Gessi était accompagné dans son exploration par l'enseigne *Saïdetga* et 12 soldats.

EXPLORATION DE GESSI.

Gessi a, en effet, été chargé par le colonel Gordon d'explorer la partie encore inconnue du Nil entre *Doufli* et le *Mvoutan*, de déterminer la position de *Magoungo*, de se mettre en contact avec les troupes égyptiennes stationnées sur la rive orientale du lac, enfin d'en entreprendre la navigation.

Deux barques en fer, de 30 pieds de longueur, furent mises à sa disposition, et, bien muni de tout ce qui pouvait être nécessaire, il entreprenait le 7 mars son voyage, accompagné de 18 matelots et de 12 soldats. Il avait, de plus, comme compagnon de route, l'Italien *Piaggia*, faisant également partie de l'état-major de Gordon et déjà connu par ses voyages sur le Haut-Nil.

Sur un parcours d'environ 164 milles anglais

(250 kilomètres) entre *Doufli* et le *Mvoutan*, le Nil est un fleuve puissant, profond et partout navigable, présentant en certains endroits une largeur de 700 yards (640 mètres). Aux 2/3 environ de ce parcours à partir de Doufli, un grand cours d'eau au courant très rapide et ayant à son confluent une largeur de 200 yards (180 mètres) se déverse dans le Nil. Ce fleuve proviendrait de la direction du N.-N.-O. et d'une région située, au dire des indigènes, très avant dans les terres. Gordon l'identifie avec le Yeh ou Djeï, qui, d'après le dire de *Petherick*, se détache, vers 7°20 de latitude nord, du *Bahr-Djemil*, qui lui-même se jette dans le Nil Blanc. Les contrées riveraines sont extrêmement peuplées et offrent les productions les plus variées (sésame, bananes, miel, tabac, pois). L'élevage du bétail paraît être la principale industrie de ces populations, qui semblent jouir de la plus grande pospérité.

La saison des pluies, un vent peu favorable, le courant contraire retardèrent la navigation, et ce ne fut que le 18 mars que Gessi atteignit le Mvoutan; mais, là encore, il eut à subir les tempêtes équinoxiales, qui le contraignirent à chercher un refuge sur la rive septentrionale du lac. Le 20 mars, l'aspect tranquille des eaux pouvant lui faire espérer un vent favorable, le voyageur tenta la traversée. Mais, arrivé en vue de la rive, il fut assailli par un violent

[redacted]

vent de terre qui vint mettre obstacle à son atterrage.

Le vent devenait de plus en plus fort, le lac lui-même s'agitait et la rive sablonneuse n'offrait aucun site favorable pour une descente. Les chaloupes furent donc obligées de fuir devant la tempête; après une course de 35 à 40 milles (62 kilomètres), Gessi aperçut un promontoire qui semblait devoir lui offrir un refuge pour la nuit orageuse qui s'annonçait. Mais son espoir fut de nouveau déçu; des milliers d'indigènes, sujets de *Kaba-Réga*, occupaient le rivage, paraissant animés des dispositions les plus hostiles; des groupes considérables suivaient sur le rivage la marche des canots, comptant que, tôt ou tard, la tempête les jetterait à la côte; mais enfin, lasses de leur poursuite, leurs bandes menaçantes se dispersèrent, et le navigateur put mouiller alors dans une baie qui s'offrait à lui; malheureusement; le fond de sable ne présentait qu'une résistance très limitée; les chaloupes chassèrent sur leurs ancres et furent totalement jetées sur le rivage. Tous les approvisionnements étaient perdus. La situation se tendait de plus en plus. Heureusement, les sauvages habitant la contrée ne s'aperçurent pas de la position critique des navigateurs, qui, le matin étant venu et la tempête s'étant également calmée, remirent leurs embarcations à flot. Le 20 mars, les voyageurs revenaient à *Magoungo*. L'ac-

[redacted]

cueil hostile qui leur fut fait ne leur laissait d'autre alternative que de remonter le Somerset jusqu'aux cataractes de *Marchison*, afin d'y chercher, dans un village soumis au chef *Aufina*, une station de refuge, d'où il serait possible d'entrer en relations avec le commandant des troupes égyptiennes les plus rapprochées.

Après 10 jours de navigation, Gessi eut avis de l'arrivée sur le Somerset de *Mohammed-Aga-Wol-el-Mek*. S'étant abouché avec ce commandant de troupes, il se remit en route pour l'exploration du lac. Il signalait le 12 avril sa présence à *Magoungo* par la prise de possession, au nom du Khédive, de toute la contrée riveraine ; le même jour, avant la tombée de la nuit, les premières îles, situées à 5 ou 6 milles (18 ou 19 kilomètres) de la côte, offraient un abri aux navigateurs. La journée du 14 amena la découverte de trois chutes d'eau qui, d'après les indigènes établis dans le voisinage de la seconde, portaient les noms de *Mouina*, *Wahamba*, *Nanza*, et appartiennent à un grand fleuve, le *Tisa*, que *Gessi* croit être le *Kaiigiri* de Baker.

D'après le dire des nègres, ce cours d'eau viendrait de l'Ouganda, mais sa source leur était inconnue, quoiqu'ils se fussent souvent avancés loin dans les terres pour les besoins du commerce. Le 16, l'expédition mouillait dans

[redacted]

une excellente baie de 250 yards (227 mètres) de large sur 700 (640 mètres) de profondeur, que Baker place dans la région nommée par lui *Vacovia;* mais ce nom n'avait plus de raison d'être, les tribus qui le portaient ayant été chassées et remplacées par d'autres. Aussi Gessi baptisa cette baie du nom de *Port Choubra*. Le 17 avril, à 50 lieues environ de Port Choubra, l'explorateur atteignit l'embouchure d'un fleuve, qu'il remonta pendant 7 lieues environ; mais, bientôt, sa marche fut arrêtée par la plantureuse végétation fluviale et par une chute d'eau de 500 pieds (169 mètres). Sur la rive gauche se trouvait un petit village, dont les habitants s'étaient enfuis avec tout leur avoir. Grâce à quelques présents, Gessi réussit à les amener et à se procurer des renseignements. Suivant eux, il ne pourrait continuer sa navigation sur le lac, l'eau n'ayant plus au delà que la hauteur du genou. L'extrémité méridionale du Mvoutan se terminerait par une vaste forêt, dite forêt d'*Ambatch*, au sol marécageux. Derrière cette forêt s'étendait une plaine, limitée elle-même par une chaîne de hauteurs. Le 19 avril, l'expédition quittait cette station à la recherche d'un passage à travers la forêt d'Ambatch; mais toutes les tentatives de ce genre demeurèrent infructueuses, les arbres étant tellement rapprochés, que les indigènes eux-mêmes, dans leurs plus petits canots, ne parviennent pas à forcer

[redacted]

cette infranchissable barrière. A tout instant, les embarcations touchaient le fond, l'eau n'ayant pas une profondeur de plus de 2 pieds à 2 1/2 pieds (moins de 1 mètre). Elle est de couleur noirâtre et elle n'est pas potable; elle repose sur un fond sablonneux; on n'y observe pas la moindre trace de courant. Du haut du mât de sa chaloupe, Gessi put s'assurer que la forêt s'étend encore loin au sud et qu'elle est suivie d'une plaine, couverte de végétation, allant jusqu'aux montagnes. Les hauteurs qui longent les deux rives du lac ne semblaient pourtant pas se rejoindre dans cette direction, laissant facilement admettre l'existence d'une vallée entre elles.

Après une navigation de 40 lieues, Gessi atteignit la rive opposée et chercha à nouer des relations avec les habitants d'un village côtier. Mais, devant leur hostilité bien manifeste, il dut renoncer à son projet. Dans la nuit, la *Nogara* (sorte de tambour) appela aux armes les guerriers de la contrée et, avec le jour, on put apercevoir des milliers d'indigènes cherchant à se dissimuler dans les hautes herbes. Il fallut poursuivre sa route, et, au bout d'une heure, on arrivait devant un autre village dont la population paraissait être animée de dispositions plus amicales. *Matoungolo*, le cheik de ce village, affirma qu'il n'existait aucune espèce de cours d'eau à l'extrémité méridionale du M'voutan; il

[redacted]

savait aussi que, derrière la forêt d'Ambatch, il existe une plaine de sable couverte de broussailles; l'eau, d'après lui, devait déjà disparaître à la moitié environ de l'étendue de la forêt.

Le pays environnant s'appelle *Vanda* et les habitants sont soupçonnés de cannibalisme. Sur la rive orientale comme sur la rive occidentale, la chaîne des hauteurs se termine au-dessus du lac en berges escarpées, couvertes de quelques broussailles.

Toutes les tentatives faites pour trouver un passage vers le sud étaient restées stériles. Comme les renseignements fournis par les indigènes (et recueillis sur les deux rives) étaient en parfaite concordance, comme enfin le manque absolu de courant, la faible profondeur et le fond sablonneux semblaient indiquer assez bien qu'il n'y avait pas lieu de soupçonner davantage l'existence d'un cours d'eau dans cette partie du lac, Gessi s'estima suffisamment renseigné et résolut de se mettre en route pour revenir.

Une violente tempête assaillit alors l'expédition; mais le temps se remit au beau; le 29 avril, elle arrivait à *Kerri*.

Le *M'voutan*, que Gessi vient d'explorer le premier, va bientôt recevoir de nouveaux visiteurs.

Le 30 mai, le voyageur anglais *Lucas* rejoi-

gnait, à *Kerri*, après avoir eu à lutter contre des difficultés de toute sorte, le général Gordon.

Tous deux avaient l'intention de refaire, avec le vapeur *le Khédive*, l'expédition de Gessi et de vérifier les renseignements fournis par lui. Lucas devait essayer d'atteindre la pointe méridionale du M'voutan, puis se diriger au sud-ouest vers *Nyangoué*, situé sur le Loualaba, qui est peut-être l'affluent du Congo ou, selon le Dr Pogge, de Berlin, celui de l'Ogooué. Toutefois, la première hypothèse nous paraît être la plus vraisemblable.

D'après de récentes nouvelles, ce voyageur aurait été retenu par l'état de sa santé. Gordon seul s'est mis en route.

La communication faite par le *Foreign Office* à la Société de géographie de Londres (séance du 26 juin 1876, — *Proceedings Roy. Geog. Society*, vol. XX, p. 473) nous renseigne sur cette marche de Gordon. Il s'est porté sur le Somerset, dans le district de *M'rouli* et une station a été établie à *Masindi*, capitale de l'Ounioro.

Kaba-Réga, souverain du pays, qui, comme nous l'avons dit, n'avait cessé de se montrer hostile au gouvernement égyptien, avait été obligé de chercher son salut dans la fuite. Aufina avait été mis à sa place dans l'Onnioro. Rionga, expulsé par Kaba-Réga, et qui, depuis plusieurs

années, s'était placé sous le protectorat de l'Egypte, fut investi à M'rouli des mêmes pouvoirs qu'Aufina à Masindi. Le Nom-Aga, officier distingué et possédant une parfaite connaissance du pays, fut envoyé pour établir deux stations, l'une dans l'Ourondogani, l'autre sur les rives du Victoria-Nyanza, dans le voisinage des chutes du Ripon, situées sur le Nil Victoria. On occupa également Magoungo.

Aujourd'hui, tout le pays qui entoure les lacs Albert et Victoria se trouve placé sous la domination de l'Egypte. Le colonel Gordon peut donc désormais espérer que, d'ici à une ou deux années, les communications entre les différentes stations établies par ses soins offriront une telle sécurité, que tout voyageur, touriste ou négociant, pourra, sans aucune crainte, parcourir ces vastes régions. Dans tous les cas, l'extension de la puissance égyptienne dans l'Afrique équatoriale ne peut qu'être favorable au développement de la civilisation européenne en Afrique, en même temps qu'elle sert d'une manière efficace les intérêts de la science qui nous intéresse le plus spécialement.

LE DAR-FOUR.

I

Pour compléter l'exposé de la question dont nous avons entrepris l'examen, il nous reste à parler des progrès qu'a faits, depuis quelques années, la domination égyptienne dans les régions qui limitent à l'ouest son étroit territoire.

La conquête du Dar-Four par les troupes égyptiennes est depuis longtemps un fait accompli. Brahim, fils du sultan Mohammed ben Hassin, qui avait régné 35 ans, prit, au printemps 1873, la direction des affaires. A l'automne de l'année suivante, il essuyait, du fait de Ziber pacha, la défaite de Ménoouatchi, à trois journées de marche au sud de Facher. Son oncle, le prince Hasseballah, se jetait, avec ce qui lui restait de forces, dans le massif montagneux de Manâ et cherchait, dans cette position, défensive par excellence, inabordable de tous côtés, à maintenir aussi longtemps que possible l'indépendance de son pays.

Pendant que l'intelligent gouverneur général du Soudan égyptien, Ismaïl pacha Ayab, gagnait à sa cause, par ses sages et énergiques mesures, les habitants des provinces de l'est et

[redacted]

de Facher, l'audacieux Ziber pacha s'avançait sans hésitation dans le massif central et établissait son quartier général à Toria, capitale historique du royaume, dont il faisait sa base d'opération. Peu de temps après, le frère aîné du roi déchu, le prince Abderrhaman, faisait sa soumission au vainqueur et, dès les premiers jours de 1875, le Khédive pouvait être avisé que Hasserballah, le dernier défenseur de l'indépendance nationale, s'était volontairement rendu à la raison du plus fort.

Ces événements politiques précités n'avaient pas permis au Dr Nachtigal, venant du Ouadaï, de parcourir en tous sens le Dar-Four; il avait dû se borner à le traverser de l'est à l'ouest et à recueillir sur son passage quelques renseignements généraux qui, malgré leur insuffisance, jettent cependant un nouveau jour sur ce pays, que sa récente annexion à la vice-royauté place dans de toutes nouvelles conditions.

Jusqu'au récent voyage du Dr Nachtigal, le Dar-Four était un pays peu connu. Durant les dernières années du siècle écoulé, Browne avait visité cette contrée; mais, arrivé par le nord, il s'était contenté de voir Kobé et Facher et n'avait pu recueillir que peu de renseignements.

Dans la suite, un musulman distingué, le cheik Mohammed el Founsi, faisait profiter, au Caire, le monde géographique des nombreuses connaissances qu'un long séjour dans le Dar-Four

lui avait permis d'acquérir; la science doit aussi témoigner sa reconnaissance au sultan Teïma, l'ancien résident de Tarfer, au Kordofan, avant que cette province fût acquise à l'Égypte. Plus tard, un Français, le Dr Cuny, résida longtemps dans le pays. Notre malheureux compagnon succomba à la fièvre, et sa mort fut si rapide que l'on crut longtemps à un empoisonnement; ses papiers, soigneusement recueillis après sa mort par le sultan Hassin et enfermés dans des coffrets, furent malheureusement commis à la garde d'un fonctionnaire peu soucieux, de telle sorte que lorsqu'on voulut les envoyer en Egypte, il se trouva que les coffrets étaient vides.

A l'ouest du Dar-Four se trouve le royaume du Wadaï ou Ouadaï; une seule route de caravane relie Abech à Facher. A trois journées de marche d'Abech se trouve le puits de Bir-Touil, résidence du gouverneur du district de l'est, chargé de recueillir l'impôt que paient les caravanes et de leur fournir une sauvegarde ou une escorte pour les protéger contre les fractions indépendantes des Massalat, hordes sauvages et pillardes qui battent la zone séparant le Dar-Four du Ouadaï.

Avec Kab-Kabra, on atteint le pied du Djebel-Marrà, massif à partir duquel le pays s'étend en pente continue jusqu'au lac Tchad, cette grande dépression de l'Afrique centrale, dans le Bornou. Si l'on adopte pour ce lac la cote de 800 pieds

(267 mèt.) au-dessus du niveau de la mer, Abech doit porter celle de 1,500 (500 mèt.), et Tineal celle de 2,300 (767 mèt.). Le point culminant du pays, le Djebel-Marrâ, atteindrait environ 3,500 pieds (1,167 mèt.).

Le désir du Dr Nachtigal de parcourir les parties sud et sud-ouest du Dar-Four, dut être abandonné, en présence du fanatisme religieux et politique de la population, qui ne voulait voir dans le voyageur qu'un espion à la solde du gouvernement égyptien.

Le Djebel-Marrâ, qui occupe la partie centrale du Dar-Four, mesure, du nord au sud, une étendue d'environ quatre journées de marche, et de l'est à l'ouest, deux journées et demie. De ce massif s'échappent, dans les directions du sud et de l'ouest, une quantité innombrable de cours d'eau, dont quelques-uns d'une certaine importance : l'Ouadi-Gentil, l'Ouadi-Boulboul, l'Ouadi-el-Kô, auxquels le pays doit toute sa valeur et toute sa fertilité. Par suite de cette disposition hydrographique, le nord et l'est sont beaucoup moins fertiles que le sud, le sud-ouest et l'ouest. Au nord, le sol est rocailleux et sablonneux. A l'est on ne rencontre que des sables. Par contre, on trouve, au sud, au sud-ouest et à l'ouest, de nombreuses vallées avec une excellente terre végétale.

La population et la culture se répartissent conformément à l'aspect du territoire. Le centre,

l'ouest, le sud-ouest et le sud ont une population très-dense, tandis que dans l'est et le nord elle est rare et clair-semée.

Les céréales, une rareté dans l'Afrique centrale, viennent à merveille dans les districts montagneux. Le sorgho, les oignons, le poivre, les arbres fruitiers sont également cultivés et réussissent fort bien. Dans les districts du nord et de l'est, les arbres fruitiers et les légumes sont en grande souffrance.

Tandis que l'ouest, le sud-ouest, le sud et le sud-est sont riches én bestiaux, chèvres et moutons qui ont une fort belle apparence et qui sont bien supérieurs à ceux du Ouadaï et du Bornou, le nord et l'est s'adonnent de préférençe à l'élevage du chameau. Le voisinage de l'Egypte et les nécessités des transactions commerciales donnent à ces animaux une valeur beaucoup plus considérable que celle qui leur est attribuée dans le Ouadaï.

L'histoire du pays est plongée dans des ténèbres qui n'ont pu jùsqu'à présent être dissipés que d'une manière fort incomplète. On ne commence à se rendre un compte exact des événements qu'à dater de l'avénement du roi Soliman-Solon, qui refoula les Dadso-Timdeur (habitants du Djebel-Marrâ) dans leurs montagnes, affermit l'autorité royale et introduisit ou établit l'islamisme dans le pays. Son règne dura 41 ans (1596-1637). Son petit-fils, Ahmed-Bokr, fit de la

religion de Mahomet, qui n'était encore que celle des castes privilégiées, la religion de la nation. Son glorieux règne eut une durée de 40 ans (1732), et il étendit sa souveraineté jusque sur les bords du Nil. Après lui vint le fils de Mohammed-Dama qui, dès son avénement au trône, fit assassiner deux de ses frères. Ce monstre régna dix ans. Abder-Rohman, un prince éclairé, qui mourut en 1799, fit de Tendelti [1] la résidence officielle du souverain du pays. Ce fut sous son règne que l'Anglais Browne visita le Dar-Four. Sous le prince Mohammed-el-Tadhl, qui mourut en 1839, le Dar-Four perdit le Kordofan. La longue lutte qui s'était élevée entre le Dar-Four et le Ouadaï, se terminait également vers cette époque par l'avénement au trône de ce dernier pays du prince fugitif Mohammed, chérif des Abassides. Le troisième de ses fils, Mohammed-Hamon, lui succéda et mourut, après un règne de 25 ans, lors de l'arrivée de Nachtigal dans le Ouadaï. Son petit-fils, Brahim, prit sa succession; ce prince, par son imprudence, attira sur lui la colère du gouvernement égyptien. L'expédition dirigée par le Khédive fut fatale à l'indépendance du Dar-Four, qui expira avec son souverain sur le champ de bataille de Ménoouatchi.

[1] C'est l'ancien nom de Facher.

II

Après la conquête, il restait à reconnaître le pays et les routes qui y conduisent.

Le colonel Pardy fut chargé d'explorer tout le pays entre Dongola et El-Fach ou Facher, capitale du Dar-Four, tandis qu'une autre expédition, sous les ordres du colonel Colston, se dirigeait plus au sud vers El-Obéid, dans le Kordofan.

Le *Moniteur Égyptien* du 7 juillet 1875 donne un récit du chef d'état-major Stone sur la marche de Purdy.

Au sortir de Dongola, on traverse, pendant une journée et demie, un pays aride et dépourvu de végétation, puis on arrive dans la large vallée de l'Ouadi-Mhal, dont les eaux, durant la saison des pluies, se déversent dans le Nil près d'Abou-Gor. Sur la route entre l'Ouadi-Mhal et Mathoul, on ne rencontre que trois puits d'une profondeur de douze pieds, dont deux seulement fournissent de l'eau potable. De Mathoul on suit, pendant une longue journée de marche, la vallée de l'Ouadi-Mhal jusqu'à El-Hammadieh. Malgré leur profondeur de douze pieds, les trois puits qu'on y trouve fournissent, pendant la saison des chaleurs, de l'eau en si minime quantité, que le colonel fit creuser cinq nouveaux puits, afin de pouvoir alimenter les troupes de passage.

A El-Hammadieh, la route quitte la vallée du fleuve, court vers l'est et suit le pied du Djebel-Aïn, sorte de plateau, dont l'élévation moyenne au-dessus de la plaine est d'environ 90 mètres. Après trois journées de marche à travers la plaine, on atteint Aïn-Hamid, où l'on trouve dans un ravin trois grosses sources qui remplissent d'une eau excellente un vaste réservoir. Au delà de Aïn-Hamid, la route descend de nouveau sur l'Ouadi-Mhal; il faut deux heures pour atteindre sa rive orientale, puis on suit cette rive pendant trois journées pour arriver aux puits de Baggarieh. — Dans les douze puits qui existent là, l'eau s'élève à une profondeur de vingt pieds. — A une heure au delà de Baggarieh, on trouve douze nouveaux puits, mais peu abondants. A trois journées de Baggarieh, sur la rive ouest de l'Ouadi-Mhal, on rencontre le village de Om-Bedi, le premier situé sur la route. — Les 4,000 habitants de ce village sont des Arabes Hamaï, dont une partie est établie ici et l'autre dans le Kordofan. Malgré la grande quantité d'eau, les habitants ne s'adonnent pas du tout à la culture; ce sont d'adroits chasseurs et ils possèdent d'immenses troupeaux. Le colonel Purdy estime la quantité de bétail qu'ils possèdent à 30,000 chameaux, 2,000 chevaux, autant de bœufs et une quantité innombrable de moutons et de chèvres. Chaque homme de la tribu est armé d'un fusil à deux coups, d'une

lance et d'un sabre. — Pendant la saison des pluies, ces Arabes demeurent à Om-Bedi, mais ils quittent ensuite le village pour aller, avec leurs bestiaux, à la recherche de pâturages. Près de Om-Bedi on trouve, dans une sorte de bas-fond, 504 puits d'une profondeur de vingt pieds. — A une journée de Om-Bedi, on rencontre le Djebel-Zerrah, où il existe également des puits, mais qui, pour le moment, sont d'un accès difficile. — Après deux petites marches, on atteint Karnak, station sur la route d'Obeïd à El-Fach, où on peut remarquer un ancien puits creusé dans le roc et d'une profondeur de 75 mètres. A deux heures au delà se trouve le puits de Botab, qui donne fort peu d'eau. — Après une marche de quatre jours, pendant laquelle le colonel Purdy avait successivement visité les puits d'El-Abiad (31) et d'Argout (35), il arrivait à El-Fach ou Facher, capitale du Dar-Four.

La ville de Tendelti-el-Fach est bâtie sur deux collines de sable, contre lesquelles s'étend un lac ou réservoir. Chaque année ce réservoir se remplit, pendant la saison des pluies, au moyen d'une petite rivière qui vient du nord. On construit alors sur ce petit cours d'eau un barrage qui capte les eaux et en remplit le réservoir. — Cette provision d'eau suffit pendant toute l'année à la population de la ville. — Pendant sept mois, elle se maintient à une certaine hauteur; mais pendant la dernière période de la saison

chaude, on est obligé de creuser de petits puits dans le lit de l'étang. — Le colonel Purdy constata que le climat d'El-Fach est très-sain et agréable, même au plus fort de la chaleur, et, d'après lui, préférable à celui du Caire. — Les soldats égyptiens s'y portaient très-bien; ceux du Soudan, par contre, le supportaient moins aisément.

Un service postal entre le Caire et El-Fach a été établi et demande 35 jours; mais, lorsque la nouvelle route, reconnue par le colonel Purdy, aura été déclarée officielle, la durée du voyage sera réduite à 25 jours.

D'après l'*Augsburgische Allgemeine Zeitung*, le colonel Colston serait au Caire, revenu de son expédition dans un parfait état de santé.

Linet Purdy-Bey, continuant son œuvre d'exploration dans le Dar-Four, a relevé topographiquement tout le pays et entrepris au sud une excursion jusqu'à la frontière du Dar-Fertit et aux célèbres mines de cuivre de Hoffarat-el-Nahas.

Il convient également de relater ici le voyage entrepris par Ernest Marnò, de Ladò, au Makraka.

Par l'intermédiaire du consul américain Hansal, en résidence à Khartoum, le colonel Gordon avait fait demander à la Société de géographie de Vienne un naturaliste autrichien qu'il désirait s'adjoindre dans son expédition aux sources du Nil.

[redacted]

Ernest Marnó, déjà connu par ses voyages dans le Soudan, se déclara disposé à remplir cette mission. Quarante-deux jours après son départ de Vienne, il arrivait à Khartoum, où il fut très-bien reçu par le fékir du colonel Gordon et où il se munit de tous les objets nécessaires à un long voyage. Une navigation de 310 heures l'amenait le 31 décembre à Ladó, quartier général de Gordon. — Gondokoro ou Ismaïlia avait, en effet, dû être abandonné, le bras principal du Bahr-el-Djebel s'étant, dans les vingt dernières années, complétement éloigné de la rive escarpée sur laquelle est assise Gondokoro, pour s'étendre vers l'ouest. Il en est résulté que Gondokoro, n'étant plus baigné que par un *chor* ou bras secondaire, est devenu inhabitable par suite des miasmes qui émanent des eaux stagnantes.

L'espérance qu'avait Marnó de continuer son voyage jusqu'aux grands lacs fut bientôt déçue. Le colonel Gordon lui témoigna beaucoup de mauvaise volonté et alla jusqu'à lui refuser les porteurs et les soldats d'escorte, si bien que le voyageur autrichien fut forcé de retourner à Kharthoum, où il fut assez heureux pour pouvoir s'adjoindre au voyage que le colonel Long allait entreprendre de Ladó au Makraka.

Partis le 31 janvier 1875 de Ladó, les voyageurs atteignaient, le 18 février, en se maintenant constamment dans la direction de l'ouest, Seriba-Fodol-Allas, leur point extrême. Le

14 mars, ils revenaient à leur point de départ. Les résultats géographiques de cette tournée ne pouvaient guère être remarquables, le pays ayant déjà été parcouru par de nombreux voyageurs (Morlang, 1859; De Bono, Peney, 1861; Pelherick, 1863). Marnó et Long se sont contentés de reconnaître une nouvelle route située plus au sud que celles déjà suivies.

Lorsque, partis de Zanzibar, le capitaine Speke et le capitaine Grant (aujourd'hui colonel) eurent visité, pour la seconde fois, en 1862, le Victoria Nyanza, Speke adressa, des bords du Nil, à Sir Roderick Murchison, président de la Société royale de géographie de Londres, le fameux télégramme « *The Nil is settled* », c'est-à-dire « le problème du Nil est résolu. » Cette hardiesse, que ne motivait pas une exploration suffisamment complète, a, depuis, bien souvent encouru le blâme et la critique. Le voyageur était cependant dans le vrai et les explorations postérieures, plus spécialement les dernières, sont venues donner à la question des sources du Nil, question agitée depuis tant de siècles, une solution entièrement conforme à l'opinion de Speke.

Désireuse de reconnaître la réalité de l'existence d'une vaste mer intérieure dans la partie orientale de l'Afrique équatoriale, sur laquelle la carte établie sur renseignements par les missionnaires Dahardt et Rebmann (Mombas) appelait l'attention du monde savant, la Société de

géographie de Londres confia au capitaine Burton et au lieutenant Speke le soin d'élucider cette question.

Le 14 février 1858, les deux voyageurs partis de Zanzibar arrivaient à Wjiji, sur les rives orientales du Tanganyka, le parcouraient en partie et pouvaient s'assurer que, malgré son étendue considérable, il était loin d'avoir les dimensions que les missionnaires lui attribuaient.

Au retour, Speke faisait seul une pointe d'Ounyam-Yembé vers le nord, et touchait, le 30 juin 1858, à la rive méridionale de l'Oukereou, que la carte confondait en un seul lac avec le Tanganyka. Speke entendit alors parler d'un affluent septentrional de l'Oukereou, et il ne douta pas un seul instant de l'identité de ce cours d'eau avec le Nil. Pour donner suite à ses explorations, il entreprit cette fois, avec le capitaine Grant, un second voyage de découvertes. Les voyageurs allèrent de Zanzibar, par l'Ounya-Yembé, jusqu'à l'Oukereou, longèrent sa rive occidentale et arrivèrent, en 1862, à Ouroudogani, sur le Sommerset, et remontèrent ce cours d'eau jusqu'à sa sortie du lac. — Lors de leur retour, ils perdirent à Ouroudogani, le cours du Sommerset, ne le retrouvèrent qu'à M'rouli et suivirent sa vallée jusqu'aux chutes de Karuma, puis l'abandonnèrent de nouveau pour tomber à Doufilé, sur le Bahi-el-

[redacted]

Djebel. D'après les renseignements recueillis, le Sommerset devait prendre, à partir des chutes de Karuma, une direction ouest et apporter le tribut de ses eaux à un lac nommé le Luta-Nzigé ou Albert Miyamza, auquel le Bahi-el-Djebel aurait servi d'écoulement.

A leur arrivée à Gondokoro (1863), ils trouvèrent Sir Samuel Baker; ils lui communiquèrent les renseignements recueillis par eux, et cet homme énergique et entreprenant se mit aussitôt, accompagné de sa fidèle compagne, à la recherche du Luita-Nzigé. Il atteignit le Sommerset un peu au-dessous des chutes de Karuma, le remonta jusqu'à ces chutes, le franchit et arriva, par l'Ounyovo (mars 1864), à Vacovia, sur la rive orientale du Louta-Nzigé ou Nivoutan, comme il entendit qu'on l'appelait. En suivant dans un canot la rive du lac et en se dirigeant vers le nord, il arriva à Magoungo, trouva l'embouchure du Sommerset et le remonta jusqu'à la grande cataracte, qui est à moitié route environ entre le Nivoutan et les chutes de Karuma. Croyant apercevoir, de Magoungo, le point où le Nil Blanc sort du lac, et cette observation étant en concordance avec les renseignements qui lui avaient été fournis par Speke, il jugea inutile de se rendre sur les lieux pour vérifier l'exactitude de ses suppositions. Baker attribuait au Nivoutan une étendue vers le sud beaucoup plus considérable que celle qu'il a en réalité et

[redacted]

qui lui était attribuée par Speke. En 1872, lorsqu'il conquit, pour le compte du gouvernement égyptien, les régions baignées par le cours supérieur du Nil Blanc, il revit l'Ounyovo et entendit dire aux indigènes que le Nivoutan communiquait, par son extrémité méridionale, avec le Tanganyka. Le capitaine Burton avait eu, lui aussi, cette manière de voir, et considérait, par suite, le Tanganyka comme faisant partie du bassin du Nil; de plus, il ne voyait pas dans le Victoria-Nyanza, comme le voulait Speke, une nappe continue, mais seulement une série de lagunes.

En 1867-1868, Livingstone découvrait, à l'ouest du Tanganyka, le cours du Loualaba; il crut avoir trouvé les sources du Nil; mais, en décembre 1871, il put s'assurer, en compagnie de Stanley, que le Tanganyka n'avait pas d'écoulement vers le Mioustan; puis, le lieutenant Cameron, comme nous l'avons vu, trouva, en 1874, sur la rive occidentale du Tanganyka, le Loukouga, trait d'union de ce lac avec le Loualaba, qui, d'après les découvertes de Stanley, est lui-même un tributaire du Congo.

Cette découverte de Cameron établissait péremptoirement la séparation complète entre le Tanganyka et le bassin du Nil. Le colonel Long, dans un voyage d'exploration, sur lequel nous reviendrons, démontrait que le Sommerset reliait le Nivoutan et l'Oukéréoué. En 1875, Stanley

faisait le tour de ce lac et réduisait à néant l'opinion de Burton.

L'idée de Speke gagnait donc de plus en plus et, pour la faire triompher complétement, il suffisait de donner la preuve de la réunion du Nil Blanc et du Nivoutan. Cette preuve, nous l'avons vu, a été fournie par Gesu.

C'est donc à Speke que revient, indiscutablement et de plein droit, la gloire d'avoir trouvé les sources du Nil.

Le colonel Gordon, à son arrivée à Gondokokoro, le 15 avril 1874, envoyait de ce point, dès le 21 du même mois, le colonel Long, de l'état-major égyptien, en mission auprès de M'Tesa, chef du district d'Ouganda. Le but de la mission, confiée au colonel Long, était d'offrir des présents au roi M'Tesa et d'obtenir sur ses États des renseignements portant plutôt sur l'état politique et la statistique du pays que sur des détails géographiques, ceux-ci ayant été déjà, en majeure partie, fournis par Speke et Grant. Accompagné seulement de deux soldats et de deux domestiques, Long arrivait, après une marche de cinquante-huit jours, rendue plus pénible encore par la mauvaise saison, en vue des collines d'Ouganda. Ouganda, dit le voyageur, fait contraste avec le plat et marécageux district de l'Ounyoro. C'est un pays riant et montueux, très-peuplé, mais dont le climat est, pour les Européens, nuisible et anémiant. Les vallées sont fré-

quemment converties en marécages, où s'ébattent de nombreux troupeaux de buffles et d'éléphants. La fièvre y sévit parfois avec véhémence; les indigènes mêmes ne sont pas à l'abri de ses atteintes. Le sol est fertile et offre les productions les plus variées. Le café y croît à l'état sauvage; les Nigandi en mâchent le fruit. — Le tabac de qualité supérieure a quelques analogies avec le Périgne de la Louisiane; cette plante est très-cultivée; il en est de même de la canne à sucre, etc. Tout le pays n'est qu'une forêt de bananiers; le fer s'y trouve à l'état naturel. — La population peut être évaluée à un demi-million d'âmes. Tous les Nigandi, à l'exception de cinquante hommes armés de fusils et qui constituent en quelque sorte la garde du souverain, portent la lance et le bouclier; mais la population est douce et naïve, superstitieuse et craintive et, par suite, nullement guerrière.

M'Tesa règne en prince absolu; depuis quatre ans, il a embrassé l'islamisme, qui a été introduit dans le pays par des trafiquants de Zanzibar; mais il ne sait rien de la pratique de cette religion. Quelques gens du pays possèdent des planches, sur lesquelles sont gravées, en caractères ovales, des passages du Coran. Les heureux possesseurs de ces tablettes sont, de la part de leurs compatriotes, l'objet d'une considération toute spéciale.

La réception faite au colonel Long fut remar-

[redacted]

quable. M'Tesa l'appela son frère, lui permit de prendre un siége à côté de lui, ce qui, dans l'esprit des Nigandi, accrut tellement sa considération, qu'ils se prosternèrent à ses pieds. A sa première visite à la cour, M'Tesa fit décapiter trente de ses sujets en l'honneur de son visiteur; lors des visites suivantes, huit à dix. Enfin, après bien des tergiversations, le roi consentit à laisser partir le colonel pour l'Oukéréoué et le Sommerset; mais il fallut encore auparavant, par un sacrifice de sept hommes, se rendre favorable le génie du lac.

C'est sous de pareils auspices que, le 14 juin, Long arrivait à Hurchison-Bay, à trois journées de marche de la résidence royale. Plus de mille guerriers, dans leurs canots d'écorce, le reçurent au bruit des tambours et des trompes.

Un ciel sans nuages permettait de distinguer la rive opposée. L'eau du lac est douce, et sa profondeur varie entre 25 et 35 pieds (entre 8 et 12 mètres). Les craintes superstitieuses des indigènes, craintes qu'il ne put vaincre, l'empêchèrent de dépasser les chutes du Risson. Le voyageur fut, par suite, contraint de retourner auprès de son royal hôte; mais, dès le 19 juillet, il reprenait congé de M'Tesa et gagnait, par la voie de terre, Ouroudogani, où il arriva le 7 août, malade à bout de forces, et, pour comble de malheur, volé et abandonné par ses porteurs. Le surlendemain de son arrivée,

Long continuait son voyage. Par 1° 30 de latitude nord, ayant sur sa droite une haute montagne, il pénétrait dans un grand lac, traversé par le fleuve. Assailli par la tempête et privé d'instruments, il resta quarante-huit heures dans l'ignorance absolue de ce qu'il allait devenir. Ce lac, auquel il donna le nom d'Ibrahim-Pacha, paraissait avoir 20 à 25 milles anglais (31 à 37 kilomètres) de large. Le 17, Long eut à soutenir à M'rouli, depuis midi jusqu'au soir, un violent combat contre quatre cents personnes de Kaba-Réga, combat qui, heureusement, tourna à son avantage et se traduisit, pour ses adversaires, par une perte de 82 hommes tués. Lui-même était blessé au visage. Enfin, le 20 août, il atteignit, mourant de faim et épuisé par la maladie, le fort Fooueira, où le commandant égyptien lui fit le plus cordial accueil. Le 15 septembre, Long se remettait en route; le 18 octobre il était à Gondokoro.

A Ouganda, Long avait obtenu de M'Tesa l'engagement de fermer à son ivoire les chemins de Zanzibar et d'assurer au gouvernement égyptien le monopole de ce commerce; il avait enfin exploré la partie septentrionale du Victoria-Nyanza et tout le cours du Bar-el-Abiad, depuis Ouroudogani jusqu'à Fooueira; le fleuve, dit le voyageur, serait navigable, même pour le *Great-Eastern*.

Peu de temps après, Long et Stanley visitaient également l'Oukéréoué.

Ici se termine cet exposé de la marche et des progrès des Egyptiens dans l'Afrique centrale. Leur développement de ce côté sert puissamment la cause de la civilisation. Un de ces jours, une voie ferrée permettra peut-être de remonter, en toute sécurité, le Nil jusqu'aux lacs. Les explorations scientifiques dans ces régions deviennent désormais des plus faciles, et les Egyptiens pourront donner un puissant concours à l'Europe dans la réalisation de ce grand projet, dont le roi des Belges a pris l'initiative, de civiliser l'Afrique, d'y ouvrir de nouvelles routes au progrès et d'en extirper entièrement l'esclavage.

EMILE BUJAC.

[redacted]

DERNIÈRE LETTRE DE STANLEY.

Loanda, 5 septembre 1877.

Pour éviter des explications continuelles, je commencerai par faire quelques remarques sur le nom donné en général au plus considérable des fleuves africains, qui est le troisième du monde comme grandeur.

La rivière « Congo » n'existe pas, en réalité, en Afrique. Il y a une contrée de ce nom qui s'étend au sud d'un grand cours d'eau et qui le suit parallèlement à une distance de cinq ou six milles. Elle occupe la chaîne de hauteurs qui sépare le littoral septentrional des plaines de l'intérieur. Suivant l'exemple des indigènes au milieu desquels ils vivaient, les colons portugais du xv[e] siècle appelaient cette rivière le Congo, comme les indigènes de Middlesex en Angleterre nommaient la Tamise la rivière de Middlesex. Les Kabingas, qui habitent à l'embouchure du fleuve, ainsi que les habitants de la

région des cataractes le nomment le « Kwango », mais les indigènes qui vivent entre le Mosamba et les montagnes du Tala-Mugongo donnent également à la rivière Nkusu, près de sa source, le nom de Kwango. Comme le pays de Congo n'occupe qu'une faible partie des bords du grand fleuve, il n'a pas plus le droit de lui donner son nom que l'un des cent autres districts qu'il arrose.

Je l'ai entendu nommer par une petite tribu près de l'Equateur, le Jkutu ya Congo, ce qui, je suppose, signifie rivière de Congo; mais, après cette contrée, ce nom n'est plus connu et n'est mentionné que dans les livres concernant la côte occidentale de l'Afrique. J'espère que désormais il ne sera plus désigné que sous le nom de « Livingstone ».

Livingstone, qui a découvert le Lualaba, consacra les dernières années de sa vie à explorer les sources de cette rivière, qui sont le Chambezi et le Karungwesi, alimentant le lac Bemba ou Bangweolo. Il suivit le Luapula jusqu'au lac Mweru; mais du lac Mweru jusqu'à la rivière Luama, aucun Européen n'a fait d'observations personnelles sur son cours ou ses affluents. Traversant la contrée en partant du lac Tanganika, Livingstone arriva à Nyangwe. Près de ce dépôt arabe, le Lualaba coule au nord-ouest avec un volume de 124,000 pieds cubes d'eau par seconde. Le célèbre voyageur, manquant

d'hommes et d'argent, dut renoncer à continuer ses explorations dans cette direction. Il espérait que le Lualaba n'était autre que le « grand vieux Nil ». Il n'aimait pas, disait-il, à consacrer ses efforts à une autre rivière; il ne voulait à coup sûr pas risquer d'être mangé par les noirs pour découvrir le Congo; il me prouva à moitié qu'il avait raison, et je désirais sincèrement que le bon vieillard ne se vît pas démenti. Des savants, sur lesquels l'influence personnelle de Livingstone n'avait pas pu peser, déclarèrent, d'après ses propres lettres, qu'un aussi fort volume d'eau ne pouvait appartenir au Nil. Non-seulement son volume, mais l'altitude de ce cours d'eau à Nyangwe étaient incompatibles avec cette opinion. On écrivit et on parla beaucoup du Lualaba à cette époque parmi les hommes les plus compétents, et la conviction que c'était le Congo finit par s'établir. Beaucoup de personnes s'étonneront qu'un voyageur aussi expérimenté que Livingstone ait pu se tromper, mais il faut tenir compte des influences qui l'aveuglaient. Il confessa lui-même qu'il avait soupçonné à un moment donné que ce n'était pas le Nil; mais il était absent depuis si longtemps qu'il ignorait les découvertes de Schweinfurt; il admettait les dires des Arabes qui prétendaient que cette rivière coulait pendant longtemps vers le nord; et pour dire l'exacte vérité, je crois qu'il s'était laissé influencer par ses sentiments

religieux et son amour pour le Nil, à cause des souvenirs bibliques et classiques qui s'y rattachent. Pour un homme comme Livingstone, quelle importance pouvait avoir n'importe quelle rivière « parvenue », quelles que fussent les facilités pour le commerce qu'elle présente? Il aimait réellement l'Afrique, mais il ne se doutait pas de l'importance de ses découvertes et de l'utilité qu'elle avait pour la réussite de ses projets de civilisation et de rédemption auxquels il sacrifia sa noble existence. Avant que Livingstone n'eût décrit le Lualaba à Nyangwe, personne ne s'était imaginé que cette rivière avait autant d'importance. Quoique les explorations du capitaine Tuckey dans les environs des chutes de Yellala, en 1816, eussent fourni les éléments du travail du Dr Behm sur le volume d'eau du Congo inférieur, les géographes n'eurent l'idée que le Lualaba pouvait bien être le Congo qu'après l'arrivée de Livingstone à Nyangwe et celle de Schweinfurt à Monbuddu. On se rappellera que précédemment les savants cherchèrent à prouver, par des arguments compliqués, que ce grand volume d'eau n'était autre chose que la réunion du Kasai et du Guango, ou Cango, lui donnant ainsi une longueur approximative de 800 milles seulement. — Ah ! si Speke s'était intéressé à cette rivière, s'il l'avait vue seulement à son embouchure, ou s'il avait pu recueillir deux ou trois faits de la bouche des

indigènes, je crois qu'avec son instinct géographique aussi admirable qu'extraordinaire, il aurait indiqué le cours du fleuve avec plus d'exactitude. Quand le lieutenant Cameron arriva à Nyangwe, il fut aussi convaincu que le Lualaba n'était autre que le Congo, mais il ne parvint à jeter aucune lumière nouvelle sur son cours réel.

Seize mois après le départ du lieutenant Cameron pour le sud, j'arrivai à Nyangwe, et j'appris alors définitivement qu'il avait abandonné le projet de suivre le Lualaba. Comme cette exploration me semblait la plus importante de toutes, je résolus de l'entreprendre. Quoique les Européens puissent considérer les marchands arabes et les sauvages africains comme des païens ignorants, les discussions qui eurent lieu à propos de « la grande Rivière » dans les huttes de boue de Nyangwe, furent aussi animées que les disputes les plus chaudes entre les savants sous le dôme de Brighton ou le toit classique de Burlington House. Mon enthousiasme pour ce nouveau champ d'exploration — la partie inconnue de l'Afrique et ces eaux gigantesques qui s'en allaient « personne ne savait où » — était aussi stimulé par les discussions ardentes des Arabes et des indigènes, que si tous les membres de la Société royale de géographie m'avaient accordé leur bénédiction scientifique et m'avaient souhaité bonne chance à l'unanimité.

Nyangwe est à 4°16' de latitude sud. Si vous suivez le parallèle de latitude 4° à l'est de l'océan Indien, vous observerez que de là il y a 13 1/2 degrés de latitude, soit 810 milles géographiques. Si vous mesurez la distance de Nyangwe à l'Atlantique, vous trouverez, le long du même parallèle, 15 1/2 degrés de longitude, soit 930 milles géographiques. La moitié orientale de l'Afrique est généralement connue, mais la moitié occidentale était encore entièrement inexplorée. Pour un voyageur arrivant de l'est et aimant à explorer des contrées inconnues, quelle immensité s'étendait là devant lui! La plus grande moitié de l'Afrique n'était qu'une page blanche, une région mystérieuse peuplée de nains, de cannibales et de gorilles, à travers laquelle cette immense rivière coulait vers l'Atlantique sans profit pour la civilisation. Partout l'obscurité et l'ignorance concernant son cours! Quelle était cette crainte vague qui empêchait les explorateurs de s'avancer de ce côté? Moi aussi je ressentis cette impression, comme si quelque chose d'horrible et d'indescriptible m'attendait. Je pense que ma position m'avait rendu assez indifférent à la vie; sans cela, je ne sais pas si je me serais décidé à m'avancer au devant de ce que je croyais, comme l'avaient cru mes prédécesseurs, être une mort certaine. Je ne m'étais pas attendu à entendre des récits aussi terribles sur ces régions du Nord, ni à

rencontrer des obstacles tels qu'il devait s'en présenter.

Aucun de mes prédécesseurs n'avait pu obtenir des canots à Nyangwe, et je ne réussis point davantage. Les Arabes de cet endroit, qui prétendaient s'intéresser beaucoup à ma sécurité, ne voulaient pas me permettre de partir. Mais mon destin semblait me pousser en avant. J'écoutai les histoires qu'ils me contèrent des caravanes sans nombre qui avaient essayé de traverser ce pays et qui avaient été massacrées, mais j'avais calculé mes ressources et mesuré mes forces et ma persévérance. Je déclarai aux Arabes que j'avais l'intention d'essayer la chose. J'étais préparé à m'entendre dire que je serais assassiné, mangé, que mes gens m'abandonneraient, que je rencontrerais des obstacles dont je ne pouvais pas me faire une idée et qu'eux (les Arabes) ne pouvaient pas même entendre parler d'un projet aussi périlleux. Etant préparé, ces avertissements ne me surprirent pas. Le moment était peut-être arrivé où j'allais être assassiné; il était peut-être impossible de pénétrer dans ce vaste pays barbare qui s'étendait devant moi, mais ce n'était pas une raison pour m'empêcher de tenter cette exploration dangereuse. On aurait pu dire et avec raison : « Mais si vous n'avez pas suivi cette rivière pendant une semaine ou deux, comment saviez-vous qu'il est impossible d'aller plus loin? » — « Vous

dites qu'il y a des cannibales qui me mangeront. Soit; mais ils ne peuvent pas me manger avant de m'avoir tué? — Non, naturellement. — Vous dites qu'ils m'attaqueront. Mais j'ai eu assez de luttes à soutenir dans cette expédition pour ne pas en craindre une nouvelle. J'ai avec moi quelques hommes qui savent ce que nous pouvons faire quand il s'agit de se battre, et nous avons la bonne intention de veiller à notre sûreté et de nous défendre avec vigueur contre tous ceux qui voudraient nous couper la gorge. Etant admis que nous aurons à combattre, qu'y a-t-il encore à craindre? — Bien des choses, mais vous verrez. » — Nous avons vu, en effet; mais je réserve cette histoire pour une autre lettre.

Le voyage à travers cette partie, jusqu'alors inconnue de l'Afrique, étant terminé, les difficultés et les périls, les guerres, les travaux, le découragement et le désespoir étant vaincus, il n'est pas étonnant que nous puissions respirer plus librement maintenant qu'au moment de commencer l'entreprise. Nous avons fait de tristes expériences et nous avons payé cher notre témérité et notre persistance.

En réunissant les terribles épreuves de tous les voyageurs africains, on pourrait à peine dresser une liste de difficultés comparables à celles que nous avons rencontrées. Pourtant, nos pertes ont été relativement minimes. La

distance parcourue depuis Nyangwe est d'environ 1,800 milles, et nous avons perdu un Européen et trente-quatre Wanguanas. Le capitaine Tuckey perdit dix-huit Européens et onze indigènes dans l'espace de trois mois; Mungo Park périt lui-même ainsi que tous ceux qui étaient avec lui; dans l'expédition de Peddie, sur le Niger, le commandant et tous les principaux officiers moururent et l'expédition avorta. Certainement, il fallait de l'énergie pour arriver au but; mais si moi je n'avais pas entrepris l'expédition, un autre l'eût fait et serait arrivé au même résultat. Pourtant, j'ai payé mon triomphe de la perte de l'un de mes compagnons dont la mort me fait presque regretter de ne pas m'être laissé dissuader de pénétrer dans ces régions inconnues. Quoique de condition inférieure, Francis Pocock était un homme extraordinaire, qu'on aimait et qu'on respectait; un homme d'un sangfroid et d'un courage indomptable. C'était un gai et aimable compagnon, une âme pieuse et douce et un ami fidèle dans les épreuves. Voici un exemple de son énergie. Les indigènes d'Ibaka se préparaient à nous attaquer et s'avançaient vers nous dans cette intention. Je me levai dans ma barque pour leur adresser la parole et, pendant que j'étais en pourparlers avec l'un des chefs, Frank s'aperçut qu'un canot s'avançait à la dérobée et qu'il était le point de mire de plusieurs fusils. Il épaula sa carabine

pour intimider l'ennemi; mais, craignant que cet acte n'amenât instantanément la lutte, je lui criai d'abaisser son arme. Il obéit immédiatement et laissa approcher les indigènes jusqu'à 30 mètres de lui sans faire un mouvement, quoique nous fussions tous fort inquiets. Voyant ses yeux fixés sur eux, deux des sauvages qui visaient Frank changèrent brusquement d'avis et déchargèrent leurs armes sur l'équipage de mon canot dont quatre hommes furent blessés. Un des indigènes seulement tira sur l'embarcation de Frank, où il blessa un homme. Ayant enfin reçu la permission de riposter, Frank leur fit payer cher leur trahison.

Depuis les temps les plus reculés, les marchands et les Européens désireux de pénétrer dans l'intérieur des terres de la côte occidentale, ont l'habitude de distribuer du rhum, ce qui ne se fait pas sur la côte orientale, et je crois que cette habitude a une mauvaise influence sur les chefs des petits villages que nous étions forcés de traverser. Ne possédant pas de provision de liqueur, nous ne pouvions pas accéder à leurs demandes, ce qui excitait chez eux un vif mécontentement. Quoique nous n'eûmes pas besoin de recourir à la force pour nous frayer un passage, ils se montrèrent souvent disposés à nous arrêter par la violence. Nous n'avions pas non plus d'uniformes brodés pour satisfaire leur goût inné pour le clinquant.

Pourtant il n'y eut pas de rupture ouverte. On nous laissa passer, nous considérant plutôt comme des objets de curiosité ou comme des gens venant des pays sauvages où jamais les blancs n'avaient pénétré jusqu'alors. Il est possible qu'une impression de respect se soit mêlé à ce sentiment d'hostilité que nous leur inspirions. Je parle, en ce moment, des tribus appelées Basundi et de celles qui habitent le Mabinda oriental. Les tribus au-dessus de Babmende et de Bateke étaient mieux disposées pour nous. Je leur dois de la reconnaissance pour plus d'un service pénible et peu payé, et pendant cinq mois nous eûmes les relations les plus amicales avec elles. Celles de la rive sud rivalisaient de zèle avec celles de la rive nord. La nourriture était plus abondante, du reste, sur la rive sud, et souvent les indigènes étaient plus prévenants encore.

Le bassin du Livingstone comprend une étendue de 860,000 milles carrés. Il prend sa source sur le plateau élevé qui se trouve au sud du Tanganika, dans un pays nommé Bisa ou Ubiza par les Arabes. Le Chambezi est le principal affluent du lac Bemba. C'est une large et profonde rivière, dont les sources doivent se trouver à la longitude E. 33°. Le lac Bemba, que Livingstone nommait Bangweolo, est une vaste nappe d'eau peu profonde, d'une étendue de 8,400 milles carrés environ. C'est un reste d'un

lac énorme qui a dû couvrir un espace de 500,000 milles carrés, jusqu'au moment où une grande convulsion intérieure a fendu les montagnes de la côte occidentale, et le Livingstone se fraya un passage à travers la fracture. Au moment de sa sortie du lac Bemba, le fleuve est connu sous le nom de Luapula; il se jette, après un cours de 200 milles, dans le lac Mweru, dont l'étendue est de 1,800 milles carrés. A partir de Mweru, les indigènes de Rua lui donnent le nom de Lualaba. Dans le Rua du nord, il reçoit un affluent important, le Kamalondo. Coulant ensuite dans la direction du nord-ouest, il traverse le Manyema où, à une altitude de 1,450 pieds au-dessus de la mer, il atteint une largeur de 1,400 mètres près de Nyangwe, à la latitude sud de 4°15'45" et à 26°5' de longitude est. Livingstone, s'étant trompé de deux semaines pour la date, semble avoir placé Nyangwe suivant la carte de Stanford, de 1874, à 4°1' de latitude sud et à 24°16' de longitude est. Mais cette grande différence est due peut-être à la négligence du dessinateur. Ceux qui s'intéressent à la question peuvent comparer cette carte ou celle qu'a donnée le journal des voyageurs avec la mienne. La distance parcourue par le Livingstone depuis la source du Lualaba, qui se trouve dans le Bisa oriental, jusqu'à Nyangwe-Manyema, est d'environ 1,100 milles. Je m'informai avec le plus grand soin du lac

Ulengo, mais je ne puis confirmer ce que Abed-ben-Salîm et Mohammed-ben-Said en avaient dit au docteur. La rivière du Kamalondo, qui traverse le Rua avant de se jeter dans le Lualaba, rencontre dans sa course plusieurs petits lacs. Probablement que l'un d'eux se nomme Ulengo. A Nyangwe-Manyema, le Livingstone est connu sous diverses appellations. Les Arabes et les Wanguanas le nomment l'Ugarowa; les porteurs de Wagubha prononcent Luàlaba, en appuyant beaucoup sur la seconde syllabe. Les indigènes de Nyangwe, accentuant aussi la seconde syllabe, prononcent Lu-àlawa, tandis que les Wagenyas prononcent distinctement Ru-àrowa. Pour empêcher toute confusion, il vaut mieux adopter la prononciation européenne du mot, c'est-à-dire Lualaba. A quelques journées de Nyangwe, vers le nord, le Lualaba prend une direction nord-est. Mais il rencontre des obstacles. Les arêtes des collines de l'Uregga traversent la rivière et forment des cascades écumantes. Auprès de ces chutes on rencontre des tribus de sauvages féroces qui firent payer cher aux Arabes leurs tentatives d'exploration.

Le long de la rivière, sur les deux rives, habitent des pêcheurs que les Arabes nomment les Wagenyas — nom prononcé Wainyà par eux-mêmes. C'est une tribu des plus curieuses, remarquablement lâche, mais traître et rusée et tout à fait insensible aux avances qu'on peut

[redacted]

lui faire. Au nord d'Uviza, il y a une autre peuplade très-agressive, mais ne se livrant pas habituellement au cannibalisme. Chaque fois que les Arabes ont essayé de pénétrer dans ces régions, ils ont été complétement repoussés. Les Arabes nomment cette tribu les Warongaras-Menos, et eux-mêmes s'appellent Wabroiros. Ils habitent une vaste contrée sur la rive droite du fleuve. Sur la rive gauche, on trouve encore les Wagenyas, qui touchent à l'ouest à la tribu guerrière des Bakusu. C'est ici que l'explorateur doit surtout montrer de l'énergie. Ces sauvages ne considéreraient tout un congrès d'évêques et de missionnaires qu'au point de vue du « roast-beef ». Ils donnent au Lualaba le nom prononcé très-distinctement de Ruwarowa. Le fleuve coule encore à 26° de longitude est. Il commence à se grossir de nombreux affluents dont les principaux sur la rive droite sont le Liru, l'Urmeli ou Urindi, le Rowa ou Lowa, et le Kankora. Par la rive gauche arrivent le Riuki, le Kasuku et le Rumani. On voit, en outre, en descendant le fleuve, un grand nombre de rivières de moindre importance s'y jeter des deux côtés.

Pour bien comprendre la configuration de cette région même sans étude préalable, il faut se rendre compte que le Livingstone, après être sorti du lac Bemba ou Bangweolo, suit, à une distance de 200 milles, la chaîne de montagnes

qui borne le Tanganika à l'ouest, et comme si le lit où il coule se rattachait à la même dépression qui forme les lacs Nyassa, Tanganika et Albert, il se dirige parallèlement à la base de ces collines, longtemps encore après avoir quitté la latitude du nord du lac Tanganika. Une série d'importants affluents lui arrive du versant occidental de la région des lacs, tandis que sur le versant opposé il n'y a que des torrents et de petits cours d'eau qui se précipitent dans les lacs Albert, Kivu et Tanganika. Sous l'Equateur, le grand fleuve, après avoir reçu tous ses tributaires de l'est et contourné la base des montagnes du district des lacs entre les longitudes est, de 25° et 26°, coule dans un lit moins élevé, dans la direction du nord-ouest, à travers les grands plateaux qui s'étendent depuis la région des montagnes maritimes jusqu'à celle des montagnes qui bornent les lacs. C'est ici que s'opère la jonction du Congo avec un affluent très-important, l'Aruwimi (le Welle de Schweinfurth), qui sera d'un immense secours, plus tard, pour pénétrer dans les terres, car il peut porter tout bâtiment qui naviguerait sur le Congo supérieur.

Au-dessous de ce confluent, nos relations avec les cannibales devinrent si difficiles, que nous dûmes renoncer à explorer les rives du fleuve où nous étions exposés à des attaques terribles et continuelles de la part de puissantes tribus.

C'est pour cette raison que je suis convaincu que nous n'avons pas pu voir une quantité d'autres affluents. En outre, le lit du Livingstone est si large et souvent si divisé que je préfère tracer son cours sans m'arrêter aux hypothèses. J'avais observé que les îles étaient ordinairement inhabitées, et ce me fut d'un grand secours pour les distinguer de la terre ferme. Quand nous étions forcés par la famine de nous exposer aux rencontres avec les cannibales, nous descendions sur la rive droite et nous en profitions pour pousser nos explorations aussi loin que possible. Mais les idées des tribus indigènes se trouvent ici complétement opposées aux intérêts de la géographie. Ces sauvages n'avaient jamais entendu parler des hommes blancs; ils n'avaient jamais vu des étrangers pénétrer dans leur domaine, et ne pouvaient pas comprendre l'intérêt que pouvaient trouver ni blancs ni noirs à entrer en relation avec eux. Jamais une tribu ne pénètre dans les terres d'une autre. Le commerce se fait de la main à la main, de clan à clan : et comme les forces sont assez bien équilibrées, trois de ces tribus seulement ont réussi à vaincre toute résistance. Ce sont les Warungas, les Wamangalas et les Wzanzis. Après notre bataille avec les Wangalas, nous abandonnâmes la rive droite et nous découvrîmes bientôt après, sur la rive gauche, le principal affluent du Livingstone, l'Ikelemba, que je crois

être le Kas-sye. Il est presque aussi grand que le fleuve principal. La couleur particulière de ses eaux, qui ressemble à celle du thé, ne se mêle aux flots argentés du Livingstone qu'à une distance de 130 milles au-dessous de leur confluent. C'est la réunion de ces deux cours d'eau qui donne au Livingstone inférieur sa couleur légèrement brunâtre.

Un peu après avoir dépassé la longitude E. 18°, nous arrivâmes à la rivière que les Européens indiquent sur leurs cartes sous le nom de Kwango ; c'est un fleuve profond, large de 500 mètres, descendant vers le Livingstone à travers des collines qu'on voyait dans le lointain s'élever à la hauteur de vraies montagnes. Les indigènes nomment ce Kwango la rivière de Nkutu. Un peu à l'ouest de la longitude E. 17°, le grand fleuve, dont le lit avait atteint une largeur prodigieuse, se resserre peu à peu et se heurte contre des rochers brisés, des îlots escarpés, des barres de lave, et se précipite d'assise en assise, sur une longueur de 180 milles, pour s'épandre ensuite dans le bassin calme et majestueux du Livingstone inférieur. Pendant ces 180 milles, il descend de 585 pieds. On peut traverser cette région en un mois de marche ordinaire, soit sur la rive du sud, soit sur celle du nord.

Nous n'eûmes aucune difficulté avec les habitants de cette région. Après avoir dépassé les

cataractes, le voyageur peut, je crois, s'avancer hardiment jusqu'à Koruru ou Monbuttu, ou même jusqu'à la limite méridionale du Grand-Bassin ; et s'il surgit quelque différend avec les indigènes, c'est qu'il l'aura bien voulu. Si l'on considère que chaque jour on a affaire à de nouveaux chefs et à de nouvelles peuplades, on ne peut qu'admirer la bienveillance et la douceur avec lesquelles ils accueillent les étrangers. Les Basundis sont peut-être plus ombrageux, mais l'explorateur partant de la côte occidentale, bien pourvu de cotonnade, de rhum, pourra, avec un peu de tact et beaucoup de patience, se tirer plus facilement d'affaire que moi dont les provisions étaient épuisées. Nous n'avions plus que très-peu d étoffes et de verroteries à échanger contre des vivres chez les sauvages de la rive méridionale. Comme les voyageurs se dirigeant vers le Grand-Bassin partiront à l'avenir de la côte occidentale et prendront probablement la route que j'ai suivie et qui n'est donc pas impraticable, ils me pardonneront si je me permets de dire que c'est le manque d'énergie et de fermeté qui a fait échouer jusqu'à présent la plupart des expéditions. Il n'y a pas de sauvages féroces ni même guerriers dans les environs de la côte occidentale, ni à gauche ni à droite du Livingstone après les chutes de Yellalla. Ni les Bacongos, ni les Basundis n'oseront employer la force pour barrer le passage, et il ne faut pas s'effrayer

de leurs menaces. Si je faisais partie d'une expédition nouvelle, mon expérience de toutes ces peuplades me ferait préférer la rive méridionale, parce qu'on s'y procure plus facilement des vivres. Pendant que nous suivions les cataractes inférieures sur la rive septentrionale, nous eûmes beaucoup à souffrir de la faim.

En parlant de la rivière inférieure, je suis obligé de relever les erreurs de l'expédition de 1816. Je sais que ses membres principaux étaient des hommes de science. Le capitaine Tuckey est l'auteur d'un ouvrage sur la Géographie maritime; cependant, ayant découvert une douzaine de chutes où il n'en a indiqué qu'une sur sa carte, je dus bien constater que sa science était parfois en défaut. Depuis ce point jusqu'aux chutes d'Isangala, sa carte n'est qu'un tissu d'erreurs. D'Isangala nous arrivâmes à Boma, après cinq jours de marche, avec des hommes malades et affamés, parcourant ainsi une distance que Tuckey estime devoir être de 100 milles en ligne directe ou 130 milles en suivant la route. Quoique je n'aie pas fait d'observations en chemin, nous n'aurions pu franchir une semblable distance, surtout en tenant compte des difficultés du chemin et de la faiblesse de nos gens. Selon le podomètre, cette distance n'est en réalité que de 57 milles, soit 45 milles géographiques.

Voici une phrase du capitaine Tuckey qui

expliquera peut-être la différence de nos appréciations : « Marche difficile, plus ardue que la retraite de Moscou. » Joignez à cela la mortalité terrible qui décimait indigènes et Européens, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un mille leur fît l'effet d'une lieue. Ceux qui faisaient partie de cette désastreuse expédition doivent avoir été réduits à un état de faiblesse tel, que je doute que l'un d'entre eux ait encore été capable de faire des observations astronomiques. Dans la carte de Stanford, qui a été imprimée d'après les renseignements de cette expédition, avec des annotations des Pères de San Salvador, je trouve encore quantité de noms de localités et de contrées sur lesquelles personne n'a pu me donner des informations. « Lombo, le nom général des terres de l'intérieur » ne signifie pas du tout cela; mais Mpumbus est le nom d'un grand marché ou foire tenu par les Basesses, près de la longitude E. 16°. « Auzico » imprimé en grandes lettres noires, est inconnu. « Monsol, ville royale » également inconnue, signifie peut-être Mossul, ce qui veut dire petite rivière. « Concobella » signifie peut-être Nchuvila. « Les rois de Nkuda, d'Esseno, de Hondi, de Canga, de Dinjee, de Condo Yonga, de Pangwelunghi, » sont tous inconnus. Je m'enquis particulièrement de « Vambre », ainsi que de la rivière de ce nom, sans pouvoir découvrir un seul indigène en ayant jamais entendu

parler. « Mosongo » est probablement Misongo en Uyanzi. Mopendea et Fungeno sont absolument inconnus. La rivière Bancora est probablement une corruption de Bangala ou Bangara, le nom d'une tribu habitant le Mangala.

Comme je l'ai déjà dit, « le fleuve Congo » arrose une étendue de 860,000 milles carrés, dont 450,000 se trouvent entre la région des lacs et celle des montagnes. La longueur du Livingstone est d'environ 2,900 milles, dont 1,100 milles de la source à Nyangwe, et depuis Nyangwe jusqu'à l'Atlantique, d'environ 1,800 milles.

J'ai étudié la rivière depuis le 1er novembre 1876 jusqu'au 11 août 1877, soit pendant une période de plus de neuf mois. La crue la plus forte dura depuis le 8 jusqu'au 22 mai, et fut causée par les pluies périodiques connues sur la côte orientale sous le nom de Masika. Cette inondation facilite la navigation du fleuve supérieur, mais elle augmente la difficulté de franchir les cataractes où l'eau se précipite alors avec un redoublement de fureur du haut des rochers d'où elle descend vers la mer. La crue varie selon la largeur du fleuve. Au-dessus des chutes elle est d'environ 8 pieds; mais dans la partie étroite, elle varie de 20 à 50 pieds. A certains endroits de la région des cataractes, le niveau des eaux montait de 15 pouces par jour; mais à cet endroit le fleuve n'a que 500 mè-

tres de largeur. Quels que soient les efforts que les explorateurs pourront faire à l'avenir pour rendre ce fleuve utile au développement commercial du pays, il est inutile de tenter de *franchir* les cataractes au moyen d'un bâtiment quelconque, car il est impossible de remonter des chutes de 6, 10, 20 et même 25 pieds. Du reste, quand il n'y aurait pas de cataractes ni de chutes, la violence du courant entre ces parois rocheuses est telle, que ce ne serait vraiment que l'œuvre de Sisyphe.

Le Livingstone est l'Amazone de l'Afrique, comme le Nil en est le Mississipi. Ce dernier est plus long, mais le Livingstone suffirait pour alimenter trois Nils. Il faut une largeur énorme ou une grande profondeur pour contenir une telle masse d'eau d'un cours si rapide. Quoique le Nil soit précieux pour le commerce, le Livingstone l'est encore davantage. Le cours du premier est fréquemment interrompu, tandis que celui du second n'est obstrué que deux fois. Le premier obstacle qui se trouve entre le 25ᵉ et le 26ᵉ degré de longitude est, consiste en six grandes chutes où doit s'arrêter la navigation qui pourrait s'établir au-dessus de la première série de cataractes, laquelle est formée de 66 grandes chutes et rapides, outre les petites que je ne compte pas. Je me rappelle avoir dit à Frank, en quittant Nyangwe, que j'espérais trouver toutes les chutes en « un tas ». Après avoir

franchi les cataractes inférieures, on traverse la moitié de l'Afrique sans obstacle, et non pas, comme sur le Nil, à travers le sable du désert, mais en pénétrant dans une plaine riche et fertile *regorgeant* d'habitants. Excepté l'Ugogo, je ne connais pas d'endroit en Afrique qui soit plus populeux. Le nom de village qu'on donne à ces rassemblements d'habitations n'est pas juste, car ce sont plutôt des villes. J'en ai vu qui avaient plus de deux milles de long, coupées par une ou deux grandes rues bordées de maisons proprement bâties, bien supérieures à ce qu'on trouve dans l'Afrique centrale et orientale. Les indigènes sont aussi très-différents. Toutes leurs pensées sont tournées vers le commerce, et partout on trouve des marchés et des foires. Le bruit a couru récemment que l'ivoire allait devenir un objet de curiosité, mais je puis répondre qu'il n'en sera pas ainsi, avant trois ou quatre générations pour le moins. C'est ici le pays des temples d'ivoire où les objets les plus usuels sont faits de cette matière. Le peuple semble ne pas comprendre pourquoi on se donne la peine de payer pour en avoir quand il y en a tant dans chaque village. Toute cette plaine abonde en huile de palmier. On trouve des forêts immenses de cette essence d'arbre près d'Ukusu. Presque tout ce que produit l'Afrique se trouve dans le bassin du Livingstone : le coton, la gomme arabique, les noix, le sésame, le copal (rouge et blanc),

les fruits et l'huile du palmier, l'ivoire, etc. Au moyen de ces cours d'eau si praticables, on arrive aisément au district de Katanga, si riche en or et en cuivre. Le Grand Fleuve a un cours navigable de 110 milles au-dessous et de 835 milles au-dessus des premières cataractes, et ses grands affluents, arrosant tout ce pays, sont autant de routes nouvelles pour faciliter les communications. L'Ikelemba doit être long d'au moins 1,200 milles. Le Nkutu doit avoir plus de 700 milles et l'Aruwimi, plus de 500. Il y a encore quatre ou cinq autres rivières qui, à en juger par leurs dimensions, doivent être navigables à de grandes distances. Je ne conseillerais pas à un explorateur isolé de trop s'approcher des cannibales; mais le commerce une fois établi sur des bases équitables, ramènerait même les plus difficiles à la raison. Un commerçant remontant la rivière aura plus de chances de bien disposer les indigènes pour lui. Comme il devra s'arrêter assez longtemps dans chaque capitale pour ses affaires, sa réputation de justice et de bonté le précédera et lui attirera des clients en foule. La plus grande difficulté est de restreindre leur goût d'échange vraiment désordonné. Les îles de la rivière offriront aux marchands des camps sûrs et abrités, car il vaudra mieux, et pour lui et pour l'indigène, que les dépôts de marchandises soient organisés sur les îles jusqu'à ce que la confiance mutuelle soit bien établie.

Je suis convaincu que la question de cette importante voie de communication deviendra, avec le temps, une question politique. Jusqu'à présent, aucune puissance européenne ne cherche à acquérir un droit de contrôle exclusif. Le Portugal le réclame comme ayant découvert l'embouchure du fleuve ; mais les grandes puissances — l'Angleterre, l'Amérique et la France — refusent de reconnaître ces droits et ont exprimé clairement l'intention de disputer la possession de cette rivière. Si je ne craignais de fatiguer l'intérêt que vous portez à l'Afrique et à ce magnifique fleuve par la longueur de ma lettre, je vous indiquerais des raisons très-sérieuses pour prouver qu'il faudrait trancher la question le plus tôt possible. Je pourrais vous démontrer comment le possesseur du Livingstone aurait le monopole du commerce avec le bassin immense qu'il arrose. Ce fleuve est et sera toujours la grande route commerciale de l'Afrique centrale de l'Ouest. Pourquoi donc ne pas décider immédiatement qui règnera sur ses rives. Pourquoi laisser ce pays à la merci des pirates Mussolangos? J'ai vu que des navires de guerre anglais avaient châtié ces brigands avec des obus d'une manière bien plus terrible que celle que j'ai employée pour venir à bout des cannibales de l'intérieur, probablement à la même époque. Mais châtier ces scélérats ne suffit pas ; des vaisseaux de guerre devraient empê-

cher la destruction des navires européens; èt la question est de savoir quel sera le pays qui sera le protecteur du commerce naissant dans ces régions inconnues.

Un explorateur est rarement appelé à exposer ses vues sur ces matières, et je ne m'avancerais pas sur ce terrain politique si je n'y étais poussé par l'intérêt particulier que m'inspire l'Afrique. Je vais donc vous donner un exemple de ce qui pourrait arriver si cette question n'est pas tranchée. Les marchands européens intéressés au commerce africain établissent des habitations et des dépôts de marchandises sur les rives du Livingstone, soit au nord, soit au sud. Les indigènes, troublés dans leur digestion ou poursuivis par de mauvais rêves, se mettent en tête de voler ces hommes blancs, de brûler leurs maisons et de les assassiner. Les journaux et l'opinion publique apprenant cela, s'émeuvent et attaquent violemment les puissances intéressées. Les cuirassés anglais arrivent à la hâte, bombardent tout le pays, et l'innocent est puni avec le coupable. D'un autre côté, si les marchands sont capables de se défendre et font les assaillants prisonniers, ils les noieront tous dans le Livingstone sans autre forme de procès. Je ne dis pas que cela soit arrivé, mais je suppose simplement un cas possible. Seriez-vous étonné que cela arrivât? Qu'y a-t-il donc à faire pour empêcher les Mussolangos et les indigènes de détruire

dans son germe le commerce légal, légitime et humain? Que doit-on faire pour empêcher des marchands sans pitié de se mettre au ban de la chrétienté? Je le répète, que l'Angleterre s'arrange avec le Portugal pour proclamer sa souveraineté sur le Livingstone, afin que le monde ne soit pas forcé d'entendre un beau jour le récit d'horreurs sans nom. J'ai indiqué quelques raisons sérieuses pour qu'on s'occupe de la question. Je pourrais en donner davantage, mais l'espace me manque et, du reste, « un mot suffit pour les sages ».

HENRI-M. STANLEY.

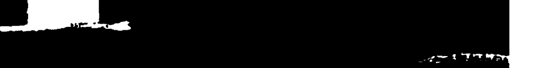
FIN

ERRATUM

Ligne 15, page 42, lisez 15,000 au lieu de 1,500.

TABLE DES MATIÈRES

ANNEXES



VIENT DE PARAITRE

ÉMILE BANNING
MEMBRE DE LA CONFÉRENCE

L'AFRIQUE

ET LA

CONFÉRENCE GÉOGRAPHIQUE

DE BRUXELLES

DEUXIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

AVEC 3 CARTES ET 16 GRAVURES

BRUXELLES
LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA COUR
45, RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1878

CARTE DU COURS

D'APRÈS LE CROQUIS DE STANLEY, PUBLIÉ P



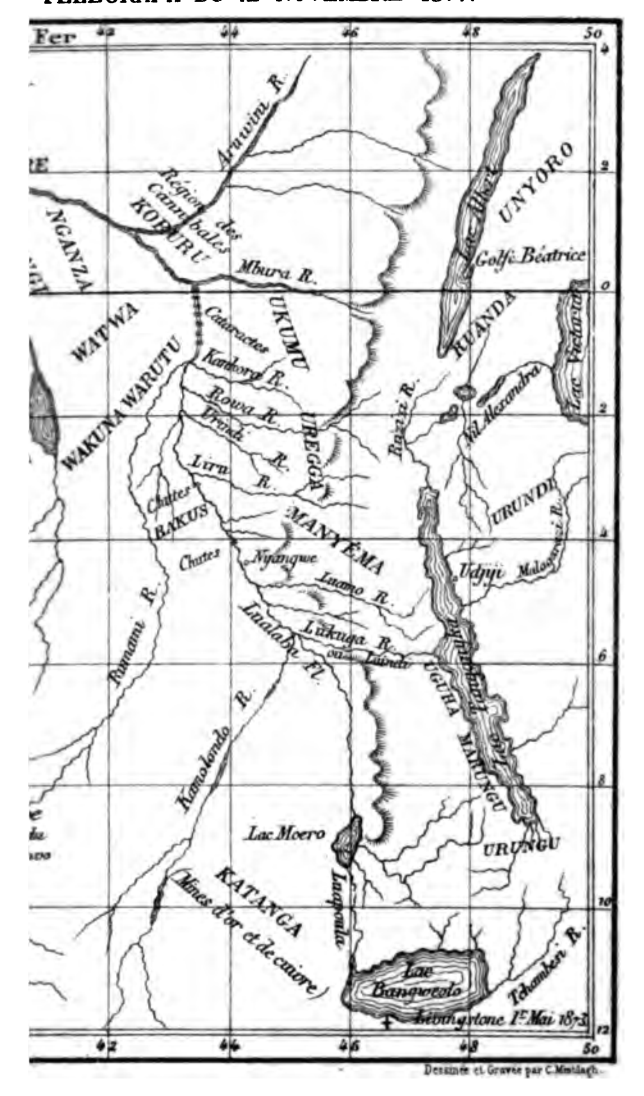
...veleye,

Afr

[redacted]

ALABA-CONGO

TELEGRAPH DU 12 NOVEMBRE 1877.



[redacted]

[redacted]

VIENT DE PARAITRE

ÉMILE BANNING
MEMBRE DE LA CONFÉRENCE

L'AFRIQUE

ET LA

CONFERENCE GÉOGRAPHIQUE DE BRUXELLES

DEUXIEME EDITION
REVUE ET AUGMENTÉE

AVEC 3 CARTES ET 16 GRAVURES

BRUXELLES
LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE LA COUR
45, RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1878

[redacted]



JEAN DARRICARRÈRE
EX-AIDE-MAJOR DU RÉGIMENT D'ALGÉRIE

Au pays de la Fièvre

IMPRESSIONS DE LA CAMPAGNE DE MADAGASCAR

« 14 tués, 97 blessés, 5000 morts au moins :
tel est le prix de l'expédition de 1895. »



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1904

AU PAYS DE LA FIÈVRE

AU PAYS DE LA FIÈVRE

IMPRESSIONS

DE LA

CAMPAGNE DE MADAGASCAR

PAR

JEAN DARRICARRÈRE

EX-AIDE-MAJOR DU RÉGIMENT D'ALGÉRIE

« 14 tués, 97 blessés, 8000 morts au moins,
tel est le prix de l'expédition de 1895. »



PARIS. — Ier

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

27, RUE DE RICHELIEU, 27

1904

A

MADAME L. CAZAUX

Modeste témoignage de vive sympathie
et de profonde estime.

J. D.

PRÉFACE

Reproduction de notes écrites au jour le jour durant la campagne de 1895, ces pages n'auraient pas encore été livrées au public, si leur auteur n'avait contracté « au Pays de la Fièvre » des lésions graves, devenues, par un séjour ultérieur dans les régions sahariennes, à jamais définitives, et l'ayant mis en demeure, tout récemment, de quitter l'Armée par une retraite anticipée.

Ces longs chapitres, éloignés de toute valeur et de toute ambition littéraires, ne prétendent pas faire un historique de l'expédition de Madagascar. Nul ne l'a encore tenté, muni des garanties de renseignements et d'impartialité qui seuls font le véritable historien. Et pourtant son exposé serait

des plus simples, si l'on voulait consulter les manuscrits précieux, marqués au coin de la plus juste exposition des faits, tenus par certains officiers du corps expéditionnaire. Mais ces documents ne sortent de leur cachette que pour redire et repleurer à leurs auteurs les fautes d'une campagne coloniale des plus douloureuses et des plus lamentables qui se puissent imaginer. La marche héroïque de la colonne volante et la prise de Tananarive ont satisfait la France; elles ne pourront jamais faire oublier à ceux qui firent partie de l'expédition les erreurs graves antérieures au triomphe final, les gémissements nombreux des mourants incouverts par la voix du *Te Deum* vainqueur et reconnaissant. Eux seuls longtemps, toujours, se souviendront de ces résignés qui après plusieurs mois de déceptions et de désespérances, entrevirent la fin de leurs tourments le 30 septembre 1895, à 3 h. 35 du soir, dans le flottement du drapeau blanc, hissé au-dessus du palais de la reine Ranavalo à la suite de quelques tirs adroits de mélinite. Jamais peut-être le signe de la Paix ne fut plus joyeusement accueilli par des assiégeants.

Quel sort serait réservé à l'officier en activité qui, jaloux de la gloire de nos armes et avare des existences de nos petits soldats, peindrait fidèlement la marche de Majunga à Tananarive ? Lors-

que le général Trochu dans son « Livre pour l'Armée française en 1867 » poussa un cri sincère d'alarme, hélas! si raisonné, « il scandalisa plus qu'il n'instruisit ; les uns ne croyaient pas à la décadence de nos forces, les autres mettaient leur patriotisme à la cacher. » Serait-ce aujourd'hui un crime de trahison d'avouer des lacunes dans nos procédés de conquête coloniale, d'y relever des erreurs, de les critiquer uniquement pour les empêcher à nouveau, du moins pour les diminuer? Le crime n'est-il pas, au contraire, dans le silence, dans les réticences qui, Ernest Lavisse l'a dit avec raison, sont des mensonges perpétuant les abus et les fautes? De l'expédition de Madagascar l'officier seul pourrait parler en toute connaissance de cause, seul il doit se taire. Est-ce là le vrai patriotisme tel que l'entendent certains grands chefs de l'Armée? Y aura-t-il donc toujours des arches saintes auxquelles on ne pourra toucher sans sacrilège ; des idées et des systèmes auxquels on devra adhérer sous peine de folie, d'extravagance ou de révolutionnarisme ; des erreurs qu'on devra admirer et encourager sous prétexte de nationalisme ; des dogmes menteurs et funestes auxquels on devra se soumettre sous peine d'hérésie et d'excommunication? Que de leçons d'histoire n'ont pas encore porté leurs fruits, puisque les mêmes faits se reproduisent aussi graves de conséquen-

ces, si ce n'est plus ! Eternels et douloureux recommencements ! « Redoutable Fatalisme ! » comme l'écrivait récemment Pierre Baudin, après avoir cité le livre documenté, sincère, franc, vrai en un mot, où le médecin-inspecteur Delorme démontre que les errements de Crimée et d'Italie se sont retrouvés en 1870-71. « Et depuis, ajoutait-il, l'expérience de la guerre de 1870-71 a-t-elle servi pour les expéditions coloniales, pour celles de Madagascar notamment où des milliers de nos soldats ont péri ? » Il oubliait à côté d'eux leurs plus précieux auxiliaires, nos convoyeurs, et surtout les convoyeurs kabyles, sans lesquels le résultat final eût été impossible, nul n'oserait le nier. « Les mêmes imprévoyances dans la préparation de l'expédition, les mêmes embarras du début, les mêmes indécisions, les mêmes incompétences » ne se sont-ils pas produits dans la campagne de 1895 ? Un jour peut-être des officiers parvenus à leur retraite répondront, chacun dans leur mesure. « J'ai fait à deux reprises le Tonkin, puis le Laos, disait un officier très distingué et expérimenté du corps expéditionnaire, je n'ai encore rien vu d'aussi triste que ce que je vois ici. » Un autre, un aide-major, écrivait à un de ses parents d'un grade très élevé dans la médecine militaire : « Je suis venu à Madagascar, vous le savez, pour apprendre à diriger le service de santé en colonie dans le cas

peu probable où je deviendrais un jour directeur, j'y ai appris simplement ce qu'il ne fallait pas faire. »

« Au pays de la Fièvre » n'est pas à proprement parler un livre, mais simplement un journal dans le sens que Claretie donne à ce mot : « un livre fractionné, le cri spontané, immédiat » nullement contenu d'un officier, tout jeune alors, devant ses désirs et ses déceptions, ses joies et ses tristesses, ses efforts et ses insuccès, ses espoirs et ses angoisses. C'est aussi sa douleur devant les déceptions, les tristesses, les navrements, les malheurs et les souffrances des petits soldats, des mercenaires, des convoyeurs, tous lamentables victimes qu'il s'est essayé à aider ou à consoler par sympathie et non par devoir. Son récit très personnel (n'est-on pas plus sûr de ce que l'on perçoit dans le fond de soi-même ?) s'est efforcé cependant d'être l'écho fidèle de ceux qui, peu distants, tout près de lui, se sont parfois réjouis, plus souvent lamentés. Il raconte des choses vues, entendues, écrites, senties et agies, vécues pour tout dire.

Parfois la rage trop forte et l'excitation de la fièvre lui ont durement fait apprécier les gens et leurs œuvres ; chacun jugera suivant son esprit, estimera suivant son cœur devant des faits et des récits jurés indéniables, même dans leurs détails.

Les curieux de guerres coloniales ont dû lire avec joie les exploits du corps expéditionnaire de 1895 dans le précis, très détaillé sur ce point, du général Duchesne : « l'occupation de Mahabo « d'une importance politique assez notable ; la re- « connaissance offensive d'Andrigana ; l'attaque « de la position naturellement forte et mise en « état de défense d'Amparilava ; la prise de Maro- « way ; le violent corps à corps des tirailleurs « sakalaves à Manounga ; l'assaut plein d'entrain de « Mévatanana par les chasseurs à pied et les lé- « gionnaires ; les combats de Tsarasotra et du Béri- « tzoka où nos troupes montrèrent à la fois beau- « coup d'esprit de discipline, de fermeté au feu, « d'entrain et d'endurance ; la reconnaissance de « Saovinandriana qui rencontra une résistance « inusitée ; l'enlèvement du village d'Ambodio- « mantana sous une fusillade assez vive ; le combat « d'artillerie d'Ambontana ; le passage des grands « Ambohimenas où nos troupes firent preuve d'un « entrain et d'une vigueur dignes d'éloges ; la « résistance admirable des légionnaires presque « enveloppés à Alakamisy et sauvés à temps par « une flanc-garde ; la mise en déroute, à Sabotsy, « de l'adversaire par une avant-garde reçue à coups « de fusils et de canons ; la prise des crêtes rocheuses « de l'Ankatso fortement occupé par l'ennemi ; le « sang-froid des Haoussas d'Ilafy sous les coups de

« l'artillerie et de la fusillade des Howas, leur « élan culbutant l'ennemi à la baïonnette et lui « enlevant deux canons ; le salut, grâce aux feux « de flanc d'une batterie, des deux compagnies « de turcos d'Andraisoro accueillies par le feu « violent d'Andrainarivo » et qui durent laisser leurs morts sur le terrain ; « l'efficacité du bom- « bardement de Tananarive et surtout de celui « des obus à mélinite lancés sur le palais de la « Reine, suivi du hissement du drapeau blanc. » Toutes ces rencontres invariablement suivies de victoires décisives doivent réjouir les admirateurs du courage, surtout quand ils constatent qu'elles ont été obtenues avec une perte d'effectif représentée par : 14 tués, 97 blessés.

Mais le jour où paraîtrait une statistique aussi détaillée sur les morts dues aux fatigues de toute sorte endurées par les soldats, les auxiliaires, les convoyeurs du corps expéditionnaire, quelle ne serait pas leur surprise de voir qu'une campagne, si légèrement meurtrière par le feu, a coûté pour le moins 8000 morts par une seule maladie : la fièvre ! Quelle énumération navrante si l'on pouvait relever d'une façon exacte, irréprochable et pas seulement officielle, les décès survenus parmi les troupiers et les convoyeurs, tant ceux qui sont morts dans l'île qu'en cours de traversée et, après le rapatriement, dans les

hôpitaux, les sanatoriums, les lazarets et les familles ! Qui pourrait seulement donner le chiffre exact des Kabyles morts à Madagascar et depuis leur retour, au cap Matifou, où leur état de misère poignante les avait fait parquer en une rigoureuse quarantaine? Un tel relevé serait à lui seul la condamnation des organisateurs d'une expédition qui aurait produit des deuils infiniment moins nombreux, pour atteindre le but désiré, si l'on avait seulement lu ce qu'avaient coûté les croisières et opérations militaires de 1885 sur la côte de Madagascar, ce qu'avait coûté simplement le mouillage dans la baie de Diégo-Suarez. Encore cette fois ce fut le « Douloureux recommencement » aggravé par les travaux de terrassement, par le séjour prolongé dans les régions basses qu'on eût dû faire passer au vol par les troupes blanches. Qui oserait dire que demain la même erreur ne se produirait pas? Pendant combien de temps encore son fatalisme décevant rendra-t-il le Français incorrigible ?

Quelle plume, encore dolente à leur seul souvenir, osera raconter à côté du grand désastre certains épisodes non moins tristement suggestifs? Un officier découvrant, à quelques centaines de mètres du poste occupé de Marololo, un soldat reconnaissable à son uniforme, étendu près d'un arbre, avidement fouillé par des fourmis nécrophages,

un orbite déjà entièrement vidé, dont le « cadavre » lorsqu'il le pousse instinctivement du pied, répond par un faible râle « oh ! le dernier », sous le regard subitement consterné de ce témoin de hasard ; — un médecin de marine du Ponceau, avec une sollicitude émouvante chargeant lui-même sur les cacolets de pauvres dyssentériques, incapables de s'excuser de souiller son cou et ses épaules de leurs déjections sanglantes ruisselant le long de sa veste cachou ; — un petit chasseur à pied rapatrié descendant péniblement de sa voiture pour y installer, à sa place, le coolie chargé de la diriger qui vient de tomber défaillant sur le milieu du chemin, le conduisant jusqu'à l'étape de la cote 700, où, après avoir constaté avec surprise le décès du Kabyle, il s'affaisse, mort lui-même, victime touchante d'un dévoûment deux fois inutile ; — à Andriba, faute de bras, 18 cadavres entassés pêle-mêle dans une fosse commune; le lendemain 14 enfouis dans les mêmes conditions ; — aux alentours de ce même poste, un officier inspectant la campagne, attiré par une odeur fétide auprès de quelques cagnas isolées, y pénétrant, l'œil inquiet, et trouvant dans chacune d'elles deux ou trois cadavres insoupçonnés de convoyeurs, gisant côte à côte, rapprochés même dans la mort ; — des malades et éclopés, abandonnés par la colonne volante continuant, elle,

sa marche, indifférente au sort des traînards, retrouvés massacrés sur la route, de distance en distance, la plante des pieds invariablement brûlée ; — un marsouin à deux brisques renvoyé également sur l'arrière, soucieux d'échapper aux supplices infligés par les rôdeurs Howas à nos soldats, (celui-là avait encore la force de tenir à la vie) se terrant toute la journée, immobile et muet, dans la brousse, les champs de patate ou de manioc, et la nuit rampant prudemment vers Andriba, tout en se nourrissant de racines, (longue odyssée de quinze jours d'angoisse ! » — les tués d'Andraisoro horriblement mutilés : têtes sciées et séparées du tronc, (quelques-unes emportées comme des trophées par les ennemis) : membres amputés (l'on retrouvera la cuisse d'un français dans la galerie du palais de la Reine) ; ventre ouvert portant une chandelle plantée en son milieu ; — longtemps après la prise de Tananarive, lors du recensement fait par l'artillerie, encore près de Marololo, sous un fouillis d'épaisses lianes leur constituant un noir tombeau, la découverte de deux voitures Lefebvre contenant, la première un, la seconde deux cadavres, perdus là depuis plus de six mois, etc., etc., etc.

Ah ! le triste rôle de l'historien consciencieux documenté et impartial, de l'expédition de 1895 !

Puissent ces pauvres lignes, reproductrices fidè-

les de la vie de nos soldats et de leurs auxiliaires dans l'Ile Meurtrière, intéresser les survivants, trop rares, qui en sont revenus — émouvoir les parents et les amis de ceux, trop nombreux, qui ont péri là-bas ou en sont morts depuis — éveiller l'attention des amis de la vérité, des organisateurs de nos futures campagnes coloniales, des parlementaires qui auront à les discuter, avant de leur donner une approbation ou une désapprobation ! Des expéditions aussi meurtrières que celles de 1895, des hécatombes aussi lamentables que celles de Madagascar seront-elles encore possibles par le vote aveugle ou aveuglé des Chambres, par le dédain, l'oubli ou l'ignorance de l'histoire navrante de nos guerres coloniales ? Puisse enfin luire le jour où les gouvernants comprendront que toutes les nations, même les moins civilisées, les moins guerrières, les plus faibles, aspirent à la vie, au droit d'exister, au maintien de leurs frontières ; que le sang ne lave pas l'outrage réel ou prétexté ; que la guerre est un des grands obstacles au bonheur social déjà si difficile à conquérir ! Le temps est-il encore loin où les différends entre nations se régleront pacifiquement par des tribunaux aussi impartiaux que possible et non plus par des duels d'armées ou de peuples qui ne donnent pas la victoire toujours, bien s'en faut, aux plus justes, aux plus courageux, aux plus héroïques, où le

succès est parfois plus chèrement et douloureusement payé par le vainqueur que la défaite par le vaincu ?

Pau, le 10 juillet 1903.

Médecin-Major J. DARRICARRÈRE.

AU PAYS DE LA FIÈVRE

I

A bord du « Shamrock. »

5 février 1895.

Tandis que les turcos s'installent à bord, les officiers du 3e bataillon prennent possession de leur cabine. A l'exception du commandant qui, en qualité d'officier supérieur, est seul dans la sienne, les autres sont par quatre. Grâce sans doute aux précautions adroites du Dr Beigneux, ancien médecin de marine, celle qu'il occupe depuis le départ de Toulon ne recevra que le garde d'artillerie Michon, arrivé de Bône avec nous, qui semble devoir faire un camarade des plus gais, et l'aide-major du bataillon. Officiellement embarqués à la date du 5 février, tous déjeunent à bord. A une heure les officiers descendent à terre pour accepter le vin d'honneur offert par la municipalité. Tout Philippeville est déjà là pour les derniers adieux : la grande

[illegible]
elle-même ne lui est pas un obstacle : tout[illegible]
[illegible] sont prises d'assaut ; les mâts, le[illegible]
[illegible] les uns de groupes humaines p[illegible]
[illegible] (nulle difficulté pour se[illegible]
passage à travers la foule et arriver à la C[illegible]
[illegible] pourtant tout proche où est dressé,[illegible]
[illegible], un immense buffet éclatant de blanche[illegible]
[illegible] de la part de ces braves gens
[illegible] qu'ils voient à peine depuis huit
qu'ils ont honorés d'un accueil inoubliable ! [illegible]
[illegible] par approcher de l'estrade, occ[illegible]
le conseil municipal au entier et les grands c[illegible]
[illegible] de se lever, toutes les voix tomb[illegible]
un religieux silence. Au nom de la ville et a[illegible]
[illegible] aux premiers partants pour Madaga[illegible]
souhaits les plus sincères, auxquels répond le gé[illegible]
[illegible] en termes très éloquents. Les appl[illegible]
[illegible] de la foule sont le signal de[illegible]
[illegible] de sympathie affectueuse : les verres [illegible]
[illegible] en une confusion douce ; des mains se
[illegible], inconnues, jamais encore ne s'étaient renco[illegible]

embrassent à leur tour. Le brave docteur Vialaneix m'enlace comme un frère qu'on craint de ne plus revoir. Des bravos et de nouveaux applaudissements éclatent tout à coup; c'est le grand Royer qui, correctement découvert, sur un signe d'assentiment, vient d'embrasser une charmante jeune fille. Tandis que l'on pare à démarrer, le général de La Roque, du milieu du pont adresse aux tirailleurs, en leur langue, quelques phrases d'encouragement; il leur lit ensuite une lettre du muphti de Constantine les autorisant à renvoyer le jeûne du Ramadan à leur retour en Algérie. Il est applaudi à outrance par les turcos, puis, s'approchant des officiers, il leur tend à tous la main « A revoir, messieurs ! » et descend à terre en toute hâte. Il était temps, la manœuvre est terminée. Le *Shamrock* s'ébranle; les mouchoirs s'agitent vers le large, sont ramenés sous les yeux; toutes les femmes, tous les enfants, plusieurs hommes pleurent. Tant que le navire est en vue, les mains se tendent vers lui et les cris d' « au revoir » d'une population qui ne nous a pas ménagé ses sympathies. Tous garderont une reconnaissance profonde pour ces généreux Philippevillois qui semblaient tenir à cœur d'augmenter dans nos âmes les impressions suffocantes de la patrie quittée sans certitude de retour. Vivement ému par le spectacle troublant auquel je viens d'assister, je m'affaisse sur ma couchette et demande en vain à la lecture un répit à l'émotion qui m'a si fortement ébranlé. Enfin la cloche appelle, et la diversion, imposée par la causerie forcée avec des voisins encore inconnus, dissipe peu à peu mon angoisse. Je fais, en dînant, la connaissance plus particulière de mes deux voisins : le docteur Lecœur, un des médecins du bord et l'adjoint du génie

Bouchelot, embarqué à Toulon, qui me produit la meilleure impression. Après le dessert, le docteur Raffaëli, également médecin du bord, tire une pipe de sa poche; le capitaine d'infanterie de marine Dudouis s'étonne que « le sabot » continue à marcher encore et prophétise pour bientôt une avarie quelconque au *Shamrock*. Les nouveaux arrivés se présentent aux officiers du bord autres que le capitaine de frégate Liotard, qui partagent notre table, au lieu de s'isoler dans leur carré. Le commandant de son côté prend ses repas avec le général Metzinger et tous les officiers supérieurs. Plusieurs des passagers semblent déjà familiarisés avec la vie du bord ; ce sont des officiers de marsouins, embarqués à Toulon eux aussi, et tous destinés au régiment colonial (tirailleurs malgaches, volontaires de la Réunion). Ils pestent contre la lenteur du transport, assez discrets sur l'histoire de leur traversée de France en Algérie.

6 février.

La nuit a été on ne peut plus calme, la marche du bateau très régulière. Du pont du bâtiment qui nage au milieu d'une mer calme et azurée, successivement l'on devine sur tribord : Bizerte, le cap Bon, Pantellaria (ancienne île de Calypso) enfin sur bâbord, dans la nuit, Malte. Durant toute la journée il a été si souvent fait allusion à la traversée de Toulon à Collo que je prie un des passagers de vouloir bien, s'il croit pouvoir le faire, me donner quelques détails sur la tempête qui a failli perdre le transport corps et biens. Il me demande la permission de regagner quelques minutes sa cabine et me remet un carnet : « Lisez plutôt et copiez, si vous

[redacted]

avez l'intention, comme on le dit, d'écrire votre journal. Vous pourrez y ajouter ainsi le récit des premiers jours du voyage. Il est sincère et franc ». Je le remerciai et transcrivis à peu près mot pour mot :

Le 25 janvier, par un temps brumeux et un violent mistral, le *Shamrock*, grand-bateau-hôpital de l'Etat, mouillait, retenu par ses ancres, en rade de Toulon. Il avait été désigné pour transporter à Majunga les premières troupes du corps expéditionnaire, l'hôpital numéro 1, les pièces du wharf destiné au port de débarquement. Le départ était fixé pour deux heures de l'après-midi ; de là il filerait sur Bône, pour y prendre le 3e bataillon de tirailleurs algériens. Vers midi, la rade présentait, en ce point, une animation extraordinaire. C'était un va-et-vient incessant de canots et remorqueurs transportant des troupes et des chargements. De véritables grappes humaines, s'accrochant aux coupées, allaient s'engouffrer dans les flancs du navire, tandis que les treuils et les palans déposaient, en un bruit assourdissant de choc de ferrailles, un abondant matériel arrivé en retard. Des ordres affolés, des commandements irrités indiquaient les prévisions erronées, les combinaisons mal conçues. Des caisses énormes, des bouées monstres, des bigues, des poutrelles, des cornières de plomb, des barils de boulons, des éléments d'appontement encombraient le pont et les coursives. Les matelots, sous l'œil vigilant des chefs, attachaient, fixaient à la hâte. On n'avait plus que cinq minutes. Déjà les canots et remorqueurs s'éloignaient du navire, pour ne pas gêner la manœuvre du *Shamrock* lorsqu'un contre-ordre, transmis par le sémaphore, ordonne de retarder le départ jusqu'au 26 à midi et de continuer l'embarquement du

matériel. Canots et remorqueurs se rapprochent et le travail continue. Le bateau est chargé à couler ! Qu'importe ? La Rue Royale a enjoint de charger, on charge. Au même moment on entendit le second prononcer ces mots : « Ceux qui ordonnent de charger ainsi ne savent pas les responsabilités qu'ils encourent ; il semble qu'ils prennent toutes les dispositions nécessaires pour que nous fassions un trou dans l'eau. »

Le lendemain 26, à midi, suivant l'ordre parvenu la veille, tout l'équipage était au poste d'appareillage. Quelques instants avant l'heure fixée, il est encore télégraphié de surseoir au départ ; le *Shamrock* d'ailleurs, au lieu de se diriger sur Bône, comme il en avait reçu primitivement l'ordre, irait relâcher à Philippeville.

Le 27, à sept heures du matin, il est enfin ordonné de partir. Le temps est splendide, la mer relativement calme, quand le transport sort des passes de Toulon. En route pour Philippeville, puis Majunga ! Des hourrahs saluent le S[illegible] au passage, poussés par l'escadre de réserve [illegible] les futurs vainqueurs [illegible] eux, les petits [illegible] semblent [illegible] le cœur [illegible] la France. La [illegible]

moins fiers devant les angoisses du mal de mer. Les tables du salon déserté reçoivent à peine quelques vieux loups de mer obligés de satisfaire leur appétit avec des conserves et des fruits, toute cuisine devenue impossible. Par suite de retards difficiles à concevoir, le navire qui aurait dû toucher à Philippeville à quatre heures était, à l'heure indiquée, à plus de cent milles de ce port. Pour éviter les dangers d'une entrée de nuit, le commandant Liotard fixa l'arrivée au lendemain matin.

Dans la nuit les soutes et la machinerie sont inondées ; il s'est produit une voie d'eau. Les feux tous éteints, le navire, incapable de se diriger, devient le jouet de la tempête, livré tout à sa merci. Le *Shamrock*, ses pistons désormais muets, se place parallèlement à la lame qui le bat sans relâche, inonde ses cabines par les hublots mal fermés. Dans le roulis épouvantable, le matériel sur le pont et les coursives se livre à une sarabande infernale. Les bouées, leurs amarres rompues depuis longtemps, roulent, frappant les bastingages en des détonations sourdes ; en même temps les lourdes pièces de l'appontement, faisant bélier, sapent les parois du navire, cherchant à l'éventrer. La nuit se continue aussi lugubre.

Le 29, le jour apparaît blafard, sinistre, dévoilant entière l'horreur de la tempête. Tous les éléments se sont déchaînés dans une alliance menaçante : tonnerre, éclairs, vent, grêle. Le *Shamrock* leur répond par les coups sourds et répétés du matériel désarrimé, par les craquements sinistres prolongés dans toute sa membrure. Le roulis s'accentue, noté par une inclinaison de 32° du pendule affolé. Nul passager ne peut se tenir dans la position verticale ni rester en place,

sans accrocher un objet fixe à portée de la main. U des médecins du bord, oubliant un instant cette pr caution, est lancé le long des banquettes et va s'y br ser deux doigts. On le relève couvert de contusion — A huit heures du soir, la voie d'eau est aveuglé On s'efforce de rallumer les feux, car on sait que terre est proche ; mais il y a encore trop d'eau da la chaufferie; les appareils Thirion ne peuvent fon tionner obstrués par les escarbilles. Tous les homm de l'équipage sont sur les dents; les officiers reçoive l'ordre d'actionner la pompe « Royale », seule disp nible. Jusqu'à dix heures on pompe avec l'énergie d désespoir, ignorant de ce qui se passe dans la mach nerie. Le commandant et les officiers du bord, att chés par des cordes à la passerelle, disparaissent tout moment sous les paquets de mer. Alors presq tous les passagers se traînent en rampant jusqu'à le cabine, attendant le dénouement fatal. — A minuit, commandant fait donner l'ordre à tous les officiers pass gers de monter sur le pont, leur annonçant que le navi est en perdition. « Tout le monde sur le pont ! » o dre effrayant qui précède le « Sauve qui peut ! » U lieutenant d'infanterie de marine, en proie à un mal d mer insurmontable, se contente de répondre : « Je n bouge pas, l'eau viendra me prendre dans ma co chette. » Le général, terrassé par le même mal, s'e fondre au pied du mât d'artimon. Dans la couvertu qui le garantit des embruns on n'aperçoit qu'un ké brodé qui émerge ; il se contente de dire au matel qui l'accompagne : « Avertissez-moi, quand le mome sera venu. » D'autres, réfractaires au mal de me comptant déjà deux ou trois naufrages, dont le docte Raffaëli, peuvent encore, tout en se cramponnant, fum

leur dernière pipe, craignant de ne pouvoir la finir. Le moment devint critique : à bâbord le feu vert de Collo, à tribord le feu rouge du cap Boudjaron. Devant soi, derrière les ténèbres épaisses tous devinent la terre, la terre impitoyable avec ses falaises taillées à pic, sans aspérités où s'accrocher, sur lesquelles dans quelques instants le navire va fatalement se briser. Les visages sont livides, l'émotion profonde. En face de la mort certaine, imminente, là tout proche, les passagers silencieux et sombres, accroupis dans les coursives ou accrochés aux bastingages, se sentent impuissants contre les éléments en fureur ; les officiers du bord, toujours attachés à la passerelle continuent à donner les ordres avec un sang-froid admirable. Les feux des phares, yeux du monstre fixant sa proie, se rapprochent avec une rapidité vertigineuse. Pas un mot ne s'échappe des lèvres de ces hommes qui vont dans un moment, tous, aller s'écraser contre les rochers inébranlables ; les cœurs hâtent leurs derniers battements, les mains glacées se crispent dans leur ultime étreinte, un bourdonnement assourdit les oreilles, l'image des êtres chers fuit devant les yeux du rêve, c'est... Un bruit, tout à coup, un bruit sourd, un bruit régulier, un bruit connu se fait entendre. La machine est en marche ! crient toutes les poitrines soulagées de leur poids immense. C'était bien elle. Après des efforts inouïs, les chauffeurs, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, habilement dirigés par l'officier mécanicien Fombaron, avaient réussi, au moyen d'étoupes et de pétrole, à rallumer les feux, à obtenir une pression suffisante pour le fonctionnement de la machine. C'était le salut ! A deux heures du matin, le *Shamrock*, sous une conduite habile, doublait le cap de Collo et

jetait l'ancre dans la rade du même nom, désormais à l'abri de la tempête qui faisait rage au dehors. Au même moment, le commandant fait savoir que le navire est sauvé. Avec une joie facile à comprendre, officiers du bord et officiers passagers, marins du bord et soldats embarqués, peuvent enfin songer à s'alimenter et à jouir d'un repos inespéré. Le docteur Raffaëli jette un regard complaisant sur sa pipe. Il la fumera encore.

7 février.

Des voix gémissent et des portes claquent ; le mal de mer et le roulis. Nous sommes en pleine grande Syrte, toujours agitée, particulièrement remuante aujourd'hui. En plein dîner le piston s'arrête. Encore en panne! un vrai sabot! répètent plusieurs voix après le capitaine Dudouis. Pendant deux heures on recourt à la voile qui nous permet une vitesse, une lenteur de quatre nœuds. Puis l'on repart à onze. On interroge le mécanicien principal remonté de la chaufferie. « Rien, messieurs, un tuyau qui a crevé. »

8 et 9 février.

Une vraie mer d'huile. Une nuit incomparable.

10 février.

A dix heures, sur bâbord, l'avant du bateau est décoré, pour la messe, de drapeaux tricolores. Vers midi, devant nous, des murs éclatants de blancheur annoncent Port-Saïd ; à trois heures le *Shamrock* y jette l'ancre, tout près d'un bateau russe. Ce sont aussitôt des cris de : Vive la France ! auxquels répon-

[redacted]

dent ceux de : Vive la Russie! Les turcos ahuris se demandent si les Français ne sont pas fous; ils ignorent l'alliance. Des barques fourmillent déjà autour du bâtiment, montées par des formes absolument nues, criant : A la mer! à la mer! On leur jette des pièces blanches de monnaie qu'ils vont chercher en plongeant et ramènent entre leurs dents, tout comme un chien. Les visites aux divers bateaux mouillés faites et rendues, autorisation est accordée aux officiers de descendre à terre. A l'Alhambra, quelques petits camarades attirés à la roulette se font naïvement détrousser. Une maison de jeu, déguisée sous l'appellation de casino, postée en face du mouillage, tout à portée de la main pour dépouiller ceux qui vont aux Indes et encore mieux ceux qui en reviennent. Dans la salle de concert, une trentaine de femmes autrichiennes et valaques, sous la direction d'un homme, à la fois chef d'orchestre et directeur de la bande, attaque la Marseillaise. puis l'hymne russe, dès notre entrée. Tous se lèvent et se découvrent ; les étrangers attablés dans la salle en font autant.

Ce qui frappe tout d'abord dans le moderne Port-Saïd c'est, avec le mouvement de son port, l'aspect commercial de la ville neuve. Cette dernière, habitée par une population essentiellement cosmopolite, se compose d'édifices très élevés, à balcons nombreux, un à chaque étage, qui sont soutenus par de simples colonnes de bois peintes en rouge. Des terrasses remplacent le toit. Constructions légères, comme si elles avaient été provisoirement construites dans une hâte fébrile de se remplir d'or. Les pas, dans toutes les rues, sont ralentis et étouffés par le sable. De tout jeunes garçons à la mine efféminée, au geste provocant, tirent par la

manche les nouveaux débarqués aux cris de « photographies absintes ! » ils veulent dire « obscènes » et cherchent à les entraîner dans des magasins aux vitrines peu décentes, aux arrière-boutiques ostensiblement pornographiques. De longues voitures à deux roues, mal suspendues portent des groupes tacites de femmes, vêtues de couleur sombre, le visage recouvert d'un voile noir retenu à la coiffure par un crochet en buis ; quelques victorias promènent dans les rues tumultueuses des masques à couleurs voyantes (nous sommes en carnaval) allongés dans un nonchaloir impudique ; un gamin aux paupières cerclées de blanc, demande l'aumône, en tendant la main au baschich d'un air miséreux parfaitement joué. Des hommes, le séroual dissimulé sous une longue gandoura foncée, circulent les uns à pied, les autres sur de grands ânes. Plusieurs coiffés du turban et allongés sur des nattes hument le parfum du café turc, puis aspirent le chibouk ou le narghilé. Plus loin la ville arabe montre ses constructions basses, aux fenêtres minuscules garnies d'un treillis de couleur brune leur donnant des airs de confessionnal où le soir se chuchotent des aveux sans doute coupables. De petits troupeaux de chèvres en parcourent les rues sinueuses et malpropres, conduits par un enfant qui les gourmande de son fouet.

Après le dîner pris à bord par la plupart, tout naturellement on regagne l'Alhambra où un jeune homme quelque peu chauve se présente comme officier de la marine russe ; toutes les mains se tendent vers lui, prennent les siennes empressées. On boit à la nouvelle alliance, on écoute à nouveau les hymnes russe et français soulignés des cris : Vive la Russie ! vive la France ! Au moment où la troupe s'apprête à

attaquer la « Vague », notre aimable commissaire, Le Bellégou, fend la foule et gracieusement sollicite l'honneur de la direction du morceau. Quand, au bout de quelques mesures, il a réussi, non sans peine, à imprimer une allure moins calme aux trop lentes exécutrices, il saisit un violon et entraîne l'orchestre dans sa fougue avec une maëstria rare, aux applaudissements frénétiques de toute l'assistance. Puis galamment il offre son bras à la quêteuse ; avec un air de pudibonderie effarouchée elle s'empresse de le refuser. Tous regagnent ensuite le *Shamrock*, accompagnés par l'officier russe. Il est minuit. Ville bizarre que Port-Saïd où le voyageur croit peut-être trouver un cachet oriental et où il rencontre de hautes constructions européennes, maisons de rapport exclusivement affectées au commerce dont elle est née ; cité neuve, factice, sans note originale, ouverte au progrès cupide, ne rappelant en rien la ville confinée dans le culte du passé, les contemplations de la nature et la fidélité aux vieilles traditions. Port-Saïd, ville orientale, est le contre-sens et la calomnie la plus criante à l'Orient ; c'est une rebelle, une hérétique.

11 février.

A dix heures, le *Shamrock* est en plein canal de Suez. Le canal de Suez ! mots pleins de souvenirs, évocateurs d'une œuvre colossale, destiné dans l'esprit du « Grand Français » à augmenter le bonheur du monde et presque complètement accaparé par un seul peuple. « *Aperire terram gentibus* » tel est en effet l'autographe signé : de Lesseps, que ce dernier adressait un jour, à son propos, à mon ami Alfred Rocas, du

Crédit foncier d'Alger. De ce travail surhumain le canal ne donne aucune idée, rien ne semble moins grandiose. Le transport avance doucement, râclant parfois le fond, de neuf mètres seulement, dans un frottement commotif (il est si chargé !), stoppant souvent pour se garer et s'amarrer pendant la marche, en sens contraire, de navires anglais venant des Indes, nombreux sur la ligne. Deux bateaux ne peuvent avancer en même temps. C'est d'abord en entrant : à droite le lac Menzaleh, longue et large surface miroitante où des milliers d'oiseaux, canards et flamants, pêchent en lignes disciplinées de tirailleurs ; à gauche le désert arabique se perdant dans la tristesse de vastes solitudes mornes et désolées. Puis partout le calme immense, partout le sable monotone dans sa fauve immensité plate sans soupçon de dune ; de loin en loin une théorie lente de chameaux et d'Arabes alanguis, allant droit devant eux dans une allure indifférente. Parfois sur la côte asiatique de petits groupes d'indigènes bronzés ou noirs accompagnent le bateau dans sa lente progression, mendiant dans une prière affamée du pain, des biscuits, des fruits. Vers quatre heures à hauteur des trois modestes édifices d'El Kantara, point de passage des caravanes du Nil à destination de la Mecque, le transport se gare à nouveau. C'est l'*Himalaya*, superbe paquebot anglais qui revient d'Australie, regorgeant de voyageurs dont plusieurs élégantes miss qui agitent leurs mouchoirs et envoient leurs sourires peu compromettants aux passagers. Nous côtoyons ensuite le lac Timsah au bord duquel surgit la ravissante oasis d'Ismaïlia à l'ombre de laquelle un palais en ruine pleure, dans les larmes de ses guipures mauresques que nul ne vient recueillir, la chute de l'impé-

ratrice Eugénie pour qui l'avait fait construire Ismaïl-Pacha. La nuit, une admirable nuit de traversée, chacun se rend à l'avant du pont, pour admirer le féerique spectacle du canal éclairé par la projection électrique des feux d'un réflecteur fixé à la hune de misaine, puis regagne sa cabine.

12 février.

Le transport vient de stopper. Encore une avarie? Non, il remet à un bateau-pilote de Suez le réflecteur électrique emprunté à son départ de Port-Saïd. Il fait déjà jour. Muni de la jumelle, on distingue sur la droite dans un lointain de brume grise les murs blancs de la ville se prolongeant sur l'ouest par des montagnes bleues. Plusieurs s'obstinent à y deviner les massifs par lesquels s'engagèrent les Hébreux fuyant l'Egypte, devant l'armée de Pharaon ; exode des Juifs opéré plus au sud que les précédents et qui vaut la légende du miracle de la mer Rouge, la plus naturelle des choses et très aisément compréhensible par le simple phénomène de la marée montante.

Ici le décor change. Au lieu de vastes plaines de sable et de grands lacs ce sont à droite et à gauche de hautes montagnes rocheuses, d'une nudité monotone. La chaleur n'a encore rien d'excessif, elle est d'ailleurs désormais tempérée par une longue tente qui couvre tout le pont. Dans la soirée du 12, à bâbord on aperçoit : Tor, lazaret de Suez, où quelques-uns de nos camarades de l'infanterie de marine ont été mis en quarantaine, à leur retour du Tonkin, puis le mont Sinaï.

13, 14, 15 février.

Les jours suivants, la température s'élève sensiblement et donne à supposer celle des mois d'été. Traversée banale que celle de la mer Rouge aux rives tristes, sans un brin d'herbe, dominées par des montagnes dont la teinte rouge s'accentue au coucher du soleil. Après Yembo, port de Médine et Djeddah, port de la Mecque, tous deux à bâbord, le navire s'engage prudemment entre de nombreux récifs émergeant en forme d'îlots, tous rochers volcaniques (Djébel-Teer, Djébel-Zébayer, Djébel-Zugur, etc.) plusieurs célèbres par les multiples naufrages dont ils furent les témoins. Ce même jour on passait à hauteur de Massaoua, à tribord.

16 février.

Le 16, rapprochés de la côte orientale, nous pouvons distinguer Moka. Désormais le chenal de plus en plus se rétrécit; les murailles d'Afrique et d'Asie se resserrent en un étroit canal paraissant avoir tout au plus quelques kilomètres de large : le détroit de Bab-el-Mandeb commence. Vers onze heures du soir, en pleine mer, des feux apparaissent; ce sont ceux du rocher de Périm qui barre la route des Indes à tous les navires obligés de passer sous l'œil béant de ses canons. Les relèves s'y feraient pour les officiers tous les trois mois, à la suite de nombreux suicides, concevables dans ce roc isolé.

17 février.

A six heures des voix me réveillent; nous mouillons depuis quelques heures dans les eaux françaises

[redacted]

d'Obock : « Commandant, les Howas ont quitté tous Majunga le jour du bombardement, décidés à faire le vide devant les Vasas. » Je m'allonge vers le hublot, l'ouvre, et regarde. Un croiseur est à l'ancre, d'où un lieutenant de vaisseau parle avec le commandant Liotard; c'est *le Hugon* qui déjà démarre pour la France. L'autorisation est accordée de descendre à terre. Dès huit heures, tout autour du bateau, des Somalis, des Abyssins, des Danakyls, les uns absolument nus, les autres plaqués du simple pagne, attendent sur de frêles embarcations munies d'avirons palettiformes, criant : « A la mer ! à la mer ! » en des accents cupidement sauvages. Tous transbordeurs pour la circonstance, les uns coiffés de cheveux crépus teints à la chaux et affligés d'un nez monstrueusement épaté, les autres, les cheveux plats et le nez régulièrement droit. Tous ou à peu près d'une belle couleur bronze. Avec mes deux camarades de cabine Beigneux et Michon je descends vers neuf heures. Conduits d'abord sur une mauvaise chaloupe indigène, nous continuons à dos d'homme pendant une centaine de mètres, riant à gorge déployée du vaste effet que produisent devant nous certains officiers corpulents, trop lourds pour un seul homme et que deux indigènes se sont partagés sur leur épaule, l'un supportant le corps droit, l'autre le corps gauche. Ils trébuchent à chaque pas, pliant sous le faix, se redressant d'un vigoureux coup de rein, tandis que le pauvre ballotté crie et gourmande, se cramponnant aux boucles chevelues heureusement épaisses. On se fait une idée du coup d'œil offert par un grave colonel pesant ainsi de tout le poids de ses galons et de sa digne masse sur le dos de maigres Somalis. La petite baie d'Obock encadrée de rochers contre lesquels elle

s'adosse, se termine au nord et au sud par les pointes du cap des Puits et du cap Obock. Du côté de la mer elle est fermée, sauf en un point, par deux bancs de corail nécessitant une grande prudence pour entrer dans un port aux passes suffisamment profondes. C'est là que *le Surcouf* poursuivi par un orage en Océan Indien trouva le salut — La plage offre un air navrant; derrière elle la ville s'esquisse sur un sable aride qui semble s'étendre jusqu'au pied de grandes montagnes rocheuses. Il est difficile de rencontrer sans doute un lieu aussi déshérité auprès d'une prétendue ville dont l'occupation s'explique, peut-être, par la nécessité d'un entrepôt de charbon pour nos bateaux français, charbon qui est du reste beaucoup plus cher ici qu'à Aden.

La ville comprend trois parties bien distinctes. Le quartier commerçant présente une assez large rue sableuse où viennent aboutir de courtes et insignifiantes ruelles. Les maisons réduites à un rez-de-chaussée, parfois agrémentées d'arcades, toutes couvertes d'une terrasse, possèdent une cour intérieure miséreuse et sale. Dans la plus grande pièce qui sert à la fois de cuisine et de chambre, des hommes sont assis sur de petits sièges grossiers en des poses de flânerie. Les adultes peu vêtus, les enfants complètement nus jouent dans la rue. — Le quartier administratif fortifié (ô cruelle ironie!) est séparé du précédent par un petit fossé: il contient: le palais du gouverneur, assez mal compris, presque complètement abandonné pour Djibouti, la poste où plusieurs font une collection de jolis timbres, la tres[illegible]thèque, l'hôpital, la Caserne, les Écoles. En revenant du quartier administratif au village [illegible] rencontré un arbuste de la famille des euphorbes qui m'a paru représenter toute

la végétation d'Obock. — La troisième partie de la ville semble complètement réservée aux prêtresses d'Aphrodite, réparties en une dizaine de cases où elles se confineraient religieusement. Leurs habitations sont toutes fermées en ce moment ; nous viendrons dans la soirée peut-être voir les types divers de ces Vestales fidèles à leur foyer. — A une certaine distance de cette triple cité s'isole une élégante construction chinoise, c'est le pénitencier annamite construit par Soleillet à l'emplacement d'une ancienne factorerie. — Sur les conseils de camarades, nous allons nous rafraîchir chez Mérignac par d'excellents sirops où nagent des blocs de glace provenant d'une fabrique voisine. Puis sur le dos de Somalis, qui se battent pour nous servir de bêtes de somme, nous regagnons le bord, pour déjeuner et siester.

Vers quatre heures je redescends seul, désirant faire une exploration de la campagne où l'on a décrit les arbres noirs prolongeant « leurs grands bras sur un sol éclairé des tons éclatants du soleil, les puits creusés dans le lit principal du torrent, entourés de grands acacias, les hérons à aigrette blanche, les mimosas, etc... » Beigneux me conseille de ne pas m'aventurer trop loin, puisque je descends sans revolver. En 1888, me raconte-t-il, des matelots du « Pingouin », envoyés en corvée d'eau à plusieurs kilomètres, avaient été assassinés par des indigènes restés introuvables ou impunis. La chaleur humide est accablante, je retarderai mon excursion. Je reviens dans le village des cases, si tranquille dans la matinée. Des négresses informes dorment ou sont accroupies sur d'épaisses nattes devant leur porte fermée. A mon approche, les plus timides, poussant des cris d'effroi, vont se barricader

dans l'intérieur de leur demeure. Les plus courageuses dressent la tête ahuries, le regard hébété, la bouche grande ouverte ; corps fortement charpentés, cheveux crépus parfumés d'huile rance, dents éclatantes de blancheur, le cou entouré de colliers surchargés de verroteries grossières et de bibelots d'un goût horriblement criard. Plus loin des Abyssines font les cent pas devant leur case, nullement alarmées à l'approche du blanc. Malgré la teinte cuivrée de leur visage, elles n'offrent aucune affinité avec leurs peu accueillantes voisines; rien chez elles, au physique comme au moral, ne rappelle le nègre. Le corps svelte et élancé, les traits fins et réguliers, la lèvre presque mince, l'abord aisé, le sourire gracieux, l'air enjoué, plus de circonstance ou de profession. Leurs cheveux courts, secs, nullement odorants, sont assujettis autour des tempes et sur le front par un petit filet semé de loin en loin de minces et gentils coquillages et de grains jaunes : des bracelets de corail enserrent leurs poignets aux attaches fines ; une étoffe de couleur claire, serrée à la ceinture, constitue sans atours la robe unie, allongée jusqu'à terre. Rien dans leur démarche élégante et souple, rien dans leur regard aimable ne laisse soupçonner l'effronterie ou la provocation : on dirait des jeunes filles dignes du plus profond respect. — Les projets d'exploration du paysage d'alentour s'évanouissent dès mes premiers pas : tout annonce un isolement vide de sensations agréables, une nature ingrate et morte. Retournons chez Mérignac.

La terrasse du café-restaurant sur la mer est toute occupée, la salle comble. Quatre ou cinq capitaines de marsouins s'y entretiennent avec une jeune et jolie Française, en élégant costume de ville, la tête gracieuse-

ment parée d'un chapeau de paille claire des plus suggestifs ; c'est la femme de l'entrepositaire du charbon. Parlant sans la moindre émotion apparente, toute fière d'être le point de mire des officiers, satisfaite sans doute des compliments outrés qu'elle était venue y chercher très certainement. Il est improbable qu'elle fasse ses visites quotidiennes à madame Mérignac dans une tenue aussi correctement gênante. Pour faire son petit effet, elle avait compté plus sur les charmes de son tailleur que de son esprit. Les hommes sur ce point ne sont-ils pas presque tous femmes ? Quand nous remontons à bord, on nous apprend que le départ est fixé pour le lendemain à trois heures du soir. Le commandant vient de recevoir la dépêche ministérielle l'autorisant à quitter les eaux d'Obock et à poursuivre sa route. C'est là une formalité de rigueur chaque fois qu'un bâtiment de guerre mouille dans un port francais. Au dernier moment ne va-t-on pas nous donner l'ordre d'embarquer les mulets abyssins dont une commande a été faite à Ménélick ?

18 février.

Sans regret, nous quittons notre colonie africaine, nageant désormais en plein golfe d'Aden. A cinq heures le bateau stoppe : Ah ! le sabot ! soulignent quelques marsouins. Mais non ; c'est un simple tuyau crevé. Au bout d'un quart d'heure, il repart timidement. A dix heures, nouvel arrêt plus long cette fois ; simplement une bielle qui s'est chauffée à blanc. Parviendrons-nous en terre promise ?

19 février.

Journée idéale. Vers le soir plusieurs arrêts coup sur coup, nous tirent du rêve pour la réalité seule vraie. « Oh ! le sabot ! »

20 février.

La machine timidement atteint une vitesse de six nœuds qu'elle ne peut dépasser, pendant plusieurs heures.

21 février.

Le *Shamrock* longe le bord septentrional de la presqu'île des Somalis. Le rivage au bord duquel se tiennent quelques petits bateaux à voile, guetteurs du naufrage lucratif, pilleurs d'épaves, se continue en une terre de sable par endroits soulevée de dunes, dominée de hautes montagnes rocheuses. Tous les yeux sont fixés sur l'avant, fouillant un air à l'apparence limpide, à la recherche du perfide Ras-Asir ou cap Gardafui. Le bateau ralentit sa vitesse pour permettre de plus longtemps regarder encore, le commandant de la dunette scrute lui-même l'horizon. C'est que la pointe de la péninsule est souvent dissimulée sous un brouillard laiteux, même par un ciel serein, qui trompe les plus expérimentés capitaines et les fait courir droit à une perte certaine. C'est là, suppose-t-on, que sombra corps et biens le *Renard*, dont nulle voix ne survécut pour dire comment il avait péri, dont nulle épave retrouvée ne put jamais révéler le lieu ni le genre de disparition. Les Somalis de la côte sans doute pourraient le dire, qui probablement assistèrent

[redacted]

ou contribuèrent à son naufrage. Malheureux légionnaires revenant du Tonkin et regagnant la France, pour qui nul registre mortuaire ne porte la notation d'une date, d'un lieu de mort! Rubrique navrante de « Disparus » d'un vague déconcertant et lugubre, laissant à la famille attristée une trop pâle lueur d'espoir que le retour ne viendra jamais réaliser, imprécise indication, source d'un deuil affreusement douteux, aux incertitudes peut-être plus poignantes que la plus dure réalité ! Mais le voilà devant nous avec sa pointe menaçante, s'allongeant pour mieux barrer le passage. Afin de plus sûrement l'éviter nous obliquons vers Sokotra. La manœuvre s'exécute lente, presque insensible, dans un silence impressionnant qui attend, pour se rompre, le danger sûrement évité. Enfin le cap est doublé et désormais nous allons voguer la pointe vers le sud en plein Océan Indien ; puissions-nous n'y pas rencontrer un périlleux vent de mousson ! A bâbord l'infini, à tribord la côte orientale des Somalis ; plus loin une autre pointe, celle du cap Ras-Hafun, puis avant dîner les chaînes du Medjertin.

22 février.

A l'heure du point, sur tribord, se dressent les côtes rocheuses des Barr-el-Khazaïn. La navigation de l'Océan enchante plusieurs passagers qui la préfèrent au cours de langue malgache que veut bien continuer chaque jour, dans le salon, le capitaine d'infanterie de marine Dubois. Le soir au dîner, le second du bord, notre président, annonce que le révérend père « la Ligne » dépêchera demain son astronome pour aider le *Shamrock* à exécuter sans crainte le pas-

sage de l'Equateur. « Il en a bien besoin, ce sabot, » ricane un jeune sous-lieutenant. « Allons, tant mieux! » ajoute en face de moi la voix ironique du charmant capitaine Dudouis, mais dont le *Shamrock* n'a pas les sympathies.

23 février.

A midi, tous attendent sur le pont, même les Tonkinois qui ne franchissent pas l'Equateur. « Le voilà! Le voilà! » exultent quelques jeunes soldats. Du haut du grand mât de hune descend par les cordages l'astronome annoncé la veille, grotesquement vêtu, accompagné de sa femme encore plus ridicule. Il fait le point, armé d'un gigantesque sextant, dont sa compagne inscrit les indications sur un cahier de bord; termine, s'interrompant souvent pour boire, par un discours idiotement filandreux sur les dangers du passage de la Ligne et des offres de service que tous acceptent.

24 février.

A huit heures exactement nous sommes à l'Equateur, à égale distance de Djira au nord, de Djumbo au sud. Chacun sous sa serviette trouve un programme de la fête. Le baptême sera donné aux catéchumènes sur le coup de deux heures. Cérémonie très connue, profondément burlesque à laquelle presque tous se soumettent, sans doute pour garder un souvenir palpable de leur voyage. Appel, par un commissaire, du néophyte, immédiatement empoigné par deux gendarmes qui le conduisent auprès d'une chaise, le maintiennent assis tandis que trois barbiers tour à tour le savonnent, le

rasent avec un grand couteau de bois, le barbouillent de poudre de riz. Pour compléter sa toilette, ils le renversent dans une immense bâche en toile remplie d'eau salée. Il nage et tâche de s'en tirer, malgré le jet vigoureux d'une pompe manœuvrée par quelques matelots. A la sortie du bain, moyennant une généreuse offrande, on remet à l'élu son extrait de baptême.

ROYAUME DE L'ÉQUATEUR

ACTE DE BAPTÊME

Nous, archevêque Révérend du Royaume de l'Equateur, certifions avoir administré le baptême des eaux saturées des Tropiques à Monsieur J. Darricarrère, médecin aide-major de 1re classe du 3e tirailleurs, le jour du passage du *Shamrock* dans les Etats Mystiques de Sa Majesté, notre vénérable Père la Ligne.

Le catéchumène était assisté de son parrain Requin, dit Marteau et de sa marraine, demoiselle Epinoche.

Fait en notre vaste aquarium, le 24 février 1895.

Bec-Salé.

Enregistré au secrétariat :

Cachalot.

Au haut de la page un trident; au-dessous une enseigne « Royaume de l'Equateur » tenue par une baleine d'un côté, un mathurin de l'autre; à cheval de chaque côté du titre un singe dirigeant un jet d'eau vers une cuve d'où émerge une tête. Au bas, pour légalisation, un cachet avec ces mots en exergue : « Royaume de l'Equateur, mer des Indes » et comme

empreinte un bateau en mer sous une ligne tracée sur un ciel nuageux.

Quelques instants après, le lieutenant Sancery grimpe au grand mât de hune, ajoutant à son diplôme de Joinville celui de gabier. Un gros lieutenant indigène Eutmam ben Abdallah qui veut égaler le « roumi » est, au milieu de son ascension, saisi à bras-le-corps par deux marins qu'il ne voyait pas, qui lui défendent de monter. Il prétend en avoir le droit tout comme un officier français, commande, menace. Les marins le ligotent aussitôt, aux rires des bons turcos. Il est là depuis dix minutes, la risée de tous, ne comprenant pas que la délivrance doit se solder, quand le général Metzinger envoie deux pièces de cinq francs aux matelots qui, moyennant cette rançon, rendent la liberté au pauvre prisonnier.

Après le dîner un Chat-Noir est organisé où un infirmier de l'hôpital n° 1 se fait remarquer dans un brillant air de ténor; puis c'est le tour d'une jolie jeune fille qui se fait bisser dans un morceau de soprano. N'était l'absence de toute femme à bord, l'illusion eût été complète. C'était encore le même infirmier. Une quête très généreuse est faite pour l'Œuvre des Naufragés; le régisseur Royer reçoit des félicitations de tous quand il nous rejoint.

25 février.

La mer garde son calme, mais de nombreux nuages nous dotent d'une chaleur pénible qui donne à deviner celle de la saison hivernale à Madagascar. A l'heure du point nous sommes entre Zanzibar à tribord, les Iles Amirautes et les Seychelles à bâbord.

[redacted]

26 février.

Vers dix heures une île assez grande, à l'aspect riant se déroule à bâbord ; c'est l'île d'Aldabra dont le gouverneur, un nègre, nous fait saluer d'un pavillon aux couleurs britanniques. Après le déjeuner, une seconde île, de moindre importance, apparaît : l'Assomption. Il serait possible de terminer demain le voyage, mais en vertu de son principe de ne jamais entrer de nuit dans un port inconnu, le commandant Liotard ralentit la marche du *Shamrock* pour ne jeter l'ancre à Majunga que le 28, dans la journée.

27 février.

Le matin, d'assez bonne heure les îles Comores défilent successivement sous nos yeux : Moheli, Anjouan, Mayotte ou Grande-Terre. Cette dernière, la plus méridionale du groupe, produit une impression favorable avec ses montagnes assez élevées, ses forêts assez fournies séparées par des plaines luxuriantes plantées de canne à sucre. Comme, malgré le ralentissement voulu du commandant, nous arrivons encore de nuit, nous contournons la pointe méridionale de Mayotte, le cap vers le nord, puis faisant demi-tour et désormais direction sud-est, descendons le canal du Mozambique, la pointe sur Majunga.

28 février.

Nous n'allons pas tarder à arriver. Les cantines se bouclent dans une hâte satisfaite, les coins et recoins sont scrupuleusement fouillés, pour ne rien oublier. Terre ! terre ! crient tout à coup des voix heureuses,

Terre! terme du voyage enchanteur des Algériens, début prochain des exploits de nos braves turcos et de leurs peines. Le *Shamrock* entre prudemment dans la baie de Bombetoke limitée à notre gauche par la rade de Majunga, à droite par la côte de Katsépé dont les bords se profilent à merveille. A l'ombre le thermomètre marque 31°. A cinq cents mètres environ, en face d'une longue pointe de sable, le transport jette l'ancre. Dans les eaux malgaches en avant de nous mouillent quelques bâtiments de la division navale commandée par le capitaine de vaisseau Bienaimé : *le Primauget*, *le Lynx*, *la Romanche*, *la Rance*, *le Dumont d'Urville*, etc. Une vingtaine de boutres et autant de pirogues errent çà et là, quelque peu secoués par le clapotis des flots agités par leur choc avec ceux de la Betsiboka dont l'embouchure s'étale sur notre droite. Une dizaine de personnes à peine, sans enthousiasme, regardent de la plage un instant, puis repartent. C'est « le vide devant les Vasas » dont parlait le commandant du *Hugon*, le matin de notre arrivée à Obock. Derrière une longue bande sablonneuse se succèdent les habitations de la ville ; à l'ouest des constructions blanchies à la chaux, d'un étage en général, parfois deux, recouvertes de terrasses ; à l'est une longue série de cases indigènes constituant un quartier absolument à part. Derrière la ville, la limitant au nord, une colline d'une cinquantaine de mètres de hauteur, couverte de superbes manguiers, porte deux bâtiments : l'un à l'ouest surmonté d'un drapeau tricolore, le fortin des tirailleurs sakalaves, dit quelqu'un derrière moi ; l'autre à l'est, le Rowa. A bord vient de monter un commandant d'infanterie de marine, le chef de bataillon Belin, commandant d'armes de la place. Il s'entretient longuement

[redacted]

avec le général. Quelques minutes après son départ, on raconte qu'il est venu proposer de loger le bataillon dans des cases que les soldats d'infanterie de marine ont aménagées, depuis leur arrivée (16 janvier) de Diégo-Suarez. Tout serait prêt pour recevoir et abriter les hommes pendant la saison des pluies. Nul ponton n'apparaît dans le port réduit à une bande de sable. Le wharf est de toute nécessité.

Vers deux heures, par une chaleur humide, accablante, le général, vêtu de laine, débarque avec les chefs de service à la recherche d'un lieu de campement; mon médecin-major seul manque à l'appel, retenu par un mal de mer qui ne l'a guère quitté depuis Philippeville. Il en est encore très éprouvé. Deux heures apres tous reviennent en dage, s'épongeant à mouchoir que veux-tu, annonçant sur la plage la présence de cent cinquante coolies. Tous semblent désappointés; on comptait y trouver un millier environ de Sakalaves. Les Malgaches ont fait le vide devant les Vasas, le commandant du *Hugon* avait raison. A quatre heures les hommes commencent à débarquer. On les empile sur des canots empruntés aux divers bâtiments de la division navale, chargés à couler, sur des boutres réquisitionnés avec peine, où la plupart sont obligés de se tenir debout, gardant le sac sur le dos pour occuper moins de place, — et quel sac? un barda de tirailleur. Par le clapotis de la baie, chavirer serait facile; je tremble, je crains un accident que tout annonce. Mahomet a veillé sur ses fidèles; tous sont saufs, déjà partis à travers la ville. Le capitaine Rabaud, le capitaine Servant et moi sommes restés à bord où nous dînons pour la dernière fois. Mon médecin-major ne peut débarquer avec nous. Sur un youyou nous sommes ensuite conduits à un

minuscule appontement de bois où un canot peut accoster à marée haute. Les marins nous ont bientôt déposés à terre. A nous de nous débrouiller maintenant et de retrouver le camp des Manguiers. Il fait nuit noire, nous n'avons aucune lanterne. Avançant, au hasard, mais avec une prudence de tous les instants, nous nous embourbons dans une mare dont nous avons peine à nous tirer. Où aller? Errant à l'aventure au milieu des ténèbres, nous finissons par découvrir une lumière, piquons droit vers elle. Des voix nombreuses parlent bruyamment dans l'intérieur d'une grande maison en pierres. Nous appelons; c'est le cercle mixte. Pour avoir le droit d'emprunter ou d'acheter une bougie nous absorbons une consommation tiède, puis guidés par la faible lueur, grimpons à travers un sentier raide jusqu'au sommet de la colline où nous arrivons essoufflés. Il est onze heures et, malgré l'heure avancée, le camp est extraordinairement bruyant. Voici notre commandant debout sous un manguier; tout près de lui, Bonvalot est allongé sur une chaise longue, achetée à Port-Saïd pour la durée de la traversée. Tous deux m'apprennent que nul n'est capable de dormir; on est dévoré par les moustiques. Le commandant Debrou ne peut plus y tenir, il descend, pour aller chercher sa tente, jusqu'au port. Je me refuse à l'accompagner, (la grimpette est trop dure) et me jette sur le sol nu, enroulé dans mes burnous blanc et rouge de spahis que j'ai emportés avec moi pour la campagne. En un instant des légions de diptères m'assaillent; je me lève, croyant ne leur abandonner que mes extrémités inférieures; ils grimpent le long de tout mon corps, donnent l'assaut à ma tête, sonnant triomphalement une marche enragée. A côté de moi, Bonvalot harcelé

par une armée entière aussi hostile, exhale les soupirs de la lutte inégale et gémit la défaite. Des imprécations se croisent dans tout le camp; des coups sont vigoureusement assénés pour écraser l'adversaire entre deux plans solides; l'un frappe son séroual; l'autre agite son bourgeron; voilà une gifle qu'un plus courageux vient de lancer à sa joue; des ombres irritées ét rageusement parlantes se promènent sans arrêt; dans un coin des flammes s'allongent, productrices d'une fumée nullement insecticide; les soufflets pulmonaires se gonflent et se dégonflent à l'envi; les bras exécutent des moulinets vainement écarteurs; les mains repoussent comme des nageoires; et toujours les infatigables et acharnés suceurs de sang, vrais vampires, restent dans la mêlée, parcourent le champ de bataille, lançant leurs traits, piquant par ci, piquant par là, insensibles aux menaces, évitant les coups de l'adversaire, subissant sans broncher le feu de l'ennemi; toute la nuit le camp est en émoi, en proie à une agitation inimaginable; durant d'interminables heures tous, sans exception, gourmandent et maudissent ces premiers hôtes qui s'obstinent à ne pas accepter chez eux un étranger. Le premier défenseur implacable de la terre malgache aura été le moustique; il nous aura le premier déclaré une guerre sans merci, le premier livré bataille et fait couler notre sang. Que seront les autres défenseurs du sol envahi? Ne nous plaignons pas, nous avons tous demandé à venir chez eux.

II

Aux Manguiers de Majunga.

(1er-10 mars.)

1er mars.

Dès six heures du matin le clairon appelle à la visite les indisponibles : des hommes simplement fatigués par l'insomnie, meurtris par le sol et d'ailleurs fort peu nombreux. Un turco, accusant des symptômes alarmants, est seul dirigé sur l'hôpital, soutenu par deux coolies que surveille un infirmier muni d'un billet d'urgence. Impossible de le faire transporter ; le matériel sanitaire du bataillon est resté sur la plage. — Le camp présente un aspect des plus riants : les tentes grises s'allongent en lignes régulièrement parallèles sur le plateau divisé en deux surfaces à peu près égales par une route médiane ; çà et là émergent d'imposants manguiers terminés en rameaux longs et feuillus où pendent de gros fruits jaunes ; par endroits quelques baobabs remarquables par la largeur de leur tronc, aux branches s'élançant en tout sens et dont les plus

volumineuses retombent alourdies vers le sol; partout à l'entour, des herbes vigoureuses à hauteur d'homme; de tout côté l'œil est agréablement impressionné par les teintes variées de fleurs éclatantes et le chatoyant plumage d'oiseaux aux tons harmonieusement nuancés. Les indigènes du bataillon restent insensibles à ces beautés; ils ne se rappellent que leur nuit d'insomnie, leur lutte impuissante contre les moustiques. Vers l'est le plateau sensiblement s'incline, toujours couvert d'arbres, vers un petit ruisseau dont l'eau limpide est suffisamment potable; derrière lui, la colline opposée supporte un observatoire, dressé par l'anglais Knott. Dès l'apparition du jour il sert de poste d'observation à une de nos sentinelles.

Quand je regagne ma tente, Toumi apparaît traînant mon pauvre Daguet qui boite de l'arrière-main, les naseaux convulsivement dyspnéiques, reliquats encore peu rassurants du coup de chaleur qu'il a subi dans les derniers jours de la traversée. L'entrave ajustée, la provision d'orge procurée à sa bête, il songe à « son officier. » En quelques minutes ma tente est dressée, garantie de l'inondation possible par une rigole profondément et largement creusée; dans le fond le lit en X, à sa tête la cantine, au pied la sellerie. Non loin de nous s'ouvrent et se déballent les caisses de l'état-major du bataillon. Dans une promiscuité bizarre se coudoient sans gêne ni fausse honte : boîtes de sardines, bouteilles d'huile et de vinaigre, saucissons et conserves, photophores et petits pois, paquets de chandelle et coffres de sel, assiettes métalliques et caisses de beurre, boîtes de thon et bouteilles de Saint-Galmier, etc., etc. Comme la popote ne pourra pas être complètement montée dans la matinée, quelques camarades

me proposent de visiter la ville avant de demander à déjeuner au premier restaurant venu.

Tout d'abord, dès la descente de la colline, voici sur notre gauche le Rowa, vieille construction aux murs lézardés, reconnaissable à sa palissade; plus loin sur la droite une élégante case, précédée d'un petit jardin sert de logement aux officiers de la compagnie Mortreuil, débarquée à Majunga au milieu de janvier après le bombardement de la ville. Ils auraient offert la nuit dernière l'hospitalité à plusieurs officiers de tirailleurs; fort surpris d'ailleurs de voir le bataillon camper alors que des cases en quantité suffisante avaient été aménagées par leurs hommes pour le recevoir dès son arrivée. Au bas de la grimpette très rapide, crevassée par endroits et avoisinant des précipices, une immense baraque s'achève dans un vacarme ininterrompu de coups de marteau et de gémissements de scie, futur café-restaurant inspiré par un calcul logique à un jeune Marseillais récemment débarqué. Voici le village indo-européen : deux mosquées en pierre; un modeste temple protestant en bois; une pauvre église en planches; le cercle mixte (civil et militaire) surmonté d'une terrasse qui doit permettre un superbe coup d'œil sur la baie de Bombetoke et les hauteurs de Katsepé : quelques maisons en pierre à un ou deux étages réservées à l'état-major de la brigade, à l'hôpital colonial, à la Trésorerie et à la Poste ; les habitations du vice-consul anglais Knott, du négociant français Garnier, des gérants de la maison Mante frères, etc... Les maisons occupées par les Indiens (tous commerçants, plusieurs fort riches,) sont en pierre ou pour le moins en pisé ; quelques-unes de leurs portes, artistement sculptées, rappellent celles que plusieurs

de nos camarades ont admirées à Zanzibar dans des voyages antérieurs. La saleté des rues étroites et sableuses est inimaginable ; il en est de même des constructions, toutes pourvues d'une cour intérieure sordide et, dans un coin rarement discret, de fosses fixes grossièrement maçonnées, nullement étanches. — A l'est le long de la plage sept à huit cents cases constituent le village indigène de Marfotra, cases en rafia ou latanier, à l'ouverture souvent unique (celle de la porte), avec le sable pour plancher. En ce moment elles sont presque toutes fermées, inhabitées d'ailleurs, placardées de petites affiches indiquant le nom de leurs propriétaires. Dès le débarquement des premières troupes françaises, elles furent abandonnées ; à peine remarque-t-on aujourd'hui dans les rues quelques Sakalaves, Comoriens, Arabes et Makoas restés fidèles à leurs gîtes et aussi quelques jeunes femmes de la Réunion et de Nossi-Bé aux façons douces et accueillantes. Un peu partout des puits à orifice largement béant, nullement profonds, inhabilement creusés, fournissant une eau saumâtre, où des femmes viennent chercher une boisson désagréable et fangeuse. En maints endroits la nappe souterraine s'étale à un mètre cinquante à peine au-dessous de la surface du sol. Le peu de profondeur de la première couche imperméable indique suffisamment la facilité avec laquelle les pluies hivernales peuvent transformer ces régions basses en marécages. Dans le marché ouvert à tous les vents circulent de rares Howas, des Sakalaves, des Cafres, des Chinois, des Comoriens (surtout d'Anjouan) et principalement des Hindous. Habitués au climat tropical, ces derniers, affligés par ailleurs de peu de besoins, font déjà au noir une terrible con-

currence qui s'attaquera aisément au blanc. Dans la lutte entre l'Asie et l'Europe, l'Indien, en ces pays, a tous les avantages, et sa ténacité en saura tirer profit. — Les bords de la mer surtout en avant de Marfotra, sont couverts de détritus, d'immondices, de déchets de tout genre, de cadavres de bœufs, dépotoir immonde étalé sur le sable par le retrait des eaux. A quelques pas du rivage, de maigres palétuviers émergent de la mer, le tronc tacheté d'huîtres minuscules accolées à leur écorce. De grosses tortues lentement se hâtent, habitant indifféremment l'Océan et la terre marécageuse. — Le port (ironique appellation !) se réduit à une pointe de sable étroite, de deux à trois cents mètres, doté par M. Suberbie d'un tout petit appontement de bois; à l'ouest, en ce moment, la marée basse découvre sur une étendue d'une centaine de mètres environ un banc dentelé de corail. Quelques boutres à voile de six à huit mètres de long cinglent vers la Betsiboka, des pirogues minces creusées dans un tronc d'arbre sillonnent la baie en tout sens et déposent à terre leurs marchandises. Là commencent déjà à s'entasser les caisses de l'hôpital n° 1, les paniers médicaux du bataillon, les pièces du wharf projeté, des tonnelets, des colis de toute nature, et tout cela avec une lenteur désespérante, faute de bras et de moyens de débarquement suffisants. Le général Metzinger est là en personne, l'air soucieux; il y aura fort à faire pour organiser, même d'une façon médiocre, le service du port, amorcer les magasins de matériel et d'approvisionnement, la manutention, etc. L'officier des subsistances Coyen avec ses hommes d'administration est déjà à l'œuvre et combine les meilleurs moyens de préparer et de faciliter un service dont

[redacted]

l'importance et les difficultés n'échappent à personne. La question d'approvisionnement sera sans conteste la corvée la plus lourde de l'Intendance. Son futur directeur, M. Thommazou, trouvera l'occasion fréquente d'exercer une compétence coloniale que ses sous-ordres du Tonkin disent des plus remarquables. Un canot du *Shamrock* vient d'atterrir et de déposer à terre le médecin-major Delahousse qui a passé la nuit à bord. Il décline la proposition de venir déjeuner avec nous à l'Hôtel d'Europe, humble estaminet tenu par un jeune Corse, descendu de Tananarive, après l'insuccès de la mission de M. le Myre de Vilers auprès de Raïnilaiarivony. Médiocre déjeuner au reste, intéressé par l'examen de divers types d'enfants howas, sakalaves, nossi-béens.

Congé pris de mes convives, je me rends à l'hôpital colonial pour transmettre au Dr Lacaze les amitiés de quelques-uns de ses amis d'Alger. Quelle n'est pas ma surprise de rencontrer un de mes voisins de baccalauréat ! Il me raconte son existence depuis cette époque, son affectation à l'exploitation Suberbie en même temps que celle d'un de ses amis, Bénévent, officier démissionnaire, leur descente à Majunga avec le détachement conduit par le vice-résident Ranchot qui les prit au passage, lors de l'exode de nos nationaux. Réquisitionnés tous deux immédiatement par le commandant de la division navale Bienaimé, ils sont enchantés de faire colonne et d'utiliser, au profit du corps expéditionnaire, leur connaissance du pays et de la langue sakalaves. En quelques minutes je détenais les renseignements les plus précieux sur la région à parcourir, les mœurs, les maladies du pays, renseignements que, sur son invitation, je me proposais de venir com-

pléter. Avant de me retirer, une visite à l'hôpital provisoire était tout indiquée. Une douzaine de lits dans de modestes salles où de jeunes marsouins claquaient la fièvre, mon tirailleur hospitalisé dans la matinée, plus loin deux autres turcos. — Mais ceux-ci, d'où les as-tu tirés? ni mon chef ni moi ne te les avons adressés. Comment sont-ils ici? — C'est bien simple; hier, après le débarquement, en montant aux Manguiers, ils sont tombés d'un coup de chaleur en pleine rue et je les ai recueillis. — Je te remercie pour eux, et je suis bien aise d'en être averti. Que je n'en aie pas été avisé, cela se conçoit; mais leur chef de bataillon, leur capitaine! Le plus clair de l'affaire c'est qu'ils ne savent et ne soupçonnent rien; l'appel rendu hier soir et ce matin, cette fois devant moi, à notre commandant a été des plus catégoriques. Chaque compagnie a envoyé son sergent de service qui régulièrement à six pas, rectifiant la position et portant la main à la chéchia, a rendu compte : « Manque personne, mon commandant. » — Une légère indisposition heureusement, déjà terminée et qui leur permettra de rejoindre dès demain matin leur corps.

Vers six heures nous dînons à la popote sous un merveilleux manguier, inquiétés de temps en temps par la pluie et obligés de demander à ma tente, tout proche, un abri plus complet. Pendant la nuit, de dix heures à deux, orage effrayant suivi d'une averse épouvantable difficile à concevoir, et nous privant d'un sommeil que les moustiques, à eux seuls, suffiraient à rendre impossible. Le camp agité murmure et peste contre l'idée malencontreuse qui a décrété le refus des cases proposées par le commandant Belin. Impassible sous une tente relevée de tous côtés, j'entends gronder un

petit fleuve furieux dans le lit profond creusé pour lui la veille par le prudent Toumi.

2 mars.

Matinée pénible. L'atmosphère un instant rafraîchie par la pluie nocturne, s'est au jour, échauffée des vapeurs tièdes d'un sol humide. Le camp garde un aspect riant — nos tirailleurs ne rient pas du tout; ils maudissent la tente et ceux qui les y ont condamnés quand on pouvait faire mieux. Mon chef vient me prier de lui servir de guide dans sa visite à Majunga que nous terminons par celle de l'hôpital. Nos deux tirailleurs ont déjà déguerpi. Inondés de sueur, morts de soif, nous avons hâte de regagner les Manguiers que nous quittons dans la soirée pour courir aux renseignements. Bénévent nous apprend que le retard imposé à notre impatience a sa raison; le général Metzinger ne veut pas nous lancer dans la brousse et les marais sans artillerie, il attend l'arrivée de la batterie Lavail que doit transporter le *Notre-Dame-du-Salut*. — Dîner marqué de discussions militaires auxquelles je ne prends aucune part. — Vers dix heures un orage horrible se déchaîne, une pluie diluvienne s'abat sur le camp jusques au moins deux heures, les moustiques nous assaillent toute la nuit; le camp réveillé murmure encore plus que la veille; Bonvalot, couché près de moi, se lève stoïque et va se mettre sous la douche.

3 mars.

Quand vers six heures je vais rendre compte à mon chef du résultat de ma visite, un groupe de tirailleurs entoure sa tente. Assis sur un pliant, un cahier à la

main, il interroge, prescrit, les pieds courageusement enfoncés dans l'eau jusqu'aux chevilles. Son ordonnance moins avisée que Toumi, un Tonkinois pourtant lui aussi, avait oublié la rigole antisubmersive. Son habitation est une vraie petite cité lacustre d'où émergent des cantines, où nagent des bottes heureusement imperméables; au fond du lac sont plongées ses pantoufles de filali dont le naufrage le condamne à un pédiluve limoneux. Un rapport succinct est ensuite établi pour le médecin divisionnaire par intérim Fluteau, relatant l'installation du camp, la qualité de l'eau, la direction des vents dominants et tous autres détails réglementaires. Nous le lui remettons nous-mêmes en arrivant à Majunga où nous avons décidé de déjeuner. Repas très gai au cercle en compagnie du capitaine Dudouis, du lieutenant Sancery, de l'hilarant garde d'artillerie Michon, de l'aimable adjoint du génie Bouchelot. Au dessert, le docteur Lacaze, venu pour prendre son café, nous amuse par une foule d'histoires malgaches susceptibles de désillusionner plusieurs civilisés sur la prétendue infériorité intellectuelle du nègre. Les deux officiers d'infanterie de marine nous annoncent leur départ dès demain sur *la Romanche* pour Diégo-Suarez où se concentre le bataillon des volontaires de la Réunion dont ils font partie. Sur le youyou de la douane je gagne avec eux *le Shamrock* et y serre la main du docteur Raffaëli qui fume avec bonheur sa fameuse pipe de la tempête de Collo. Dans ma cabine je retrouve quelques monographies médicales oubliées le jour du débarquement, je ne puis découvrir une jolie coupe turque finement ciselée que j'y avais également laissée. A la coupée Ducharne me rejoint; je me fais une joie de l'accompagner au camp des Man-

guiers qu'il désire voir avant son départ pour Diégo. Il note la raideur de la grimpette qui monte au Rowa, traverse le camp du bataillon en tout sens, admire la beauté du site, l'installation des compagnies, la proximité de l'eau, l'éloignement des feuillées, la propreté de nos turcos, les faisceaux réguliers et luisants, la bonne tenue des hommes et leur allure gaillarde. — Vous devez être très bien ici, docteur, pas de malades non plus? — Pas jusqu'ici ou plutôt un seul, qui devait l'être en route. Mais si nous sommes assez bien le jour, suffisamment éloignés de la ville dans l'intérêt du bon ordre, nous y sommes fort mal la nuit. Les pluies périodiques, de dix heures du soir à deux heures du matin, empêchent tout sommeil; ce sont de vrais seaux d'eau qui bruyamment frappent la toile, de vrais ouragans qui l'ébranlent, arrachent souvent les piquets les mieux assurés. — Les cases proposées par le commandant Belin ne vous suffisaient sans doute pas? Et pourtant cette pauvre compagnie Mortreuil les avait aménagées à grand renfort d'hommes et de fièvres parfois mortelles. Mais celles du village de Marfotra? — En effet, Ducharne, elles sont toutes ou à peu près abandonnées, et l'on eût pu les utiliser sans nuire à leurs propriétaires, semblait-il. Cela est d'autant plus navrant que nos tirailleurs commencent déjà à tousser et vous n'ignorez pas combien ils supportent mal la pluie et les refroidissements. — Et tous deux nous haussons les épaules, devant cette décision malencontreuse. Nous nous quittons en nous souhaitant bonne chance. — Au beau milieu du dîner une pluie subite, prévue seulement pour la nuit, nous force à nous réfugier sous la tente de Bonvalot pendant près d'une heure. Quelques instants après sous mon bonnet

de police je reçois la visite de tous les officiers des deux compagnies Delbousquet et Vernadet qui m'apprennent leur descente, dès ce soir même, à Marfotra, heureux d'échanger la tente contre la case. Ils me font leurs adieux. — Je reste surpris et me demande pourquoi je n'en ai pas été averti. — Mais vous, docteur, vous ne descendez pas, vous restez avec les deux autres compagnies ; vous n'aviez pas à être informé. — A la compagnie Gatel, voisine de l'état-major du bataillon, je vais demander une place pour mon couvert — accordée très aimablement, puis, comme tout le monde, je vais passer une nuit blanche, sans une minute de sommeil. Selon leur habitude les moustiques se sont concertés avec les ondées tropicales pour assurer notre insomnie. Quels ennemis insupportables, en attendant les autres! Nos tirailleurs sont comme des enragés.

4 mars.

A Majunga je vais voir le pauvre tirailleur hospitalisé. Il est en train de succomber à un ictère infectieux ; pauvre malheureux! malade certainement avant de quitter l'Algérie, souffrant sans doute pendant la traversée et qui ne s'est pas présenté à la visite des médecins du bord, sans doute dans la crainte d'être hospitalisé en route et séparé de ses camarades. A trois heures de l'après-midi le docteur Delahousse vient me prendre pour faire une promenade dans la plaine qui s'étend au nord de l'Observatoire et où, dit-il, fourmillent cailles et canards. Je l'accompagne par politesse, la chasse m'est absolument indifférente. Quelques-uns de ces oiseaux en effet se lèvent devant

nous pour aller se poser plus loin au delà de marais où nous nous gardons bien de les suivre. Un projet de retour par le bord de la mer n'a pu être mis à exécution ; de profonds marécages mouvants s'ouvraient sous le poids de nos chevaux ; ceux-ci mouillaient jusqu'au poitrail.

Dès mon arrivée au camp, le vaguemestre me remet une lettre. Un timbre de France ! quelle joie ! l'écriture de mon brave Evan ! quel bonheur ! Vingt fois je la relis, reprenant chaque phrase, répétant chaque mot ; tous portent droit au cœur ; je la ferme, la repasse en ma mémoire subitement devenue fidèle. Et je songe à la première garnison, au premier régiment, à cette amitié profonde née du hasard d'une rencontre...

Dîner des plus gais à ma nouvelle popote dont tous les membres ont reçu des lettres des leurs — je ne parle pas des indigènes dont le sentiment filial me semble moins développé et dont les parents ne savent pas écrire pour la plupart. Nuit détestable ! des moustiques emprisonnés sous ma gaze sont forcés de me harceler (ils l'eussent fait aussi bien sans y être contraints) ; bientôt n'y tenant plus j'envoie ma moustiquaire au diable. Ils reviennent de plus belle. Je transporte mon lit sous un manguier, les propriétaires du sol s'opposent à ma prise de possession ; je lutte en désespéré, bientôt maître de la place... une pluie diluvienne vient à leur secours. Force m'est devant ces ennemis conjurés de retourner sous ma tente, portant mon lit sur la tête, garantie peu préservatrice contre les flots courroucés. Le tonnerre gronde, nos turcos en font autant ; le vent souffle, nos tirailleurs tempêtent.

5 mars.

Après la visite, les quatre infirmiers de mes deux compagnies sont convoqués pour prendre connaissance du maniement du brancard nouveau-modèle, d'un montage des plus simples et dont toutes les formations sanitaires du corps expéditionnaire ont dû, sans aucun doute, être dotées. A l'hôpital où je descends ensuite, mon ami Lacaze m'amène auprès du lit d'un jeune marsouin gravement malade, atteint d'une fièvre rémittente grave à symptômes typhiques très prononcés. Une victime de ces régions basses et malsaines de Majunga. Chez nos tirailleurs je ne pressens encore aucune menace d'un mal auquel ils ne sauraient échapper plus que des Français, mais dont leur âge et leur constitution plus robuste leur permettront de moins péniblement supporter les atteintes.

Après une sieste ou plutôt un essai infructueux de sieste impossible de par la chaleur et les moustiques, suivie d'un dîner inquiet (l'inaction est décidément mauvaise conseillère,) le capitaine Rabaud et Catin m'invitent à descendre en ville où ce dernier désire mettre mieux à profit, par la causerie avec des indigènes, les études de langue malgache auxquelles il se livre dans la journée avec un courage méritoire. Il est pour les dictionnaires vivants. En passant devant l'hôpital, je les quitte pour monter chez Lacaze. Il se trouve en compagnie d'un médecin colonial, d'un commissaire de marine et de trois jeunes colons descendus de Tananarive dès la déclaration des hostilités. On parle des produits du pays : minerais d'or, de cuivre, de fer, forêts de caoutchouc, immenses pâturages, de l'exploitation du café, du thé, de l'opium, de la canne

à sucre, de la vigne. Les pères Jésuites de l'Imérina en auraient retiré un produit aigrelet susceptible sans doute d'amélioration. Puis je regagne péniblement le camp, par une vraie nuit « d'encre », sans lanterne, marchant à tâtons, redoutant la fondrière et le précipice. Il est minuit. Subitement des éclairs devant moi sillonnent l'espace, éclairant la colline et les arbres d'effets de lumière au magnésium, au-dessus de ma tête le tonnerre roule des grondements de menace, de grosses gouttes tombent sur les feuilles d'un poids de plomb. J'ai juste le temps d'éviter l'averse tout aussi abondante que les autres nuits. Sous ma moustiquaire un chant endiablé sonne l'extinction des feux, un seul moustique prolonge la note finale en un interminable point d'orgue, je suis assez adroit pour lui imposer silence. Délicieuse nuit, la première depuis notre arrivée, grâce à ma fatigue ou encore au soin tout particulier avec lequel Toumi a sans doute flambé sous ma gaze les hôtes qui m'y avaient précédé.

6 mars.

Au milieu du déjeuner la communication du rapport nous apprend la désignation de Catin comme topographe du bataillon, le prêt provisoire aux deux compagnies des Manguiers de quelques tentes tortoises de l'hôpital n° 1 encore en cours d'installation, l'affectation aux officiers de quelques cases antérieurement aménagées par l'infanterie de marine. Enfin l'on se rend à l'évidence ! Disposés par trente-cinq, sous ces abris, nos hommes pourront braver les pluies diluviennes de la fin de la saison hivernale. A côté de nous l'hôpital de campagne se monte lentement : une baraque

[redacted]

démontable Werhlin-Espitallier se dessine déjà ; des tentes Tollet, çà et là sont installées ; des brancards, des couchettes avec literie complète, des supports-brancards continuellement s'y entassent, apportés par nos tirailleurs devenus débardeurs et bêtes de somme. Les cent cinquante coolies de la plage n'y pourraient suffire ; ils sont d'ailleurs mieux surveillés près du port où on les emploie. L'ascension de la grimpette est pénible avec des caisses de soixante et quatre-vingts kilos, malgré les arrêts nombreux pendant lesquels on se repose en s'épongeant.

Quelle surprise désagréable pour nos turcos ! Ils méritent bien un abri inutilisé encore par les malades. Ces derniers n'encombrent pas pour le moment l'hôpital colonial, mais il ne tardera guère à être débordé ; les marsouins, débarqués à Majunga un mois avant, paient d'ores et déjà un lourd tribut à la fièvre ; on n'y compte plus les indisponibles ; un nombre très restreint encore reste indemne qui tous les jours se réduit. A cent mètres en avant du camp, à l'ouest du plateau, se succèdent les cases des officiers, avec la mer sous nos pieds ; la cuisine est installée en plein air sous un superbe manguier, la table dressée à l'ombre d'un merveilleux baobab. Vue incomparable : le port devant nos yeux avec ses mâts et ses vergues ; la mer immense nous envoyant la réconfortante fraîcheur de sa brise : les feux du soleil couchant ; la descente majestueuse de l'astre à l'horizon et son dernier salut pudique derrière le rideau frémissant et vaporeux des côtes de Katsépé au moment de se coucher pour la nuit dans le lit de l'Océan. Avant de rentrer nous allons prier à dîner pour demain soir nos voisins, les officiers de la compagnie Mortreuil. Nuit idéale ; ciel

[redacted]

merveilleusement émaillé d'étoiles du plus pur éclat, illuminé de la lune la plus radieuse ; nuit pleine de charmes auxquels vient nous arracher trop tôt la fatigue de longues nuits d'insomnies et de journées tropicales trop humidement chaudes.

7 mars.

— Bonjour, mon capitaine. — Bonjour, docteur, êtes-vous bien dispos ? — Oui, mon capitaine, j'ai passé une nuit délicieuse ; non, décidément, la tente est un pis aller. — Attendez-moi un instant, je suis à vous. — Quand il revient, il me donne à lire une carte. C'est une invitation à dîner pour ce soir adressée au lieutenant de vaisseau Roques et au commissaire Le Bellégou, au nom de la compagnie. Au bas et à droite : « Le Sâr promet d'être gai. » C'est l'appellation que me valurent à bord ma longue barbe et mon burnous rouge. Un mage folâtre, quelle insulte au mysticisme de l'auteur de « Curieuse ! » Tandis que nous sommes occupés à composer gravement le menu, notre jeune topographe, crotté jusqu'à la ceinture, entre dans la case en coup de vent. — Mon capitaine, une compagnie va incessamment être envoyée en reconnaissance sur Maroway, accompagnée d'un médecin. — As-tu de la veine, tebib ! — En effet mon choix ne peut être douteux, le contraire serait une irrégularité. Nous faisons tous trois des vœux pour la désignation de la compagnie Gatel.

Décidément c'est un jour d'heureux présage. A peine sommes-nous installés à table que Catin à nouveau exulte : *Notre-Dame-du-Salut !* C'est elle en effet qui s'engage dans la baie amenant la batterie Lavail, la batterie modèle de l'Algérie, et que tous mes cama-

rades ont admirée à Sétif. Le programme du général Metzinger va se réaliser sans tarder. C'est encore avec elle une partie du service de l'Intendance sous les ordres du sous-intendant Coppens de Nordlant et aussi une compagnie du génie. La sieste nous est interdite, la joie formellement s'y oppose. Plus avant dans la soirée notre contentement encore s'exalte. Le personnel du *Shamrock* presque au complet fait irruption dans nos cases : les lieutenants de vaisseau Maire et Roques, le spirituel commissaire, le docteur Lecœur, le pharmacien Poudrat en compagnie de qui je visitai Stora et Château-Landon. avant notre embarquement. Le transport, nous apprennent-ils, doit partir après-demain pour la Réunion où il prendra les volontaires recrutés dans le pays, les conduira ensuite à Diégo-Suarez, enfin regagnera le port de Majunga pour y prendre son poste de bateau-hôpital. A sept heures arrivaient le capitaine Mortreuil, ses lieutenants Vallier et Barrene et, les présentations faites, flottards, marsouins et tirailleurs se mettent à table. Dîner des plus charmants, empreint d'une cordialité exquise, et non dénuée d'esprit. Un maître de maison de tout point parfait. Rien n'y a fait défaut : un garçon de salle grave, impeccablement correct, un vieux turco, passait les plats avec une dextérité rare ; un sommelier stylé, un autre vieux turco, versait les vins précieux (?) avec une sage mesure, se baissait élégamment, tendait l'oreille à toutes les demandes : un serveur rapide et adroit, un autre vieux turco, débarrassait la table en un tour de main surprenant et transvasait le délicieux café turc ; quant à notre cuisinier, le tirailleur français Cicard, il atteignit ce jour-là à la hauteur d'un Foyot. En chœur, vers dix heures, nous accompagnons

les marins jusqu'à la plage où, sur un coup de sifflet convenu, un canot vient les chercher au bruit promptement cadencé des rames nageant à l'unisson. « A revoir et merci. Attention, virez de bord. — Au retour, nous prenons congé des marsouins devant leur élégante habitation. — Pressons-nous, voici l'orage. A peine Catin et moi sommes-nous entrés dans notre commune demeure, qu'une averse bruyante s'abat sur le camp. En un instant nous voilà sous nos draps, mais l'ondée augmente sans cesse et avec elle la masse d'eau tombant dans l'intérieur de la cagna, à travers les fentes du toit agrandies progressivement par la pluie. Mon lit est à moitié arrosé. Je me lève, cherche en vain, sous les flots de pluie tiède, un emplacement moins perfide pour ma couche ; puis me ravisant, marchant sur la pointe des pieds, l'haleine retenue de peur de réveiller mon voisin déjà occupé à ronfler consciencieusement, j'avance, le bras tendu, parviens à décrocher un caoutchouc, l'attire lentement sans bruit, va-t-il se réveiller? et l'étends sur mon lit. Deux ou trois concerts peu bruyants ne retardent pas un sommeil où je m'enfonçai profondément jusqu'au matin.

8 mars.

A mon retour de Majunga où je suis allé communiquer l'état sanitaire excellent de mon détachement, je vois arriver au camp notre lieutenant indigène Eutman, la face largement épanouie et satisfaite. A sa gauche trois misérables Sakalaves, les vêtements encore trempés de pluie, grelottant, le visage empreint d'une terreur atroce, entourés de turcos, baïonnette au canon, s'avancent en tremblant et courbés d'effroi.

J'approche, au moment où il rejoint le capitaine. Il rend compte. En tournée des postes, il a surpris ces trois indigènes, se dissimulant au milieu de vingt-cinq zébus pour franchir nos lignes. Il a réuni quelques tirailleurs aussitôt, adroitement les a cernés, faits prisonniers et s'est emparé du troupeau. Et durant ce récit, sa tête s'agite en secousses irritées, pendant que ses yeux et sa main droite menacent, la gauche serrant convulsivement la garde de son sabre. Je ne puis m'empêcher de sourire, tandis que le capitaine essaie de calmer la fureur de son officier et lui insinue que ce sont très probablement des malheureux chargés de venir vendre leurs bœufs aux Français. On ne se cache pas à huit heures du matin, avec un troupeau aussi visible et en venant droit traverser la ligne ennemie. Entman proteste et demande à les conduire lui-même au général ; à lui l'honneur de la capture tant des hommes que des animaux. Le capitaine l'y autorise, tout en riant, non sans avoir fait distribuer aux prisonniers quelques morceaux de pain sur lesquels ils se jettent comme des affamés. Ah ! le farouche guerrier ! Tandis que nous attendons son retour, un ordre de la brigade enjoint à la 9e compagnie de se tenir prête à partir, après-demain, 10 mars, pour Marohogo, renforcée d'une section d'artillerie commandée par le lieutenant Violland, [illegible] de l'aide-major du bataillon. A table [illegible] tous, mais Entman [illegible] quelque peu désappointé [illegible] a rendu la [illegible] à son avis. [illegible] certainement [illegible]

[illegible]

gnie Mortreuil. Nous y rencontrons un jeune aspirant de marine, Legrand, frais émoulu de l'X et le capitaine Aubé, récemment promu à ce grade à la suite d'une reconnaissance secrète de la route de Majunga à Tananarive qui lui avait permis de relever l'itinéraire choisi pour la marche du corps expéditionnaire. Dans quelques jours tous les officiers sans exception en seraient pourvus. Nous rentrons dans notre case pour entendre gronder le tonnerre et voir l'intérieur de la cagna illuminé par les plus brillants éclairs. En plein sommeil, des imprécations et un tumulte confus me réveillent en sursaut ; c'est mon voisin qui lutte désespérément contre une bande de fourmis grimpant le long de son corps, peste contre leurs piqûres et cherche un refuge où elles ne puissent l'atteindre. Il n'y réussit qu'en fuyant en plein air. Vers deux heures nouveau branle-bas ; c'est le brave Jeanpierre atteint d'une forte cholérine. Je lui procure quelques pilules d'opium dont il éprouve un soulagement rassurant.

9 mars.

Le capitaine s'apprête à descendre en ville pour prendre les ordres du commandant ; je le prie de lui demander fermement l'autorisation et les moyens d'emporter mon matériel sanitaire. A son retour il m'apprend qu'à Majunga on m'a trouvé un peu pessimiste et que, pendant cette première journée, force me sera de me passer de moyens de transport et du reste ; nul mulet n'a été prévu pour mon service. Hors de moi, je descends à l'état-major, viole la consigne d'entrée, expose avec conviction les raisons de ma conduite. Un homme peut tomber sur la route, avoir un

accident quelconque, banal, et nécessiter une aide. La réponse est formelle : aucun moyen de transport ne me sera fourni ; le soir je trouverai au camp tout ce que je désire. Voilà donc nos hommes condamnés à marcher toute une journée entière peut-être dans l'eau et la vase, sous un soleil tropical ou sous bois, sans le moindre secours possible. Je garnirai bien entendu mes fontes et mes sacoches de tout ce que je crois nécessaire ou même seulement utile ; mais pas un cacolet pour porter nos hommes, pas un brancard, s'ils tombent ou se fracturent un membre ! Qui peut garantir qu'il n'y aura aucun malade demain, sous l'influence de la fatigue, de la marche, de l'exposition au soleil ? Est-ce parce qu'au repos, à l'ombre ils sont encore encore indemnes de coups de chaleur, d'insolations, d'accès de fièvre ? Jusqu'ici le paludisme ne menace pas encore, mais le terme limite de son incubation n'est-il pas proche ? Où sont les renseignements exacts, scientifiquement précis et rigoureux de la date de la première manifestation d'une infection dont nous absorbons les germes depuis déjà neuf jours ? Et, en admettant que les observations de la campagne, d'ailleurs très meurtrière, de 1885 sur la côte orientale de Madagascar soient vraies, les conditions sont-elles les mêmes aujourd'hui ? Et en dehors de la fièvre, n'est-il pas sage de prévoir la possibilité d'accidents banaux qui font suivre les marches de régiments en France de voitures et de brancards ? Nos tirailleurs méritent-ils moins d'humanité parce qu'au lieu de porter un vote dans l'urne, ils offrent seulement leurs corps courageusement aux balles ennemies, s'exposent avec résignation à des dangers coloniaux de toute sorte et ne peuvent jamais se plaindre d'une négligence ou d'un ou-

bli à leur endroit? Demain soir au camp la canonnière de M. Suberbie, *le Bueni*, aura apporté tout notre matériel, mais ne sera-t-il pas trop tard? Pessimiste! je le veux bien; puissè-je l'être à tort et me tromper du tout au tout!

Vers cinq heures je regagnais le camp, après avoir pris les ordres et conseils du médecin divisionnaire, marchant lentement, pensant avec inquiétude à la journée du lendemain, quand au tournant d'une rue je m'arrêtai surpris. Un prêtre en soutane noire, recouvert d'un surplis blanc, un livre à tranches d'or à la main gauche, la droite tenant un parasol protégeant la tête couverte d'un casque cachou, récite des prières en face d'un brancard posé à terre, chargé d'une masse confuse dissimulée sous un drap mortuaire et un uniforme de soldat d'infanterie de marine. J'interroge à voix basse : on conduit à sa dernière demeure le cadavre du petit marsouin que j'ai examiné à l'hôpital. Sur un signe de l'officiant, des porteurs sakalaves, la tête nue, soulèvent le lugubre fardeau et se mettent en marche lentement; une double haie de soldats d'infanterie de marine, le canon du fusil dirigé vers la terre, escorte la dépouille mortelle. Derrière elle s'avancent, à pas ralentis, tous les officiers et les hommes disponibles de la compagnie en deuil, des soldats étrangers au corps, des tirailleurs algériens. Le clairon à l'avant jette de temps en temps à travers l'espace une note lamentablement prolongée qui va s'éteignant peu à peu comme s'est éteint graduellement celui qu'elle pleure. Recueilli et debout en face de moi, au coin de la rue voisine, Jeanpierre assiste, l'air tout bouleversé, à cette scène impressionnante. Le convoi parti et déjà loin, je vais à lui et nous remontons

lentement et tristement le camp, le cœur gros, la voix émue, la parole rare.

Au milieu du dîner, un petit marsouin se présente à la popote et demande le docteur. Je me lève et lis le pli qu'il me remet; le capitaine Mortreuil inquiet de l'état d'un de ses hommes me supplie de passer le plus tôt possible à sa compagnie. Immédiatement, m'excusant d'un mot, j'accours dans la case silencieuse. Après quelques manœuvres fort simples, le pauvre petit marsouin revenait de sa syncope et me remerciait d'une voix tremblée. J'en profitai pour proposer au capitaine de voir tous les hommes de sa compagnie; avec quelle joie il accepta mon offre! Les moins malades (ils le sont presque tous) vacillent sur leurs jambes, plusieurs les jettent au hasard, vrai délire des membres qui chez quelques-uns ne tardera sans doute pas à gagner le cerveau, ataxie du mouvement précédant trop souvent celle de l'idée, productrice celle-ci de déambulations inconscientes, de fuite de dangers imaginaires, de suicides libérateurs de persécutions factices et subjectives, de convulsions, d'états comateux trop souvent avant-coureurs de la mort sans phrase et aussi sans pensée, l'âme morte longtemps avant le dernier [illegible] de la matière qui a besoin de plus de [illegible] que pour être.

[illegible] autres font me[illegible] [illegible] le réveil m'arrachant aux [illegible] [illegible]

III

En reconnaissance (Marohogo.)

(10-14 mars.)

Le clairon n'a pas encore terminé sa sonnerie alerte du réveil en campagne que tout le monde est sur pied. Vivement et joyeusement les cantines sont bouclées, les gamelles de campement fixées sur les sacs, les fusils inspectés une dernière fois, les cartouchières vérifiées. Les voix parlent enfiévrées et guerrières dans tout le camp; un coin seul reste indifférent à cet enthousiasme général, celui de notre popote. Là, Cicard remplit les cantines à vivres, entouré de tous ses aides navrés, comme lui, de ne pouvoir quitter le camp avec la compagnie. Quelques tirailleurs, tout près de ce groupe, piétinent d'impatience; ce sont les hommes de l'escorte destinée au général Metzinger. Avec lui les uns et les autres doivent prendre place sur la canonnière, *le Buéni*, qui ce soir débarquera notre matériel tout près du lieu de campement choisi par cet officier. Le lieutenant Jeanpierre commandera

le détachement. Enfin voici Bénévent qui doit nous servir de guide; armé jusqu'aux dents, le revolver sur la hanche droite, le sabre suspendu à une bélière de nickel, la jumelle plaquée à la ceinture, une carabine Martini verticale derrière l'épaule. Notre cuisinier, Cicard, nous verse le dernier café des Manguiers, reçoit nos félicitations; nous le prions de nous en préparer pour ce soir un autre aussi exquis.

A deux heures et demie le départ a lieu, le capitaine et notre éclaireur en tête, l'arrière-garde commandée par le sous-lieutenant indigène Larbi. L'artillerie suivra avec Violland. A l'observatoire Knott un arrêt; les canonniers sont en retard, nous les attendons vingt minutes. Le troupeau de zébus conduit par un Sakalave en profite pour se grouper; car l'arrière-garde pousse devant elle les bœufs affectés à la compagnie. A la descente de la colline, les hommes avancent lentement, à la file indienne, parlant peu et tout bas dans la nuit mystérieusement noire. « Attention, le marais ! » jette une voix en avant de nous. Je descends de cheval. On continue prudemment dans une obscurité profonde où, par intervalle, une lanterne timide éclaire sur notre droite et en avant de nous un grand vide et de temps en temps se réfléchit dans le miroir du marécage immobile. L'eau bientôt monte jusqu'à mi-jambe, plus loin jusqu'aux genoux, et cela continue ainsi longtemps, dans la nuit et la fange, avec une lenteur désespérante, les membres peu à peu devenus de plomb, le corps alourdi par le poids du large séroual gonflé d'eau vaseuse. Chutes fréquentes toutes sans conséquences; un bras ou un fusil secourable sont les appareils de sauvetage. On se marche sur les talons, on se tend la main de peur de se perdre et de ne jamais

plus être retrouvé ; du premier homme au dernier c'est une chaîne, avec regret interrompue un moment pour franchir un obstacle, immédiatement reprise pour repartir la main dans main. Ce n'est plus la camaraderie, l'alliance consentie ; c'est plus, l'union nécessaire devant le danger commun et tout proche. Le marais contourné, (on y a mis plus de deux heures) on accède en terre ferme avec un long soupir de joie, mal contenu, facilement perceptible dans le grand silence de la nature peut-être perfidement muette. Les yeux se sont faits à ce sombre des ténèbres et l'on peut bientôt se reconnaître de tout près, dans un petit village abrité sous des manguiers, Mianarive. En un instant on le fouille ;... il est complètement abandonné. Les faisceaux sont formés, halte méritée qui va permettre à l'artillerie encore en retard de nous rejoindre. Des sentinelles, à chaque angle du carré, surveillent, prêtes à annoncer l'ennemi au moindre bruit. Tous d'ailleurs, officiers et soldats, sont aux aguets, l'attention toute concentrée dans l'oreille. Rien vers l'est, du côté ennemi ;... rien non plus de l'ouest, du côté ami. Alors, pendant une heure qui nous paraît éternelle, les clairons lancent des appels qui, par l'obscurité, ont l'air de cris de détresse ; pendant une heure les lanternes nerveusement agitées envoient dans tous les sens des signaux de ralliement : rien ne vient, rien ne répond. Tous, impatients et énervés, pestent contre les inconvénients des marches de nuit à travers des régions marécageuses et inconnues où les fantassins ne peuvent avancer qu'à la file indienne et précédés d'un guide. Comment dans de telles conditions des canons, même de montagne, pouvaient-ils suivre une infanterie qui, dégagée de tous les impedimenta,

progressait si lentement? Enfin les voilà! ramenés par Larbi qui vient de les découvrir loin de la piste et embourbés dans la fange. La marche est aussitôt reprise, lente mais assurée, à travers des terrains alternativement marécageux et calcaires. Après le petit village d'Amparigindro (il fait jour depuis deux heures) un ruisseau barre le chemin ; on y entre hardiment. Vers huit heures, par un ciel nuageux, la chaleur se fait sentir et avec elle le commencement de la fatigue. Des visages congestionnés ruissellent de sueur, d'autres pâlissent, les bouches s'ouvrent avides d'air. On s'engage sous bois, l'asphyxie commence et bientôt, en quelques minutes, une dizaine d'hommes sont tombés, aux flancs de la colonne. La tête est à un kilomètre, je fais avertir. Et tandis que mes deux infirmiers vont relever leurs camarades, je répartis mes soins : arrosant l'un, dégrafant l'autre, faisant ici une respiration artificielle, là des tractions rythmées de la langue, plus loin une piqûre d'éther, (en voilà d'autres qui tombent!) et encore des aspersions d'eau froide, des flagellations énergiques, des frictions des membres, des injections de caféine ; la tête plus haute que le corps sauf pour les syncopés. Sous un latanier plusieurs tirailleurs s'empressent ; le sergent-major Guyon, un fort gaillard, la tête en feu, l'œil hagard, délire et demande de l'air. Porté à l'ombre d'un arbre, le haut du corps relevé, dix bidons d'eau fraîche l'inondent à l'envi, des mouchoirs trempés flagellent vigoureusement sa poitrine mise à nu ; il revient à lui et ramène une longue aspiration du fond de tout son être. Il se relève confus, pleurant presque de l'exemple donné à ses hommes. Je le console ; est-il responsable de l'état hygrométrique de l'air? Monsieur le major, ça ne m'ar-

[redacted]

rivera plus. — Je vous le souhaite, mais si nous faisons d'autres marches de ce genre, je ne garantis rien, pas plus pour vous que pour les autres. Après ces accidents, plus dramatiques que graves, la marche reprend et se continue longtemps bien réglée. Tout à coup le clairon sonne à l'arrière-garde encore loin de nous; en quelques minutes Daguet écumant m'a conduit auprès d'un turco qui étouffe et dont le cœur bat en un furieux désordre. Il est bientôt sur pied et repart de plus belle. Enfin à onze heures et demie au bord d'une jolie rivière, nous faisons la halte et déjeunons avec plaisir, tandis que chevaux et mulets se partagent les succulentes herbes voisines. Puis après une courte sieste, on repart encore pendant quatre à cinq kilomètres; on remplit les bidons dans une délicieuse rivière, tout en la traversant; un riant taillis nous conduit ensuite à Marohogo. Un superbe plateau, mais de village point; des cendres seules nous rappellent que la reconnaissance offensive, faite le 17 février par l'infanterie de marine, mit le feu aux cases après en avoir chassé un petit groupe ennemi.

Il est un peu plus de deux heures quand sur notre droite apparaît une petite troupe; c'est le général Metzinger, accompagné du capitaine Wirbel, puis l'escorte des tirailleurs parmi lesquels notre cuisinier Cicard. Ils ont débarqué depuis deux heures du *Buéni*, au bord de la rivière d'Ambatolampy, tout près du camp destiné à nos hommes. Les vivres et le matériel se déchargent en ce moment et seront déposés sur la berge. Quelques phrases échangées avec le capitaine, le général avec son officier d'ordonnance et un clairon va faire une courte reconnaissance vers le sud; puis, au retour, il enjoint au capitaine de faire suivre sa

compagnie. L'arme à la bretelle et en avant! — Au même instant on vient m'avertir que Cicard vient de tomber en une attaque convulsive. Il est près de trois heures. Pendant qu'on le transporte à l'ombre d'un latanier, Chérif court rendre compte et demander au capitaine, de ma part, quelques hommes pour transporter le malade. En un clin d'œil Périssé l'a débarrassé de tout ce qui peut le blesser, gêner sa circulation et sa respiration; la veste est enlevée, le séroual ramené vers les pieds, la tête recouverte de compresses froides. Il se débat avec rage, le visage en feu, crie, les veines du cou horriblement gonflées, la poitrine violemment bombée, les yeux louchés en dedans, l'écume bouillonnant aux lèvres. Les tirailleurs se mettent à plusieurs pour le contenir et me permettre de lui faire deux injections de quinine coup sur coup à chaque flanc. « Mais voyons donc, lâches, laissez-moi ou plutôt tuez-moi tout de suite. » Les épaules fortement immobilisées ainsi que la tête, la ceinture roulée autour des membres inférieurs, des mains vigoureusement appuyées sur les genoux, Cicard ne peut plus lutter contre six hommes; tous ses efforts restent inutiles. Peu à peu les convulsions affaiblies s'arrêtent, un délire incohérent encore quelques instants s'énonce en un bredouillement inintelligible, puis lentement le coma se glisse, pernicieusement envahissant. Désormais les membres en résolution tombent inertes une fois soulevés et laissés à eux-mêmes; les paupières recouvrent incomplètement les globes oculaires, laissant entre les deux rangées de cils mal jointes une ligne de plus en plus vitreuse; la respiration se perçoit de moins en moins; une mousse abondante couvre les lèvres; les excitations les plus vives ne réveillent aucun réflexe;

le pouls irrégulier, ralenti, devient de plus en plus dépressible et filiforme. Un brancard est improvisé avec des fusils et des ceintures; dix hommes atterrés regardent le mourant; le sergent-major Guyon et un clairon attendent mes ordres. — Sergent-major, direction le camp, veuillez marcher en tête. « Savez-vous au moins où il se trouve ? — Par là derrière la forêt, m'a-t-on dit, je n'en sais pas davantage, mais j'ai un clairon. Quatre tirailleurs par ici ! » Ils soulèvent lentement le malheureux, le couchent, et tous nous partons. Plus loin, je les remplace; hélas! le brave Cicard continue son agonie, achève de mourir; son pouls est presque imperceptible; une bave gluante descend sur son bourgeron, le long des commissures et du menton; sa pupille grandement dilatée, ses sphincters paralysés rendent illusoire tout espoir de salut. Ce ne sera bientôt plus que le convoi d'un mort. Quelle marche désolante dans ce pays inconnu, ennemi, sans guide, par une chaleur accablante, à travers les rocs, les ruisseaux et la vase ! En avant du triste cortège qui souvent s'arrête, remplace les porteurs, puis reprend sa marche, le sergent-major, le clairon et le médecin fraient par instant un chemin étroit à travers d'épais fourrés ou la dense forêt rendue plus impénétrable encore par les nombreuses lianes qui la traversent. Bientôt les turcos épuisés, déposent, à un arrêt, le corps à terre (je ne perçois plus son pouls!) prétextant n'en plus pouvoir. Au bout d'une longue pause, je les invite à repartir, ils hésitent; je les en prie, ils ne bronchent pas; j'ordonne, pas davantage; je tire lentement de son étui mon revolver, le braque dans la direction du plus voisin. Ils se baissent immédiatement sans le moindre murmure et repartent, pendant que, marchant à côté

d'eux, j'enrage de m'être laissé aller à esquisser ce geste horrible. Simple menace que jamais je ne ferai plus le premier, je l'espère ; car malgré les règlements, les lois, les préjugés, les conventions, je ne me reconnais pas le droit de tuer qui ne veut pas me tuer. Depuis quelques instants le clairon fait retentir l'air d'appels prolongés, obstinément sans réponse, qui dans la forêt silencieuse, par l'isolement et la nuit tombante, revêtent un caractère lugubre aggravé par la nature de notre tâche ingrate. Enfin des secours nullement annoncés arrivent ; il reste encore deux kilomètres à parcourir. On apporte un brancard après lequel j'ai longtemps soupiré, où le malheureux français est délicatement étendu avec le respect dû à un mort. A travers la plaine couverte d'immenses marais ou d'herbes à hauteur d'hommes les porteurs avancent plus vite et plus aisément qu'à travers la forêt touffue. Des fumées noires s'élèvent en avant de nous, des bruits de voix confus frappent nos oreilles, trois minutes à peine nous séparent du camp, enfin !... En ce moment le bras gauche de Cicard pend du brancard, je fais arrêter et lui croise les bras. Nos tirailleurs ont pâli à ce geste du mort... En avant, et pas un mot !

Vers nous un officier s'avance, mal reconnu sous la nuit subitement tombée. — Eh bien docteur ? — Mort, mon capitaine. — Ce n'est pas possible ? — Malheureusement trop vrai. Sur un signe, les porteurs ont déposé à terre leur triste fardeau ; les voilà déjà parmi leurs camarades anxieux et interrogeant. Encore quelques minutes, et le camp deviendra d'un silence respectueusement lugubre. Puis, le cadavre une dernière fois inspecté et fouillé (une lettre d'une écriture de femme ! sa mère peut-être !), une sentinelle en armes placée près du

corps, l'on s'éloigne et l'on interroge tandis que, derrière nous, les pics et les pioches creusent la fosse, rappelant à chaque heurt du sol les coups aveugles de la mort imprévue. Alors, on apprend la descente du cuisinier à la plage avec les bagages, son exposition au soleil et sa sieste, de huit à onze, sur le sable chaud et brûlant en attendant l'ordre de s'embarquer, son attitude à bord du *Buéni* pendant la traversée (il parlait tout seul comme un homme ivre, sans avoir bu) et quelques-uns savent la suite : sa chute. ses convulsions, son délire et son coma, symptômes d'un trouble méningitique le tuant en quelques heures. Vers dix heures, le cadavre de Cicard recevait les derniers adieux de toute une assistance émue, et disparaissait à jamais sous un petit tertre, entouré de brousse et de marais. La lune se chargeait ensuite silencieusement de le veiller jusqu'au jour dans la chapelle ardente de la nuit religieusement éclairée d'étoiles.

11 mars.

L'atteinte palustre se fait déjà pressentir sous certains maux de tête insignifiants et quelques troubles digestifs. La journée, consacrée au repos, n'en est pas pour cela absolument inoccupée. A dix mètres du camp s'étale un vaste marais aux émanations empestées, tantôt inondé, tantôt découvert par le flux et le reflux. Cet emplacement a été choisi, malgré les dangers d'un tel voisinage, à cause de la rivière tout proche, de l'autre côté, où la canonnière, *le Buéni*, peut aborder. A marée haute l'aspirant Compagnon, quittant la mer, remontera la rivière d'Ambatolampy pour déposer nos subsistances sur la rive ; à marée basse les tirailleurs

s'enfonceront courageusement dans la vase et iront chercher les colis, pataugeant dans une boue immonde jusqu'à la ceinture. Un orage et une pluie vraiment équatoriaux viennent de se déclarer à midi, quand un sifflet strident annonce l'arrivée de la canonnière. L'averse terminée, sous notre tente tortoise se présentent le capitaine Aubé, chargé d'un travail topographique, et M. Guilgaud, directeur des mines aurifères. Avant que ce dernier ne reparte, je le prie de vouloir remettre au médecin divisionnaire mon rapport décadaire où la marche de la veille et les moindres de ses circonstances sont succinctement narrées. Je lui confie un petit tirailleur français en train de terminer un assez violent accès de fièvre et qui rejoindra la portion centrale.

« A la mer ! à la mer ! à la mer ! » crient nos courageux tirailleurs. Embourbés jusqu'à mi-cuisse, les plus petits jusqu'à la ceinture, ils viennent de se plonger dans le marais pour aller chercher nos vivres déposés sur le bord de la rivière voisine. Au retour, ils se secouent, s'essuient avec de l'herbe, et reprennent leur occupation, oublieux des fatigues et des vicissitudes de la veille. Ils rient de leur saleté et narguent le marécage.

A la nuit tombante une détonation sèche de fusil Lebel retentit, nos têtes instinctivement redressées. On va voir. La sentinelle a tiré à tout hasard sur un point d'où lui semblaient partir des bruits confus. Elle est priée de se montrer moins fantaisiste. Notre turco aura voulu faire parler la poudre; simple démangeaison; une façon comme une autre d'essayer un fusil qu'il ne connaît pas encore. A deux heures du matin, réveillé depuis assez longtemps, j'accepte d'accompagner Larbi dans sa visite des postes. Le calme le plus absolu s'é-

[redacted]

tend dans toute la campagne, les sentinelles veillent silencieusement sans inquiétude.

12 mars.

Au lever du jour sont partis du camp le capitaine Aubé avec cinq tirailleurs, Catin avec une centaine d'hommes. Le premier va faire un levé topographique, le second amorcer un chemin à travers la forêt. A huit heures tous sont de retour, un d'entre eux délire en plein accès de fièvre. — Après la sieste par une température humide de 37°, sous notre tente tortoise nous recevons la visite du capitaine Mirepoix, officier d'état-major. Il remet au chef de la reconnaissance un pli officiel de la brigade, félicitant la compagnie de son entrain pendant la marche de Marohogo, où elle a prouvé « qu'elle ne craignait pas plus la maladie que les Howas. » Un second pli succède au premier; c'est l'ordre d'évacuer le poste dès demain matin et de revenir sur nos pas pour aller camper à Ambondro, tout près de Mianarive. La compagnie est trop isolée. Nous ne pouvons réprimer un mouvement de surprise et une moue de mécontentement. Il est quatre heures quand l'officier repart pour rejoindre la canonnière qui doit le ramener à Majunga; le lac fangeux commence à se hausser des eaux de la marée montante. Il a dû à peine avoir le temps de regagner le petit bâtiment qu'un orage épouvantable se déchaîne en une furie insolite, grossissant les eaux déjà élevées par la marée, jusque près de sept heures. Simultanément s'en est déclaré un autre, celui des murmures de mécontentement et de rage de nos turcos furieux d'un retour en arrière. Il leur semble au moins inutile d'essuyer les pluies de

[redacted]

la saison, de s'exposer à un soleil accablant, parfois meurtrier (n'est-ce pas lui qui a surtout tué Cicard ?) de patauger dans la boue le jour, de traverser de nuit des marais au risque de se noyer, de pratiquer des sentiers dans la forêt et d'y risquer la fièvre (ce matin un jeune tirailleur ne délirait-il pas déjà dans le bois ?) de recevoir des ordres du jour flatteurs pour, immédiatement après, revenir sur leurs pas, faire en sens inverse le chemin déjà fait la veille. Pourquoi lancer ainsi une compagnie sur l'avant au petit bonheur, une compagnie en l'air, pour aller la faire camper au bord d'un marécage et ne s'apercevoir que le lendemain du danger qu'elle pouvait courir, loin de tout secours, ou de la difficulté de la ravitailler ? Marcher, se faire tuer, tant que l'on voudrait ; mais peiner inutilement ou simplement pour mourir d'insolation ou de fièvre sans avoir rien fait d'utile, voilà ce que ne pouvaient comprendre ces soldats, pourtant musulmans et fatalistes. Aussi est-ce au milieu d'imprécations de tout genre que se fait la soupe du soir et se prépare le repas froid pour le lendemain matin. Pendant le dîner, un court billet du capitaine Mirepoix adressé au chef de la reconnaissance demande, surpris et désappointé, la cause du retard de l'embarquement de notre matériel sur *le Buéni*. La réponse du capitaine est simple et brève : l'inondation du marais et l'absence de lune. Quand les eaux voudront bien se décider à baisser et la clarté apparaître on pourra y songer; pour le moment le marais est infranchissable. Vers dix heures et demie on se hasarde à satisfaire le désir de l'officier d'état-major. Les hommes chargés de caisses s'enfoncent dans l'eau jusqu'à mi-corps, trébuchant à chaque pas, avançant péniblement dans la vase épaisse ; les mulets

[redacted]

mulets de l'artillerie réquisitionnés pour la circonstance s'embourbent à leur tour, s'affaissant sous le poids, plongeant dans la boue chargements, caisses de munition. Quelle horreur! Plusieurs hommes, hors d'eux-mêmes, oubliant un moment la discipline, l'obéissance passive même à des ordres supérieurs, une fois parvenus à la passerelle et leurs colis embarqués, se soucient fort peu de recommencer la corvée écœurante et se dispersent aux abords de la forêt voisine. Vers minuit trente hommes à peine étaient réunis dans le camp; les autres furieux ou insouciants s'étaient couchés dans le bois; mais au réveil nul ne manquera à l'appel très certainement.

13 mars.

Quand à cinq heures le coup de langue nous réveille, grande est notre surprise de voir déjà dans tout le camp de grands feux allumés; les hommes font déjà bouillir le café qu'ils viennent gracieusement offrir à tous les officiers. Ah! non, ils ne leur en veulent pas; ne peinent-ils pas comme eux? Ne sont-ils pas, eux aussi, victimes de l'imprévoyance et du défaut de renseignements qui président à l'établissement des ordres d'en haut? N'affrontent-ils pas, tout comme leurs soldats, la marche sous le soleil, la pluie sous la tente, l'enfoncement dans les marais, les exhalaisons fétides du marécage? Eux seuls savent et pourraient commander parce que seuls ils voient et non ceux qui à l'ombre, confortablement logés et nourris, ne se font pas la moindre idée des difficultés de la réalité. — Une demi-heure plus tard l'on se met en marche silencieusement, à un simple geste du capitaine qui salue res-

pectueusement sur la droite un tertre privé d'herbe surmonté d'un petit poteau. C'est un dernier adieu muet aux restes du malheureux Cicard! — Bientôt l'on est dans la plaine; les dernières pluies en ont fait un marais encore grossi des eaux débordantes de la rivière d'Ambotolampy aux berges peu élevées. Les piétons enfoncent dans la vase, les chevaux mal assurés trébuchent à chaque pas. Derrière nous l'artillerie en désarroi s'attarde, immobilisée dans la fange; elle vient d'appeler. Le chef de la colonne fait arrêter et va lui-même se rendre compte : tous les mulets obstinément étendus refusent de se relever, les excitations les plus acharnées ne peuvent avoir raison de leur entêtement stupide. Le capitaine demande vingt tirailleurs de bonne volonté; ils accourent au nombre de cent environ, oubliant leur fatigue et leur rage dernières. Les autres gardent les faisceaux, prêts à défendre leurs camarades et à repousser toute attaque qui, en cette occasion, aurait chance, sinon de réussir, du moins de gêner la reprise de la marche. Ils déchargent les bêtes, les relèvent, jettent sur leurs épaules les colis trop lourds pour les quadrupèdes; ils les transportent ainsi pendant une centaine de mètres en un point moins détrempé où l'on pourra les bâter à nouveau. Peu leur importe la fatigue pourvu que leur capitaine soit content! Ah! le dévouement des tirailleurs pour leurs officiers, l'obéissance à leur chef direct qui les connaît, les aime, les encourage et réprimande justement! Nul ne peut s'en faire une idée exacte, s'il ne les a vus à l'œuvre. Les nôtres adorent le capitaine Gatel, ils ne lui refuseraient jamais rien. Nous voici maintenant engagés dans la forêt où la veille Catin et ses hommes ont tracé un passage: bientôt l'on a atteint Marohogo. Après

[redacted]

une assez longue pause la marche reprend, traverse un petit taillis, puis un ruisseau large d'une vingtaine de mètres où l'artillerie passe sans encombre entre deux haies de tirailleurs prêts à la secourir; encore un ruisseau et l'on s'arrête un moment au pied d'une falaise calcaire où le sentier se dessine presque à pic. Dans ma préoccupation de la veille, je n'avais pu me rendre compte de la rapidité de sa descente. Il est déjà neuf heures. Le ciel couvert de nuages envoie une chaleur lourde saturée de vapeur d'eau ; quelques hommes ont une face de feu, tous sont couverts de sueur. Je fais part au capitaine de ma crainte de voir éclater des accidents analogues à ceux de l'avant-veille ; la grimpette m'inquiète, soulignée à droite et à gauche de profonds précipices. A regret il décide que l'on continuera; il a l'ordre de regagner Ambondro dans la soirée. Et voilà nos tirailleurs escaladant lentement et avec peine la roche, essoufflés, s'épongeant du revers de leurs manches, s'arrêtant par instants, s'appuyant sur leurs fusils, quelques-uns plus avisés sur des bâtons empruntés aux branches de la forêt, reprenant bientôt courage, remontant lourdement, courbés par l'effort, levant puis hochant désespérément la tête, se reposant, buvant à leur bidon, repartant encore la bouche haletante, le visage ruisselant de sueur s'égouttant en pluie lente sur leurs bras et leurs mains, le dos du bourgeron plaqué de taches sombres humides, et enfin arrivant tous au haut du calvaire en poussant un soupir de satisfaction. Et pas la moindre plainte, mais un ricanement gouailleur qui nargue la falaise, maintenant que l'œil la domine d'un regard tranquille et dédaigneux. L'obstacle vaincu est méprisé, le résultat heureux a déjà oublié le douloureux effort

qui l'a produit. Sur un coup de sifflet la colonne s'est remise en marche dans une prudente lenteur; au bout d'un kilomètre un petit Français chavire sur lui-même, immédiatement secouru par ses voisins qui le soutiennent d'abord, puis le soulèvent quand ses genoux pliés menacent de se heurter contre les rocs hérissés du sol. Pas le moindre abri à l'entour... pas un latanier. A l'ombre portée de mon burnous tendu par deux turcos, il ne tarde pas, après quelques soins empressés, à se réveiller. « A boire ! » demande-t-il. L'eau des bidons est tiède, il en absorbe plusieurs gorgées prudemment espacées et mesurées, tandis que la colonne continue sa route. Deux infirmiers le hissent sur un mulet vigoureux de l'artillerie déjà chargé de caisses, et le surveillent jusqu'à la halte. On y arrive à onze heures.

A deux heures, par un soleil couvert traîtreusement et une atmosphère lourde, la compagnie se remet en marche. Bientôt le nuage se dissipe, une lumière directe et ardente brûle les blocs calcaires de la route éclatants de blancheur crue. Les pas se ralentissent, les dos chargés du sac s'affaissent, sous les casques les mouchoirs suent, la soif s'exagère ; mais voici un clair et frais ruisseau où les visages congestionnés et les gosiers desséchés peuvent s'humecter. Quelques traînards plus loin tirent péniblement la jambe et quittent les rangs largement espacés et desserrés, pour se reposer à l'ombre de lataniers et de palétuviers près d'un bas-fond boueux. Encore un peu d'énergie et les voilà tous entrés dans le village d'Amparigindro. Mais déjà l'on m'appelle près d'un turco en asphyxie que je confie à Périssé, pour aller me partager entre deux autres tirailleurs qui viennent de tomber sans connaissance. Etendus sur des lits sakalaves dans une case,

[redacted]

ils délirent de concert pendant plus de trois heures. En ce moment, le moins gravement atteint, un tout jeune Français, est hors d'affaire. Quant à l'autre, un Marocain, il me rappelle fidèlement Cicard avec sa température élevée, ses contractures des muscles de la face, puis sa respiration lente et presque imperceptible, son pouls lent, faible et irrégulier, son insensibilité absolue, son coma. Tous les officiers m'offrent de le veiller; car le capitaine, justement alarmé, s'est décidé, devant ce nouveau drame, à ne plus poursuivre sa route. Un programme, même signé de l'état-major, quand il est essentiellement inutile et sans but, est-il plus respectable que la vie des soldats français, kabyles, ou marocains? Risquer la mort comme avant-hier pour un résultat improbable et tout à fait aléatoire est déjà navrant, mais il serait coupable de la risquer aujourd'hui. Abandonner des morts, soit; mais on ne torture pas, on n'achève pas des mourants, on reste auprès d'eux. Le capitaine Aubé part précisément pour Majunga, le capitaine Gatel le prie de remettre au général un pli circonstancié. Malgré les soins les plus dévoués de mes infirmiers, qui se relèvent toutes les heures auprès du moribond, je ne puis effleurer un espoir de salut. Il est deux heures du matin. Je suis tombé de fatigue moi-même depuis un moment quand le vieux Chérif me secoue: « Mossieu major, ji crois guéri, y parlé. » Le pauvre garçon a dû prendre le délire pour un retour à la santé; j'approche, examine, excite. La sensibilité est revenue; peu à peu le Marocain me reconnaît et répond à nos demandes. L'amélioration dès lors rapidement s'accentue, et l'accès se termine. Chérif avait raison; c'est le mieux de la vie. Rassuré, je fais annoncer l'heureuse nouvelle au capi-

tallé dans une case dont le vieux Chérif garde l'entrée. Notre matériel et nos bagages personnels ne tardent pas à arriver sur des mulets que précède le capitaine Wirbel. Décidément nous sommes choyés ; tiendrait-on à nous faire oublier par des prévenances exagérées les épreuves inutilement et maladroitement imposées durant ces récentes journées ? Espère-t-on par un empressement et des louanges excessifs détruire le souvenir d'une erreur inexcusable ? Nous avons fait simplement notre devoir de soldats mercenaires en obéissant aux ordres de la brigade, tout en déplorant leur inconscience ou dans tous les cas leur manque absolu d'à-propos. Quoi que l'on fasse, les privilégiés de la reconnaissance de Marohogo n'oublieront jamais sans doute la marche du 10 mars, les accidents de la journée, les funérailles de nuit au camp, les exhalaisons fétides du marais d'Ambatolampy, les hommes et les mulets condamnés à s'enfoncer dans la fange pour aller chercher nos vivres, les canons roulant dans la vase, l'ordre du jour consolant, l'ordre de rappel exaspérant. Un officier du génie, le capitaine Cauboue, qui commande une compagnie de cette arme déjà arrivée en entier, nous jette le trouble au cœur en nous affirmant que tous les hommes vont être employés à la construction d'une route carrossable. Je proteste énergiquement contre une telle éventualité, contre une telle décision. Sans effort sérieux nos tirailleurs sont malades ; non, mon capitaine, vous avez la plaisanterie amère. Et alors il nous apprend l'affectation au corps expéditionnaire de 5.000 voitures Lefebvre et l'intention de les amener jusqu'à Tananarive. Je dis à mon tour les marais étendus, les obstacles naturels nombreux, la réputation d'insalubrité de Madagascar, surtout dans ses

parties basses et marécageuses. — Docteur, je ne dis pas non ; mais c'est l'ordre, c'est le programme. Et il nous dit adieu. — Et sous ma tente je réfléchis : Peut-on y songer un instant, quand on a entendu parler de Madagascar, quand on a lu surtout le récit des opérations de 1885 sur sa côte orientale; peut-on un seul instant s'arrêter à l'idée de remuer un sol déjà réputé si insalubre et que les Howas eux-mêmes fuient en raison des fièvres qu'ils y contractent ? Les nègres sakalaves n'en sont pas indemnes ; non, ce serait creuser sa propre tombe. Tazo et Hazo, (la Fièvre et la Forêt), n'étaient-ils pas les deux grands généraux que Radama I[er], au commencement de ce siècle, disait invincibles par les blancs ? La forêt est rare en région occidentale, mais la fièvre y sévit surtout dans le Buéni. Quel officier colonial ignore la phrase effrayante ? « Le Buéni est le cimetière des Européens. » Et pour des médecins peut-il y avoir un doute sur la nocuité du climat malgache ? Personne n'a-t-il donc lu, parmi les organisateurs de cette expédition, *l'Armée Coloniale* du D[r] Raynaud ou du moins le *Traité des maladies des pays chauds* de Corre paru en 1887, dont j'ai sous les yeux les phrases les plus explicites : « A Madagascar » l'endémie n'existe pas sur les hauts plateaux de l'in- » térieur, mais elle est très intense sur le littoral. No- » tre marine en sait quelque chose ! Les hôpitaux de » la Réunion ont reçu un nombre considérable de fé- » bricitants pendant nos récentes croisières et opéra- » tions sur la côte de Madagascar. En douze mois, au » mouillage de Diégo-Suarez, sur 250 hommes compo- » sant l'équipage du transport *la Creuse* 211 hom- » mes avaient eu la fièvre (Ségard. *Arch. de médecine* » *navale*. 1886). Un roitelet howa avait raison de dire

» qu'il ne redoutait pas un envahissement par des » troupes européennes, car il était défendu par le gé» néral Tazo : il eût été facile de mettre ce défenseur » en échec au prix d'un court sacrifice qui nous eût » permis de franchir rapidement la zone littorale ou en » faisant occuper celle-ci par des troupes noires (tirail» leurs sénégalais) ; mais ce sacrifice on ne l'a pas su ou » voulu faire. » Et l'on pourrait, après des constatations antérieures aussi exactes que lamentables, se décider, par un séjour prolongé dans les régions basses et des travaux de terrassement, à augmenter la malfaisance d'un germe si dangereux et la répétition de ses atteintes? Si des marins au mouillage, en pleine mer, présentaient une morbidité de plus de 80 pour 100, qu'en sera-t-il de nos artilleurs, de nos sapeurs, de nos Français en plein sol palustre ? — Toute la journée je fais part à Jeanpierre de mes craintes qu'un violent accès de fièvre me force à interrompre dans la soirée. Moi aussi, me voilà pris. Nuit pénible, constamment tenu en éveil par les moustiques et un nouvel ennemi avec lequel il me faudra désormais compter : la Fièvre.

15 mars.

Le camp est presque désert dans la matinée. Nos tirailleurs aménagent la route d'Ambondro à Majunga et rentrent du travail à huit heures, conformément aux ordres de la brigade. Dans l'après-midi une corvée revenant de Majunga m'amène un jeune tirailleur français rencontré, seul, étendu sans connaissance, aux abords d'un marais. Par effet du hasard, il aurait pu ne pas être aperçu et mourir sans secours ni témoin. Il est là, sur un brancard improvisé, absolument inerte,

sourd à toute demande, insensible à toute excitation. A peine étendu sur un des lits sakalaves de l'infirmerie il entre en un violent délire où des commandements se mêlent à des phrases de théories. C'est un élève caporal qui avait obtenu le n° 1 au peloton spécial. Aspersions froides, injections, piqûres même ne sont pas senties. Quand au bout de quelques heures il est revenu à lui, je le fais transporter à l'hôpital n° 1 par huit coolies indigènes, sous la direction d'un infirmier. Décidément nos petits Français jouent de malheur (les marsouins des Manguiers, les tirailleurs de la compagnie Gatel). Qu'adviendra-t-il de ceux du 200e et du 40e ? J'y songe avec effroi.

16 mars.

Mes jambes me portent avec peine durant ma visite à l'Infirmerie qui chaque jour voit augmenter les entrées; une faiblesse impérieuse, malgré tout mon désir de lutter, me force à me jeter sur mon lit où je reçois la visite du commandant Debrou, des capitaines Rabaud et Delbousquet. Plusieurs cas de fièvre se sont déclarés déjà dans leurs unités ; l'hôpital n° 1 de son côté reçoit un nombre sans cesse croissant de malades, surtout des Français (infanterie de marine). La popote a un invité : le lieutenant du génie Fénéon qui dirige les travaux de la route amorcée par ses sapeurs et nos tirailleurs, travaux, à son dire, des plus fatigants et des plus ingrats. Un frisson violent soudain m'envahit, mes dents s'entrechoquent en un claquement sonore ; je quitte la table pour regagner ma tente. Je ne puis quitter mon lit, je réponds mal aux aimables camarades venus tous me faire visite dans la soirée, je prends pé-

niblement connaissance de lettres qui m'arrivent de France : Evan et Maurice. Toute la nuit, je suis en nage.

17 mars.

« Je vous félicite de votre « bel air », tebib. » — C'est l'aimable Jeanpierre qui vient prendre de mes nouvelles dans une des cases de l'Infirmerie. Quelques jours de fièvre suffisent ici à couvrir le visage d'un masque vert qui ne tarde pas à jaunir ; c'est déjà le teint de quelques-uns de nos malades. Une trêve que je viens de demander à mon ennemie me permet de répondre à mes aimables correspondants. Où sont les agréables causeries d'antan, les soirées musicales de garçons avec les « civils » les plus charmants, les officiers les plus sociables chez le plus accueillant des amis, le sous-préfet Combarieu, doublé d'un artiste exquis ! — Tout effort se paie : la nuit la fièvre reprend ses droits ou plutôt ses hostilités, m'assaillant de rêves et de cauchemars les plus bizarres. Tourni, fidèlement couché près de la porte de ma tente, me prie de ne pas tant [illegible] débarrasser d'une moustiquaire [illegible] et de garantir mon ventre [illegible]

[illegible]

[redacted]

Tout près de ma tente, dans les cases qui leur sont réservées, crient, délirent et gémissent de nombreux fébricitants qui durement, mais résignés, subissent la néfaste influence du marais et du sol. Peu leur importe l'éloge que vient, ce matin même, de faire de leur énergie le général en passant la revue du bataillon à Majunga! — Vers neuf heures du soir, coup sur coup, trois détonations sèches éclatent tout près du camp. On court aux armes et l'on se forme, tandis que le capitaine se dirige seul vers le petit poste; avec les infirmiers et quelques malades capables de se tenir encore debout nous nous disposons à défendre les cases, l'arme en main prête à la riposte. Fausse alerte, vient dire le capitaine, malgré l'affirmation des turcos qui prétendent avoir vu rôder des masses noires en avant d'eux. Nuit affreuse pendant laquelle je vais souvent aux abords du camp arroser d'abondants flots de bile un champ de manioc. Pourvu qu'on ne tire pas sur ma « masse noire »! Puis le frisson, la chaleur, la sueur. Non loin de là, le vieux Chérif, malade aussi, se lamente et se résigne tour à tour. « Ji té jure, mossieu major, ji crois ji crève; ça fait rien, si mort une fois, pas morir deux fois. »

19 mars

Impossible de me tenir debout ou assis. Mon infirmier français, Périssé, visite à ma place les malades en traitement à l'infirmerie, puis conduit sous ma tente les nouveaux atteints. C'est à peine si je puis les interroger; heureusement le diagnostic est facile par un examen *de visu*. A des heures différentes mes camarades et le capitaine viennent me voir, car je suis

anéanti, incapable de me lever durant toute la journée. Jeanpierre m'est un vrai frère, d'une charité parfaite. J'exprime au capitaine mes plus vifs regrets qu'il ait cru devoir rendre compte au général de mon état. Mais je ne puis lui en vouloir, car s'il fallait partir tout de suite, je lui serais d'un bien faible secours. Quel ne serait pas mon regret de ne pouvoir suivre des hommes que j'ai appris à connaître! Vers cinq heures ma température est enfin retombée à la normale; à sept, soutenu par l'épaule de Toumi et appuyé sur une canne, je surprends mes camarades à table. Je prends place parmi eux, satisfait d'un léger bouillon, décidé à ne pas inquiéter un estomac révolutionnaire et un foie peu complaisant. Les vilains organes! Catin, en plein repas, rend son dîner. Encore un de touché! — Nuit déplorable, hantée de rêves pénibles reflétant mes préoccupations professionnelles : ce sont des marches de nuit, des marais sombres, des grimpettes toutes droites et blanches, des forêts, des insolés, des asphyxiés, des délirants, des comateux, des soldats creusant à la pioche des fosses immenses où ils tombent en grand nombre inertes, recouverts aussitôt par les pelletées de terre de leurs camarades transformés en fossoyeurs. Serait-ce un pressentiment fondé ou une fiction tout imaginaire?

20 mars.

Les tirailleurs sont de plus en plus nombreux sur les cahiers de visite, parmi les officiers Catin me fait concurrence. Dans la matinée nous saluons au camp le chef de bataillon Belin qui nous apprend la fonte des soldats de la compagnie Mortreuil, en dépit de son

installation supérieure à la nôtre. Il est vrai qu'ils sont là depuis plus longtemps que nos tirailleurs, et surtout qu'ils sont Français et tout jeunes, pour la plupart. Puis arrive le capitaine Wirbel. Il vient de conduire à Amparigindro une compagnie de Sakalaves qui travaillera aussi à la route vers Marohogo où nous ne devons pas tarder à les rejoindre, pour en faire autant. Les nègres accompliront certainement une aussi bonne besogne à moins de frais. — La sieste longue nous remet sur pied Catin et moi, le dîner a retrouvé sa gaieté.

21 mars.

Catin me réveille de bonne heure et m'emprunte mon cheval pour aller à Majunga. — La fièvre continue, sans se lasser, son œuvre navrante de démoralisation et d'anéantissement, semblant vouloir plutôt frapper ses victimes (tous en seront bientôt) à l'heure de la sieste. Nos turcos se croient perdus, dès que la « skhana » les désigne. Pour eux le frisson de l'accès envahissant est l'apparition du doigt de Dieu et la préface de la résignation à sa volonté. Toutefois ils cherchent à aider le ciel dans son rôle de curateur, ce ciel qui n'aime jamais à commencer (instinct de la conservation plus fort que la foi religieuse). Voient-ils le tebib, ils se traînent vers lui, soutenu par deux camarades, la tête enserrée d'un mouchoir ou d'une corde (elle va peut-être éclater), la pèlerine jetée négligemment sur l'épaule (négligence étudiée), le visage attristé encadré dans le capuchon, le couvent d'un regard allongé et implorant, s'affaissent près de lui, prononçant entre des sanglots un « mrid ! » tremblé. C'est

que nos indigènes kabyles, d'un courage admirable devant les plaies les plus répugnantes, les blessures les plus horribles, les traumatismes les plus destructeurs, sont au contraire d'une pusillanimité enfantine devant des manifestations dont leurs sens ne peuvent percevoir la nature et la cause. Tout ce qu'ils ne s'expliquent pas (et leur ignorance est inimaginable) est pour eux mystérieux, divin, surnaturel. — Catin rentré le soir nous apporte quelques nouvelles de notre bataillon et des correspondances de France. — Nuit horrible, en proie à des moustiques acharnés, scrupuleusement emprisonnés par Toumi dans ma moustiquaire. Une bougie « inquisitoriale » en vain les poursuit de sa flamme, ils reparaissent plus nombreux après chaque autodafé. Les insupportables bêtes se sont à plein dard repues de mon sang jusqu'au moment où, au comble de l'exaspération, j'ai appelé mon ordonnance pour envoyer à tous les diables mon appareil inutile et faire transporter mon lit en plein vent. L'air frais m'oblige à couvrir mon corps de mon burnous rouge ; ma tête encapuchonnée dans le blanc est bientôt assaillie par les ennemis que je voulais fuir. La chaleur le jour, les moustiques la nuit, la fièvre indifféremment à toute heure, voilà Ambondro.

22 mars.

Journée banale, insipide, à peine divertie par la causerie des repas. Lassitude de l'inaction qui énerve et ne garantit nullement contre la fièvre. On souffre sur place. Dans la soirée, le capitaine [illegible] nous annonce notre prochain départ. Une heure après, la compagnie recevait en effet l'ordre de se tenir prête à

[redacted]

évacuer après-demain le camp, pour prendre la direction de Marohogo. Eh bien! nous en connaîtrons les cendres. Mission nous serait confiée sans doute d'y construire un chemin muletier, en attendant que sur une autre piste le génie trace une route carrossable. Décidément on y tient à créer la route! Pourquoi pas un boulevard, puisqu'on y est? Cela étonnerait bien plus les Howas; on pourrait l'appeler le Boulevard Lefebvre.

23 mars.

La fièvre frappe à coups redoublés, augmente le nombre de ses victimes. Aujourd'hui trente hommes sont absolument indisponibles dans notre seule compagnie, plusieurs déjà atteints d'œdème cachectique. Dans l'après-midi j'élimine tous les hommes jugés incapables de fournir l'effort exigé. Vingt tirailleurs, le soir même, malgré leurs récriminations, sont dirigés sur l'hôpital numéro 1 sous la direction du lieutenant Bourgeois tombé providentiellement parmi nous et qui veut bien nous rendre le service de les accompagner. — Privés de nos tentes ce soir pour permettre de charger d'avance les mulets, nous devenons une proie par trop facile pour nos inlassables ennemis. Messieurs les moustiques se douteraient-ils de notre départ? voudraient-ils accumuler une provision de sang français? On serait tenté de le croire. La dernière nuit d'Ambondro restera ineffaçable dans notre souvenir de l'insomnie inquiète; longtemps nous croirons sentir encore les coups d'aiguillons lancinants sans cesse répétés en une obstination exaspérante; nous croirons entendre encore au bout de plusieurs années les fré-

missements élytriques aigus annonçant l'invasion et ses fléaux inévitables; comme moi aussi, brave Catin, tu te rappelleras la dernière ondée quelques heures avant le réveil nous forçant à demander un abri à l'infirmerie où nous ne tardions pas à étouffer, enfin la venue d'une accalmie permettant le retour en plein air, mais pas un instant celui du sommeil. Et en attendant le réveil (celui des hommes), le joyeux camarade me confiait les derniers renseignements : la Betsiboka fortement occupée sur deux points, Mahabo sur la rive gauche, Maroway sur la rive droite; l'envoi de deux colonnes pour balayer les rives du fleuve, sur Mahabo la colonne Rabaud, sur Maroway la colonne Metzinger (dont nous faisions partie) qui devait se concentrer à Mévarano pour aller de là prendre Miadana et Maroway. *Le Gabès* irait se poster dans la Betsiboka et contribuerait à l'attaque de Maroway et de Mahabo par ses obus et son détachement de fusiliers marins. Je renaissais à la joie et à l'indulgence; l'état-major avait un programme bien net, bien défini et la vaillance de nos troupes saurait le mener à bien, nul ne pouvait en douter.

V

Concentration à Mévarano.

(24 mars — 1er avril.)

24 mars.

Le coup de langue vient de réveiller les hommes, il est deux heures. — Viens, mossieu major, y en a tiraillour malade bezef; — et à travers la nuit noire Chérif me guide vers un manguier. Un turco grelotte à faire peur, la peau brûlante, les traits battus, la larme prête. Il demande simplement à être conduit jusqu'à l'étape sur un des mulets (impossible, ils sont tous accaparés par l'artillerie) ou à brancard (également impossible, les quinze coolies qui nous suivent sont affectés au génie dont ils portent les pioches et les pelles). Le capitaine, devant cette absence totale de moyens de transport, se résout à le laisser au camp avec la garde préposée aux vivres qui doit seulement rejoindre le lendemain. Ce n'est pas sans regret, car « il lui faut tout son monde ». En hâte, la colonne s'ébranle, tandis que l'artillerie s'agite, clouée sur place, au milieu

de cris, de jurons, dans un brouhaha furieux de canonniers cherchant leurs bêtes, les invectivant, dans un désordre confus de mulets bâtés et débâtés, refusant de marcher, secouant et dispersant leur chargement. L'arrière-garde, sous les ordres de Jeanpierre, vient au secours des camarades, mais dans l'épaisseur de l'obscurité la corvée est des plus difficiles. Voici déjà une grosse demi-heure que les turcos et sapeurs ont quitté le camp, et les artilleurs ne sont pas encore à même de démarrer. Avec une patience admirable, le lieutenant Violland se démène au milieu de mulets, de colis, de munitions, de chargements, de canons, de caisses d'obus, chargeant lui-même ses animaux, mal secondé par ses hommes malades ou épuisés. Plusieurs sont impaludés depuis des mois ; en voici deux plus loin au teint profondément anémié, en plein accès de fièvre, incapables de faire certainement la route à pied ; ils ont contracté leur maladie il y a longtemps, à Diégo-Suarez. On les hisse sur des mulets déjà chargés de caisses, les « calant » avec toutes les précautions possibles. Enfin à grand'peine les artilleurs démarrent, par une nuit sans lune, suivant la piste étroite et souvent contournée en lacets, marchant lentement, (deux hommes ne peuvent par endroits passer de front) se heurtant à des obstacles, trébuchant sur des blocs calcaires tout comme les mulets qui souvent tombent, refusent d'avancer, secouent un chargement bientôt tombé à terre et qu'il faut remettre en place. Horreur des marches de nuit dans un pays sans route ! Voici un à-coup qui nous immobilise sur place : les deux artilleurs gisent sur le sol, inertes, tombés de toute la hauteur de leur mulet. Rien de grave, mais ils se refusent à aller plus loin avec des moyens de transport aussi

[redacted]

dangereux et à travers des obstacles que l'œil le plus attentif ne peut deviner. La queue de colonne s'arrête, tandis que le clairon appelle. Au bout de vingt minutes, le capitaine accourt surpris, s'informe. Rien ne lui est caché. Il décide que Jeanpierre avec les malades rejoindra Ambondro, d'où il les fera conduire à l'hôpital de Majunga. Demain il regagnera la compagnie avec le convoi de vivres. Après une demi-heure de marche sans encombre, voici un grand marais où les animaux enfoncent jusqu'au poitrail, fléchissent sur un fond mouvant. Plus loin un arrêt, de toute la colonne cette fois. Notre petit troupeau de zébus a disparu avec son gardien. Les deux lanternes du détachement fouillent au hasard. Enfin ! les voilà retrouvés. En avant !

A Amparigindro, (le jour depuis une heure est apparu sans la moindre aurore) au-dessus d'une case flotte un superbe pavillon français. Déjà les tirailleurs sakalaves travaillent à la route muletière sous la direction du lieutenant Salvat à qui nous confions deux turcos fatigués, n'en pouvant plus. Il nous faut bien recourir à ce moyen, tout transport est impossible. Pendant encore deux heures la marche se poursuit, marquée par trois coups de chaleur légers ; vers dix heures on arrive à l'étape après avoir traversé un petit ruisseau limpide coulant au milieu de gros blocs calcaires et encadré de bords ombragés. Le lieu du campement est fixé sur un plateau hérissé par endroits de roches entre lesquelles osent s'élever quelques arbustes clairsemés, accaparés aussitôt pour les chevaux. Nous venons à peine de couvrir neuf kilomètres et n'en sommes pas moins fatigués, éprouvés uniquement par l'insomnie et le piétinement sur place. Les

tirailleurs et les artilleurs pestent contre ces marches de nuit à travers des sentiers invisibles par l'obscurité, des marais où l'on avance lentement et à la file indienne dans la crainte de trous profonds. Les turcos sont surtout ahuris et presque incrédules quand ils apprennent que la distance parcourue depuis Ambondro est seulement de neuf kilomètres ; ils auraient parié pour vingt-cinq au moins. Plusieurs, (et je les imite) n'attendent pas. Ils se couchent et recouvrent leur tête de compresses froides renouvelées dans une gamelle de campement pleine d'eau, béante tout près d'eux, bien avant que les piquets n'aient fixé les tentes. Celles des officiers sont réduites de moitié depuis quelques jours par une note de l'état-major.

Dans l'après-midi Catin m'invite à le conduire au bain dans le ruisseau voisin. Des cris aigus de femmes percent l'air en avant de nous, des exclamations de surprise, — saisissement causé par l'eau froide ou violence de douche ; le bruit assourdissant d'une cascade peu à peu se reconnaît derrière un groupe d'arbres. — Allons voir, chuchote mon camarade. Il avance sur la pointe des pieds, retient son haleine, écarte les branches. Soudain les voix se taisent, des oiseaux s'envolent du bosquet en jetant quelques notes d'effroi ; serions-nous annoncés ? A mon tour discrètement j'approche, sans bruit, (pourquoi effrayer la chasteté des Suzannes noires ?) le corps penché en avant, les mains pendantes, l'œil curieusement béant et je regarde... la poitrine et les bras complètement nus, plongeant jusqu'à la ceinture dans le ruisseau, sous une chute d'eau neigeuse et bruyante, cinq artilleurs de marine. Tous deux nous partons d'un immense éclat de rire.

Rien d'anormal durant cette journée. Les accès de

fièvre ne s'aggravent pas. Nuit excellente à peu près pour tous.

25 mars.

D'horribles crampes d'estomac toute la matinée me torturent, une soif impérieuse me fait engloutir de nombreux verres d'eau. Vers onze heures un violent frisson m'envahit, les forces m'abandonnent, me contraignent à quitter mes camarades et à regagner ma tente, appuyé sur ma canne, chancelant à chaque pas. A peine étendu, le vertige fait tout danser autour de moi, se continue aussi tournoyant et troublant jusqu'à l'expulsion de tout le liquide englouti. — A trois heures, visite de Jeanpierre revenu, depuis midi, avec le convoi de ravitaillement qui désormais s'approvisionnera à Amparigindro. Il a conduit sans encombre nos trois malades à l'hôpital et leur a même adjoint un tirailleur de l'escorte pris de fièvre pendant la route.

Au dîner une note irritée de notre commandant s'étonne qu'on n'ait pas évacué, la veille de notre mise en route, tous les malades. Pourquoi le lieutenant Jeanpierre en a-t-il ramené quatre, en plus des évacués portés sur la liste ? Le capitaine saura se défendre, j'en suis certain et, aussi, plaider ma cause d'ailleurs bien facile. Il ignore encore, sans doute, la brusquerie trop fréquente des accès et que si l'on peut « partir avec tout son monde indemne et bien portant » rien n'est moins sûr que de le garder, dans la même journée, aussi bien portant et même aussi entier. Un vacarme vient d'interrompre tout à coup notre discussion : c'est le commandant Belin qui vient camper tout près de nous avec une compagnie malgache (Ro-

ger) et une compagnie de marsouins. Bientôt le capitaine Aubé arrive, nous serre la main ; il remplira les fonctions d'adjudant-major auprès du chef de bataillon qui, dès demain, prendra le commandement de la colonne.

Vers dix heures émoi dans tout le camp ; à l'instant même arrivent des tirailleurs ramenant d'Amparigindro leur convoi de ravitaillement. L'un d'eux est rentré sérieusement malade, quoique fort dispos ce matin (que n'ai-je prévu son accès, mon commandant ?) Pendant qu'on le soigne, les autres ont hâte d'aller se coucher pour, dès demain matin, construire la route avec Catin. Les sapeurs, sous la conduite de Fénéon, jetteront de leur côté un pont sur la rivière de Marohogo. Vont-ils revenir avec la fièvre ? Quelques-uns certainement. Lesquels, mon commandant ?

26 mars.

Vers huit heures les terrassiers rentrent au camp, au nombre d'une quarantaine ; une demi-heure plus tard une plus petite fraction rejoint, qui avait été retardée par les accès survenus, en plein travail, chez six de nos turcos jusque-là indemnes. Rien de sérieux heureusement, mais si cela continue (et ce ne pourra que continuer tant qu'on séjournera en terrain marécageux) tous nos tirailleurs et nos sapeurs y auront bientôt passé. La preuve en effet pour nous est faite de l'inefficacité absolue du traitement préventif par la quinine tel qu'il se pratique dans le corps expéditionnaire. Pour ma part, connaissant les observations contradictoires sur la vertu de ce médicament, tantôt héroïque, tantôt absolument impuissante et négative, je ne puis ajouter créance qu'à l'expérience person-

[redacted]

nelle et à l'interprétation raisonnée, attendant d'autres preuves pour réciter le credo de la préventive quinine. Ce sel est tellement peu infaillible, qu'aux doses même les plus poussées, il est insuffisant contre la plupart des accès pernicieux ; loin de prévenir, il n'enraie pas souvent des atteintes aiguës, quand les troubles congestifs présentent une certaine intensité. Et malgré moi, je ne puis que souscrire jusqu'ici aux conclusions du docteur Raynaud, dans *l'Armée Coloniale :* « L'administration de la quinine, comme prophylacti- » que, à doses fractionnées quotidiennes et continues » n'est pas seulement illusoire ; elle est dangereuse » en ce sens qu'elle détermine une accoutumance re- » grettable au médicament. Vienne en effet un accès » grave, et des observations répétées montrent que » des doses massives demeurent alors inefficaces. » Ici l'accoutumance n'est pas à craindre, car l'homme prend 0,30 centigrammes par jour les trois premiers jours de la semaine, dose ridicule qui ne prévient pas l'accès, qui est trop faible pour le guérir. A mes yeux c'est une dépense en pure perte, à peine suffisante à prouver aux soldats, pendant les premiers jours, qu'on a souci de leur santé. Et l'auteur ajoute : « Les vrais moyens prophylactiques sont : 1° restreindre les reconnaissances, 2° ne jamais employer les Européens aux travaux de terrassements, 3° améliorer l'ordinaire des troupes et leur fournir de l'eau potable, 4° réduire les exercices au minimum pendant la chaleur, 5° n'employer dans les postes malsains que des indigènes, 6° assainir progressivement le pays par des cultures et des drainages. » Si le savant médecin colonial a raison, l'expédition qui se commence, avec son séjour prolongé dans les régions malsaines, ses travaux de

[redacted]

terrassement par des Français, des Kabyles et des Nègres, avant longtemps lui aura donné raison. Dans le cas contraire où la morbidité et la mortalité seraient, toutes choses égales d'ailleurs, équivalentes dans les deux races, je m'élèverai avec joie contre cette phrase inscrite tout au début de son travail et presque impérative : « Un général qui veut mener à bien une ex» pédition militaire sous les tropiques doit aussi bien » observer les lois de l'hygiène que les règles de tac» tique dans la conduite de son armée. » Il m'apparaît jusqu'ici que ce principe (d'hygiène s'entend, d'art de prévenir les épidémies et les maladies) a été absolument dédaigné par l'état-major et surtout par les organisateurs de l'expédition de Madagascar. Le service de santé n'aurait-il pas osé donner un avis défavorable à ce projet dangereux de voirie et élever d'énergiques protestations, fondées sur l'expérience du Tonkin, du Dahomey, du Laos ; ou bien l'autorité militaire aurait-elle passé outre? Nous ignorons absolument les intentions du chef de l'expédition ou même si on ne lui a pas imposé un programme. Et pourtant le général Duchesne est un colonial, c'est le « héros de Formose » et il semble inadmissible qu'il ait pu conseiller la construction d'une route en un pareil pays et l'envoi de jeunes Français dans ces régions, bien entendu en dehors des corps spéciaux tels que l'artillerie et le génie forcément métropolitains. Mais un général ne doit-il pas se récuser plutôt que d'exécuter un plan qu'il juge mauvais ou seulement médiocre? C'est là un principe napoléonien, encore vrai de nos jours, celui-là.

Vers dix heures nos camarades s'empressent autour de deux officiers de la 15e batterie de montagne arri-

vés au camp à l'instant. Le capitaine Lavail et le lieutenant Liron sont des Constantinois que tous les officiers du bataillon ont connus à Sétif. Rencontre des plus réjouissantes pour les uns et les autres. J'apprends bientôt que ces messieurs doivent envoyer dans la soirée quelques mulets à vide sur Amparigindro. Le capitaine, mis au courant de mon impuissance à évacuer sur l'arrière quelques fiévreux hors d'état de risquer la marche de demain, m'offre aimablement d'user de son petit convoi. J'accepte avec reconnaissance une proposition si favorable à nos tirailleurs; heureux, à défaut de concours officiels et prévus, d'en trouver d'officieux et d'inattendus. La bonne volonté pourra-t-elle longtemps suppléer à l'imprévoyance des dispositions commandées, parera-t-elle toujours à la difficulté sans cesse croissante?

A la nuit tombée, deux fusées lancées à quelques mètres du camp font connaître à Majunga que la colonne n'a besoin d'aucun secours. Puis, l'on se couche. Nuit complète d'insomnie, passée en crampes d'estomac dont l'intensité présage un accès prochain, violent.

27 mars.

A cinq heures quarante-cinq la colonne s'ébranle en un ordre parfait: extrême-pointe, pointe, avant-garde, gros, arrière-garde et convoi distants à intervalles réglementaires. Les difficultés de la route s'opposent bientôt au maintien de cette admirable disposition. Après la fameuse falaise crayeuse déjà connue de nos tirailleurs, mais moins rapide aujourd'hui à cause des récents travaux du génie, voici des taillis succes-

[redacted]

sifs coupés de petits ruisseaux, puis un mamelon boisé au bas duquel serpente la rivière de Marohogo aux bords marneux et glissants. Un pont y a été aménagé au moyen de fascines de menus branchages empruntés aux arbres voisins. Avant d'y engager les divers éléments de la colonne, on fait une halte d'une demi-heure. Repos favorable au dégagement des estomacs et des foies rébarbatifs. Le passage s'opère vivement, à merveille tout d'abord ; puis plus lentement, les branches séparées par des interstices progressivement élargis où se prennent les sabots des animaux, le tablier s'effondrant par endroits ou plongeant dans l'eau. Nul accident. A neuf heures trois quarts la halte se fait au plateau de Marohogo. Un mal de tête affreux et une fatigue jusqu'ici inconnue m'empêchent d'aller plus loin. Toumi accourt avec mes infirmiers et quelques généreux tirailleurs. Une ingénieuse installation de mon burnous projette son ombre vers mon corps étendu sur le sol dénudé, un sac d'ambulance peu moelleux soutient ma tête. Les phases de l'accès se succèdent régulièrement. Vers deux heures, le commandant Belin vient prendre de mes nouvelles et s'assurer si je crois pouvoir me mettre en marche. — Mon commandant, ne vous inquiétez nullement de ma personne, mon cheval et mon ordonnance sont là.

Une demi-heure plus tard, le docteur Duranton vient me rejoindre tout à l'arrière. Quatre coolies me sont confiés que je fais surveiller et diriger par mes infirmiers. Quelle triste marche ! Quel spectacle lamentable, dès les premiers kilomètres, que celui des abords de la route ! Tous les cent mètres un homme est étendu à l'ombre peu dense et perfide d'un latanier, presque invariablement un Français (marsouin ou sapeur) ;

[redacted]

cinq tirailleurs seulement sont restés à l'arrière. Sans nulle exagération j'en ai compté au moins soixante de ces petits troupiers couchés sur la terre, haletant et suant, vidant leur bidon, s'épongeant ou s'éventant, reprenant la marche, la jambe traînée, le corps penché en avant, les épaules alourdies par le sac, plusieurs boitant, quelques-uns les souliers ôtés. Le gros est déjà arrivé à cinq heures; à huit heures et demie il en vient encore. Nos tirailleurs ont tous rejoint, m'assure Chérif, aidés par mes infirmiers et les coolies. Nous sommes encore à table quand, vers neuf heures, au sud du camp un coup de fusil sec se fait entendre (un Lebel) suivi d'un tout petit feu de salve. Nous courons aux armes. « Ne vous inquiétez pas, scande lentement la voix du commandant, silence ! Tout le monde devant sa tente et l'arme au pied. » Il se dirige posément, calme et grand, vers l'endroit d'où sont parties les détonations. Déjà l'on n'entend plus rien dans l'air muet, pas un bruit, pas un souffle; rien ne bouge, chacun immobile, taisant son haleine, la perception toute concentrée dans l'ouïe. Minutes qui paraissent des heures ! Un bruit de pas ralentis maintenant s'écoute, dont la résonnance grave se prolonge dans l'espace calme et immobile ; c'est le chef de bataillon, déjà auprès de nous dont la voix impassible jette à travers le camp cette simple phrase : « C'est très bien, couchez-vous tranquilles et bonne nuit. » Quelques instants après le camp dormait calme et rassuré.

28 mars.

Des traînards de la veille arrivent isolément aux premiers rayons du jour, retrouvant la colonne per-

due depuis douze à quinze heures et sans renseignement sur sa destination. L'un d'eux raconte qu'un tirailleur aurait été trouvé mort au milieu de la route; la nouvelle en un moment se colporte dans tout le camp. Je cours vers mes infirmiers et les somme de me dire s'ils m'ont abandonné aucun turco à l'arrière. « Ji pas mentour, réplique Chérif, tiraillours tous présents, ak rebbi; si pas vrai, ti me tues. » Affirmation catégorique dont je ne suis toutefois pas complètement rassuré. Le docteur Duranton est envoyé avec des brancards à la recherche des retardataires. Pendant une longue heure arrivent une quinzaine d'hommes, chancelants, épuisés; voilà ensuite un brancard porté par quatre coolies. Anxieux j'approche, n'interrogeant personne, n'en voulant croire que mes yeux; c'est bien un cadavre... mais pas celui d'un turco. Constatation rassurante pour mon rôle de médecin des tirailleurs, navrante à mon cœur de Français qui perd encore un de ses jeunes compatriotes dans ce pauvre petit marsouin tombé seul sur la route déserte, sans un espoir, sans une consolation, sans un encouragement, sans que ses dernières paroles aient pu être recueillies par un ami, un camarade, et fidèlement rapportées aux êtres chers dont les noms ont dû tomber de sa bouche proférant le dernier adieu dans le souffle final. Ah! l'angoisse horrible de ces jeunes gens, hièr encore amoureux de la vie, pleins d'elle, assistant seuls à leurs derniers moments, seuls témoins de leur longue agonie, expirant à la face du ciel et de la terre, le cœur noyé dans un vide immense, aspirant au néant béni!

Après l'enterrement, je dresse la liste des malades, sans cesse croissante, à évacuer sur l'arrière tandis

que nos camarades montent au village d'Ambohitrombikely perché sur un mamelon à l'est du camp. A leur retour, ils m'apprennent la fuite de ses habitants, la veille, au matin, sous un feu de salve exécuté par quelques tirailleurs sakalaves qui y cantonnent. Au même moment arrive un groupe de tirailleurs ramenant le petit troupeau de la colonne mis en fuite, la veille au soir, par le bruit de la fusillade. — Dans la soirée, le commandant Belin, nous annonce pour demain une marche de 15 kilomètres jusqu'à Mévarano où le général Metzinger sera en personne avec la compagnie Vernadet et l'état-major du bataillon.

29 mars.

Je suis péniblement la colonne qui vient de s'ébranler, continuant à vomir comme durant la nuit. Quelques fiévreux sont restés au camp avec un petit poste qui y a été maintenu. Chaleur et fièvre me rendent tout service impossible. L'aimable capitaine Roger me remplace, inscrit le nom des traînards, (des mulets les reprendront bientôt) leur prescrit de ne pas quitter les abords de la route d'ailleurs marquée par endroits de lataniers totalement absents dans le reste de la plaine ensoleillée. Colonial dans la bonne acception du terme, le capitaine Roger fut d'une bienveillance incomparable pour les sapeurs, tirailleurs et marsouins qui tombèrent en route, et pour moi d'un concours précieux. Ses Sakalaves, vigoureux et marchant dans leur propre pays, ne l'inquiétaient pas un instant. A l'arrivée à l'étape, il s'étonna de mes remerciements et m'adressa ses souhaits de guérison ; quant au commandant Belin, il me serra la main sur ces mots : « Rejoi-

gnez votre corps sans tarder et reposez-vous; le capitaine Roger et moi prendrons toutes les mesures nécessaires. » — Mais la compagnie Gatel, où campe-t-elle? Daguet me conduit dans tous les sens; de tous côtés des sakalaves et des marsouins. Enfin Toumi m'engage à le suivre; il vient de découvrir les tirailleurs au pied d'une falaise très élevée et très raide, couverte d'herbes et d'arbustes. Pas un chemin, pas la moindre piste, partout des précipices; la muraille presque droite. Que faire? Derrière mon ordonnance me voilà engagé dans la brousse, suivi de mon cheval dont je tiens la bride de la main gauche, m'accrochant de la droite aux branches voisines, tâtant le sol d'un pied inquiet, par moments assis pour reprendre haleine et mesurant alors avec stupeur la profondeur de l'abîme. Toumi, penché contre un arbre, regarde sous ses pieds, hoche la tête. En face, à cent mètres environ plus bas les cuisines fument, les hommes vont et viennent. « Attention, mossieu major, n'y a pas bon la route » lance Toumi qui vient de se cramponner à une grosse racine sans laquelle il fût allé se broyer au bas de la falaise. Au même instant une voix effrayée, celle du capitaine Aubé, m'adjure de revenir sur mes pas sous peine d'une chute mortelle et de regagner à ma droite une élévation où se trouve la route. L'ascension est plus périlleuse à mes yeux que la descente, c'est aussi l'avis de Toumi; je suis d'ailleurs à bout de force, je continue. Et nous recommençons la série des tâtonnements, hésitant, roulant, trébuchant, sauvés alternativement par les branches ou les blocs calcaires accrochés désespérément. D'autres fois c'est Daguet qui, inconsciemment prévient ma chute, en se refusant à descendre, la tête obstinément redressée qui tend et

[redacted]

assujettit la bride secourable. Enfin! après une demi-heure — une éternité d'émotions poignantes nous arrivons sains et saufs, quelque peu écorchés, parmi nos camarades. Et de là nous voyons en effet un monticule où la route serpente en lacets nombreux tracés la veille par Fénéon et Larby. — A quatre heures, laissant les malades à la garde de Duranton (ils rejoindront demain Mévarano) la colonne s'engage dans une plaine marécageuse, traverse le joli village d'Ambodinabatekely où des marmites sont renversées sur un feu à peine éteint. Tout autour des ricins, manguiers, acacias, flamboyants, séparés par quelques clairières. Dans une plaine fangeuse que longe la Betsiboka on s'arrête pour passer la nuit, à deux kilomètres du lieu désigné pour la concentration. Les Howas! les Howas! crie tout à coup Eutman, en désignant quelques voiles qui sillonnent la rivière. Nous partons d'un grand éclat de rire; ce sont de simples mercantis dans leurs boutres. Le convoi, resté au haut de la grimpette, nous prive de notre popote; nous sommes heureux d'accepter une boîte de viande de conserve que veulent bien nous offrir nos hommes. Ils savent les officiers livrés à eux-mêmes, la cantine absente, et partagent volontiers leurs ressources avec ceux qui partagent leur peine. Toutes les sections se disputent pour nous offrir le café.

30 mars.

Nous venons de traverser le village de Mévarano sans y faire d'arrêt et nous dirigeons vers un assez vaste plateau, dominant la Betsiboka, où se dressent les tentes d'un camp. C'est le point de concentration

d'où va partir la colonne de Maroway. Trois cents mètres à peine nous en séparent. Des détonations! encore! des feux de salve! Toutes les têtes se sont instinctivement dressées, les regards dirigés vers l'est. Et la fusillade bien nourrie continue derrière un mamelon qui cache le théâtre de l'attaque. Déjà, tout en marchant, nos turcos complaisamment caressent leurs fusils; les détonations continuent; on va avoir besoin d'eux. Quelle joie de faire parler la poudre, d'épauler, de tirer! Enfin on les rencontrerait ces fameux ennemis, on se mesurerait avec eux, rien que pour se dégourdir les doigts. A la bonne heure! les fusils ne se rouilleraient pas tout à fait. Mais voilà que les bruits viennent de cesser, tout est rentré dans le silence; la bataille est finie. La sonnerie : Cessez le feu! chasse tout espoir d'une reprise du combat. Tant pis, ce sera partie remise. On commande halte;... là-bas plus rien. Une demi-heure plus tard la compagnie Vernadet rentre au camp où l'accueil le plus empressé et la curiosité la plus naturelle l'attendent. Deux tirailleurs ouvrent la marche, le bras en écharpe. Un groupe de turcos les conduit à ma tente, les félicitant, les interrogeant; ils n'ont pas l'air de se soucier de leurs blessures le moins du monde. Tous voudraient voir leurs plaies, toucher les membres endommagés. Je suis obligé de faire garder militairement ma tente pour pouvoir les examiner, puis les panser; Chérif et Périssé sont enchantés de donner leurs soins aux deux premiers blessés de la campagne. Avec quelle fierté ils défont le pansement individuel soigneusement appliqué par le capitaine Vernadet! Deux sétons à l'avant-bras presque identiques, à orifices relativement larges, aux bords irréguliers et déchiquetés. Une balle n'a pas

réussi à franchir complètement l'orifice de sortie qu'elle s'était créé devant elle, elle a mis simplement le nez à la fenêtre. Elle en est extraite sans effort. C'est un gros projectile à culot évidé de fusil Snider; j'en fais cadeau à son porteur, un turco qui a déjà huit ans de service. Il la retourne en tous sens et finit par la serrer précieusement dans son mouchoir. Blessures en somme banales, sans lésion de nerfs ni de vaisseaux importants, et que je panse de la façon la plus simple. Tous deux sont ajoutés à la liste d'évacuation qui compte plusieurs marsouins, trois tirailleurs fiévreux.

Je vais en personne rendre compte de mes constatations au général qui campe tout près de moi et lui passe la liste des évacués. Ils sont là au nombre de quinze qui attendent, groupés, leur mise en route. Le général se récrie : « Ce ne sont pas des cas de paludisme, mais des fièvres d'acclimatement insignifiantes ne nécessitant pas une hospitalisation. » Je déclare froidement que la fièvre de tous mes hommes est incontestablement palustre et des plus classiques, que n'étant encore mis en possession d'aucun moyen de transport, je ne puis prendre sur moi de faire marcher des journées entières parfois, sous le soleil, des fiévreux assez sérieux, et ainsi risquer de transformer des formes simples en formes plus graves et peut-être mortelles.

En regagnant ma tente, quelle n'est pas ma surprise de compter alignés tout près d'elle dix à quinze volatiles de tout genre (poules, dindons, canards, etc.,) généreux cadeau du capitaine Vernadet « pour nos malades ! »

A l'heure du déjeuner communication à tous est lue

de deux ordres : l'un, du bataillon, nommant premiers soldats les deux tirailleurs blessés qui ont refusé de quitter les rangs avant la fin de la lutte, l'autre, du corps expéditionnaire portant à l'ordre du jour ces deux mêmes turcos et la compagnie Vernadet. Récompense modeste peut-être ; nos soldats n'ont heureusement pas besoin de ce stimulant pour faire leur devoir.

A l'heure de l'apéritif, simple occasion de rencontre et nullement beuverie stupide et dégradante, j'interviewe le Benjamin du bataillon, le sympathique Meurisse dont je tiens à connaître les impressions. Venant d'un jeune homme franc, encore à ses débuts, observateur intelligent et impartial, elles seront intéressantes comme tout récit sincère de choses vues et senties, vécues en un mot. Et sans la moindre affectation, sincèrement et simplement il raconte : « A trois heures » et demie, la compagnie part en reconnaissance vers » l'est, pour essayer de surprendre l'ennemi que nous » avons aperçu la veille, à notre arrivée à Méravano. » Au moment de la mise en route, notre sous-lieutenant » indigène Embarek se fait porter malade et refuse de » marcher. Je n'apprécie pas, tu le connais aussi bien » que moi et que nous tous. » — Oui, je comprends la perspective et la crainte des coups de fusil, à n'en pas douter. — « L'ordre de marche était le suivant : » en première ligne trois sections par le flanc à dix pas » d'intervalles, couvertes par quelques patrouilles, la » quatrième section que je commande en réserve à une » centaine de pas. Marche pénible par une nuit noire, » à travers des marais ; toutefois l'ordre se maintient » parfait. A cinq heures nous sommes forcés de nous » arrêter et d'attendre le jour ; impossible d'avancer » avec la meilleure volonté du monde.

» A cinq heures trois quarts la marche reprend, tou-
» jours aussi réglée et silencieuse. Vers sept heures et
» demie, à 800 mètres devant nous apparaissent vingt
» à trente pouilleux sur lesquels je fais exécuter un
» feu de salve. (Ordre avait été donné de tirer sur tous
» les nègres qu'on rencontrerait.) »

« Immédiatement après, le capitaine m'envoie vers
» un mamelon légèrement à gauche du chemin suivi,
» sur lequel semblent se dessiner des tranchées. La
» première section donne la direction, les deuxième et
» troisième suivront en réserve. L'ordre que je viens
» de recevoir m'éloignera à environ 1500 mètres de la
» section guide.

» Vers huit heures et demie, de Gouvello aperçoit à
» 1500 mètres en avant de lui des fumées nombreuses
» s'élevant derrière un rideau d'arbres; à n'en pas
» douter ces arbres cachent un village. C'était Andri-
» gana, poste occupé par une centaine d'hommes ar-
» més. Notre camarade fait aussitôt prévenir le capi-
» taine. Il reçoit pour toute réponse l'ordre de marcher
» à l'ennemi; à mon tour je reçois celui d'appuyer le
» mouvement. Je marchais depuis un moment à la
» fusillade quand il m'est parvenu. Le capitaine lui-
» même se hâte d'accourir avec les deux sections de
» réserve que la marche forcément lente avait rete-
» nues très en arrière.

» En entendant la fusillade sur ma droite, je m'étais
» vivement porté de ce côté, comme je l'ai déjà dit,
» sans attendre d'ordre. Je marche au jugé quelques
» instants, je ne vois ni village ni section de Gouvello.
» Nous prenons le pas gymnastique, (car les coups de
» fusil se succèdent sans discontinuer), avançant diffi-
» cilement au milieu de marais et de hautes herbes

» alternativement. Mes tirailleurs que la poudre grise
» sont comme des enragés. Dix minutes angoissantes
» se passent, enfin nous rejoignons les nôtres : toute la
» première section est couchée le long d'un talus qui
» domine la rivière d'Andrigana ; en face, à moins de
» cent mètres, l'ennemi, sans doute résolu, décharge
» sur les turcos un feu d'enfer, de Gouvello au milieu
» de ses hommes, debout, vêtu d'un blanc éclatant,
» superbe de calme et de sang-froid, fumant sa pipe
» comme à l'ordinaire, très naturellement. Les balles
» tombent comme la grêle. Deux tirailleurs sont bles-
» sés, un Français et un indigène, tout à côté de notre
» brave camarade qui sert de cible facile, mais encore
» épargnée; il leur donne l'ordre de se retirer en ar-
» rière pour se faire panser; ils le prient de les auto-
» riser à rester au milieu des leurs et avec une crâne-
» rie admirable bandent leurs bras endommagés. Ma
» section prolongeant la gauche de la première ouvre
» le feu, aussitôt en place; l'ennemi ne tarde pas à
» battre en retraite. Je laisse à de Gouvello une demi-
» section qui avec la sienne ira razzier le village, avec
» celle qui me reste je m'élance sur les traces de l'en-
» nemi qui fuit à tire d'aile, laissant de nombreux
» morts sur le terrain. Au milieu des bois et des hau-
» tes herbes je perds bien vite le contact, mais en
» revanche j'ai la chance de tomber sur un énorme trou-
» peau de zébus dont nous réussissons à écarter cent
» cinq bêtes, soigneusement rabattues par mes hommes
» sur nos sections de réserve. » Et il termine ; « Voilà
toute la vérité sur l'escarmouche d'Andrigana » ajoutant quelques réflexions flatteuses sur un capitaine parfait de tout point, un camarade très digne, le cher de Gouvello.

31 mars.

Journée entièrement consacrée au repos en vue d'une reprise de la marche en avant dès demain, et à l'élimination d'un nombre assez considérable de fiévreux à diriger sur l'hôpital de Majunga. Mon rapport au médecin chef de cette formation explique la nécessité depuis quelques jours de ces nombreuses évacuations sur un service déjà encombré, paraît-il, en raison de la répétition de marches fatigantes de jour et de nuit, à travers des marais, sous un soleil de feu ou un ciel nuageux, le manque total de cacolets, litières, etc., la non affectation de coolies au service sanitaire.

La fièvre frappe ou refrappe tirailleurs, sapeurs et artilleurs. Ici un vieux turco grelotte le frisson, les dents violemment heurtées les unes sur les autres, les extrémités froides, les ailes du nez frémissantes ; plus loin un jeune Français s'alarme d'une éruption d'urticaire géante aux démangeaisons exaspérantes ; en voici un qui gémit dans les contorsions poignantes de violentes crampes d'estomac ; en voilà un autre qui vient de sortir précipitamment de sa tente pour rejeter un liquide abondant teinté d'un vert de bile ; sous une même tente un malheureux délire, un second est couvert d'une sueur profuse, un troisième me supplie de tarir des évacuations douloureuses sans cesse répétées ; tout à côté un sapeur vient de tomber atteint pour la première fois ; plus loin un artilleur, la tête recouverte d'un mouchoir humide s'asperge à toute minute pour lutter contre une chaleur qui « fait éclater son cerveau. » Et durant tout l'après-midi c'est tantôt une douleur à soulager, une tristesse à dissiper, une énergie à relever, parfois, hélas ! un cas plus grave et peut-

être au-dessus des ressources actuelles de la science et de l'art. Constatation navrante, quand on songe surtout que ce n'est là que le commencement et que pour longtemps peut-être le corps expéditionnaire va être rivé à ces régions insalubres et marécageuses. Pourra-t-il longtemps encore suffire à la tâche qu'on lui impose?

Au milieu du dîner, Bourgeois nous rejoint pour prendre sa place à table. Il ne trouve pas le temps de manger, notre scrupuleux et dévoué officier d'approvisionnement! Qu'avez-vous, Bourgeois? vous paraissez tout bouleversé. — Mon capitaine, je suis navré; le troupeau d'Andrigana a disparu tout entier, sans doute à la nuit tombante, et, depuis une heure qu'on le cherche, n'a pas été retrouvé. Comment faire pour ravitailler la colonne de Maroway? — En effet, le contre-temps est fâcheux, mais la sentinelle seule est coupable ; occupé comme il l'est, il ne peut être partout à la fois ; d'ailleurs, si on n'avait pas fait cette capture, on aurait bien dû s'approvisionner ailleurs. — Malgré tout, le brave Bourgeois est désolé. Une heure après le programme était tout changé : « Deux compagnies de tirailleurs algériens et une de tirailleurs » sakalaves, appuyées par une section d'artillerie, sous » les ordres du commandant Debrou, partiront dès » demain en reconnaissance vers Ambatébé. » Le brave Bourgeois est de plus en plus à la torture.

Dans la nuit Jeanpierre est pris d'une atroce névralgie sus-orbitaire. Encore un impaludé de plus ; pauvre compagnie Gatel!

[redacted]

1er avril.

Après une heure de marche (le groupe est parti à cinq heures du matin) on s'arrête à quelques centaines de mètres d'une croupe allongée surmontée de quelques cases. Sur l'ordre du commandant, on prend une savante formation par le flanc où se dépense le capitaine adjudant-major Servant dans une hâte fébrile et inquiète. Le hameau atteint, on le traverse sans coup férir ; il est désert. Devant nous maintenant se profile une longue crête facile à défendre derrière laquelle serait Ambatébé. Des groupes ennemis s'y meuvent, allant de l'un à l'autre ; quelques patrouilles semblent s'en détacher, sans doute pour mieux juger de nos forces. Successivement six coups de canon leur sont envoyés, dont un à mitraille ; rien ne leur répond. D'un pas ferme et résolu, que rien ne vient contrarier, la pente bientôt après est gravie et la crête occupée. Le regard plonge sur une vaste plaine, couverte de lataniers, fortement ensoleillée, où les Howas sont peut-être dissimulés. A la lunette on peut apercevoir quelques hommes armés de fusils et qui courent. Sans tarder, sur notre gauche des feux de salve se succèdent, exécutés avec une régularité parfaite ; ce sont les soixante-quatorze tirailleurs sakalaves du lieutenant Salvat qui essaient leurs fusils encore vierges. Une vingtaine de détonations leur répondent, les unes après les autres, détonations lourdes, précédées de petits nuages de fumée disséminés un peu partout. Le capitaine Gatel s'élance aussitôt, entraînant ses tirailleurs qui, à leur tour, font pleuvoir une grêle de balles auxquelles ripostent quelques coups de feu timides et maladroits passant au-dessus de la compagnie ou venant

s'enfouir dans le sol à dix mètres devant nous. Et nos turcos de la première ligne repartent avec entrain, mais l'ennemi détale de toute part sans les attendre. La réserve part à son tour, mais sans grande conviction (on n'aperçoit pas les Howas), convaincue de n'avoir pas à secourir les camarades de l'avant et leur laissant volontiers l'honneur de la poursuite. La plaine est redevenue silencieuse ; la compagnie Gatel n'apparaît déjà plus, continuant sans doute fort loin sa course bien inutile. Sur notre parcours un zébu est couché sur le flanc, les naseaux rouges d'un sang déjà coagulé, la poitrine traversée de part en part ; plus loin un tout petit veau boite de sa cuisse droite atteinte par une balle ; on le capture au passage. Pas un cadavre d'homme ne jonche le sol ; les Malgaches ont le culte des morts et, quand on leur en laisse le temps, chargent sur leur dos, en fuyant, les tués du champ de bataille. La sonnerie « Cessez le feu ! » est répétée à plusieurs reprises; mais la compagnie Gatel rejoint fort tard, ne l'ayant pas entendue. Elle n'a pu d'ailleurs atteindre les fuyards. Après un repos durant lequel on déjeune, la reconnaissance revient sur ses pas, par une chaleur torride. Catin et Jeanpierre, en pleine fièvre, acceptent nos chevaux pour faire l'étape. Un tirailleur frappé de coup de chaleur se repose à l'ombre d'un latanier, deux autres viennent de se laisser tomber à terre, terrassés par un violent accès. Les officiers les font monter à cheval à leur place. Bientôt, à notre grande surprise, vers nous s'avance un groupe de coolies avec des brancards ; on y couche les malades. C'est le général Metzinger qui, ému par la canonnade du matin et croyant à des blessés, nous envoyait ce secours. Tout près du camp l'on creuse

une fosse; elle recevra à neuf heures, ce soir, le cadavre d'un artilleur de la batterie Lavail qui a succombé, entre les mains de Duranton, à un accès comateux. Le matin, à notre départ, il était encore absolument indemne. — Dès notre arrivée je suis appelé auprès du capitaine Lavail dont l'état encore satisfaisant ces derniers jours vient de s'aggraver d'une façon inquiétante, à la suite d'un voyage qu'il a dû faire en personne à Majunga, pour en ramener quelques mulets dont son détachement n'avait pu se faire suivre, au départ de ce poste, faute d'hommes disponibles. Catin et Jeanpierre couchés et sans force continuent leur accès. — Le général s'alarme quand il lui est rendu compte de l'état de ces trois officiers et de ma proposition de les évacuer sur la formation de Majunga; les officiers à leur tour prennent le chemin de l'hôpital. A cela rien d'étonnant ; les mêmes causes produisent les mêmes effets dans des conditions identiques; la fièvre frappe sans distinction sapeurs, tirailleurs, canonniers, marsouins, officiers, sous-officiers ou soldats, pourvu qu'ils s'y exposent également; et ses coups sont identiques chez les violateurs sceptiques ou les observateurs convaincus de la prévention par la quinine, aux doses prescrites par l'autorité. En matière scientifique l'observation est seule infaillible et pas toujours l'opinion du maître; encore une fois le maître s'est grandement trompé.

VI

Demi-tour (Miadana.)

(2-10 avril.)

Les malades évacués sur l'hôpital sont tous réunis à quelques mètres du camp et reçoivent les adieux et souhaits de leurs amis et camarades ; les officiers nombreux serrent tristement les mains du capitaine Lavail, des lieutenants Catin et Jeanpierre. A pied, dans une lenteur prudente, les voilà bientôt engagés dans le glacis naturel descendant en pente douce vers la Betsiboka, d'où des boutres ou un petit croiseur les transporteront jusqu'à Majunga. Debout près de sa tente, le général regarde, pensif et navré, s'éloigner le convoi, obligé de se rendre à l'évidence alarmante. Reviendront-ils un jour, quand et pour combien de temps? — Dans la matinée la décision fixe pour ce soir, six heures, le départ de la colonne vers Ambatébé ; les malades de la journée devront être prêts à partir, une heure avant, sur un boutre à destination du *Lynx*. A cinq heures je vais lui rendre compte que

six hommes sont incapables d'entreprendre la marche, il bondit : « Il n'y a donc plus qu'à retourner à Majunga ! » Au même instant de Gouvello se présente, salue. — Que voulez-vous, lieutenant? — Mon général, un de mes tirailleurs est en plein délire, je venais chercher le docteur. — Cet homme était certainement déjà malade antérieurement. — Pas le moins du monde, mon général, il n'a jamais été indisponible jusqu'ici, hier il faisait partie de la reconnaissance, ce matin même il était de la corvée d'eau, à quatre heures il semblait très bien portant. — Eh bien, allez tous les deux. — Pendant ce temps-là les nouveaux évacués partent de leur côté, sous escorte, vers la rivière. — Nous entrons sous la tente étouffante — un caporal divague, asphyxie ; un quart d'heure de soins le ramène à la santé. Il pourra et devra d'ailleurs marcher, car la voile du boutre cingle déjà vers la mer. J'arrive près de mon bonnet de police ; un tirailleur étendu en travers de ma porte gémit et frissonne, la peau brûlante ; je le rassure : qu'il avale ce gramme de quinine, il fera l'étape sur mon cheval, ne pouvant être laissé au camp. Dix minutes plus tard la tête de colonne s'est mise en branle. Le convoi n'est pas encore prêt à partir ; plusieurs bêtes ne sont même pas bâtées, les chargements encore à terre. « Allons, voyons, quatre tirailleurs par ici ! commande le capitaine Wirbel, préposé à sa surveillance. Plus vite ! relevez-moi cet animal ! et ces caisses ! ce tonnelet ! et ce fusil encore ! Vous ne voyez donc pas que ce mulet est trop chargé? il crève sous le poids, enlevez-lui la moitié de ses colis. » Un inconcevable désordre ! Des marsouins, nullement familiarisés avec la conduite de mulets, ignorant les premiers principes d'arrimage, perdant

la tête au milieu de tous ces chargements qu'ils ne savent pas disposer ; des mulets trop petits (abyssins, dit-on autour de moi) portant des fardeaux disproportionnés à leur taille ; un animal qui s'abat quand son voisin s'échappe, un autre qui refuse de se relever et, pour comble de malheur, une nuit des plus noires chargée de nuages épais cachant la lune à tout instant. Enfin plus rien ne reste reste au camp ! La marche est fréquemment ralentie par des accidents qui indisposent les meilleures volontés ; c'est une série désespérante de chutes, de déchargements, de rechargements, d'appels, d'excitations des plus brutales, à travers des ruisseaux et des mares, aux bords de précipices ou de crevasses. Vers onze heures, des feux devant nous annoncent le camp, ce n'est pas trop tôt ; on arrive. Un bruit de chute ! c'est un mulet qui, guidé par un turco, vient de rouler dans un fossé assez profond. Un quart d'heure après la bête est sur pied. « Tebib, ramènes-tu notre popote et nos bagages? » crie la voix de Meurisse. Je n'ose le garantir. Vers minuit, les feux éteints, tous dorment, les uns sous la toile, les derniers officiers arrivés, en plein air, dans leurs caoutchoucs à cause de la nuit humide. A deux heures une pluie torrentielle se déchaîne que les moins privilégiés reçoivent debout pendant trois heures consécutives. Au point du jour, les médecins parcourent les tentes et vont avertir le général : Duranton porte dix soldats d'infanterie de marine indisponibles, personnellement quatre tirailleurs. Nul moyen de transport ; il faut se résoudre à les laisser ici, tandis que la colonne ira prendre Miadana, puis Maroway. Le général m'interpelle : « Docteur, les malades resteront avec vous à Ambatébé ; en cas d'attaque je vous laisse

une section commandée par le sous-lieutenant Meurisse. Des ordres vous arriveront ultérieurement. »

La colonne partie, les malades s'installent tous dans la meilleure case du village; autour d'eux les hommes de la section se logent de leur mieux dans de misérables cagnas. Le parc à bestiaux d'Ambatébé ne contient aucun animal, les cuisines ont été scrupuleusement vidées. Les hommes ont leurs boîtes de conserve; les officiers n'ont rien, leur popote s'en est allée avec le détachement. A quelques mètres en avant du camp un ruisseau roule une eau limpide, plus loin la plaine semée de lataniers. — A onze heures Meurisse m'invite à sa table, à l'ombre d'un manguier : une serviette étalée à terre, une grosse provision de pains de guerre, deux quarts de troupiers fidèlement numérotés, des couverts en étain, deux bidons drapés de bleu, une boîte de viande de conserve déjà ouverte (elle embaume), des couteaux kabyles, une julienne. Et tout cela généreusement offert par nos turcos. Sans eux qu'aurions-nous fait? Décidément il y a avantage à être aimé de ses hommes et à les aimer, chacun y trouve son compte. L'intérêt personnel, quand ce n'est pas une disposition native ou l'éducation qui porte à être bon, l'égoïsme, s'il est adroit, ne peut prêcher que l'altruisme. C'est un des cas où nous nous convainquons le mieux du bien fondé sur l'utilitarisme. Un suave caoua et de délicieuses bastos nous laissent l'illusion d'un repas parfait.

Vers cinq heures le canon tonne à plusieurs reprises; le fils de l'artilleur estime que l'on se bat à une dizaine de kilomètres. Puis le canon céleste gronde à son tour, mêlant son tonnerre à celui de l'artillerie dans un vacarme épouvantable où les bruits de la terre

et du ciel se cenfondent; un vent et une pluie des plus violents complètent le drame. A la nuit, tout rentre dans l'ordre, non sans que tous ne restent inquiets sur l'issue de la lutte. A coup sûr le général ne fait pas brûler inutilement ses munitions, avons-nous vaincu la résistance de l'ennemi ?

A peine étendus sur le sol, tous sont harcelés de moustiques, décidés, sans doute, à prolonger avec la veille l'émoi de nos soucis. N'y tenant plus, les hommes allument des feux nombreux; hélas, la fumée a perdu encore ce soir son pouvoir insecticide. Dans l'intérieur des cases ou en plein air on est également dévoré, sur le terrain nu tout autant que dans les herbes. Marsouins et turcos grinchent à rage que veux-tu; les malades exaspérés sont obligés de quitter leurs cagnas et se promènent fébriles et irrités, autant que le leur permet la force de leurs jambes. Les moustiques d'Ambatébé sont encore plus féroces que ceux d'Ambondro.

4 avril.

Dès l'apparition du jour, tous les yeux sont tournés vers le sud, surveillant un porteur de dépêches probable. — Tebib, ne distingues-tu rien dans le bois de lataniers ? — J'examine attentivement à la lunette. Oui, un petit troupeau de zébus conduit par quelques nègres, quelques fuyards sans doute. — Et voilà déjà Meurisse parti avec dix hommes à leur rencontre, défendant de brûler une cartouche. Le groupe n'a pas encore traversé le ruisseau que les indigènes détalent au plus vite dans une colline, bientôt invisibles, abandonnant leurs bœufs. Ne serait-ce pas un guet-apens ?

[redacted]

Tous suivent attentivement des yeux les tirailleurs. Ils entourent le troupeau, le poussent vers Ambatébé, l'aiguillonnant de la baïonnette, lui font passer la rivière entre deux haies de soldats et finissent par l'enfermer, en entier, dans l'enclos dont tous les villages sakalaves sont pourvus. A l'instant même un tirailleur, — regarde! mossieu major — signale l'arrivée d'une troupe nombreuse dans la forêt, venant dans notre direction. — Je n'en peux croire ma jumelle, c'est notre colonne qui débouche : les Sakalaves d'abord, les marsouins, les tirailleurs. Voici une petite mule en liberté, déjà dans la rivière, bientôt à hauteur du village ; c'est la monture de Duranton fuyant sans selle ni attache. Un retour en arrière après la canonnade de la veille ! mais c'est un échec ! une défaite ! Voilà pourquoi nous restions sans nouvelle de l'avant ! on n'annonce pas que l'on bat en retraite à ceux de l'arrière, c'est assez pour eux de le constater et d'être entraînés dans la débandade de la déroute. Meurisse, parti aux nouvelles, parlemente déjà avec l'officier qui est en tête, affaissé sur un cheval à l'encolure inclinée morne vers la terre. Derrière lui, des masses humaines se meuvent avec peine, dans un pas ralenti de funérailles, les épaules affaissées, le corps penché en avant, la tête fixant le sol dans une obstination de honte... Mais lui, mon camarade, pourquoi ne revient-il pas me retrouver, retrouver ses soldats? Ah ! cela se conçoit, il n'est pas pressé de leur révéler la triste vérité ; il reste avec les vaincus, les encourage, les console. Il a raison de ne pas les quitter. Mais les voici, passant près du village; ils nous évitent, n'osent pas le traverser. Sous les yeux de nos malades ahuris les divers groupes de la colonne défilent en dé-

sordre, malpropres, osant à peine lever la tête, ne parlant pas à ceux qu'ils ont dû abandonner, muets eux aussi de leur côté, les uns appuyés sur des bâtons, d'autres soutenus par leurs voisins, tous affaissés et écrasés sous la fatalité navrante, passivement soumis à ses lois ou à ses ordres, et aussi sans révolte ni murmure. Et debout, les abandonnés de la veille, les derniers de la troupe d'hier demeurant encore les derniers de celle d'aujourd'hui, assistent au passage de la colonne qui lentement et lourdement s'avance dans une marche languissamment traînée : des fiévreux, le teint terreux, essoufflés, salis par la boue, courbés par le sac, vacillant sur leurs jambes débiles, machinalement projetés en avant dans un réflexe inconscient, allant au hasard, où on les conduit, avec une résignation muette, dans un abandon absolu de toute volonté et une passivité poignante. Quelques-uns s'affaissent sur les bords de la route, d'autres tombent à bout de forces dans les rangs mal formés, de plus valides quittent leur file et vont dans le fossé attendre un secours. Aussitôt aidés par leurs camarades, ils repartent avec une énergie nouvelle, pour s'arrêter plus loin et ainsi de suite. Deux petits marsouins se refusent à quitter leur compagnie, et, n'en pouvant mais, prient Duranton de les faire transporter. Sur son ordre les infirmiers déploient un brancard que, malgré leurs efforts, ils ne parviennent pas à monter ; la toile rétrécie par la pluie ne permet plus le fonctionnement des traverses d'écartement. Je vais lui offrir deux des miens, secs et plus simples à manier que les siens, d'un système ancien, peu pratique. Des traînards arrivent ensuite, aussi bien hommes que mulets et, pour pousser le tout devant elle, la compagnie Vernadet en arrière-

garde et qui nous laisse, au passage, une partie du matériel de la colonne trop lourd pour les bêtes de somme. Hommes et officiers furieux de cette marche en arrière au moment où l'on touchait à Maroway, première ville importante comme résistance et aussi, sans doute, plus confortable pour des hommes fortement éprouvés par un séjour d'un mois seulement dans le Buéni devenu déjà pour quelques-uns de leurs camarades « le cimetière des Européens. » C'est lui qui nous apprend d'une façon plus exacte les faits de la veille : l'arrivée le matin à dix heures à Antanalamanaco, le départ sur Miadana à quatre heures de trois compagnies allégées du sac et d'une section d'artillerie, la prise du village, la poursuite difficile dans les marais, les rizières inondées, l'orage arrêtant la marche en avant. Tout à fait en queue de colonne le général Metzinger, l'air désappointé, appelle Meurisse. Il apprend la prise du troupeau, l'en félicite, lui demande si les malades sont en état de rejoindre immédiatement. Sur sa réponse négative, il décide que nous resterons à notre poste jusqu'à ce que, dans l'après-midi, on vienne nous chercher...

Les hommes commencent à s'inquiéter « Les aurait-on oubliés ? » quand, vers cinq heures, un groupe de vingt coolies porteurs de brancards et munis d'un mulet de cacolet se présente, commandé par un caporal en armes. Il remet à Meurisse un tout petit billet au crayon d'un de nos camarades. C'est l'ordre de la brigade en date du 3 avril (8 heures soir) :

« Malgré l'entrain des troupes, très méritoire en pa-
» reil terrain et par un si mauvais temps, il n'est pas
» possible de continuer la poursuite de l'ennemi qui se
» retire derrière des marais de plus en plus infran-

» chissables. — L'opération reprendra lorsque, la saison des pluies ayant cessé, la marche sera devenue » possible. — Demain la colonne se mettra en route » pour rentrer au camp de Mévarano. »

Que doivent penser les Howas de ces marches, retours en arrière, de ces attaques suivies de retraites? Mais surtout nos hommes, témoins de l'effort sans issue, victimes de la fatigue, du climat, que doivent-ils penser de l'inopportunité de tels sacrifices? N'aurait-on pas dû savoir que l'on ne pourrait dans un pays aussi difficile, par une chaleur si pénible et des pluies si torrentielles, à travers de si nombreux et si vastes marais, entreprendre même les débuts d'une campagne? L'honneur d'être à l'extrême avant-garde du corps expéditionnaire, ils ne demandaient pas mieux que de le payer, mais encore auraient-ils voulu que leurs travaux, leurs bonnes volontés, leurs actions eussent, au moins, un résultat tout autre que celui obtenu. Les journées et les nuits de marche dans les marais, à travers des grimpettes pénibles ; les insomnies dues à la pluie, aux moustiques, à la fièvre ; les évacuations ; les hospitalisations ; les coups de chaleur ; les accès délirants, convulsifs, comateux, mortels même ; tout cela leur importait peu pourvu que le but fût atteint. N'était-ce pas la guerre? Mais ces courageux tirailleurs, depuis le 10 mars qu'ils trimaient, pataugeaient dans la boue, risquaient leur santé et leur vie, à quoi avaient-ils abouti? A refaire le lendemain en sens contraire le chemin fait la veille, à exécuter des demi-tours, rendant à l'ennemi ce qu'ils lui avaient déjà pris. Le terrain conquis avec peine, aussitôt on le rendait. Et il faudrait recommencer demain. Demain! mais non, on ne savait même pas quand la marche de-

[redacted]

viendrait possible, on ignorait quand se terminait la saison des pluies. Les chefs les lançaient dans l'inconnu, au petit bonheur, ne prévoyant rien, parce qu'ils ne savaient pas ce que la saison, le climat, la configuration du sol leur réservaient. N'aurait-on pas dû se renseigner auprès des Français connaissant la contrée, auprès de Bénévent et de Lacaze, tous deux officiers du corps expéditionnaire, et si on l'avait fait, pourquoi ne pas les croire? Ont-ils pu cacher les obstacles de tout genre d'un pays qu'ils habitaient depuis plusieurs années, du Buéni qu'ils avaient si souvent parcouru dans tous les sens? Hélas! ils n'étaient pas de l'état-major; c'étaient simplement un prospecteur et un médecin de Suberbieville, dont l'un cependant avait été officier et sortait de Saint-Cyr. Il n'était pas admissible qu'un lieutenant de réserve contrecarrât ou désapprouvât les combinaisons stratégiques savamment conduites sur le papier, inexécutables dans la réalité. Les ordres reconnus impraticables n'étaient-ils pas d'ailleurs aussitôt contremandés? les compagnies n'étaient-elles pas rappelées, dès qu'on les savait en l'air? tout n'indiquait-il pas le souci de la vie du soldat?

A trois heures, le petit détachement quittait Ambatébé regagnant Mévarano sans grosse fatigue, grâce à des repos peut-être antiréglementaires, mais intelligemment espacés. Il fait nuit quand on pénètre dans le village. On va bientôt réparer l'insomnie de la veille, mais aussitôt Larbi survient. Il nous attend depuis une heure avec une section et doit nous ramener au camp, un tout petit village vers l'est, à trois kilomètres, où sont réunis Algériens et Sakalaves. Il fait déjà complètement noir et l'étape ne peut s'exécuter sans quelques chutes. Les camarades sont rejoints à sept heures,

tous navrés de ne pas s'être retrouvés à Maroway. Je n'ai qu'à m'installer ; l'excellent Bourgeois m'a réservé la moitié de sa case. Repas lugubre; tous les « retour de Miadana » eussent préféré s'engager dans le marais. La nuit est superbe, que la fatigue et la mauvaise humeur ne s'attardent pas à contempler. A dix heures un silence absolu couvre le camp d'un triste manteau de fatigue et de déception ; tous les feux morts, toutes les lumières éteintes. Tout dort, les âmes comme les corps, dans l'anéantissement de la souffrance physique et morale. Là-haut, la lune ricane.

5 avril.

Un grand nombre de tirailleurs évacués partent à pied pour Mévarano ; il n'y a qu'un cacolet pour les deux plus fatigués. Là un boutre les prendra pour les conduire à Majunga. Quand à dix heures et demie le général Metzinger vient visiter le camp, le capitaine Wirbel qui l'accompagne passe à côté de moi pour me glisser à l'oreille qu'un tirailleur est étendu dans le fossé à un kilomètre d'ici. Sans doute un traînard abandonné du convoi de ce matin. Avec un brancard et quatre turcos je vais le rechercher et le ramène au camp. — Pendant la sieste, plusieurs accès se déclarent, la plupart dans la compagnie Gatel, de beaucoup la plus éprouvée. Comment, avec de tels malades, songer à repartir à pied pour Majunga ? Une seule solution est possible : les laisser en subsistance au passage à Mévarano, chez les marsouins, en attendant qu'un boutre les y vienne prendre. — Le soir à la compagnie Vernadet j'apprends le succès de la colonne Rabaud ; l'attaque de Mahabo le 27 mars, la prise de deux ca-

nons à l'ennemi, la paix signée avec le roi Sélim, l'échange de la sagaie royale contre le sabre du vainqueur. Tout le bataillon, après un repos à Majunga, doit se concentrer à Ankaboka; une compagnie de tirailleurs occupera un des points de Mévarano à la côte, Amparigindro; c'est la compagnie Vernadet à laquelle je serai affecté dans ce poste. Tandis que, le dîner achevé, nous prenons le frais en compagnie des moustiques heureux de notre visite, six fusées rouges dans la direction de la Betsiboka s'élancent dans l'air successivement. Elles font savoir que la compagnie Staup, chargée d'attaquer Maroway le long de la rivière, vient d'être recueillie par *le Lynx*. Sa retraite a dû être la conséquence de la nôtre. — Dans notre case bientôt regagnée, Bourgeois fait des chiffres et des calculs; il additionne les rations dont il a besoin pour nourrir le ventre d'un demi-bataillon ; la chose n'est pas des plus aisées avec un effectif variant sans cesse par les évacuations répétées, surtout quand les troupeaux se perdent. Décidément il l'a au cœur.

6 avril.

A Mévarano, où les malades et les indisponibles viennent d'être confiés aux soins de Duranton, la fièvre est tout aussi sérieuse que dans le camp des tirailleurs et même plus chez les marsouins et les artilleurs de marine. Dans une case je surprends Violland occupé à dissoudre de la quinine dans un quart de soldat pour « faire tomber sa fièvre » pendant que Liron frissonne sur la paille. Dehors Bourgeois active ses approvisionnements et ses distributions. Nous rentrons au camp ensemble.

7 avril.

A trois heures du matin le détachement de turcos se met en route pour Ambohitrombikely, à travers champs, Une pause anormalement prolongée est faite au pied de la falaise d'Ambodinabatekely que, malgré les injonctions du capitaine Aubé, je m'étais un jour obstiné à ne vouloir pas connaître. L'ascension du mamelon s'exécute, un à un, par une montée rapide malgré les nombreux lacets aménagés par Fénéon; sur notre droite un gouffre menace et attire, immensément béant. Plusieurs mulets en quelques instants roulent dans le précipice (les conducteurs ont à temps lâché les rênes) ; celui qui porte les bagages de notre commandant roule à son tour et va s'écraser au fond de l'abîme, entraînant avec lui son muletier. On descend en hâte lui porter secours : il est évanoui et porte une horrible plaie contuse du crâne. Ranimé, on l'attache sur un mulet qu'on surveille sans cesse. Au bout de plus d'une heure de montée, après un nombre considérable d'arrêts, l'instinct de conservation constamment tenu en éveil, on finit par atteindre le sommet. Quelques mulets sont perdus ; l'homme tombé n'a rien de grave pour l'instant. Avec quelle joie on se retrouve au complet dès qu'on a atteint le plateau ! — Encore quatre kilomètres et voici à dix heures Ambohitrombikely !

Une petite porte en pisé tombant en ruines donne accès au Rowa entouré d'une palissade vermoulue. Une quinzaine de cases au sud et à l'ouest du Rowa constituent le village proprement dit, presque toutes en mauvais état. En un clin d'œil les faisceaux se forment, les tentes se dressent, les cuisines s'allument. A la 9e

compagnie est échu un groupe de cagnas voisines d'une case logeant un cadavre malgache en pleine décomposition, dont les émanations restent localisées par le calme absolu de l'atmosphère. Autorisation est accordée de l'incinérer, ainsi les voisins n'en seront plus incommodés. Par l'air sec, le feu prend aussitôt avec une violence intense, coutumière à la nature du combustible : des branches et troncs de lataniers. Le cercle des curieux s'est élargi de par la chaleur diffusée et les éclats de bois projetés. Subitement, en dehors de toute prévision, le vent se met à souffler. Les étincelles s'envolent au loin en un pétillement gros de menace ; le vent les porte, les pousse dans la direction du village dont plusieurs cases presque simultanément, en trois ou quatre minutes, s'embrasent. Sur le parcours de l'ouragan déjà ou six ou sept cagnas sont en feu ; celle que Bourgeois partage avec moi et où mon matériel sanitaire est déposé est déjà la proie de l'incendie, une pluie de flammes tombe sur des cendres fumantes. Tout sauvetage est impossible ; la case, aux trois quarts brûlée, s'affaisse d'ailleurs tout à coup sous nos yeux dans un bruit de ruine irrémédiable. En ce moment, derrière l'épaisse fumée s'élevant des décombres j'aperçois mon ordonnance. Toumi ! Toumi ! Il accourt vers moi. « Eh ! bien, tout est brûlé ? — Mossieu major ji tout sauvé, ti va voir. » Et il me conduit dans un petit champ de manioc voisin, privé d'arbres, où avec joie je retrouve le matériel et nos colis au complet.

Force nous est d'accepter l'hospitalité de notre commandant dans le palais du gouverneur, au milieu du Rowa. Dans la cour gisent pêle-mêle des canons sans affût ; des bombes aux dimensions dérisoires, vraies boules d'enfants ; un obusier, de nombreux fusils à

tabatière hors d'usage. C'est tout ce qui reste de l'ancienne école d'artillerie du Buéni. De ravissants bananiers aux longues feuilles tombantes, des canneliers chargés de fruits, des manguiers superbes constituent un vrai parc exotique. — Pendant le dîner auquel est venu prendre part le capitaine Cauboue, un orage épouvantable, aussi peu prévu que le vent de midi, se déchaîne en coups de tonnerre assourdissants, en éclairs d'une lueur féerique, l'orage tropical dans sa beauté terrible. Tous les convives se réfugient, sous la pluie rageuse, dans l'immense salle du palais. Palais seulement de nom : un plancher fait de longs pieux mal rapprochés et formant une claire-voie dangereuse, tremblant sous le pas le plus léger, par endroits recouvert de nattes sordides ; des murs lézardés menaçant ruine ; de larges déchirures pratiquées dans le toit de latanier. Dénicher un tout petit coin à l'abri de l'inondation et garanti d'une chute sérieuse est tout un travail de tactique prudente et pratique et, par cela seul, savante. A peine sommes-nous couchés que le coup de langue nous réveille en sursaut, il pleut toujours à grands seaux d'eau ; nos montres marquent toutes onze heures un quart. Le clairon s'est trompé de quelques heures seulement. Dans le camp les turcos l'insultent et l'envoient à tous les diables. A trois heures à nouveau il réveille ; cette fois c'est l'heure fixée. Mais la pluie fait encore rage. On attendra une éclaircie.

8 avril.

A quatre heures le camp est levé, au milieu d'imprécations de tout genre contre un ciel par trop pleurard. Une demi-heure après le départ, la pluie s'abat à nou-

veau sur la colonne qui, (l'obscurité est complète), va buter en maugréant contre de gros blocs calcaires hérissant la plaine. On est quelque temps perdu, mais on finit par se reconnaître dans l'ancien camp occupé par la colonne Belin. Il ne pleut plus. Quelques tonnelets vides, oubliés sans doute par une troupe de passage, sont éparpillés çà et là ; on les charge sur les mulets. Le jour nous fait reconnaître les sentiers et les endroits déjà parcourus : le plateau de Marohogo et ses cendres, le ruisseau et ses naïades mâles, la falaise calcaire et son ascension douloureuse. Pour la compagnie Gatel un souvenir attristant en plus se rattache à ces régions, celui de la journée du 10 mars avec ses angoisses : la marche à travers le marais, l'asphyxie sous bois, l'accès pernicieux de Cicard, le transport du mourant par la forêt inconnue, les rages du coupe-coupe sur les lianes gênantes, les appels désespérés du clairon par la nuit silencieusement perfide, le refus des porteurs, la menace du meurtre, l'arrivée du brancard, le geste du mort, les coups de pioche des fossoyeurs nocturnes, la dernière pelletée de terre sur la première victime du bataillon. Catin et Jeanpierre étaient des nôtres ce jour-là ; aujourd'hui ils sont absents, terrassés par la maladie. Puisse-t-elle ne pas leur être aussi funeste ! Toumi me demande à quoi je pense et pourquoi je ne descends pas de cheval, car nous sommes arrivés.

Journée banale et triste. D'amères réflexions m'obsèdent, me présageant un avenir sombre, un désastre au train dont vont les choses, si une direction nouvelle, une action plus efficace n'interviennent pas, supérieures aux obstacles ambiants, au programme conseillé, peut-être imposé en France par une autorité

inconsciente, ignorante des conditions matérielles et morales qui nous sont imposées loin d'elle. Peut-on prévoir et pouvoir quand on ne sait pas ce qu'il faut prévoir? peut-on lancer au hasard, à l'aveugle, un corps expéditionnaire dans un pays où tout, jusqu'ici du moins, semble dénoncer qu'on l'ignore absolument? Et dans ce cas, ne vaut-il pas mieux laisser toute initiative aux chefs jugeant sur place, seuls capables de prévoir et d'ordonner, parce que seuls ils voient et savent? Quel officier consciencieux, connaissant tant soit peu l'insalubrité du climat surtout du Buéni, les obstacles naturels du pays, aurait pu conseiller des travaux de terrassement impliquant un séjour prolongé dans des régions aussi malsaines où la création d'une simple piste muletière est si pénible? Qu'adviendra-t-il quand il faudra construire une route carrossable? Le Tonkin, Madagascar, le Dahomey, le Laos ne nous ont-ils donc rien appris? Le Madagascar nouveau n'est-il pas déjà d'une éloquence suffisamment sombre et d'une prophétie suffisamment lugubre? Ah! oui, nos camarades ont raison. Nous ne sommes plus simplement un bataillon d'épreuve, mais bien un bataillon sacrifié. Qu'importe! pourvu que notre sacrifice prépare le succès, le triomphe des petits Français et que sur nos cadavres ils parviennent à Tananarive et y rentrent vainqueurs!

9 avril.

Parties à quatre heures, les deux compagnies arrivent une heure après à Amparigindro. C'est le poste que doit occuper le compagnie Vernadet, laissant la compagnie Gatel et l'état-major du bataillon continuer

leur route jusqu'à Ambondro, puis Majunga. Officiers et soldats sont charmés et avec joie s'installent. Une dizaine d'élégantes cases abritées sous de beaux manguiers, des cases toutes neuves construites depuis peu, à la suite d'un incendie ayant brûlé tout le village. L'infirmerie occupe la plus belle et la plus confortable habitation sur un renflement de terrain, isolée du village, ceinte d'une palissade en très bon état. Le capitaine Vernadet installe d'abord ses malades, puis ses hommes, enfin lui-même, quand il en a le temps. Il est tout naturel que ses officiers et ses tirailleurs lui aient un culte. Tous les brancards sont déjà disposés sur des pieux en fourche les isolant à un mètre du sol, quelques lits sakalaves sont bientôt apportés par les hommes. Jamais les malades ne seront mieux, et nos turcos sont enchantés de se reposer ici de leurs fatigues jusqu'aux derniers jours d'avril, date où ils doivent être lancés sur Maroway. Le capitaine Mirepoix arrive à l'instant, il va pouvoir admirer notre cantonnement; mais le voilà qui repart, après s'être entretenu à peine avec notre capitaine. Celui-ci convoque immédiatement ses officiers. Un ordre de la brigade enjoint le départ de la compagnie dans la journée même pour Ambondro, sa rentrée le lendemain à Majunga. Elle s'en ira de là vers Kaksépé et Mahabo; quant à moi, je remplacerai comme médecin de la place le docteur Delahousse partant avec le capitaine. Les tirailleurs, avertis par le rapport bientôt après, entrent dans une véritable fureur, exhalée en murmures de désapprobation que l'officier d'état-major, déjà loin du camp, ne peut entendre. L'un d'eux, un Français, me demande si c'est dans un sanatorium qu'on les envoie ou si l'on tient simplement à leur faire connaître une région plus insalubre encore.

Comme les autres, il trouve qu'on abuse de sa bonne volonté. Plus loin je l'entends dire à un autre Français : « Il y a de quoi devenir anarchiste. — Tu t'es engagé aux tirailleurs comme moi, tu y es, restes-y. » — Puissent-ils, les pauvres jeunes gens, ne pas rester à jamais à Madagascar !

Durant deux heures de l'après-midi le capitaine Vernadet reste auprès de moi, pendant le début d'un accès qui m'a pris à table. Il s'obstine d'un dévouement tout fraternel à ne pas partir, tant que je serai dans cet état. A quatre heures j'ai la force de me tenir à cheval, je prie qu'on lève le camp, regrettant d'avoir retardé la mise en route. Pendant la marche les infirmiers se tiennent de chaque côté de mon cheval sur un ordre du capitaine, tandis que son œil bienveillant et compatissant épie mes moindres mouvements. Vers six heures, (la marche, sur l'ordre du chef, s'est maintenue lente) voici Ambondro et les camarades quittés le matin.

10 avril.

Le détachement a abandonné le camp à cinq heures ; l'arrière-garde, avec de Gouvello, attend que tout le monde soit prêt à partir. Les artilleurs (neuf hommes) ne peuvent retrouver un de leurs camarades. Un brigadier, dont tous ont pu apprécier le zèle et la politesse, court, inquiet et préoccupé, dans tout le village, fouille les cases. « Tardieu ! Tardieu ! » crie-t-il dans toutes les directions. C'est un de ses hommes, disparu depuis un instant en abandonnant son mulet. Rien ne répond. « Tardieu ! Tardieu ! où êtes-vous ? répondez ! » Un coup sec de carabine Lebel éclate derrière nous, dans le si-

lence de l'attente. Le malheureux! gémit le jeune brigadier. Pendant un quart d'heure, par une demi-obscurité, tous cherchant anxieux et muets, penchés vers le sol, l'œil attentif au relief, l'oreille grande ouverte à une plainte, la main tendue vers un obstacle ou la tête subitement relevée à un bruit vague, peut-être d'hallucination ou d'auto-suggestion. « A moi la lanterne! commande Gouvello. » On l'approche de la masse que son pied vient de heurter : un artilleur est étendu, inerte, une carabine à côté de lui, la tête horriblement défigurée, couchée sur une large flaque de sang. Suicidé! La mort a dû être instantanée ; la balle pénétrant par la voûte palatine a chassé devant elle une partie de la masse cérébrale et l'os pariétal en entier. Dans une case voisine il est soigneusement enfermé ; une sentinelle en arme monte la garde. En hâte la colonne est rejointe au camp des Manguiers où le général est venu la voir. De Gouvello lui rend compte et demande des ordres. « Qu'on aille procéder à l'enfouissement de l'homme à l'endroit même où on l'a laissé ; il ne mérite ni sépulture ni honneurs militaires. » La marche est bientôt reprise. Voici : l'hôpital n° 1 déjà avancé, le Rowa, la case de la compagnie Mortreuil. A notre entrée en ville les clairons sonnent, lançant des notes mal assurées, en accord parfait avec l'allure de soldats épuisés, mornes et attristés, semblant revenir d'une défaite.

« Et tous assistent au passage de la colonne qui lentement et lourdement s'avance, dans une marche languissamment traînée : des fiévreux, le teint terreux, essoufflés, salis par la boue, courbés par le sac vacillant sur leurs jambes débiles, machinalement projetés en avant dans un réflexe inconscient, allant

» au hasard, où on les conduit, avec une résignation » muette, dans un abandon absolu de toute volonté et » une passivité poignante. »

A Marfotra, les cases abandonnées sont mises à la disposition des hommes et des officiers. La compagnie Vernadet dès demain matin les abandonnera : la section Meurisse destinée à Ankaboka, les autres chargées de rechercher si un chemin praticable existe sur la rive gauche de la Betsiboka. Nuit affreuse pour bien des tirailleurs et aussi pour leur médecin; l'approche du jour ne me ramène pas le calme.

VII

A l'Hôpital de Majunga.

(11-18 avril.)

« Ji ti jure, mossieu major, y en a mi-oure li ploton parti. Ji cours beaucoup, mais ji pas tropé, ji viou, ni a pas forza bezef. — Allons tant pis. » C'est le vieux Chérif qui, haletant, me rapporte les étuis de quinine que je l'ai chargé de remettre à Meurisse avant son départ. Espérons que d'ici à Ankaboka, (il y arrivera dans la journée) son détachement n'aura pas trop à souffrir. — Puis c'est le courrier toujours aussi heureusement accueilli. J'ai fini de lui répondre quand mon chef, le docteur Delahousse, vient me prendre pour me livrer la clef et les secrets de l'infirmerie de garnison. En quelques minutes le passage de service est terminé. Une vraie cour des miracles se presse autour de la formation sanitaire, un rendez-vous cosmopolite : secrétaires de l'état-major, artilleurs, sapeurs, ouvriers et commis d'administration, convoyeurs, abyssins, somalis, porteurs sakalaves, créoles de la

Réunion, indigènes et colons, ou plutôt commerçants de Majunga. Et tous à peu près uniquement fiévreux, n'est-ce pas assez? Beaucoup moins sérieusement atteints d'ailleurs que les troupes soumises aux marches, aux travaux de terrassement. La fièvre sur tous fait sentir sa puissance à laquelle chacun résiste suivant son âge et surtout son genre d'occupations. Les plus mal partagés et par suite les plus éprouvés sont encore les hommes du génie, malgré leur plus récente arrivée dans le Buéni, postérieure à celle des tirailleurs. — Dans un coin discret, derrière un mur, je viens d'être surpris par mon chef, en train de débarrasser bruyamment mon estomac d'un excès de bile. « Ça ne va donc pas? — Oh, rien, monsieur le major, un simple mal au cœur. »

A cheval nous montons aux Manguiers, des instructions doivent nous y être données par le médecin divisionnaire. — Je passe devant vous, je vais vous annoncer. Et le médecin-major pique droit sur le docteur Fluteau, reconnaissable de loin à sa silhouette allongée et mince, cause un instant avec lui. Je viens de saluer. « Eh bien, comment allez-vous, jeune homme? — Assez bien, monsieur le médecin-chef. — Vous avez mauvaise mine, il faut vous reposer. — Mon nouveau service me le permettra. — Vous allez entrer pour quelques jours à l'hôpital. — Je m'étonne, je promets de me ménager, je le prie de surseoir à sa décision; si le mieux ne vient pas, on verra. — C'est un ordre, cher camarade. » Je baisse une tête navrée, fixant stupidement le sol; le docteur Delahousse en profite pour me serrer la main et s'esquiver en hâte. Malgré moi, je lui en veux.

Beigneux et son camarade de promotion Julia me consolent. Qu'ai-je à regretter puisque mon détache-

ment, la compagnie Gatel, reste à Marfotra? — « Beigneux, je meurs de soif, fais-moi donner de l'eau. » A la pharmacie j'avale d'un trait la moitié d'un pot de tisane tartrique que je bénis; en face de nous le colonel Bailloud, tout petit et presque trop sec, déguste un verre de Banyuls au quinquina, à titre préventif. Mes camarades me disent l'énergie, la volonté et l'esprit de suite étonnants sous cette enveloppe grêle; fort intelligent et très joli causeur, paraît-il. Il est sans cesse en mouvement de la direction des étapes au port, du port aux magasins, des magasins à l'hôpital, etc. Partout on rencontre le colonel à pied ou sur un de ses petits chevaux du Natal, toujours aussi alerte, sachant parler aux hommes et aux officiers, allant et venant la nuit et le jour, affrontant les plus dangereux soleils sous un casque où la tête minuscule disparaît. Deux yeux, constamment, luisent d'une curiosité brillante sans cesse chercheuse. Ils ne regardent pas, ils furettent. Je me fais présenter à lui sans hésiter.

L'hôpital de campagne n° 1, encore loin d'être achevé, présente un aspect des moins lugubres au milieu du plateau, égayé par la luxuriante frondaison de magnifiques manguiers. Largement aéré, couvert d'une ombre bienfaisante, il a l'avantage inestimable de la proximité de la ville construite au pied de la colline qui le supporte, du voisinage d'un port où sont accumulées des ressources de tout genre dont il aura la première part. Une grande baraque démontable attire d'abord le regard, une baraque Werhlin-Espitallier, vaste quadrilatère en planches dont les deux grandes faces regardent le nord et le sud, ici la mer. Les deux petits côtés regardent à l'est le Rowa, à l'ouest le petit fortin des tirailleurs sakalaves. Elevée d'un mètre environ au-

dessus du sol dont la sépare une couche d'air sans cesse renouvelée, elle offre à son extrémité occidentale une mince cloison en planches séparant de la grande salle commune un tout petit cabinet, de la contenance de quatre lits, la chambre des officiers. Tout autour de ce bâtiment principal et dans un rayon très vaste se succèdent des tentes Tollet, de larges tortoises, des tentes côniques, la plupart occupées par des fiévreux déjà en grand nombre, quelques-unes réservées aux divers bureaux et magasins de la formation sanitaire. Les malades les plus graves occupent des couchettes d'hôpital, d'autres des literies complètes avec supports-brancards, les moins atteints des brancards. Le docteur Fluteau dirige l'hôpital, homme d'une bonté et d'un dévouement irréprochables sous un abord froid, presque glacial; une voix grave, un œil d'acier, des apparences brusques, le verbe franc et sans détour. Mon ancien Beigneux le seconde puissamment dans son rôle de médecin et de consolateur; c'est le fanatique « injecteur de quinine » et avec raison, le soigneux panseur des « blessés de guerre », ces derniers heureureusement rares, les deux turcos d'Andrigana. Comment ferait-on si les fusils des Howas étaient aussi dangereux que leur grand général Tazo? C'est à peine si cet aide précieux peut arriver à bout des nombreuses fonctions qu'il assume. Il est à lui seul, pour le moment, le pharmacien et tout le service de garde de l'hôpital.

J'entre, le cœur gros, dans ma nouvelle demeure. La salle commune console avec ses fenêtres nombreuses et opposées, ses lits confortables munis d'une immense moustiquaire montée sur un haut cadre de bois. Voici le petit cabinet des officiers : l'artilleur Violland, le lieutenant d'infanterie de marine Méra, le

[redacted]

lieutenant du génie Noirot. Ce dernier hospitalisé déjà à Nossi-Cumba, embarqué ensuite pour Majunga vient d'y faire une rechute qui a nécessité une hospitalisation d'urgence. Un lit m'attend déjà tout prêt ; à côté une petite table de nuit confortable couverte de journaux laissés par mon prédécesseur. Une seule fenêtre du côté du nord ; des prières réitérées n'ont pu obtenir de l'artillerie une ouverture du côté de la mer, le règlement s'y opposait. C'est avec grand'peine que fut d'ailleurs élevée la cloison séparant les officiers de la grande salle commune des hommes ; si les lits ne se confondent pas, les douleurs, les angoisses et aussi les déceptions sont les mêmes vraisemblablement. Une large véranda fait le tour de la baraque où chacun porte son pliant vers la fin du jour pour contempler le soleil couchant, aspirer la brise du large et suivre le balancement des vagues et des mâts au-dessus de la vague nonchalamment berceuse. Une grande masse immobile, toute blanche, attire souvent nos regards, c'est *le Shamrock*, repeint à neuf, donnant l'hospitalité de ses cabines à Jeanpierre et à Catin. Qui nous eût dit à tous trois, quand nous quittions le 10 mars cette ville de Majunga, bien portants et pleins d'illusions, qu'un mois après nous y reviendrions malades et désabusés ? qui eût dit à Cicard qu'il l'abandonnait pour toujours ? qui eût pu prévoir que nos tirailleurs y reviendraient si éprouvés physiquement et moralement ? Les colis de l'hôpital qu'ils montaient de la plage aux Manguiers pour élever toutes ces constructions, pensaient-ils qu'ils les reverraient de si près et surtout aussitôt sous forme de baraques, de tentes abritant leurs douleurs, leurs délires, leurs agonies ? Ils ne croyaient pas à une telle morbidité et à une telle

mortalité et d'autres n'y croyaient pas non plus qui auraient dû le savoir et qui en ont été avertis par les rapports de tous les médecins de marine de l'expédition de Madagascar de 1885. Dix années suffisaient-elles aux organisateurs de la campagne pour oublier cette lamentable page d'histoire ou bien ne l'auraient-ils jamais connue? Dédain ou ignorance, ils n'en sont pas moins coupables et responsables. Et voilà pourquoi tant de pauvres troupiers déjà souffrent et meurent à l'hôpital de Majunga! Que de scènes douloureuses et poignantes! Si l'œil se ferme en une intention aveugle, l'oreille reste sensible forcément, ouverte aux plaintes exhalées sur tous les tons. Gémissements de névralgiques qui pleurent, claquements de dents du frisson envahissant, délires bruyants nés d'illusions terrifiantes, courses précipitées fuyant une hallucination d'épouvante, quintes violentes et prolongées déchirant les bronches, vomissements de flots abondamment heurtés contre les murs ou le plancher, telles sont les manifestations perçues de tous, le jour et la nuit, par l'ouïe émue et péniblement affectée quand le regard s'est détourné avec tristesse d'une syncope, d'une crise convulsive, d'un sommeil comateux, d'une lividité algide presque toujours mortels, de la série lugubre des brancards portés chaque jour au cimetière de Majunga !

Pour distraire les longues heures des journées inquiètes, des visites nombreuses se succèdent à l'hôpital : le capitaine Gatel qui le soir même de mon hospitalisation inattendue, dans une lettre très cordiale me traitait de « lâcheur » et m'adressait les regrets de ses tirailleurs, le lieutenant Bonvalot qui me priait de partager avec mes camarades un excellent ananas,

le colonel Bailloud élégant diseur, le capitaine Mortreuil et ses lieutenants Vallier et Barrène relevant par des plats légers et choisis la frugalité de notre régime hospitalier, plusieurs officiers du génie, le capitaine Cauboue, les lieutenants Fénéon et Beigbéder-Camp, le lieutenant de vaisseau Allemand, le charmant commissaire du *Shamrock* tous compatissants à nos maux, consolateurs de malades épuisés, nullement désespérés. Ma fidèle ordonnance, Toumi, portée par Daguet vient chaque jour recevoir nos ordres et nos commissions. Le général Metzinger, escorté du capitaine Wirbel, monte souvent prendre des nouvelles de ses soldats et de ses officiers; le chef de bataillon Belin reste toujours d'une amabilité incomparable. — De nombreux journaux contribuent à nous distraire, dus à la gracieuseté des visiteurs, surtout de Valéry, de Loiseau, des officiers du génie, du capitaine Wirbel, de deux pères jésuites.

Quelques jours après mon arrivée, Violland encore profondément anémié a pris congé de nous, remplacé, sans tarder, un matin par le capitaine Lorho, des tirailleurs sakalaves, depuis vingt-quatre mois à Diégo-Suarez et atteint d'une anémie inquiétante. Et surtout qu'on ne se risque pas à lui parler de rapatriement, il tient trop à faire toute l'expédition. La maladie en disposera-t-elle ainsi ?

Le bruit court qu'une attaque sera dirigée contre Maroway vers la fin du mois, je ferai tout pour y accompagner nos tirailleurs. C'est le capitaine d'infanterie de marine de Fitz-James qui vient nous annoncer cette nouvelle ; un charmeur, un brave, un modeste. Je prie le général Metzinger (je suis en faveur auprès de lui, m'a plusieurs fois répété le capitaine Wirbel)

de vouloir bien plaider la cause de mon exeat auprès du docteur Fluteau, qui se soucie fort peu de me laisser partir pour Maroway. Un beau matin (quel égoïsme ! car ma joie est indécente auprès de plus malades) le médecin-chef lui-même vient m'annoncer, que le 24 je serai autorisé à rejoindre mon corps, à moins d'une rechute sérieuse. Je suis d'ailleurs d'ores et déjà désigné par le général pour accompagner la compagnie Gatel à l'attaque de Maroway.

C'est dans les derniers jours de mon hospitalisation qu'un visiteur nous raconta l'histoire du roi Sélim, le vaincu de Mahabo. Elle a un côté plaisant, mais un navrant aussi, et il vient de nous. Le général Metzinger, enchanté des résultats de la colonne Rabaud, manifesta le désir de faire la connaissance de ce roitelet, vrai chef des brigands fahavalos et de le recevoir à bord du *Primauguet*. Dès que le canot porteur du roi, quittant la plage de Majunga, se mit à nager vers le croiseur décoré de pavillons flottants, les canons du bâtiment commencèrent à tirer, en l'honneur de sa Majesté, les vingt et un coups de canon réglementaires. Sélim, affolé, croyant à une trahison (il nous jugeait d'après lui) courut se cacher au fond du bateau et malgré tous les propos rassurants des marins, s'y tint blotti, transi d'effroi, jusqu'à la fin de la salve. Il tremblait en montant l'échelle. On rit beaucoup de l'aventure, on en fit des gorges chaudes. Quand il apprit que la dignité royale seule recevait de telles marques de déférence, son étonnement se transforma en un orgueil et une prétention peu compréhensibles à nos yeux, pour lui tout naturels. Il exigea le salut, bien plus la présentation des armes de nos tirailleurs. Il ne recommença plus le jour où un vieux turco grin-

cheux se rebiffa, lui présenta la pointe de sa baïonnette en lui lançant ce seul mot : « Sauvage ! » N'est-ce pas là le secret de bien des ambitions, de bien des réputations, de bien des gloires, de bien des tyrannies jusqu'au jour où quelqu'un se décide à ne pas se laisser en imposer ?

Avant de quitter l'hôpital je pus, avec les officiers de la formation, me réjouir, un jour où j'avais été invité à leur table, de l'entrée en rade du *Cachemire*, affrêté qui conduisait les éléments complémentaires de l'hôpital n° 1. Sur lui était également embarqué le 2e bataillon de notre régiment sous les ordres du commandant Lentonnet que j'avais connu à Laghouat. Je m'en allais, charmé de mes camarades de chambre hélas ! à peine améliorés, ému de l'accueil et de la prévenance de tous les officiers de l'hôpital, surtout du docteur Fluteau dont tous garderont le meilleur souvenir. Ils ne pourront pas davantage oublier ces brancards funèbres passant tous les jours en théories longues et silencieuses devant notre unique fenêtre, transportant à leur dernière demeure nos pauvres soldats et parfois nos camarades terrassés par un climat meurtrier, un fléau inexorable, des fatigues excessives mais déplorablement stériles, auxquelles ces malheureux ont été inutilement soumis pendant cette courte période d'une saison néfaste. Ah ! oui, le Buéni, est le cimetière des Européens ; ces deux mois du début de la campagne ont confirmé douloureusement une affirmation trop exacte. Puisse la saison sèche être moins fatale au gros du corps expéditionnaire qui va, dit-on, arriver en entier dans le courant du mois de mai !

VIII

Fin des Quartiers d'hiver.

(24-30 avril.)

24 avril.

Toumi, de bon matin, me fait dire par un infirmier qu'il m'attend avec « notre cheval ». Congé pris de mes camarades avec une émotion réelle, (ils ont été si bons pour moi !) je descends à Marfotra. Daguet, plus gaillard, porte aisément son cavalier sensiblement réduit de poids. Oh ! la chaleureuse poignée de main que me donne, en arrivant, le capitaine Gatel ! Nous parlons de mon séjour à l'hôpital où il serait venu plus souvent me rendre visite, n'était l'absence de tout officier français à sa compagnie, car Catin et Jeanpierre n'ont pas encore pu quitter le *Shamrock*. Il appelle Mohamed, le cuisinier indigène qui remplace Cicard, et lui commande un couvert de plus pour le tebib revenu parmi eux. Mohamed accourt, me tend la main et me demande de mes nouvelles. Je me récuse pour ce matin, malgré les instances du capitaine et ses

reproches; il ne m'en veut plus lorsqu'il apprend que je déjeune à la compagnie Mortreuil dont il a su la sollicitude pour le « Sâr des Manguiers ». — Et me voilà traversant les rues de Majunga, très animées désormais, à la recherche des bureaux de l'état-major. Le colonel Andry que je m'obstine à appeler « mon commandant » (il vient d'être promu au nouveau grade) et le capitaine Mirepoix, le cou emmitouflé d'ouate, (il a été récemment malade) me dictent mes fonctions. Mon cheval ainsi que celui du capitaine Gatel seront envoyés, dès demain matin sur Maroway par un convoi; personnellement, le 1er mai, je serai adjoint à la compagnie Gatel qui empruntera la voie fluviale pour concourir à l'attaque de Maroway. Un tirailleur, à la sortie, m'assure que Jeanpierre se promène chaque matin sur la plage. J'y vais. Pas de Jeanpierre, mais une agitation tumultueuse auprès du wharf qu'un banc de corail a empêché de prolonger jusqu'au mouillage des grands bateaux; des amas de matériel et de vivres sur la grève; des coolies allant et venant; des boutres sillonnant la rade; un chaland de mer; plusieurs bâtiments, là depuis quelques jours, non encore complètement débarqués faute de bras et frappés de surestaries; en face le *Cachemire*. Voici un Decauville où les wagonnets circulent du wharf aux services administratifs et aux baraquements du génie. Thooris, m'apprend-on, est l'aide-major du bataillon Lentonnet, un de mes amis de promotion. Impossible de mettre la main sur lui...

Sur le coup de onze heures je gravis péniblement (il fait très chaud) la colline du Rowa. Déjeuner charmant chez le capitaine Mortreuil, d'une cordialité complète, d'une gaieté quelque peu assombrie chez mes

hôtes par le regret de ne pas faire partie du corps expéditionnaire. Ils tiennent simplement garnison à Majunga, et s'ils partagent avec leurs hommes les inconvénients du climat et de la fièvre, ils ne peuvent escompter les avantages de la campagne. La lecture des journaux, sur des chaises longues, à l'ombre de superbes bananiers, a bientôt dégénéré, les feuilles échappées des doigts, en une sieste impérieusement, presque fatalement imposée à nos constitutions européennes par l'inexorable climat tropical. A Marfotra où je descends vers trois heures, le matériel sanitaire du demi-bataillon est inspecté et mis en bon ordre. Rien n'y manque. Le capitaine alors m'engage à monter à la terrasse du cercle où j'ai chance de rencontrer plusieurs camarades connus; nul malade sérieux ne me retient, j'y vais. Tous les officiers me sont étrangers; pas l'ombre de Thooris que je voudrais bien découvrir. Mais voici Jeanpierre qui vient, à son tour, admirer la rade et les rayons verts du soleil couchant. Hélas! quelque peu triste, ennuyé de mauvaises nouvelles récentes sur l'état de santé de sa mère. Pauvre garçon! c'est en vain que je m'emploie à le rassurer. Il vient de quitter l'hôpital et rejoint la compagnie dès ce soir.

En ce moment un tirailleur français vient de se présenter et dévisage chaque officier. Je me lève inquiet, il fait un signe d'assentiment. « Monsieur le major, le capitaine m'envoie vous chercher pour le cuisinier qui vient de tomber en convulsions, sans doute un accès pernicieux. » Je cours derrière lui; un nouveau Cicard peut-être! Dans l'intérieur d'une case, deux vigoureux turcos contiennent Mohamed, la face grimaçante, les poings crispés, la poitrine soulevée à tout instant

[redacted]

dans d'impuissants efforts de vomissements, une sueur froide sur tout le tronc. Et sans cesse des haut-le-corps, la peau nullement chaude. Mes doigts difficilement introduits jusqu'au fond de la gorge (il mord avec rage !) j'aide à provoquer un rejet ; un flot rouge fortement empuanti d'alcool part en fusée, bientôt suivi de plusieurs autres, puis un ah ! de soulagement, des yeux grands ouverts et surpris, une effusion de larmes mêlées de sanglots. Toute la case empeste l'alcool ; les camarades se mettent à rire. « Un accès pernicieux, dit le Français ! elle n'est pas mauvaise celle-là, une sale cuite, oui. » Seul maintenant avec mon malade, je lui fais boire quelques gouttes d'ammoniaque dans un demi-verre d'eau, oh ! quelle grimace ! Instantanément il est dégrisé et se remet à pleurer, en gémissant : « Tebib, tu es mon père, tu es ma mère ! » Le capitaine à son tour arrive. « Toi aussi, mon capitaine, tu es mon père, tu es ma mère ! » Et il ne tarde pas à avouer que, mourant de chaleur, il avait bu beaucoup de vin et pas mal du tafia de la popote. Il jure de ne pas recommencer, il a trop souffert. On peut l'espérer, car il en est à son premier coup d'essai. Il fait bien les choses.

25 avril.

En sortant de la case où vient de se terminer la visite, je vois errer à travers le village un bel aide-major, élégant, très alerte, un nouveau venu, demandant où est l'Infirmerie. C'est Thooris, toujours aussi correct qu'au Val-de-Grâce où le plus spirituel de nos agrégés, le médecin-major Vatrin, lui avait donné, avec justice, la meilleure « cote d'amour ». Je mets les mains der-

rière le dos, cachant mon velours et mes galons. Il me fixe, avant d'entrer, sans me reconnaître. « Adieu, mon cher Thooris, comment vas-tu? — Comment c'est toi, Darri? — Moi-même. » — Nous nous embrassons. Ma barbe monacale, mon air fatigué et vieilli par deux mois de saison hivernale m'ont rendu méconnaissable à ses yeux. Ma voix et mon regard seuls sont restés les mêmes. Lui tout raconter, les difficultés du service et ses exigences, les conditions matérielles auxquelles les hommes et les officiers sont soumis, lui donner quelques conseils pratiques, est de mon devoir, du moins d'une bonne amitié. Il part demain même pour Maroway par la voie de terre avec son bataillon. Ensemble nous nous rendons au wharf pour reconnaître ses colis et les expédier par une corvée au camp de ses tirailleurs. A l'hôpital, le docteur Fluteau nous retient à déjeuner ainsi que le docteur Béchard, du 2e bataillon aussi, rencontré aux Manguiers. Repas des plus agréables où le docteur Lacaze fait le récit de la prise de Mahabo par la colonne Rabaud, dont il était le médecin. Il ne tarit pas d'éloges sur le capitaine, l'esprit de discipline et la courageuse endurance des turcos. A tout instant le tebib de garde est dérangé, pour quelque fiévreux et revient en hochant la tête, escomptant un prochain décès, annonçant un accès grave. Les mourants nombreux appellent les médecins au chevet des malades, les pièces en retard les officiers d'administration à leurs bureaux; aussi les invités ne tardent-ils pas à prendre congé de leurs hôtes, aimables malgré l'écrasante et triste besogne. Tandis que je conduis à leur camp les deux médecins du deuxième bataillon du régiment d'Algérie, à hauteur du village de Marfotra, un infirmier me prie de venir auprès d'un tirailleur.

Je m'excuse de les quitter. A l'intérieur d'une case un turco pâle, couché par terre, sur le bras droit accoudé, considère avec calme les gouttes successives d'une hémorrhagie nasale. L'imprudent, souffrant de la tête depuis la veille, aurait saigné une grosse partie de la nuit de quatre à sept heures, n'avait pas cru devoir se présenter à la visite, guéri de sa céphalée. Depuis un quart d'heure l'hémorrhagie s'est renouvelée. Devant le pouls faible et fuyant, je me décide, après un tamponnement des fosses nasales, à l'adresser à Beigneux, porté sur un brancard, la tête basse. Il se hâtera de lui faire une injection de sérum salutaire. Dans la compagnie rien de sérieux.

Pendant le dîner augmenté du camarade Thooris, invité à la popote jusqu'à son départ retardé d'un jour, des chants monotones et lents s'élèvent tout près de nous, rappelant certains rythmes arabes. Nous approchons. Les Somalis réunis en un groupe compact chantent les louanges du Maître ; ils sont musulmans et c'est demain vendredi. Assis, les jambes croisées, plusieurs tiennent de longues cannes à sucre, surmontées de bougies allumées ; d'autres dans de modestes boîtes en étain brillant brûlent des grains jaunes d'encens et de myrrhe. Tous recueillis ; quelques-uns les yeux tournés vers le ciel ; de plus nombreux fixant les flammes vacillantes ; certains extatiques, étrangers à tout ce qui n'est pas la parole ou l'idée de Dieu. La cérémonie va ainsi se prolonger pendant des heures ; mais nous rentrons. Thooris part demain avec le convoi administratif de son bataillon, commandé par Brémond et tient à se coucher ; nous aussi.

ruban de médaille militaire à la boutonnière, d'anciens tirailleurs ayant accompli leurs vingt-cinq années de service et garantis de la misère de leurs sous-ordres par une retraite. Impossible de songer à incriminer les fatigues de la traversée. Plusieurs d'entre eux n'auraient pas reçu de nourriture la veille; est-ce par leur propre maladresse ou par négligence? La chose, si elle est vraie, est regrettable et on aurait dû y parer.

Au cantonnement je rencontre Catin, encore bien peu solide, qui désire à tout prix faire Maroway, malgré tous nos conseils dissuasifs. En ville, des officiers, des troupiers se croisent dans une lenteur lassée de pas colonial, les pieds lourdement retirés du sable abondant dans les rues. Devant une case habitée par un colon français la curiosité d'un groupe est arrêtée. Un maque apprivoisé, gris de fer, redresse sa queue sous la caresse, se couche sur le dos en étalant un ventre tout blanc, de ses deux mains antérieures enlace le poignet d'un troupier pour lécher voluptueusement ses doigts. Animal très gracieux, fort intelligent, se roulant en boule, dit-on, quand il a froid, relevant sa queue de peur qu'elle ne traîne sur la boue ou le sable. Respectés par les habitants de l'île, superstitieux à leur endroit, ces jolis lémuriens descendent souvent de la forêt pour faire un tour de promenade dans l'intérieur du village voisin. Mais il faut songer à se séparer, car c'est bientôt l'heure où le canot du *Shamrock* s'apprête à accoster pour ramener à bord les officiers descendus à terre dans la journée. Catin part pour le bateau-hôpital.

27 avril.

Fidèle au rendez-vous que m'avait donné le colonel Oudri, quelques jours avant mon départ d'Alger, je vais lui rendre visite. Il me fait aimablement les honneurs de son salon : une grande pièce aux murs nus ; les sièges remplacés par des cantines et des malles ; le plancher, sans la moindre natte, crevassé par endroits ; les fenêtres sans rideaux ni tentures. C'est en même temps sa chambre à coucher ; un lit de camp et des objets de toilette disposés sur une caisse ne laissent aucun doute à cet égard. Je lui expose les méfaits de la chaleur et de la fièvre, le nombre sans cesse croissant des indisponibles, les formes souvent graves du paludisme, les marais nombreux et profonds, l'absence de toute route et souvent même de sentier. Il n'a pas l'air de trop s'alarmer ; c'est un ancien tonkinois qui sans doute en a vu bien d'autres. A table (car il me retient à déjeuner) j'entends raconter la remise des drapeaux à Sathonay, le délire de joie de la population lyonnaise, l'accueil inimaginable fait aux soldats du 200ᵉ, l'enthousiasme des petits troupiers français partant pour Madagascar. Malgré moi, je ne puis m'empêcher d'envisager avec effroi le séjour de ces jeunes gens dans ces régions qui éprouvent déjà si durement nos tirailleurs autrement robustes, autrement trempés au point de vue moral, parce que plus âgés et plus expérimentés. Que vont devenir nos fantassins et nos petits chasseurs à pied de France ? L'avenir le dira, mais je le vois peu riant. Le capitaine Gatel, invité lui aussi, me déclare un peu pessimiste. Il oublie que ses tirailleurs sont plus résistants.

Pour éloigner ces sombres idées je visite le village ;

quelques cases y sont habitées par des indigènes. Dans une cagna jouent plusieurs jeunes femmes sakalaves à l'air peu farouche, assises ou étendues sur de mauvaises nattes. De vrais types de négresses, aux formes massives, le nez fortement épaté, les dents très blanches, vêtues d'un simple lamba rayé, les cheveux crépus luisant d'une huile rance, la narine gauche traversée d'un fil métallique soudé à une pièce d'argent, les oreilles ornées d'anneaux en bois noir de l'effet le plus disgracieux, du moins pour nous. Imaginez le pertuis minuscule dont sont traversées les oreilles de nos femmes d'Europe insensiblement augmenté de façon à avoir la grandeur d'une pièce de cinq francs et cet orifice maintenu immensément béant par un anneau noir enchâssé dans la peau, vous aurez une idée de l'œil de bœuf pratiqué dans les lobes de ces dames. Presque toutes fument la pipe ; mon paquet de tabac les réjouit. — En les quittant, je rencontre le capitaine Lavail presque tout à fait revenu à la santé, Catin encore peu ingambe. Au cercle où nous allons nous asseoir sur la terrasse, un planton ne tarde pas à venir me communiquer un pli de la brigade « très urgent ». Ordre m'est donné de faire transporter immédiatement à l'état-major tout mon matériel sanitaire, destiné au deuxième bataillon d'Algérie parti pour Maroway sans médicaments. Ils n'ont pu encore être débarqués du *Cachemire* où j'irai les réclamer demain pour remplacer ceux dont je suis désormais démuni. Pourvu qu'ils ne soient pas à fond de cale et qu'on ne me ses fasse pas trop attendre ! Depuis le 24, lendemain de son arrivée, ses surestaries doivent s'amasser faute de bras, faute de moyens de débarquement, et ce qui est vrai du *Cachemire* doit l'être

sans doute de tous les autres bateaux, très nombreux en rade. Si l'on pouvait ignorer l'insalubrité et l'impraticabilité du Buéni en saison hivernale, du moins aurait-on dû prévoir le débarquement des hommes et du chargement. Les marins de la division navale avec un ou deux chalands, que peuvent-ils faire, malgré leur énergie et leur activité opiniâtres ? Nul ne serait surpris que des troupes entières fussent condamnées à attendre plusieurs jours à bord qu'on puisse les débarquer. Certes tous, officiers, soldats et marins s'ingénient à faire de leur mieux, mais les bras ne remplacent pas le matériel absent ; l'ouvrier sans l'outil reste impuissant.

28 avril.

L'attaque de Maroway est fixée au 2 mai définitivement et Catin est enchanté d'y prendre part. Il quitte demain *le Shamrock*, après avoir eu toutes les peines à obtenir son exeat du médecin de l'hôpital flottant. — A six heures du soir, au cercle où m'attend mon camarade Julia, de nombreux officiers des étapes et de l'état-major s'extasient devant les effets réellement grandioses du soleil couchant sur la mer, n'ayant pas le moins du monde l'air de se douter des morts et des malades nombreux que nous vaut cet astre merveilleux (qui ne le reconnaîtrait?) mais si funeste dans les régions tropicales aux Européens qui s'y exposent de gré ou de force. Interroger ces heureux de la campagne c'est vouloir se faire une idée erronée, singulièrement atténuée, en tout cas, des conditions du début d'une expédition coloniale qui s'annonce des plus pénibles et dont les déboires jusqu'ici

éprouvés ne sont pas tous imputables au climat, bien s'en faut. Mais voici le docteur Julia (aussitôt je l'appelle) suivi d'un lieutenant de cavalerie de haute taille, à l'aspect froid et compassé, vêtu d'un élégant costume cachou d'une nuance très claire, un type d'Anglais très correct. Je salue. « Lieutenant Waddington, » présente mon camarade. Nous nous rendons, quelques instants après, au restaurant marseillais à une table occupée déjà par le docteur Lacaze et un jeune sous-lieutenant de réserve, interprète de la Résidence. Après le repas, Waddington, très aimable la première glace rompue, est obligé de nous quitter. Alors me fut racontée l'odyssée de cet officier d'Aden à Majunga. Il avait été adjoint, en qualité de subrécargue du gouvernement français, accompagné du maréchal des logis Chanzy comme secrétaire, à là mission Lionnel Dècle, explorateur chargé de recruter des conducteurs auxiliaires dans nos possessions d'Obock et de l'Océan Indien. Le recrutement, difficile chez les Somalis et les Abyssins effrayés des fièvres de Madagascar, fut prolongé dans les environs d'Aden grâce aux relations britanniques de M. Dècle, à sa connaissance de la langue anglaise très familière aussi, on s'en doute, au lieutenant français. Une somme très importante aurait été employée sous forme de primes anticipées pour obtenir les adhésions. Au moment où ces derniers enrôlés s'apprêtaient à monter en chaloupe pour gagner *le Kilwa* mouillé à deux cents mètres environ de la plage, en pleine mer, on mit la main sur eux sous le prétexte de protectorat anglais. Quelques-uns réussirent à rejoindre, peu nombreux, le bâtiment réquisitionné qui reçut ainsi un nombre de convoyeurs sensiblement inférieur à celui qui avait été escompté. Mais là ne s'arrêtèrent

pas les péripéties de cette malheureuse mission. Le capitaine du bord ignorait jusqu'à la direction de Majunga; le fils du lord en fut réduit à interroger la carte et la boussole, devenant lui-même le pilote du transport. Pour comble d'infortune, quelques heures après le départ, une horrible tempête s'élevait, compromettant la marche et la sécurité du bateau, soulevant des récriminations de la part du capitaine, effrayé pour son compte plus peut-être que pour le sort de son navire. Il s'arma d'énergie, il était maître à bord, demanda à rentrer à Aden, cria, menaça; ce fut en vain. Il fut mis aux fers et continua dans la cale des jérémiades dont il ne fut tenu aucun compte. Quelques jours après *le Kilwa* s'engageait, quoique un peu tard, dans la baie de Bombetoke et jetait l'ancre dans le port de Majunga. Sans tarder, M. Dècle quittait Madagascar.

29 avril.

On fait, à la compagnie, les préparatifs de départ pour après-demain. De rares tirailleurs sont éliminés; mon matériel est là tout neuf, débarqué la veille du *Cachemire*. Près du wharf où je suis obligé de me rendre, une corvée de turcos attend les colis de Catin que le youyou du *Shamrock* doit descendre incessamment à terre. Deux heures après, je rencontre la corvée retournant à vide; ce pauvre Catin a eu hier soir un violent accès qui diffère sa sortie. Au dîner un sergent est assis à la droite du capitaine, le sergent Tuffreau, invité en l'honneur de la médaille militaire dont il vient d'être décoré, un brave soldat, ancien tonkinois.

30 avril.

Nos tirailleurs trouvent la journée d'une longueur désespérante; elle n'en finit plus pour ces impatients, désireux de voir les Howas de près, de se mesurer avec eux. A Ambatébé ils leur ont parlé très peu, de très loin et ont surtout vu leurs talons. Un petit coup de torchon, voilà ce qu'ils souhaitent; cela les consolerait des contre-marches, des demi-tours, des contre-ordres, des rappels au point de départ et les réconcilierait peut-être avec l'état-major de la brigade. Notre compagnie, soutien d'une compagnie de débarquement de la flotte munie d'un canon de 65 millimètres, partira dès demain matin pour Maroway sur la Betsiboka, puis sur la Maroway pour attaquer de front la place, sous les ordres du commandant Bienaimé. A notre gauche, sur l'est, sous la direction du général Metzinger, le 2e bataillon de tirailleurs et le bataillon malgache (lieutenants-colonels Pognard et Pardes) se réservent la droite de l'ennemi. Quant à notre droite, elle comprendra une seule compagnie (Delbousquet) en ce moment à Mahabo, qui, traversant la Betsiboka sur les embarcations du *Gabès*, exécutera un mouvement tournant vers Ambohibary pour tomber sur les derrières de l'ennemi et lui couper sa retraite vers le sud. Admirable combinaison dans sa simplicité, car tous savent que les mouvements tournants assurent souvent la victoire.

Dans la soirée après une dernière visite en ville (il faut espérer qu'on ne rééditera pas le fameux demi-tour) Bonvalot, Jeanpierre et moi allons demander à dîner au cercle, notre cantine à vivres absente et déjà embarquée. Après le potage, notre jeune camarade,

pris d'un accès de fièvre, est forcé d'aller se coucher. Va-t-il comme notre ami Catin, être obligé de ne pas monter à Maroway? Décidément la compagnie Gatel joue de malheur. Julia vient me serrer la main quelques instants après ; nous nous reconduisons de Majunga à Marfotra, de Marfotra à Majunga jusqu'à deux heures du matin. — A revoir, Julia. — A revoir, Darri, bonne chance.

IX

Autour de Maroway.

(1er-3 mai.)

A sept heures du matin la compagnie Gatel, forte de cent soixante hommes, est massée sur la grève, attendant l'ordre de s'embarquer. *Le Primauguet*, *la Rance*, *le Lynx*, peu après commencent à recevoir, dans une lenteur désespérante, nos tirailleurs et notre matériel. Auprès du capitaine de vaisseau Bienaimé ont pris place, sur son croiseur, le colonel Oudri et le capitaine Gatel. Avec le commandant de la colonne du centre le colonel s'entretient, pendant que les sections sur un chaland regagnent leur destination. Personnellement le chef de corps n'appartient pas à la colonne; il prendra plus tard sa place à la tête du régiment d'Algérie encore composé seulement des deux bataillons de turcos. Il suit aujourd'hui le mouvement en « amateur ». Plus loin, quand la profondeur moindre de la Betsiboka ne permettra plus aux bâtiments de la division navale de continuer à avancer, les marins et ti-

[redacted]

railleurs prendront place sur des embarcations empruntées aux navires en rade. Un détachement reste encore à terre, sous les ordres du lieutenant Jeanpierre, quand la flottille, l'ancre levée, s'engage dans la rivière. Les turcos impatients ne comprennent rien à cet abandon de leur section, trépignent, murmurent, interrogent les marins du service du port. Ils se rassurent quand ils apprennent qu'ils doivent s'embarquer sur *le Buéni* mouillé en face d'eux. Ils reconnaissent bien la canonnière de Suberbie qu'ils ont aidé à décharger et à charger près du marais d'Ambatolampy de triste mémoire. C'est justice qu'à leur tour ils y soient embarqués. Mais qu'attend-on ? Il est onze heures. Enfin, voici l'aspirant Compagnon qui le commande. Il annonce qu'en raison de la houle son petit bâtiment ne pourra pas démarrer avant deux heures. La section est ainsi condamnée à attendre, en plein soleil, (oh ! elle saura bien s'abriter dans les magasins de l'administration) que l'état de la mer veuille permettre le départ. Les tirailleurs ne peuvent, une fois de plus, concevoir une telle imprévoyance ou insouciance. Les forcer à venir à la plage à sept heures du matin, les y maintenir jusqu'à onze heures exposés à l'ardeur du soleil et à la réverbération de la mer pour les avertir, alors seulement, qu'on ne pourra démarrer que trois heures plus tard peut-être ! Jeanpierre déjà claque des dents et frissonne, il ne peut rester là ; qu'il passe le commandement, pour quelques heures, à un sergent et vienne se reposer au restaurant marseillais, sinon y déjeuner. L'accès s'aggrave ; il ne tient plus en place, fait les cent pas, désolé de ce contretemps. Il ne peut pas, franchement, aller à Maroway en cet état, passer peut-être la nuit en rivière, etc... Mal-

gré ses sollicitations, ses prières, force m'est de l'hospitaliser d'urgence, à regret je l'avoue, autant pour lui que pour moi. Sans doute il va m'en vouloir, malgré sa bonté ; mais n'ai-je pas tout lieu de m'alarmer de cette récidive d'un mal déjà ancien? Ne risque-t-il pas, en raison d'une tension de corps et d'esprit plus violente dans les jours qui vont suivre, de s'élever à un état grave jusqu'ici inconnu de notre cher camarade et que, dans son désir de gloire, il ne peut ou ne veut soupçonner? Mon devoir n'est-il pas, autant comme ami que médecin, de prévenir un accident que la thérapeutique est trop souvent inapte ou ignorante à guérir? « Bon courage, Jeanpierre, et prompte guérison. — Adieu, docteur. » Une larme menace à sa paupière quand je lui serre la main. Le reverrons-nous? Et tandis que seul il gravit, déçu et navré, la grimpette de la ville à l'hôpital des Manguiers, je vais retrouver au port les tirailleurs qui nous attendent avec impatience. Le sergent prendra le commandement de la section. Les turcos commentent avec tristesse l'absence de leur officier, déplorent la maladie de leur lieutenant dont ils aiment la jeunesse si compatissante et si dévouée à ses soldats.

A deux heures l'ancre est levée, le cap vers Mévarana. D'abord violemment secoué par le clapotis de la baie, *le Buéni* avance sûrement et rapidement ensuite dans la bouche de Manana, le bras le plus oriental de la Betsiboka. Sans tarder il rencontre en pleine rivière les croiseurs à l'ancre, prêts à retourner à Majunga, leurs passagers répartis sur de petites embarcations. *Le Buéni* navigue de concert avec elles, puis se laisse dépasser. La nuit va tomber quand nous atteignons Mévarana; les chaloupes arrivées avant

nous sont déjà au repos, silencieuses. Sur la berge, le commandant Bienaimé, escorté de son officier d'état-major, s'entretient avec le capitaine Gatel, sans doute de ses projets d'attaque pour demain. Va-t-on débarquer ou passer la nuit en rivière? Compagnon n'en sait pas plus long que moi. Je le prie de vouloir bien accoster et me débarquer pour rendre compte au capitaine de l'hospitalisation de Jeanpierre. Descendu à terre, j'avance vers le groupe, salue très correctement, car le chef de la division navale passe pour très sévère. « Pardon, messieurs. — Qui vous a autorisé à débarquer? — J'ignorais, commandant, qu'on eût défendu de quitter le bord. — Il fallait vous en informer; que venez-vous faire ici? — Commandant, je descendais pour une question de service et en rendre compte au capitaine Gatel qui aujourd'hui est mon chef direct. — Mon capitaine, j'ai l'honneur de vous rendre compte que le lieutenant Jeanpierre a été hospitalisé d'urgence à Majunga. — En aura-t-il pour longtemps, docteur? — Probablement, ses nombreuses récidives ne me laissent pas sans inquiétude. — Tant pis! pauvre garçon, trop jeune encore celui-là. » Pendant ce court entretien, le capitaine de vaisseau a hélé un canot et engage ces messieurs à embarquer pour se rendre au *Buéni*. Nul ne m'invite à en faire autant. Je descends au bord de la berge, hors de moi, bruyamment, pour attirer l'attention du chef de la division. Va-t-il me laisser seul passer la nuit à terre? Et d'une voix décidée, je l'interpelle, le regardant fixement. « Pardon, commandant, voudrez-vous m'autoriser à embarquer aussi dans votre canot? — Oui, mais vous n'auriez pas dû descendre. — Et je réponds un « merci » des plus secs. Il commande : « Virez de bord, au *Buéni*,

allez, nagez. » Derrière eux je monte l'échelle. Ces messieurs semblent se concerter en grand secret, je m'éloigne par politesse vers les officiers indigènes et les tirailleurs. Ceux-ci font leur repas froid : viande de conserve, pains de guerre, vin. La faim ne tarde pas à m'assaillir (car je n'ai guère déjeuné près de Jeanpierre fiévreux) et, privé de tout, même d'un morceau de pain, j'envie la richesse de mes turcos qui s'entraident, partageant leurs ressources, assurés du dévouement des camarades. Et ils mangent avec plaisir, se versent le vin réciproquement, remplissent les bidons dans la rivière. Seul, appuyé dans un coin contre un sac d'administration, les bras croisés, le regard vague, je songe. Des tirailleurs, en passant devant moi, me parlent de Jeanpierre et de Catin, convaincus que je m'isole et m'attriste en songeant à eux. Ils ne se trompent pas tout à fait, mais ils ne peuvent songer que j'ai faim et que je peux manquer de quoi que ce soit. Comme ils m'offriraient avec plaisir la moitié de leur pain, de leur viande, me verseraient à boire naïvement dans leur quart, s'ils savaient la détresse de ma bête ! Mais ils ne s'en doutent même pas ; d'ailleurs en face de moi, tout au fond, la table est servie éclatante de la blancheur de la nappe et trois fourchettes brillantes piquent complaisamment dans des assiettes bien garnies. Auprès des trois officiers, Compagnon, cependant maître du bord, remplit les fonctions de maître d'hôtel avec une amabilité et une grâce dont j'éprouve, pour lui, le plus sincère écœurement. Mais j'oubliais qu'il n'était qu'aspirant. Il descend, monte, redescend, remonte de la table à la chaufferie. Il vient de me faire un signe d'appel du bas de l'escalier ; les chefs n'ont pas pu le remarquer. — Mon pauvre docteur, vous devez

avoir faim, je pensais que ces messieurs allaient vous inviter; je ne suis pas maître à mon bord, vous le voyez. Asseyez-vous là par terre, sur cette couverture, je vais vous apporter moi-même le peu qui nous reste. » Je le remercie de grand cœur. Et là seul à côté du mécanicien, dans la chambre de la machine, un tout petit carré où fume la chaudière en échappées de vapeur d'eau asphyxiante, où la pelle à tout instant soulève des poussières épaisses de charbon, le dos glacé par l'air frais du hublot entr'ouvert, je fais un excellent mais bien triste repas. La diversité des plats d'ailleurs exquis, la sollicitude de Compagnon, les attentions du chauffeur eurent du mal à me dérider. Les troupiers étaient-ils donc meilleurs que les officiers, plus humains ou dans tous les cas moins dédaigneux entre eux, se secourant en toute circonstance. La camaraderie était-elle plus prévenante chez les petits?

Sur l'ordre de l'aspirant, la canonnière *le Buéni* va bientôt s'ébranler. En venant jeter un coup d'œil à la machine, Compagnon m'apprend que nous allons nous arrêter au confluent de la rivière de Maroway et de la Betsiboka. Il me fait apporter un matelas, me souhaite bonne nuit. Je m'enroule dans ma couverture, mais les chocs du piston me maintiennent insomne. Dès que le bateau a stoppé et que les feux de la machine se sont éteints, je réussis à m'endormir; le froid de la pièce me réveille à plusieurs reprises; à côté de moi le mécanicien ronfle consciencieusement. J'en ris, car je n'ai plus faim; il remplace la chaudière devenue muette.

2 mai.

Comme je l'en avais prié, Compagnon vient me réveiller à cinq heures. Un bidon d'eau de rivière versé par un tirailleur dans les creux rapprochés de la main et un mouchoir suffisent à une toilette forcément sommaire; les doigts peignent la barbe broussailleuse. Nous voilà parés pour le combat. A l'arrière du bâtiment le petit groupe de la veille s'est augmenté de quelques personnes. Tous regardent, en silence, droit devant eux dans la direction de Maroway. A quelques mètres sur notre droite, dans une embarcation, un prêtre, coiffé d'un casque cachou, interroge de sa jumelle l'horizon encore brumeux, indique du doigt, fait de grands gestes de tacticien, discute avec de jeunes enseignes. Un militaire en robe ! un prêtre admirateur des préparatifs de la guerre, curieux de tuerie et de carnage ! Sa place ne serait-elle pas plutôt auprès des malades et des mourants de son hôpital ? A l'aide de ma lorgnette je viens de le reconnaître ; c'est l'aumônier de l'hôpital n° 1, un prêtre séculier de Versailles, si j'ai bien compris, que le président Faure décora à Sathonay des palmes académiques. Il me remet en mémoire le « petit curé » Santa-Cruz, très connu dans les provinces basques et qui, dans la guerre carliste de 1875, servait à la fois d'aumônier et de chef militaire dans les bandes de don Carlos. Mais celui-là faisait en plus le coup de feu après avoir donné la communion à ses soldats, troquant le goupillon contre l'escopette.

Le soleil levé depuis quelques instants dissipe maintenant le voile gris étendu devant nous, la vision devenue plus distincte. Nous sommes en pleine Betsiboka; perpendiculairement au fleuve, la rivière de Maroway

vient se heurter contre lui en un bouillonnement tumultueux. Sur notre gauche, la plaine vaseuse s'élève bientôt en une chaîne de collines de 30 à 40 mètres de hauteur se prolongeant dans le direction du Rowa, nous séparant de la colonne Metzinger qui doit attaquer la droite de l'ennemi par la route de terre. Déjà quelques groupes de l'escadrille, munis de canons-revolvers s'engagent dans la rivière de Maroway prudemment et sans bruit. Sur des embarcations, remorquées par des chaloupes à vapeur, tous les tirailleurs s'apprêtent à partir à leur tour. Un coup de canon tonne derrière nous, lointain, éclate aussitôt, au pied du Rowa, longtemps prolongé par les échos des collines voisines. C'est *le Gabès* qui tire, dit le commandant Bienaimé et il explique à M. Jully le signal convenu, annonçant le départ de notre colonne de droite qui a dû, quittant Ankaboka, débarquer sur la rive opposée. En voici un second qui éclate à peu près au même point soulevant un nuage de poussière. Les Howas répondent sans tarder ; *le Gabès* attaque à nouveau ; l'artillerie ennemie riposte à son tour, et désormais répond coup pour coup à nos obus. L'adversaire accepte le combat. Les tirailleurs sont bientôt débarqués à hauteur de l'escadrille à trois cents mètres à peu près du confluent, obliquent à l'est, vers un petit groupe de cases ; la compagnie de débarquement commandée par le lieutenant de vaisseau Roques va se mettre à notre droite, sous la direction du commandant Bienaimé. Le village est absolument désert. Dans un petit taillis marécageux où nous allons nous embourber, quelques balles sifflent au-dessus de nos têtes, cassant des branches aux chutes inoffensives. Le cours d'eau est déjà loin sur notre droite ; des coups de canon et des feux de salve s'y

succèdent, indiquant que les bords de la rivière sont défendus et notre escadrille attaquée. Au sortir du taillis nous tombons dans une grande plaine vaseuse; Maroway droit devant nous; à gauche les collines conduisant au Rowa. Le temps est clair; les balles toujours aussi maladroites sifflent au-dessus de nos casques ; sur la gauche le long des pentes, et en avant de nous des fumées épaisses signalent des tireurs proches. Toujours trop haut! décidément ils visent la tête; Toumi à côté de moi répond qu'ils ne visent rien du tout. La compagnie vient de se déployer en tirailleurs, envoyant de temps en temps quelques salves pour balayer le terrain devant elle; la riposte devient de plus en plus rare, toujours aussi inhabile. Frrrr! en voici une qui a fredonné à hauteur de la tête, aussi près de la mienne que de celle de Périssé qui marche à ma gauche, tout près de moi, à me toucher. Tandis que la compagnie continue sa marche calme et peu inquiétée, des détonations nombreuses de canon et des feux de salve éclatent de l'autre côté des collines; c'est la colonne Metzinger, avec la batterie Lavail, qui attaque la droite de l'ennemi avec une vigueur peu commune, à en juger par la répétition rapide des coups; sur le Rowa s'abat une pluie d'obus lancés de la Betsiboka par *le Gabès* et qu'on voit très nettement éclater. Le sergent Tuffreau, notre récent médaillé, se détache de nous en ce moment pour occuper, avec sa section, un village surmontant un petit mamelon d'où sont partis des coups de feu. Tout en continuant à avancer, je le suis des yeux; les tirailleurs en bon ordre gravissent les pentes sans brûler une cartouche. Le village s'est tu, nulle détonation n'arrête la marche de la petite troupe; n'est-ce pas une feinte? les ennemis les attendent sans

[redacted]

doute, de près ils seront aisément maîtres de cette poignée d'hommes. Ils sont déjà au sommet de la crête, disparaissent au milieu des cases; pas un coup de feu, pas un cri. Les Howas ont pris la fuite. Nos lignes de tirailleurs continuent à avancer, droit devant elles, sur la ville entrevue derrière un rideau de manguiers ; Toumi me prend par la manche et me désigne sur la droite, derrière nous, des groupes qui courent de la rivière à travers la plaine. Sur les crêtes conduisant au Rowa des indigènes armés, peu nombreux, se mettent à fuir, Larbi est envoyé à leur poursuite. A notre gauche la colonne Metzinger ne tire plus : c'est le signe probable de la déroute de l'ennemi. Les turcos accélèrent la marche, suivant difficilement le capitaine Gatel qui hâte le pas. Voici très distinctes les premières cases; on a hâte d'y arriver, les distances réglementaires désormais non observées. Les balles ennemies, de plus en plus rares, s'obstinent à passer au-dessus de nos têtes. Une lueur subite, à une cinquantaine de mètres en face de nous, brille, presque immédiatement suivie d'un crépitement extraordinaire et bizarre. Pas une chute, pas un cri, pas une plainte, tout le monde debout, à sa place. Halte ! les sections s'arrêtent ; avec un ensemble parfait la première ligne de tirailleurs exécute un feu de salve sur quelques fuyards et, En avant! aussitôt repart. Une vingtaine d'indigènes armés se dispersent dans tous les sens. Au milieu du chemin, à l'entrée du village, sur un tronc d'arbre, est couchée une pièce de canon très grande, se chargeant par la gueule, la bouche obliquement dirigée vers le ciel. Bien pointée elle eût fait plusieurs victimes, mais la marche rapide des turcos n'a pas laissé le temps de l'abaisser. A vingt mètres devant la compagnie, un dernier groupe, avant

de fuir, exécute un léger feu de salve; un turco s'affaisse à dix pas devant moi. Il montre son aine droite, se plaignant très peu. Tout en haut de la cuisse, sous la peau, une grosse balle Snider, arrêtée dès l'orifice d'entrée et des plus simples à extraire. Plaie insignifiante et unique, aussitôt lavée et pansée provisoirement avec un pansement individuel. Déjà les turcos fouillent les cases du village, baïonnette au canon; les deux infirmiers sont restés seuls avec le blessé, Toumi lui-même a disparu. Je me précipite au village, désigne les quatre premiers tirailleurs sous la main, leur donne l'ordre de prendre un lit sakalave dans une case, (mon matériel n'a pas été débarqué) et de me suivre. Ils aimeraient mieux aller de l'avant avec les camarades que d'être transformés en porteurs. Ils s'exécutent, mais à regret. La compagnie est à trois cents mètres en avant, en cinq minutes ils l'ont rejointe. Le village sakalave de Maroway se compose d'habitations en rafia, au milieu de manguiers; pour le moment toutes sont abandonnées; à côté d'un gros canon couché à terre une mèche achève de brûler, je la fais éteindre; plus loin une vache noire reste encore attachée à un arbre. Nous traversons un joli ruisseau qui descend vers la rivière de Maroway; tout près de lui une vieille femme indigène découvre sans pudeur sa cuisse gauche traversée d'une balle, blessure toute superficielle; près d'une petite tranchée un misérable et sordide makoa pleure à genoux et demande grâce à deux turcos qui le tirent par les oreilles; le capitaine Gatel, rejoint au moment même par le commandant Bienaimé et le colonel Oudri, lui rend la liberté. Il disparaît à toute vitesse. On entre ensuite dans le village indien dont les maisons en pierres ou en briques sont toutes surmon-

tées du pavillon de Zanzibar, elles sont respectées ainsi que leurs habitants qui tous obséquieusement saluent. Pas une femme dans la ville, les Indiens les auront mises sous clef avec leur argent. Au port où tous se réunissent, près de la maison Suberbie, la compagnie de débarquement ne tarde pas à rejoindre, le lieutenant de vaisseau Roques en tête. Il est dix heures quarante à ma montre. Le commandant Bienaimé fait improviser un drapeau, monte au Rowa avec quelques marins et arbore le pavillon français. Les clairons sonnent au drapeau, tous saluent. Il est onze heures.

Dans un immense hangar de la maison Suberbie le blessé, soigneusement installé sur un lit d'emprunt en rafia, est pansé à nouveau, malgré l'absence de tout matériel. Les hommes, heureusement, sont porteurs de leurs pansements individuels. Devant la porte d'entrée du bâtiment coule la rivière peu large, les deux rives sont pourvues de tranchées ridicules et d'épaulements enfantins. Ils ont mal défendu l'ennemi qui a résisté fort peu à l'escadrille et a fui sans lui faire aucun mal. Contre un mur les hommes sont assis; ils se lèvent pour céder la place aux chefs : le commandant Bienaimé au comble de la joie (il n'a aucun blessé), le colonel Oudri visiblement enchanté, le capitaine Gatel ravi d'être le premier entré à Maroway avec ses turcos. De tous côtés ce n'est qu'une exclamation : Vivent les tirailleurs! Vive la 9e! Le groupe d'officiers, embarrassé, interroge du regard, pendant que les tirailleurs déjà s'organisent, font le feu pour bouillir leur café, se forment en escouade, et, sans tarder, ouvrent leurs boîtes de conserve. La nuit en rivière, la marche depuis sept heures, l'émotion de l'attente et de l'incertain ont aussi creusé les estomacs des chefs.

Comment s'arranger? Tout près de nous un légionnaire (il n'y en a pas encore pourtant dans le corps expéditionnaire) s'avance résolument, ouvre sa musette, en tire un paquet soigneusement enveloppé d'un journal et l'offre au colonel Oudri. — Mon colonel, voici du pain rassis et un peu de viande froide, je ne sais pas s'il y en aura pour tout le monde. — Merci, Zimmermann, tu vas être notre Providence, tiens-toi à côté de nous et sers tout le monde également. Et le légionnaire (c'est l'ordonnance du colonel) distribue généreusement des tranches forcément réduites que tous accueillent avec un sourire de reconnaissance et de satisfaction, puis discrètement il se dirige, pour faire la même aumône, vers quelques simples marins qui le prient du regard. Quelques instants après il distribue des quarts à chacun de nous, y verse le vin d'un bidon; nous ne savons comment le remercier. Je félicite le colonel sur la sympathie qu'il semble avoir inspirée à son légionnaire. « En campagne, mon cher docteur, tous nos hommes se ressemblent; il n'en est pas un qui soit capable d'agir autrement que ce bon Zimmermann. » A leur tour les tirailleurs viennent déposer à nos pieds une immense gamelle de campement où frémit encore un café noir au parfum délectant (certainement il y en a pour tout le monde). En qualité de plus jeune j'en fais la distribution à mes commensaux, convoque également les nombreux aspirants, enseignes de l'escadrille et de la compagnie de débarquement qui viennent d'approcher. Ce m'est une occasion de faire brièvement leur connaissance ; je dis mon nom avant de verser. ils me donnent le leur en remerciant. « Daguerre », dit un jeune aspirant. Indiscrètement j'interroge. C'est un Basque, un jeune compa-

pirogue, il lève l'ancre et repart sur Ankaboka, suivi du *Sigurd*. Traversée banale, répétition de celle de la veille de la prise de Maroway. Les hauteurs de Mahabo entrevues sur notre gauche annoncent bientôt l'approche d'Ankaboka. Le courant entraîne les bâtiments dans une course rapide, comme s'il eût voulu hâter l'heure de la rencontre de nos camarades, tous réunis le long de la berge, avertis sans doute par le général de notre déconvenue. En face du lieu de débarquement, *le Gabès* se profilait teinté de blanc, en pleine rivière, solidement campé au poste qu'il occupe depuis plusieurs jours et d'où il bombardait le Rowa de Maroway, à cinq kilomètres de lui, à vol d'oiseau. La rive droite est déserte, la gauche fourmille de turcos et d'officiers aux costumes et casques mieux blanchis (car notre bataillon ignorait, au départ, que l'on dût être vêtu de cachou). Les uns et les autres enchantés de retrouver des camarades longtemps perdus de vue et de se raconter leurs exploits et aussi leurs misères passées. Meurisse cherche plus spécialement le tebib du détachement. Me prenant amicalement le bras, il me conduit à travers la plaine séparant la Betsiboka des premières cases du village entièrement abrité sous des manguiers. Tout cet espace, m'apprend-il, formait un vaste marais quand sur *le Buéni* il vint rejoindre, le 12 avril, les compagnies Rabaud et Delbousquet. A l'entrée du village un poteau indicateur me fait sourire : Maroway 5 kilomètres, Marseille 10.000 kilomètres. Plus loin devant une grande construction en pisé, la seule d'ailleurs et occupée par le commandant, un terrain bien aplani divisé en deux parties égales par un filet, m'intrigue ; je n'eus qu'à lever les yeux pour lire sur un placard cloué à un pieu : Tennis

club. Il a été installé par les officiers du *Gabès* et les tirailleurs en profitent. Camarades charmants que les marins du croiseur, souligne Meurisse, commandés par un chef incomparable à tous les points de vue, le commandant Serpette. Le matin douche dans le bateau pour tous les officiers des tirailleurs; de quatre à cinq, parties de tennis, puis apéritif de la marine et de la guerre en un coin charmant où il me conduit. « Vois plutôt, » et il m'indique un troisième poteau indicateur : Cercle des armées de terre et de mer, au-dessus duquel une flèche sakalave authentique désigne le lieu du rendez-vous. Les tirailleurs sont déjà attablés avec les marins, fraternisant, se tutoyant; ils se connaissent, quelques-uns, depuis plus d'un mois. L'apparition du nouveau venu est saluée d'une ovation générale; quelques minutes plus tard tous les flottards avaient trouvé le moyen de m'adresser un mot aimable.

Le capitaine Gatel tient absolument pour ce soir à m'avoir à sa table avec Compagnon; ce nous fut l'occasion de le remercier de ses attentions (principalement le relégué de la chaufferie) et d'admirer la modestie d'un charmant camarade. Ce nous fut aussi un plaisir de l'accompagner jusqu'au port, modeste débarcadère construit de deux pieux immenses et de quelques planches, où il escalada *le Buéni* dont il était justement fier d'avoir le commandement comme simple aspirant. Ne le méritait-il pas, lui qui avant l'expédition, au risque de sa vie, sous le déguisement de « chauffeur de la concession Suberbie, » avait relevé la carte de la rivière? Dès demain il doit filer sur Majunga, à la pointe du jour. Au lieu d'être concentré à Bévomanga, le bataillon le sera à Ankaboka. Il ne perdra pas au change, semble-t-il.

5 mai.

En compagnie de mon médecin-major enfin retrouvé (c'est en effet la première fois que tout le bataillon est réuni) visite est faite à l'Infirmerie. Une grande case assez bien conditionnée avec deux portes seulement pour toute ouverture, qu'il serait facile de mieux aérer par le percement de fenêtres dans l'épaisseur des parois de latanier ; des lits sakalaves, des brancards exhaussés par des pieux en fourche, les paniers médicaux en ordre dans un coin, telle est la formation sanitaire du bataillon. On ne pourrait plus lui demander. Les malades sont tous en subsistance dans une compagnie, les huit infirmiers assurent le service. Les évacuations sur l'hôpital de Majunga sont on ne peut plus faciles sur les bâtiments nombreux qui viennent décharger tous les jours des vivres dans le port, encore à peine esquissé, mais sans doute appelé à une grande extension quand les canonnières et les chalands commandés pour l'expédition (il est surprenant que ce matériel fluvial ne soit pas encore en circulation) seront débarqués et montés. Nul doute que leur rendement ne soit infiniment supérieur à celui de nos convois de mulet et qu'ils ne contribuent à assurer le ravitaillement facile et rapide des magasins de vivres qui seront créés le long de la Betsiboka. Le cimetière est assez éloigné du village, hélas !... déjà marqué de plusieurs croix. Bourgeois, me croisant, s'arrête ; il m'a encore réservé la moitié de sa case. Sans tarder, Toumi y dispose mon lit et ma cantine, tandis que j'inspecte mon matériel. Quelle n'est pas ma surprise d'y découvrir une bouteille de champagne ! D'où peut-elle venir ? mes paniers ont toujours été ouverts et refermés

devant moi. Mais non, une seule fois, le lendemain de Maroway, j'ai confié une clef à Périssé pour me faire apporter quelques étuis de quinine, au moment de notre embarquement pour Bévomanga. Il en a profité pour y cacher ce produit volé certainement à Maroway, et je ne peux plus douter. Ce bruit insolite dans le rez-de-chaussée de la maison Knott à l'heure du réveil, c'était sans doute le pillage de la cave de l'Anglais ; et les dindons, les canards, le porc des marins ! tout cela était vraisemblablement le fruit du vol. Les maisons et les magasins des Indiens fermés et gardés par un homme obstinément debout devant la porte, leur joie très nette de voir partir nos turcos et nos marins, tout cela s'explique. Je le fais appeler immédiatement. « Malheureux ! d'où vient ce champagne ? où l'avez-vous pris ? car vous n'avez pas de quoi vous payer cette fantaisie et tous les magasins des Indiens étaient fermés à Maroway. C'est le matin de Bévomanga que vous l'avez glissé dans la panier, car il n'y était pas la veille et j'ai constamment les clefs sur moi. Parlez, dites toute la vérité, sans quoi je vous fais punir d'après les règlements ; ne savez-vous pas qu'on n'a pas été autorisé à piller ? » Et alors il me raconte la mise à sac de la cave de Knott pendant la nuit par les marins et les turcos durant le sommeil des officiers couchés au premier, la porte soigneusement refermée à leur lever. « Et vous aussi, vous en étiez ? — Non, monsieur le major, c'est un tirailleur de la compagnie qui me l'a donnée. » Et avec une inconscience navrante, il ajoute : « je n'accepterai plus rien de personne ; ce champagne, je vous l'offre por-
popote. » Il est surpris que je le refuse. « Empo
faites-en ce que vous voudrez, mais à la

fois je vous ferai punir sévèrement. Tenez-vous le pour dit. » Et je lui donne l'ordre d'ouvrir toutes les cantines, car toutes ont la même clef et, malgré ses dénégations, je veux m'assurer que rien d'autre n'a pu y être caché. Je suis tout étonné que les officiers combattants n'aient pas été avertis de ce pillage, car il est inadmissible qu'un sous-officier, un caporal n'ait pas pu s'en apercevoir. Voilà comment les chefs sont le plus souvent ignorants des irrégularités graves ou non commises par leurs sous-ordres. De mon côté je ne confierai pas mes clefs à qui que ce soit, même une seconde. Ah ! oui, les Indiens de Maroway doivent avoir une haute idée des mœurs des turcos et des marins français ! Les Howas avaient-ils encore cette raison de faire le vide devant les Vasas ? A Majunga la surveillance était trop facile pour qu'en en fît autant, dans les villages abandonnés on ne trouvait rien. Et quelle excuse ? Le service de l'Intendance, on ne peut mieux assuré, les bœufs aisés à se procurer, rien ne plaide les circonstances atténuantes pour nos troupiers volant et surtout volant si secrètement. Ils savent fort bien qu'ils sont absolument dans leur tort, car nul ne s'en est vanté et certainement ne s'en vantera, du moins devant les officiers français. — Des cris frénétiques, des hourras enthousiastes m'arrachent à ces réflexions. Des exclamations s'entrecroisent poussées par des voix nombreuses : « Vivent les turcos ! Vive *le Gabès !* » Le village est presque désert, tous les tirailleurs en masse se sont portés au port, pour acclamer *le Gabès* reparti pour Majunga et Nossi-Bé, sa mission à Madagascar terminée. Les cris s'apaisent ; les turcos [illegible] leurs cases ; dans la rivière des mâts s'éloi- [illegible] vergues des bras agitent des mouchoirs

[redacted]

et des chapeaux de paille. Tous les visages rentrent émus; les officiers surtout expriment leur regret des camarades en allés qu'ils souhaitent retrouver un jour. A n'en pas douter, l'éloge du *Gabès* fait la veille par le jeune Meurisse n'était point exagéré; je prends connaissance alors de la chanson « A Ankaboka », adressée un jour par son auteur, le lieutenant d'artillerie Guillemot, cantonné avec notre bataillon, aux officiers du bord : A M. Cannet, second du *Gabès*. Elucubration d'un bonze fiévreux, air connu *A Ménilmontant!* Couplets sincèrement émus, peut-être un peu réalistes, très vrais. Quoi de plus réel d'ailleurs que la fièvre parmi les membres de l'expédition, du moins jusqu'ici?

A notre popote du bataillon, à l'heure du déjeuner, l'aspirant Compagnon vient me serrer la main une dernière fois ; une dépêche avait retardé jusqu'ici son départ. Tout l'après-midi une tempête des plus violentes dont l'atmosphère fut sensiblement rafraîchie retint dans l'intérieur de leurs cases ou de leurs tentes, bien calfeutrés, ceux qui ne furent pas obligés de travailler au dehors.

6 mai.

Quelques nouveaux cas de fièvre se déclarent dans la journée; le capitaine Servant vient d'être touché à son tour. Dans la soirée le capitaine Vernadet, dont je ne crus pas devoir accepter l'invitation à dîner de si tôt, de peur de froisser mes camarades de popote, me fit servir une excellente tasse de thé, pour m'inciter à la narration des « hauts faits de la prise de Maroway ». A son tour, sur ma demande expresse, il

[redacted]

promit de me raconter la reconnaissance de son détachement de Katsépé à Mahabo décrite dans son journal personnel de campagne, mais à une seule condition : que je viendrais dîner demain avec lui.

7 mai.

Un pli du colonel Oudri apprend dans la matinée à notre commandant que, contrairement aux dernières informations, le bataillon ne tardera pas à aller de l'avant. Les officiers, péu confiants en la vraisemblance et l'exécution des communications officielles les plus explicites, attendent les faits, seuls probants. Ils savent, comme tous les hommes, le demi-tour du marais d'Ambatolampy le 13 mars, celui de Miadana le 4 avril, celui de Bévomanga le 3 mai ; ils se rappellent les contre-ordres sans nombre ; quand s'arrêtera la série des contre-temps et des rappels imprévus ? Ordre était donné en même temps de s'emparer de la personne royale de Sélim et de lui interdire l'accès de la rive droite de la Betsiboka ; il y aurait commis plusieurs vols importants de zébus (ceux des deux roitelets sakalaves entre autres sans doute) et capturé deux petites filles qu'il devra rendre immédiatement à leur tribu. Il a cru pouvoir se permettre, depuis sa royauté reconnue par les vingt-et-un coups de canon du *Primauguet* et les déférences naïves de nos chefs, la continuation de ses exploits de brigand. N'est-il pas un des plus sérieux fournisseurs pour l'instant du corps expéditionnaire auquel il vend ses bœufs plus cher que tout autre d'ailleurs ? Il a trop abusé et l'on se décide à réprimer ses déprédations et ses rapts, par politique sinon par justice.

Suivant le désir du capitaine Vernadet j'allai dîner à sa popote ; cédant au mien, il me lut sa reconnaissance de la rive gauche de la Betsiboka que je résume ici fidèlement, dans ses principaux traits, avec une sécheresse dont son élégance de style ne pourra que s'alarmer. Elle retrace, à côté des difficultés faciles à prévoir de cette petite expédition, toutes dues aux conditions du pays et jamais à la résistance des armes ennemies, certains points des mœurs et du caractère malgaches qu'il a pu saisir dans toute leur originalité. Son carnet prêté ce soir-là garantit l'exactitude du récit.

Le 12 avril, le premier peloton de la compagnie (commandé par de Gouvello) conduit par Bénévent, interprète et chargé du service de renseignements, augmenté du lieutenant d'artillerie Regnault, chargé du levé topographique avec le médecin-major Delahousse, le tout, sous les ordres du capitaine Vernadet, s'embarquait sur *le Lynx*. Aux 75 tirailleurs, porteurs de deux jours de vivres dans le havre-sac, étaient adjoints 25 convoyeurs somalis conduisant 20 mulets et à qui serait en plus confiée la garde du troupeau qu'on espérait se procurer en route. Parti sur *le Lynx* à six heures, on débarquait à huit heures à Katsépé. Les habitants, familiarisés avec les blancs de Majunga par de fréquentes relations commerciales, ne firent aucune résistance, ne songèrent pas davantage à fuir. Le village, composé d'une cinquantaine de cases occupées par des Sakalaves, des Makoas, des Comoriens, en fournit quelques-unes au détachement. Un marais formait autour de Katsépé un cercle presque ininterrompu. Il fut décidé que dans l'après-midi une visite serait faite à la reine ; elle avait un double but d'al-

liance et de transaction commerciale ; le chef de la colonne désirait acheter quelques bœufs pour assurer la subsistance de son détachement. Sa Majesté Manakoua, jeune personne de 25 ans, d'un teint fortement olivâtre, les cheveux épais et frisés (signe de race indiscutable) attendait assise, drapée d'un grand manteau rouge, les pieds nus, les lèvres épaisses découvrant des dents très noires humides d'une chique qu'elle était en train de mâcher consciencieusement et dont elle ne se débarrassa pas à l'approche des officiers. Autour d'elle, sept à huit petits négrillons, ses enfants, complètement nus, étaient surveillés par la vieille mère de la reine, type accompli de sorcière menaçante. Cette dernière avait un passé érotique des plus célèbres et beaucoup d'officiers d'infanterie de marine doivent encore garder le souvenir de leurs intimités royales de 1885. Rien d'étonnant à cette maternité prolifique dans le pays malgache où la fillette se débarrasse vers 10 ou 12 ans, au plus tard, du lien pesant de la chasteté, désireuse d'être mère le plus tôt possible. La stérilité en effet passe ici pour une malédiction du ciel ; la femme est honorée proportionnellement au nombre de ses enfants, qu'elle soit ou non mariée. D'ailleurs les Malgaches sont essentiellement logiques avec leurs principes ; la femme montre avec orgueil ses enfants, tous naturels et égaux, tous témoignages de la protection de Dieu et se fait un devoir de les accumuler. Pour une raison non moins fondée, seules les femmes confèrent la noblesse ; l'enfant hérite uniquement des titres et privilèges de sa mère et jamais de ceux d'un père officiel qui, pour si convaincu qu'il en soit, n'acquiert pas toujours la certitude de sa paternité. En cas de divorce des époux, les enfants res-

tent à la mère, « l'enfant suit le ventre ». Les races et peuples « civilisés » pensent tout autrement; qui a tort? La reine, veuve depuis quelque temps, oublie ou essaie d'oublier son mari dans les bras d'un jeune Comorien qui gouverne en son nom et nous est franchement hostile. — Dans la soirée, suivant l'usage, la reine fit parvenir au chef de la colonne un petit zébu, à titre de cadeau; la politesse lui fut rendue en dix pièces de cinq francs qu'elle soupesa, examina attentivement, dans la crainte d'une supercherie. Invitée à vendre quelques bœufs, elle réfléchit longuement, pria d'attendre sa réponse et enfin d'atermoiements en atermoiements déclara n'en pas avoir; son Comorien interrogé après elle en livra six. Il s'en fût peut-être dispensé s'il n'avait été le correspondant du fournisseur de la troupe à Majunga. — Cette journée ne fut signalée que par un incident qui vaut d'être raconté; elle est une preuve, ajoutée à tant d'autres déjà, des imprévoyances qui présidèrent à l'organisation de la campagne. Les coolies somalis recrutés par la mission Lionnel Dècle, pour la plupart musulmans, avaient été engagés à certaines conditions. Leur contrat portait exclusion de graisse et en revanche distribution de dattes et de beurre dans un pays où ces deux produits sont inconnus. On y trouve en effet des bœufs, mais jamais de vaches. La reine de Tananarive les accapare de façon à ne pas permettre, en dehors de son royaume, la reproduction des zébus et ainsi s'assurer leur exportation à la Réunion, Maurice, etc... Le capitaine fit taire leur courroux quelque peu légitime en augmentant leur ration de viande qui fut portée au taux de celle des turcos.

Le 13, le guide, un Comorien qui avait fourni à l'état-

major les renseignements les plus précis, assurait-il, déclara ne plus s'y reconnaître. On dut recourir à un vieillard du pays, d'apparente bonne volonté, qui avait parcouru la région tout enfant, quelque cinquante ans auparavant. Rien de surprenant à cette absence de guide sérieux, le voyage de Katsépé à Kandrani s'effectuant toujours par eau. Le marais, praticable seulement aux eaux basses, ne permit de partir qu'à neuf heures et demie du matin. Le peu de solidité de son fond fangeux et mouvant exigea cinq ou six fascinages et le débâtement des mulets dont les colis furent transportés à dos d'homme, par les Somalis, au milieu d'une chaleur torride. Puis ce furent d'épais fourrés où le passage dût être frayé à coups de serpe. Une longue halte, prolongée de midi à quatre heures, permit alors de s'engager dans de nouveaux marécages et à travers une forêt touffue où l'on fut obligé de créer une piste sur plus de 1500 mètres. A six heures le bivouac était dressé aux abords de la mare de Balemboky. Dans le double but de s'éclairer et d'éloigner les caïmans très nombreux, le feu fut mis à une vingtaine de lataniers, flambeaux peu ordinaires, utiles autant que féeriques.

Le 14, la marche était reprise à cinq heures du matin. Ce fut encore une série de marais, des arroyos exigeant la construction de plusieurs ponceaux, de radeaux, travaux auxquels les Somalis s'adonnèrent de toute leur énergie, fournissant une somme de travail bien supérieure à celle des tirailleurs. Ils furent pour le capitaine des auxiliaires précieux et même dévoués, qu'il traita avec tous les ménagements d'orgueil dus à une race d'hommes libres et fiers à leur façon. Je fus enchanté de l'appréciation du capitaine Vernadet, dont

je savais l'esprit juste et impartial ; pour ma part, j'avais entendu exprimer beaucoup de mécontentements à leur endroit à Majunga. Peut-être là-bas en avait-on usé trop légèrement ou plutôt trop lourdement à leur endroit. Ce même jour les zébus se dispersèrent et prirent la fuite ; ils se mirent à leur poursuite et les ramenèrent tous. La traversée à marée basse de la rivière d'Ambatolafia exécutée sur des affleurements de coraux, à travers des palétuviers, le passage d'un estuaire de 600 mètres environ terminèrent l'étape.

La journée du 15 avril fut marquée d'un accident heureusement sans conséquence, un incendie dans une plaine couverte de hautes herbes, dû sans doute à un fumeur imprudent. Le terrain perdait sa monotonie plate ; les marécages devenaient moins nombreux, plus praticables ; des bouquets de bois succédaient à de hautes herbes. A midi le détachement traversait la petite rivière claire d'Andrebo dévalant sous des rafias et bivouaquait sur la rive. Tous y prirent dans la soirée le bain le plus agréable à l'abri de toute indiscrétion étrangère, car depuis Katsépé pas une figure humaine n'avait été rencontrée ; des boas, des caïmans constituaient les seuls êtres vivants aperçus. Le repas invariable de zébu, julienne, pain de guerre s'agrémenta ce jour-là d'une exquise salade de rafia. Arbre des plus utiles dont le tronc sert à la construction des cases que ses feuilles ensuite recouvrent, dont les jeunes pousses fournissent des liens, dont les fibres servent à la confection des nattes, alors que son sommet procure, au choix, une salade délicieuse ou un excellent légume. Avec le Ravanela producteur d'une boisson fraîche, c'est un des « arbres du voyageur » les plus appréciables.

Les difficultés, le 16, furent d'un ordre tout nouveau. A la descente d'un ravin aux flancs très escarpés aménagé la veille, une falaise haute de 60 mètres, se dressait (Ambondrobé). Montée des plus pénibles, tout en construisant la rampe, qui conduisit à un sommet d'où le marais s'étendait à perte de vue. Pour la descente une nouvelle rampe dut être faite que les animaux franchirent à mi-charge, conduits avec une prudence de tous les instants grâce à laquelle tout accident fut évité. Progression lente à travers le marais; puis la colonne s'engagea dans de hautes herbes épineuses de deux mètres, frayant, à coups de serpe, une voie des plus difficiles aux animaux qui la passèrent en ligne oblique. Les escarpements d'Antsirany franchis, le détachement fixa le bivouac, non loin du village howa d'Antsirasira aux cases abandonnées, présentant les vestiges d'une ancienne exploitation de salines. De cinq heures et demie à midi l'on avait couvert, en tout, huit kilomètres à peine. On aperçut ce jour-là quelques Sakalaves prenant la fuite; au bord d'un tout petit ruisseau on avait également remarqué un de ces petits monuments (quel mot exagéré!) parfois rencontrés en pays malgache et où quelques voyageurs ont cru voir un hommage à la Divinité. Il consiste en une potence triangulaire surmontée d'une tête de zébu toujours fortement encornée et tenant entre ses pieds deux grosses pierres heurtées par les eaux. Les immenses solitudes qui venaient d'être parcourues étaient réservées à de nombreux troupeaux de bœufs, propriété de la cour d'Emyrne et de la couronne, paissant en liberté, tels les méhara dans les dunes sahariennes, rassemblés une fois par an afin de marquer les jeunes veaux à la cuisse du chiffre de leur

propriétaire et d'expédier les plus beaux à Tananarive. La faim pousse parfois les Sakalaves à donner la chasse à ces bœufs sauvages, le lazzo remplacé par la sagaie. On fait alors force festins avec les parties comestibles, malaisées à transporter, que l'on dévore sur place ; la viande est ensuite découpée en longues lanières que chacun emporte dans sa famille. Mais avant d'abandonner ce lieu de délices, les satisfaits y élèvent un petit monument. Plutôt qu'un hommage à la Divinité ne serait-ce pas la reconnaissance au bienfaiteur qui est peut-être plus souvent ici l'animal à bosse que l'homme, ou simplement le souvenir matérialisé d'une « bonne partie » que l'on retrouvera avec plaisir? Cette interprétation n'est-elle pas plus naturelle et plus vraisemblable, quand on sait les circonstances de cette édification sans doute nullement symbolique ni mystique?

Le 19, à l'heure coutumière, la colonne repartait, décidée à atteindre dans la journée Kandrany, résidence de la reine N'galla et du roi Sélim, capitale du Buéni occidental. Voyage encore pénible à travers des palétuviers, dans des terrains fangeux inondés aux grandes marées, les mulets souvent déchargés, les colis portés à dos d'homme. A dix heures le détachement pataugeait, sous un soleil de plomb, dans un vaste marais aux exhalaisons fétides où les deux premiers mulets venaient de s'embourber, incapables d'un effort. Enfoncés dans la vase jusqu'aux aisselles, tirailleurs et Somalis rivalisaient de bonne volonté, les bêtes déchargées, pour effectuer à bras le passage des vivres jusqu'à la berge opposée. En face, nonchalamment étendu sur une chaise à porteurs, à l'abri d'une ombrelle, la tête ceinte d'une couronne de coquillages,

emblème de l'homme libre, entouré de nombreux guerriers sakalaves munis de fusils à pierre, un homme souriait d'un air narquois : le roi Sélim. Indignés sous l'insulte et l'affront, les tirailleurs redoublèrent d'énergie ; en quelques minutes hommes, animaux, bagages avaient traversé le marais et se rangeaient sous les yeux étonnés du roi. Au même moment, M. Jully, architecte de la Résidence, adjoint au corps expéditionnaire, se présentait porteur d'un contre-ordre du général Metzinger. La route suivie par la colonne avait été jugée trop mauvaise pour être poursuivie, il fallait en chercher une autre. A Majunga on avait jugé la reconnaissance embourbée dans quelque marais, on était loin de croire qu'elle fût si avancée. Le rappel arrivait trop tard pour être mis à exécution ; une reconnaissance serait opérée demain pour étudier la possibilité de la piste signalée par M. Jully. Reculer sembla au capitaine du plus fâcheux effet, ce demi-tour pouvait être une faute politique et risquait d'augmenter la fatigue d'hommes déjà exténués pour un résultat *a priori* douteux et que l'incertitude des renseignements recueillis à Majunga par l'état-major de la brigade permettait de croire au moins problématique. Les officiers consultés furent du même avis, les tirailleurs promirent de tenter un dernier effort ; ils ne refusaient rien à leurs officiers, s'en reportaient à eux entièrement. Après trois nouvelles heures de marche pénible par forêts et marais la colonne arrivait à Kandrany à une heure et demie, à bout de forces, n'ayant rien mangé depuis la veille, satisfaite d'avoir montré aux indigènes du pays que les turcos pouvaient passer partout. Le bivouac établi à quelques centaines de mètres à l'ouest du village, on se préparait à dé-

jeuner quand des chœurs de femmes se firent entendre. Le moment était mal choisi. La reine N'galla et le roi Sélim, la première grande souveraine de la région, désiraient palabrer avec les Vasas. Il leur fut répondu que visite leur serait faite après le repas. Vingt des plus beaux tirailleurs mettent ordre à leur toilette, prêts à escorter leurs officiers et à leur faire honneur. A l'heure dite, le capitaine Vernadet, suivi de ses officiers, escorté de ses turcos, baïonnette au canon, s'avance sans rire. Oh ! le beau coup d'œil ! Au premier plan la vieille reine, drapée dans un grand manteau rouge, assise sur un trône très élevé, domine toute l'assemblée ; à ses pieds une cinquantaine de femmes, quelques-unes très belles, émergent de vêtements aux couleurs vives, chantant sur un mode très doux un hymne triomphal ; en demi-cercle le conseil des vieillards, les guerriers superbes ; pour fond du tableau la végétation luxuriante de ces régions et jetant sur tout cela un éclat incomparable, le plus brillant soleil qu'il soit possible d'imaginer. Le chef de la colonne serre la main de la vieille souveraine et va prendre place, sur une chaise, en face d'elle. Tous les autres assistants, même le roi Sélim, étaient assis sur des nattes, les officiers sur des caisses à pétroles. Alors commença la palabre, longue conférence parfois dénuée d'intérêt, où se délecta la loquacité nègre, et que l'interprète Bénévent subit avec un courage digne d'éloges. Il parlait au nom de tous (et pour cause) ; de la part du général Metzinger il promit ensuite au roi une pension annuelle de quinze cents francs et vingt-cinq fusils à pierre, à la condition que les Sakalaves soumis à son autorité procureraient des vivres et des guides au corps expéditionnaire. C'était, semblera-t-il, chèrement ache-

ter une aide problématique ; mais les Sakalaves et nous-mêmes avions encore présent à l'esprit le souvenir lamentable de 1885, où plus de dix mille des leurs payèrent de la vie le concours ou même simplement les témoignages de sympathie qu'ils avaient cru devoir nous procurer, dans l'espoir que notre victoire les soustrairait au joug de l'oppression howa. Pour décider Sélim et ses guerriers il ne fallut rien moins que la promesse ferme du général de faire rechercher la cassette contenant les reliques du fondateur de la dynastie dont les descendants règnent encore en pays sakalave, cassette précieuse (les Malgaches ont le culte des morts) enlevée par les Howas à leur départ de Majunga. Ces reliques consistent dans les ongles, les sourcils et quelques mèches de la barbe de leur premier ancêtre. Le général aurait, leur affirme Bénévent, fait déjà l'impossible pour la retrouver et offert mille francs à qui la rapporterait. On se sépara fort avant dans la soirée, avec des démonstrations amicales, apparemment enchantés de part et d'autre. Suivant l'usage, une case des plus hospitalières fut offerte au capitaine. Il préféra s'en passer et laissa jouir de cet hommage un officier de la reconnaissance, garçon, libre et juge de ses faveurs. La nuit depuis quelques instants venait d'étendre son voile noir sur la terre malgache ; l'union des deux peuples amis se scella une seconde fois. Dans cinquante ans la France peut-être comptera un général mulâtre conçu à Kandrany le 17 avril 1896.

Scrupuleux observateur des ordres donnés, pendant que sa troupe se reposait en séjour, le capitaine Vernadet, le 18, avec les lieutenants Regnault et Bénévent portés, comme lui, en filanzane, exécutait une

reconnaissance dans la direction d'Andranobe. La piste signalée par Jully et recommandée par le général Metzinger dans son contre-ordre, pouvait, en dépit de toutes les invraisemblances, être praticable. Hélas! elle ne valait pas mieux que celle suivie par la colonne; pour plaire au chef on ne pouvait mentir à la réalité et surmener des hommes déjà inutilement éprouvés. A sept heures du soir la reconnaissance rentrait au bivouac, chargée d'une déception nouvelle, d'ailleurs prévue par tous. A son arrivée, le capitaine constatait avec regret que le pain qu'on venait de lui faire parvenir de Majunga, était complètement moisi. Un convoi de dix mulets, sous les ordres du sergent-major Renard était allé, dans la journée, chercher deux jours de vivres à Ampamena, port de Kandrany distant de neuf kilomètres. Il avait rapporté aussi les vingt-cinq fusils à pierre destinés au roi Sélim. — Dans la soirée la reine N'galla, vieille asthmatique de soixante-dix ans avait appelé le médecin et lui avait demandé un reconstituant ; elle avala avec foi une pilule de quinine. — Sélim, invité à fournir pour le lendemain des guides et des bœufs qui lui seraient payés, cela va sans dire, fit répondre qu'il n'avait ni les uns ni les autres. Le capitaine le prévint qu'il le prendrait lui, roi, comme guide et qu'il saurait bien se procurer des bœufs ; il promit de fournir tout ce qu'on lui demanderait. Il devait trouver cet accueil tout différent de celui de nos grands chefs à bord du *Primauguet*. Le capitaine manifesta le désir de voir ses danseuses. — Ce sera pour ce soir, mais tu leur donneras du tafia. L'offre fut acceptée et remise faite de vingt francs à Sélim qui, en roi avisé, se chargea de tout, rhum et danseuses. Vers huit heures, Sélim, coiffé d'un bonnet de coton et passable-

ment gris suivant son habitude (ô majesté !) vint chercher les spectateurs. Auparavant il voulut entendre le clairon qui se mit à jouer, sur autorisation, les sonneries les plus vibrantes; tous les noirs (Sakalaves et Somalis) sont enchantés. A la lueur d'un modeste lumignon on arrive au théâtre de la fête. Tout le monde est là : d'un côté les guerriers armés de fusils à pierre ou de la sagaie traditionnelle ; de l'autre les femmes, en groupe, dans une pénombre suggestive, couvertes d'un pagne rayé de la moitié de la poitrine aux chevilles, toutes assises, laissant souvent (oh ! sans le vouloir) tomber vers la ceinture ce manteau insuffisant de la pudeur. La pudeur est affaire de latitude. Sur un ton très doux mais monotone, d'un rythme lent, en un ensemble parfait, elles chantent. « Le Français est venu — c'est notre ami — il a donné du rhum — le Sakalave est courageux, etc... » De temps en temps, deux danseuses se lèvent, se placent devant le groupe des officiers, exécutent un piétinement rapide, tandis que les bras se meuvent en un gracieux balancement, le corps chaste de toute secousse désordonnée, puis vont se rasseoir. Le rhum sans cesse circule, coule sans trêve ni repos et la représentation se continue sur cette note insipide, grotesque. A plusieurs reprises, titubant et roulant, Sélim vient rappeler au capitaine la fameuse cassette ; après chaque réponse il s'empresse d'aller l'oublier dans l'amnésie de l'alcool stupéfiant. Enfin ! vers dix heures tous les invités prennent congé de « Sa Majesté » noire, écœurés la plupart de cette soirée absurde. Et maintenant sans doute la vraie fête va commencer pour les guerriers et les danseuses, dégagée de toute contrainte, à la hauteur de toutes les licences, jusqu'à extinction...

du rhum. La chose est des plus naturelles et des plus rigoureusement obligatoires dans un pays où la maternité est sainte et doit attirer les bénédictions célestes. Tout est affaire de convention, d'éducation ou de religion, comme dans bien des milieux sociaux civilisés. Ici du moins les principes sont scrupuleusement observés.

Le point ultime assigné à la reconnaissance était Mahabo ; les vingt-trois kilomètres qu'il lui restait à parcourir furent exécutés en trois jours, avec deux guides de Sélim, du roi Sélim Ce fut encore un voyage pénible à travers des forêts où l'on dut créer des passages, par des marais importants couverts de palétuviers aux multiples racines, dans des arroyos exigeant la construction de ponceaux en rondins pendant des heures et dans l'un desquels faillit se noyer le cheval du médecin. La rivière d'Antrangabity, profonde de deux mètres, au courant rapide, fut traversée à la nage par la colonne ; des radeaux en rafias et en herbes durent être établis à plusieurs reprises pour permettre le passage des animaux. Enfin le 22 avril, à huit heures du soir, la colonne arriva au Rowa de Mahabo.

L'heureux résultat de cette reconnaissance fut peut-être de prouver aux Sakalaves la valeur de nos soldats; en revanche, elle avait démontré l'impossibilité de la voie étudiée, avait condamné la colonne pendant trois jours à la demi-ration pour les petits-vivres, au quart de ration pour le biscuit; elle avait enfin coûté à la compagnie quarante évacuations en dix jours sur les soixante-quinze tirailleurs qui y avaient pris part; tous, à l'exception de six, avaient présenté des accès de fièvre à plusieurs reprises.

A minuit, ce soir-là, je prenais congé de mon nar-

rateur, emportant ses notes pour les ajouter aux miennes et leur adjoindre un supplément bien plus intéressant. Elles donnent l'idée la plus exacte des difficultés matérielles auxquelles ont été en butte les premières troupes du corps expéditionnaire, mais aussi de l'énergie et du dévouement qu'elles ont mis au service des chefs aimés qui partageaient leurs souffrances et leurs déceptions.

8 mai.

Quelques tirailleurs de la compagnie Gatel présentent des accès assez graves, les autres compagnies n'en sont guère plus indemnes. Malgré le frisson qui m'envahit, j'assiste au déjeuner que m'offre la compagnie Delbousquet, sans pouvoir garder longtemps mon repas. Les camarades viennent nous y retrouver. Causerie plutôt navrante ; nul ne peut s'expliquer l'envoi si prématuré du bataillon pendant les pluies de la saison hivernale qui ont duré jusqu'à mi-avril, l'imprévision des difficultés du débarquement, l'ignorance de l'impraticabilité du pays pendant deux mois où l'on ne pouvait aller de l'avant, distrait seulement par des reconnaissances anodines qui étaient un surcroît de fatigues presque toujours inutiles (Ambatolampy, la reconnaissance de Katsépé à Kandrany) par des attaques suivies de retours en arrière, les postes abandonnés à l'ennemi après les lui avoir pris, (Andrigana, Ambatébé, Miadana) par des marches horribles où les hommes contractaient des fièvres graves réduisant les effectifs de moitié en quelques jours ; par des ordres du jour pompeux pour célébrer des victoires « importantes » comme celle de Maroway où l'on comptait un

[redacted]

tué et cinq blessés. Débardeurs, terrassiers, plongeurs d'arroyos et de marais, tels étaient jusqu'ici les tirailleurs, les sapeurs et les artilleurs, et à quel prix, surtout pour les Français! Le bataillon avait été sacrifié pour préparer le succès du « régiment électoral », le 200ᵉ et du « 40ᵉ supérieur », les chasseurs à pied; quant aux turcos, décimés par l'hivernage ils risquaient de n'être plus capables d'un grand effort si l'état sanitaire allait s'aggravant, et nul ne leur saurait peut-être gré de leurs dures épreuves. Pourquoi les maintenait-on encore en ce moment dans ces régions malsaines, s'il est vrai que les hauts plateaux de l'Ile sont moins meurtriers? et pourquoi les laissait-on mourir sur place de fièvre et d'inaction, alors que la saison sèche était arrivée depuis près d'un mois et que l'ennemi n'opposait aucune résistance sérieuse? Le corps expéditionnaire en entier allait arriver dans le courant de mai; comment allait-on nourrir tout ce monde si l'on occupait des postes autres que ceux du bord de la rivière? Il faudrait créer une route carrossable pour les voitures Lefebvre et la nature du terrain laissait à prévoir quelles seraient encore les forces, les énergies, les vies dépensées. Ces propos des camarades peut-être peignaient-ils l'avenir trop sombre, une chose en tout cas était exacte c'est que la fièvre continuait son œuvre; à l'instant même le Dʳ Delahousse avait été appelé auprès d'un artilleur tombé en plein coma à l'ombre d'un manguier.

9 mai.

Au dîner (car la fièvre m'a retenu couché toute la journée) Bonvalot, revenu de Majunga, nous apprend

[redacted]

l'arrivée du général en chef depuis le 6, après une escale à Nossi-Cumba, son désappointement en constatant l'insuffisance des moyens de débarquement et l'arrêt de la construction du wharf qu'un banc de corail a empêché de prolonger suffisamment pour que les grands bâtiments pussent y accoster. Il aurait été désagréablement surpris de l'encombrement de l'hôpital n° 1, de voir les fiévreux mourir ou agoniser au milieu de leurs camarades. Etonné qu'on n'eût pas dépassé Maroway il allait donner l'ordre, sans tarder, aux troupes déjà sur place, augmentées de la légion, du 40e chasseurs et du 200e prochainement débarqués, de gagner Suberbieville où les canonnières apporteraient sans cesse, en même temps que les voitures Lefebvre, des approvisionnements pour y constituer un centre important de ravitaillement. Toutes les troupes seraient employées à la construction de la route déjà commencée par le génie. Il fallait déblayer le terrain et aller de l'avant pour permettre à la brigade Voyron, qui serait arrivée, presque entière, pour la fin du mois, de s'échelonner derrière la brigade Metzinger et de concourir, dès son débarquement, aux travaux de terrassement. Il voudrait nous voir arriver à Suberbieville pour la fin du mois; je doute que les 160 kilomètres qui nous en séparent puissent être si rapidement parcourus. En tout cas, en saison hivernale, il eût été impossible de le faire, absolument impossible et, si le général en chef avait été sur place à cette époque, il aurait pu être surpris, au contraire, que les premières troupes arrivées, avec les moyens dont elles disposaient, en eussent déjà fait autant. Avec les ressources en son pouvoir, l'état des marais, le général Metzinger ne pouvait faire avancer plus loin sa brigade.

10 mai.

Visiblement déconcerté par l'acuité anormale de mon accès, le Dr Delahousse me propose une évacuation sur l'hôpital de Majunga; je résiste, avec succès, à ce projet de nouveau demi-tour. De nombreux camarades alarmés viennent tout le jour me faire visite. Je demande des nouvelles de l'artilleur, il vient de mourir. Bourgeois, à l'heure du dîner m'apporte un bouillon que je bois avec plaisir, ayant ensuite la politesse de ne pas le rendre. Meurisse vient fraternellement se réjouir avec moi de ma nouvelle politique conservatrice.

11 mai.

N'était une faiblesse inimaginable de mes jambes, je me croirais très bien et pourrais assister aux funérailles du pauvre artilleur. Dans l'après-midi un lieutenant du génie vient installer tout près de notre case un appareil de télégraphie optique communiquant avec Maroway où est installée la brigade. Sans tarder, un ordre parvient au commandant, annulant les instructions antérieures. Dès que *le Bueni* actuellement en réparation à Majunga aura touché à Ankaboka, il en avertira Maroway. Toute la soirée le clavier frappe des points et des traits; de petites feuilles jaunes, sans discontinuer, nous exaspèrent par leur contenu rarement précis.

12 mai.

De mes fatigues récentes rien ne semble subsister. A huit heures du matin nous recevons, sans y prêter attention, la visite du fameux roi Sélim, l'air hum-

ble et tout penaud. Le général en chef que l'on dit très dur a dû lui laver la tête ; adieu les vols de bœufs et les rapts de fillettes! Pendant le dîner, une dépêche nécessite la présence de l'adjudant de bataillon. « Avenati ! Avenati ! » clame le commandant. Rien ne répond, rien ne vient. Le malheureux scribe, surmené depuis l'installation de la télégraphie optique, a dû aller se reposer un instant sans doute, loin de tout regard indiscret. On le cherche partout. Il arrive au bout d'un quart d'heure. « Où étiez-vous, adjudant ? — A la pêche aux caïmans, mon commandant. » Toute la table part d'un éclat de rire devant le calme de cette réponse. Très correct, l'adjudant n'a pas bronché. Au port l'on va voir la fameuse pêche. A l'extrémité d'un câble un morceau de bois fusiforme est lié, que déguise un morceau de viande savamment ficelé. A chaque chute de l'appareil les caïmans, devinables malgré la nuit, dans le remous de l'eau qu'ils déplacent, approchent en nombre. Il est ramené sans prise, mais toujours privé de son appât. Au bout d'une heure de ce manège, on renonce à se livrer plus longtemps en pâture aux moustiques, très abondants sur le bord de la rivière et toujours aussi acharnés que par le passé à notre poursuite.

13 mai.

L'inaction commence à énerver officiers et soldats, d'autant plus que la morbidité du bataillon n'en éprouve aucune atténuation et que sans doute il en sera de même dans tout le Buéni, qu'on y circule ou qu'on y stationne. Malades pour malades, les turcos voudraient du moins voir du pays et plus encore se mesurer avec

[redacted]

les Howas. Dans la soirée les tirailleurs lavent prudemment leurs vêtements de toile sur le bord de la rivière en vue de la cérémonie de demain matin, la remise de la médaille militaire à un adjudant et au sergent Tuffreau. Leurs yeux ne quittent pas l'eau du fleuve, car tout récemment un de leurs camarades y ayant jeté son bidon pour y puiser de l'eau, l'avait vu disparaître en une violente secousse, happé par un caïman. Pendant le dîner une dépêche prescrit de laisser les malades à Ankaboka avec l'aide-major et la section Meracchi, lors du départ très prochain du bataillon pour Marolambo. Derrière notre popote, celle du capitaine Rabaud, dont font partie aussi les lieutenants Bénévent et Guillemot, chante sous un manguier la chanson « *A Ankaboka.* » Elle ne la chantera peut-être pas longtemps dans les lieux où elle est née.

14 mai.

Toute la matinée des ordres et des notes pleuvent au bataillon, faisant pressentir les départs successifs, prochains, de ses unités. Aussi la revue de remise des décorations ne traîne-t-elle pas en longueur, quoique conforme au règlement. Les tirailleurs sont faits à l'idée de quitter sans tarder Ankaboka et seraient fort déçus d'y prolonger leur séjour. Malgré les souvenirs agréables qui se rattachent à leur passage dans ce poste, dus plus à leurs bonnes relations avec les marins du *Gabès* qu'à la riante disposition du village et de sa forêt voisine. Tous brûlent de marcher de l'avant, de ne plus croupir dans cette oisiveté prolongée, mère de l'anxiété et du spleen. Les officiers, tout à leurs rêves de batailles, aspirent à l'occasion de

[redacted]

combattre, d'autant qu'ils craignent de ne pas la rencontrer longtemps. Bénévent croit pouvoir affirmer que les indigènes du Buéni se refuseront à quitter leur province où les rattachent tous leurs intérêts pour aller grossir les rangs de l'armée howa. Beaucoup supposent qu'après la prise de Mévatanava et l'insuccès probable du major Graves et du colonel Shervington les ennemis se soumettront en masse. A midi *le Buéni* siffle ; aussitôt la compagnie Delbousquet s'embarque. Seule sans doute elle pourra arriver à temps pour quitter Marolambo le 15 au matin. Le général en chef eût voulu que tout le bataillon pût partir de ce point le même jour, mais l'absence du matériel fluvial s'oppose à l'exécution de ce programme. Les canonnières arrivées à peine ne sont pas encore montées, pas plus que les chalands. Et à propos de cette flottille il court les bruits les plus navrants. Par un malentendu inconcevable dans la préparation d'une campagne coloniale qui devait servir d'exemple et de modèle, on n'avait pas prévu le transport du matériel fluvial de France à Majunga, dont la construction avait été hâtée pour lui permettre d'arriver à Madagascar avant les troupes du corps expéditionnaire et d'assurer le débarquement des affrétés dont le maintien en rade aurait entraîné de lourdes surestaries. La marine de guerre ne disposant pas de bâtiments capables de porter d'aussi énormes pièces, on recourut à la bonne volonté de la marine de commerce française qui prétendit ne pouvoir procurer en temps voulu les bateaux sollicités. Force fut de s'adresser à la marine anglaise qui voulut bien s'en charger, à un prix, affirme-t-on ici, de moitié moindre que celui demandé par les compagnies françaises. Pour comble de malechance, la gelée en fé-

vrier de la Seine et de la Saône retarda l'embarquement des canonnières et des chalands provenant des usines de Saint-Denis et de Châlon, pendant trois semaines ; par ailleurs les dimensions des pièces étaient trop grandes pour le gabarit des tunnels des lignes de l'Ouest et de Paris-Lyon-Méditerranée. Le premier paquebot anglais, *le Brinchburnn* devait arriver à Majunga le 18 avril, amenant la plus importante partie des canonnières et des chalands avec tout le personsonnel chargé du montage ; il n'y arriva que le 2 mai après un abordage au détroit de Messine l'obligeant à se réparer à Malte pendant quinze jours. *Le Riverdale*, entré au port le 29 avril, n'apportait que des chalands et un millier de voitures Lefebvre ; *le Collingham* avec le reste du matériel entrait en rade le 7 mai.

Pendant le dîner, un lieutenant de vaisseau vient se présenter au commandant Debrou qu'il doit remplacer, à son départ, comme commandant d'armes. C'est le lieutenant de vaisseau Pierre, chargé d'organiser le port d'Ankaboka. Il est accompagné d'un superbe terre-neuve, Black. Après lui, se présente à son tour l'enseigne Thélot qui vient de déposer sur la berge de nombreuses rations de vivres, comme l'avait fait *le Buéni* le matin, avant de démarrer pour Marolambo. Il commande *l'Ambohimanga*, bateau à vapeur capturé aux Howas le jour de la prise de Majunga, navire peu brillant, à la machine presque hors de service, auquel *le Sigurd* est obligé à tout instant de donner la remorque. C'était le plus sérieux bâtiment de guerre de l'ennemi. Au bout d'un quart d'heure, une dépêche de Maroway enjoint de faire embarquer immédiatement l'artillerie ; un parti ennemi fort de 2000 hommes se serait retranché près du village d'Ambodimonti à une

[redacted]

dizaine de kilomètres au sud-est de Maroway sous les ordres de Ramazombazaha, qui commandait déjà à Maroway. Tandis que Guillemot réunit sa section, tous se rendent au port, pour assister à cet embarquement, de nuit, sur un ponton de quelques planches juxtaposées. En un clin d'œil tout est là : hommes, bêtes, pièces de canon. Les premiers mulets ahuris tombent à l'eau et en sont aisément retirés, épargnés par les caïmans qui, dit-on, s'effraient facilement du bruit. Le reste de l'opération marche rondement avec un chef intelligent, actif et des canonniers très en main. Les officiers se sont la plupart hissés sur des sacs pour mieux voir la manœuvre et aussi fuir les moustiques innombrables au niveau du sol; au milieu du vacarme des chevaux piaffant et des canons roulant sur le chaland tout à coup un cri d'appel s'élève, suivi immédiatement d'un bruit de masse tombée à l'eau. Le chien noir terre-neuve, Black, vient de disparaître, à cinq pas de nous, englouti par un caïman, en face du *Sigurd* où se trouve son maître d'hier, Charbonnel. Les chiens du *Gabès* et du Dr Delahousse avaient été perdus de la même manière. Chacun frémit à l'idée qu'il eût pu devenir aussi facilement la proie d'une de ces horribles bêtes, car le chien était à terre, regardant fixement le *Sigurd*, désireux peut-être de le rejoindre. La porte de ma case, quand j'y arrive, est obstruée à l'intérieur ; de vigoureux coups d'épaule ne la peuvent enfoncer, un tirailleur appelé à mon aide réussit à la faire céder. Spectacle inattendu ! une petite échelle conduit à mon lit sur lequel est couché « l'homme de guerre » représenté par un pieu volumineux, armé d'un fusil (celui de Toumi), muni d'une grande gamelle de campement ; une sellerie complète de campa-

[redacted]

gne chevauche à ses pieds. A quels moyens on en est réduit pour se distraire! C'est certainement une facétie de la compagnie Rabaud qui était absente du port pendant l'embarquement.

15 mai.

Dès le point du jour des coups de canon lointains se font entendre dans la direction du sud, on se bat sans doute à Ambodimonti. Dans la matinée les compagnies Gatel et Vernadet, l'état-major du bataillon reçoivent l'ordre de s'embarquer à trois et à cinq heures. A la popote du capitaine Vernadet qui désire m'avoir, avant son départ, je prie Thélot qui repart dans un instant de vouloir bien conduire à Majunga treize malades assez graves sur *l'Ambohimanga*. Les marins du bord furent pour eux d'une bienveillance touchante; ils leur passèrent leurs matelas et leurs couvertures. Le soir, la compagnie Rabaud reste encore à Ankaboka, seule de tout notre bataillon ; elle doit partir d'ailleurs demain par *le Buéni*. Sur la berge, le lieutenant de vaisseau, Pierre, l'air songeur se promène près du port dont il a pris la direction et où s'entassent déjà des rations et des vivres en grand nombre. Je me hasarde à l'inviter à faire partie de notre popote nouvelle, réduite à Meracchi et à moi; il est enchanté de ma proposition d'autant plus qu'il est seul et que, surtout en campagne, l'isolement est pénible, Pour ma part je suis ravi de ma future camaraderie avec un officier dont tous sont unanimes à proclamer les rares qualités. Il passe pour un homme des plus distingués et en même temps modeste, un manœuvrier remarquable, décoré à dix-neuf ans par l'amiral Courbet au Tonkin.

[redacted]

16 mai.

A midi et demi *le Buéni* annonce son arrivée dans le port ; une heure après il emportait à Marolambo la dernière compagnie du bataillon, celle du capitaine Rabaud. Espérons que le 200e viendra bientôt relever le lieutenant Meracchi, resté seul avec sa section à la garde de nos malades, et nous rendre à notre corps. Ces derniers départs coup sur coup, à l'heure dite, ont dû être pour tous une surprise d'autant plus réjouissante que jusqu'ici insoupçonnée. Les pluies pour de longs mois absentes certainement amèneront l'assèchement des marais ; les canonnières et les chalands bientôt montés sans doute (on y travaille sans relâche le jour et même la nuit, grâce à un éclairage électrique) permettront l'accumulation rapide de vivres le long de la Betsiboka ; mais en revanche quelles vont être les fatigues de la construction de la route carrossable, du remuement d'un sol des plus palustres, si les troupes du génie qui y travaillent depuis deux mois sont aussi décimées qu'on le raconte ? Quel sera même le résultat du séjour prolongé dans le Buéni des corps ou détachements ne coopérant pas à ces travaux quand on sait que les officiers, les artilleurs, les infirmiers sont aussi malades que les soldats terrassiers ? Il n'est pas nécessaire, pour contracter la fièvre dans cette région, de manier la pelle et la pioche, de coucher par terre, de faire des marches à pied, il suffit d'y vivre quelques jours. C'est le cas de Catin, Jeanpierre, du capitaine Lavail, le mien, en ne citant que les exemples les plus rigoureusement observés. L'exposition prolongée au germe de l'infection, la fatigue de ceux qui y seront ainsi soumis ne vont-elles pas

[redacted]

accroître la morbidité et la mortalité jusqu'à l'arrivée aux hauts plateaux? Le boulet des Lefebvre rivé au corps expéditionnaire, quand lui permettra-t-il de se traîner jusqu'aux limites des altitudes moins meurtrières? Un bateau vient de déposer ces jours derniers près de la berge une cinquantaine de ces chariots de fonte pour Maroway; ils y sont encore, nul ne les a fait prendre; d'ailleurs inutilisables, leurs essieux n'y sont pas. On n'est pas plus distrait!

Le commandant Pierre me récompense d'une leçon de cheval par quelques airs d'accordéon, instrument très goûté à Madagascar, quand une dépêche lui annonce pour demain, au plus tard, la visite du général en chef à Ankaboka Il serait échoué avec *le Kilwa* à quatre milles d'ici en compagnie de plusieurs sous-intendants. Nous ne nous en couchons pas moins de bonne heure, le revolver à portée de la main droite, car nous sommes peu nombreux et le Howa farouche pourrait profiter de notre isolement pour nous demander des comptes. En plein sommeil un grand brouhaha nous réveille; nos montres marquent onze heures. C'est la section de Gouvello renvoyée à Ankaboka par le général Metzinger pour renforcer la section Meracchi. Elle traîne avec elle de nombreux malades des compagnies déjà parties, qu'on installe aussitôt. Les nouvelles sur le bataillon ne sont pas des plus favorables. Une compagnie seulement ira de l'avant, deux camperont à Androtra, la dernière à Marolambo. La légion étrangère et le 40e chasseurs prenaient la tête de la brigade. Pauvre 3e bataillon d'Algérie! Serais-tu déjà disséminé et immobilisé sur la ligne des étapes?

17 mai.

Tous les services assurés, chaque officier se rend à la berge, attendant impatiemment la visite du général Duchesne. Vers neuf heures une chaloupe à vapeur est signalée dans la direction de Majunga ; bientôt elle a accosté. Il se présente près du ponton, grand et fort, vêtu de cachou, chaussé de grandes bottes russes qui remontent jusqu'à mi-cuisse, l'œil froid et sévère, les lèvres immobiles et jointes peu habituées sans doute au sourire, le regard fixe sur celui qu'il examine, reflétant une volonté ferme et tenace, un autoritarisme sans réplique. Le commandant Pierre nous présente. Il salue d'un air glacial, dévisage chaque officier, promène un regard lent et attentif tout autour de lui ; tout à coup sa tête se redresse dans la direction de Maroway. — Que vois-je là, lieutenant ? — Mon général, répond sans hésiter de Gouvello, ce sont quarante voitures Lefebvre, destinées à Maroway, déposées sur la berge depuis déjà quelques jours. — Que font-elles ici ? — Je ne sais qu'une chose, mon général, elles n'ont pas leurs essieux, sans doute oubliés à Majunga. Il se détourne en un geste désappointé que j'ai apprécié comme peu favorable à ce moyen de transport. Puis s'adressant à moi : — Docteur, la fièvre est-elle fréquente ? il ne faut pas alourdir vos unités de gens qui ne peuvent marcher et retardent l'arrivée à l'étape. — Mon général, ce fut toujours ma règle de conduite. Quant à la fièvre, tous les hommes du bataillon y ont été à peu près soumis à divers degrés, une compagnie entre autres compte seulement six troupiers jusqu'ici indemnes. — Que me racontez-vous là ? — La vérité, mon général, la compagnie dont je parle est précisé-

[redacted]

ment celle du lieutenant de Gouvello (celui-ci approuve d'un signe), nous pouvons vous fournir les noms des six tirailleurs auxquels je fais allusion. » Il ne répond plus rien ; c'est peut-être, à ses yeux, une explication suffisante de l'encombrement de l'hôpital n° 1 qu'il a déploré, dans sa visite à cette formation sanitaire. Et encore les turcos y sont-ils en nombre bien inférieur aux artilleurs et aux sapeurs. Il visite les cases de l'Infirmerie où tous les malades sont couchés sur des lits sakalaves ou des brancards élevés à un mètre au moins du sol. Son regard ne désapprouve pas, sa bouche ne profère aucun blâme. — Vos hommes reposent-ils ? — Presque pas, mon général ; s'ils ne sont pas tenus éveillés par la fièvre, les moustiques les empêchent de dormir. — C'est qu'ils ne savent pas disposer leurs moustiquaires ; elles doivent être ajoutées les unes aux autres aux portes de la tente, après une chasse préalable faite aux insectes restés dans l'intérieur. — Mon général, la forme des accès est surtout gastro-entérique, en dehors des cas pernicieux ; une fois couchés, les hommes sont souvent obligés de sortir surtout pour vomir : en sortant et en revenant ils introduisent forcément quantité de ces insectes. — Manquez-vous de médicaments, de matériel ? — Pas le moins du monde, mon général : depuis le jour de notre débarquement du *Shamrock* notre matériel est au complet, notre pharmacie encore abondante, les pansements individuels sont tous réunis, ne pouvant être cousus réglementairement dans une des poches de la capote, remplacée par la pèlerine. Je n'ai sur ce point aucun désir à formuler. — Quelques instants il s'entretient avec le commandant Pierre du port destiné à devenir le point initial de la navigation fluviale

pour les canonnières qui feront la navette entre ce poste et Suberbieville. Nous l'accompagnons jusqu'à son embarcation, il salue sans un mot de compliment. Il a donné à tous l'impression d'un chef sévère, mais voyant tout par lui-même et décidé à ne rien laisser dire sans un contrôle sérieux. Sa visite a dû lui faire une bonne impression, car il blâme facilement, paraît-il, et rarement félicite. Nos petits Français doivent le considérer comme « un homme à poigne » et se garer devant lui. Dans l'après-midi *le Kilwa*, sous les ordres de l'enseigne Colliard, dépose au port des vivres en assez grande quantité, puis *le Buéni*, commandé cette fois par l'aspirant Ferry; Compagnon est malade à Majunga. Avec ces deux officiers sont également arrivés le brave Jeanpierre que je suis heureux de retrouver mieux portant et le sous-lieutenant indigène Abd-el-Kader, du 3e tirailleurs, chef d'un groupe de convoyeurs kabyles. Dîner fort gai où nous recevons la visite du sous-intendant Pasquier accompagné de deux officiers d'administration des subsistances. L'intendant, que je félicite de la bonne direction de son service et de l'excellence de ses produits (pains de guerre, tafia, etc.), s'étonne que nos formations régimentaires ne comprennent pas de vin, d'alcoolé de quinquina, si tonique pour des fiévreux anémiés. Je lui rappelle la phrase de Wolseley : « Le rhum est la plaie des colonnes » et que les vins médicamentaux sont souvent prétexte à s'alcooliser. Au débarcadère tous vont ensuite accompagner Colliard. Tandis qu'il démarre, un homme du génie lui remet une dépêche; elle lui ordonne d'attendre à Ankaboka l'arrivée, pour demain, des malades évacués de l'avant et des blessés du combat de Manounga. Apporter des vivres à Anka-

boka, en ramener sur Majunga les malades, telles sont les fonctions des bâtiments en ce moment chargés du service fluvial, en attendant que les canonnières et les chalands à leur remorque en fassent plus tard de même au delà de ce port. Une activité des plus utiles se dépense autour de ce dernier qui, depuis l'arrivée du lieutenant de vaisseau Pierre, a été transformé en quelques jours.

18 mai.

De très bon matin je fais à bord du *Kilwa* la visite des évacués de l'avant. Parmi eux neuf blessés, des tirailleurs sakalaves, dont le lieutenant Forestou qui a dû son salut à la protection de son revolver brisé en plusieurs morceaux dans son étui, tandis qu'il marchait à la tête de ses hommes, le sabre en main. La colonne Pardes avait reçu l'ordre de se porter en avant de Manounga pour attaquer de front les Howas fortement retranchés à Ambodimonti, que la colonne Oudri devait surprendre par derrière. Le 15 mai, la tête de la colonne sakalave fut assaillie par une troupe adverse qui marchait à sa rencontre, rassurée sans doute d'avoir affaire à des nègres dont elle aurait facilement raison. Ce fut une vraie surprise, un corps à corps à travers les herbes de la brousse où, malgré leur terreur instinctive des Howas, les tirailleurs sakalaves, bien encadrés, résistèrent d'une façon énergique, frappant avec la rage de la vengeance contre des ennemis séculaires. Ces derniers prirent la fuite en laissant une soixantaine de cadavres sur le terrain, ne songeant pas à les enlever, oublieux cette fois de leur culte des morts. Le lendemain la colonne noire mar-

chait sur Ambodimonti ; mais l'ennemi avait disparu, probablement dans la crainte de se voir pris entre deux feux ; la colonne Oudri approchait en effet, menaçante. Onze Sakalaves avaient été blessés avec Forestou. Ce dernier espère être décoré. Quelques-uns de nos tirailleurs malades sont en même temps évacués, demi-ruines qu'une installation et un régime plus confortables empêcheront peut-être de s'écrouler complètement. *Le Kilwa* désormais touchera à Majunga juste le temps de se charger de plusieurs milliers de rations pour Ankaboka ; je laisserai rarement repartir à vide ce précieux moyen d'évacuation de nos fiévreux graves.

Pendant la sieste, trois légionnaires et trois coolies abyssins, ces derniers venant je ne sais d'où, sans feuille d'évacuation ni billet d'hôpital, sont conduits à l'Infirmerie, dans un état assez grave, comblant déjà les places devenues vacantes. Pour peu que des entrées de ce genre se répètent en nombre dans notre modeste formation sanitaire, l'infirmerie de garnison sera bientôt insuffisante. Mais je puis compter sur la bonne volonté du précieux camarade de Gouvello, et sur les conseils éclairés d'un parfait colonial, le commandant Pierre. Trois personnes également bien intentionnées et marchant la main dans la main, aidées de soldats dévoués, marins aussi bien que tirailleurs, ne sauraient se laisser déborder. Heureusement, car dans cette même soirée une dépêche annonce l'envoi sur Ankaboka de quarante-huit malades ; nos soupçons ne pouvaient être plus fondés. Avant de les évacuer en partie sur Majunga, il faut songer à les installer, à les nourrir, à les soigner. Chez le commandant Pierre je cours convoquer de Gouvello ; aussitôt notre décision est prise. Toutes les cases seront rendues dispo-

nibles immédiatement, autant celles des marins que des turcos, et uniquement réservées aux malades annoncés ; nos troupiers bien portants (euphémisme des plus menteurs !) coucheront sous la tente. Deux heures après le convoi arrive ; aussitôt installé. Mon camarade se charge de sa subsistance. Un malade m'apprend les raisons de cette évacuation quelque peu excessive sur notre formation sanitaire : la fièvre redouble à l'avant (que sera-ce lorsqu'on retournera la terre ?) où l'on a vanté l'installation de l'infirmerie d'Ankaboka, d'ailleurs bien pourvue en médicaments, et, sur des indications aussi favorables, Thooris m'adresse ses éliminations. Tandis que je regagne ma case, Meracchi court m'annoncer l'arrivée en pirogue d'un lieutenant français du 2ᵉ bataillon d'Algérie. C'est Thiel qui vient de Majunga et va rejoindre son unité. En échange de la modeste et franche hospitalité que nous lui offrons, il nous procure les derniers renseignements sur la marche de la brigade, nous apprend la faveur de Bénévent auprès du colonel Oudri, l'arrivée très prochaine de deux compagnies du 200ᵉ à Ankaboka pour nous relever. Ce régiment de France a débarqué avec enthousiasme, musique en tête ; il ne tardera pas à en rabattre devant les difficultés matérielles qui lui sont réservées. A la berge où nous nous rendons ensuite pour faire prendre ses bagages, un [illegible] de plus de quatre mètres s'étale inerte sur le sable. [illegible] camarade montre au-dessus de [illegible] la blessure [illegible] a faite la veille avec une balle [illegible] sa traversée de Majunga à [illegible] sur une [illegible] pirogue, par une mer [illegible] : les dangers de la [illegible], quatre Saka-

laves, avaient abandonné la direction, dans une passivité fataliste dont les tira la fin de la tourmente. Ils restèrent ainsi deux longs jours le jouet des vagues et du vent, risquant de mourir de faim avant d'atteindre le port. Je laisse à penser les réflexions de notre lieutenant ainsi exposé, seul, au milieu de quatre nègres, qui, s'ils l'avaient osé, l'auraient peut-être jeté par dessus bord pour alléger le poids de leur barque. Sans le moindre scrupule de conscience ils auraient affirmé à nos chefs qu'une lame l'avait enlevé; mais Thiel veillait, la main sur la gaîne de son revolver, l'ami sûr en cette circonstance. Ignorant la langue malgache, il ne put se faire comprendre pendant tout le trajet; il en fut réduit au silence le plus discret et n'eut pas, heureusement, besoin de recourir à un parler plus expressif.

19 mai.

Au réveil, un billet est posé sur mon pliant. Thiel, couché dans ma case, n'a pas osé me réveiller et nous adresse ses plus vifs remerciements pour l'accueil fait la veille. Il nous dit : au revoir. Journée sans incident ni dépêche intéressante; nous voudrions bien un ordre de départ. Le commandant Pierre, l'homme le plus aimable, pousse avec énergie les travaux du port dont l'importance est hautement proclamée par les vivres y déposés chaque jour et les mouvements de bateaux de plus en plus fréquents. Le capitaine de frégate Marquer ne le reconnaîtra plus, à son premier passage.

20 mai.

Au milieu de ma sieste je suis réveillé par un bruit insolite, serait-ce une évacuation ? Toumi rentre précisément, il m'annonce que les « grands capotes » viennent d'arriver ; c'est le nom que les turcos vêtus de pèlerine donnent aux fantassins français. Les deux compagnies nouvelles sont celles des capitaines Deniau et Blandin ; elles ont leur aide-major : Malaval. L'un de leurs officiers nous paraît plutôt désillusionné et peu au courant des campagnes coloniales (ne les montre-t-on pas à Saint-Cyr sous leur vrai jour ?) Il s'attendait à regagner Suberbieville en canonnière sur les renseignements des journaux de France recueillis avant le départ, à Sathonay. C'est un bluff indigne, termine-t-il ; il doit être joueur. Mais pourquoi ajouter foi à des rédacteurs au moins aussi fantaisistes que les organisateurs de l'expédition ? Il nous en faut peu pour le désabuser. D'autres n'ont-ils pas cru à de simples racontars donnés comme renseignements sérieux ? Je ne puis m'empêcher de songer à l'aimable lettre d'un charmant camarade de promotion, m'écrivant de Mascara, lors de ma désignation pour Madagascar : « Veinard, tu vas faire un beau voyage en mer terminé par une promenade militaire. » La première partie de son affirmation a été on ne peut plus exacte, la seconde semble s'être quelque peu écartée du programme supposé par notre cher ami Deumier. Quelle sera sa surprise quand il lira ces modestes notes, si jamais elles paraissent ! Moi-même, malgré des études spéciales sur l'Armée coloniale, j'avoue n'avoir pas présumé que cette campagne serait aussi meurtrière pour nos pauvres soldats. Et encore cette constatation

navrante n'a trait qu'à des militaires professionnels, hommes aussi bien qu'officiers. Qu'adviendra-t-il des petits Français, trop jeunes, aux forces physiques incomplètes, à la vigueur morale non encore éprouvée, amollis par le recrutement régional, engagés pour l'expédition par une fierté et un orgueil faciles à concevoir, mais qui ne suffisent plus en ce moment ? Cet enthousiasme du 200e, empressé de débarquer, entrant à Majunga fanions brodés d'or au vent, entraînante fanfare en tête, les mots de : Vive la France ! aux lèvres, tout cela est fort beau. Mais devant les dures fatigues chaque jour répétées, les terrassements chaque jour continués, les insomnies chaque jour renouvelées, les accès de fièvre sans cesse récidivés, les morts, les évacuations, les hospitalisations de tous les jours, devant tant de maux acharnés, que restera-t-il bientôt de cette ardeur d'un moment ? Déjà un de leurs officiers ne craint pas, à côté de ses hommes qui peuvent l'entendre, de dire sa déception ; que diront bientôt ces soldats, enfants arrachés aux douceurs de la garnison de la métropole, aux tendresses de la famille illusionnée et fière sous les larmes de l'adieu, aux fêtes délirantes de Lyon et de Sathonay ? Mais répondra-t-on, tous sans exception sont des volontaires, tous ont consenti à faire partie de l'expédition. Peut-on considérer comme une approbation, comme un assentiment un engagement dans de telles conditions ? Un consentement est-il volontaire quand celui qui le donne ignore ce à quoi il consent ? Une promesse peut-elle être demandée pour une chose dont on laisse ignorer au prometteur la nature et les conséquences, que le demandeur soit inconscient lui-même ou coupable en cachant la vérité ? A-t-on dit aux troupiers

du 200e et du 40e le Tonkin, le Soudan, le Dahomey, le Madagascar de 1885 ? n'a-t-on pas égaré plutôt un chauvinisme déjà aveugle, ne pouvant plus voir ni même soupçonner la réalité soigneusement dissimulée aux yeux de toute la population française? Ah! les belles paroles sont faciles à prononcer; de loin tout est beau ; avant l'on s'anime ; que fait-on de près et pendant l'épreuve ? Les faits seuls ont force de loi, seuls sont probants. Cette appréciation défavorable du choix et du recrutement des troupes françaises est commune non seulement à nos chefs et camarades, mais à nos troupiers du régiment d'Algérie, tirailleurs et légionnaires. Que des mercenaires et professionnels soient envoyés partout où leurs chefs les désignent, d'accord ; ils ont un contrat et ils ne peuvent le briser qu'à certaines échéances et certaines conditions déjà acceptées ; mais il n'en saurait être de même des gens appelés par la loi, qu'ils le veuillent ou non, tels que nos petits fantassins du 200e et du 40e, nos sapeurs, nos artilleurs. Leur envoi à Madagascar a été une surprise ; combien d'entre eux n'auront-ils pas à regretter d'avoir cédé à un sentiment de vanité et d'amour-propre ?

21 mai.

La compagnie Deniau a envoyé ce matin une reconnaissance du côté de Mahabo ; il en sera fait une d'ailleurs chaque jour, sans doute pour distraire les hommes, car la région est pacifiée depuis le passage de la colonne Rabaud. Les officiers de la compagnie Blandin sont ce matin nos hôtes, hôtes on ne peut plus accommodants, car le capitaine, pêcheur émérite,

[redacted]

a fait parvenir de bonne heure à notre popote un superbe poisson pris dans la Betsiboka. On avait prié ces messieurs d'apporter seulement leur couvert. Repas très agréable où nous avons cru devoir donner à des camarades récemment débarqués quelques conseils pratiques. — Pendant ma contre-visite habituelle à l'infirmerie, un légionnaire ne répond pas à mès questions; je le secoue tout doucement pour le réveiller, le regarde de plus près, le tâte, relève sa paupière... il est mort. Les voisins n'ont même pas soupçonné la syncope qui a dû l'enlever depuis peu, car il y a une heure il parlait nettement et s'entretenait avec ses camarades. Ce matin il ne me présentait rien de menaçant, loin de là, et se disait beaucoup mieux. On le conduit le soir au cimetière dans un cercueil fait comme tous les autres ici, avec des caisses d'administration. La cérémonie achevée, nous nous rendons au port; *le Kilwa* est à l'ancre, relié à *l'Ambohimanga* qui, à sa remorque, a transporté l'ambulance n° 1. Il sera profité de son retour à Majunga pour évacuer quelques malades sur l'hôpital. Au débarcadère nous saluons le chef de la formation, le médecin-major Bourdon, Julia, Lacaze et le brave Catin enfin sorti de l'hôpital. Impossible de l'avoir à notre popote ; les officiers de la compagnie Deniau sont nos hôtes. Quelques instants après, un père jésuite, le père Danjoy, demande à me parler. Habitant Tananarive depuis plusieurs années et affecté comme aumônier à l'ambulance, il me demande l'autorisation de voir les Français de mon infirmerie. Je me fais un devoir de l'y accompagner. Il va d'un lit à l'autre, d'un brancard à l'autre, adresse des paroles d'encouragement, distribue des « médailles miraculeuses » aux légionnaires. Dans un coin, un

fiévreux prend un de ces objets, l'examine attentivement, le retourne ; c'est une grotte de Lourdes avec Bernadette. « Quisqui c'est ça? jé connais pas, çi pas bon cé pièce. » Je souris, le turco croyait à une monnaie d'argent qu'il se fût empressé de jouer à sa sortie. Je prie l'aumônier de passer outre. A la sortie de Gouvello me guette et, sans mot dire, me passe une dépêche : nous devons partir le plus tôt possible pour Marolambo, de là gagner par la voie de terre Androtra et y attendre un convoi allant à Ambato, où l'on espère entrer bientôt en vainqueur. Les trois bataillons du régiment d'Algérie et le 40e chasseurs sont à l'avant-garde, le 200e régiment reste la portion la plus en arrière de la brigade Metzinger. Les services furent passés avec joie à nos successeurs. Tous nous regrettions de quitter le commandant Pierre, c'était la seule ombre à notre bonheur.

XI

Autour d'Androtra.

(22-28 mai.)

22 mai.

A quatre heures je me réveille en sursaut, me rappelant que j'avais promis au lieutenant de Vauzelles de lui prêter mon cheval pour une reconnaissance qu'il doit faire à Mahabo. Il est encore nuit, je suis à temps. Je charge Toumi de m'excuser et de lui expliquer que nous devons être embarqués dès l'arrivée du premier chaland. D'un peu plus je partais sans Daguet; comment aurais-je pu suivre la colonne à pied en attendant qu'on me le fît parvenir? Depuis l'arrivée du général en chef il faut se tenir prêt à marcher d'un moment à l'autre pour l'avant et sans demi-tour, à ce qu'il semble. « En avant et toujours en avant » semble être sa ligne de conduite; tant pis si l'on ne peut pas suivre. Au milieu de mes préparatifs un violent frisson m'envahit, sans doute provoqué par la fièvre du départ, tout comme Catin et Jeanpierre au moment de s'em-

barquer pour Maroway. Toumi les continue me permettant ainsi d'attendre, étendu sur le sable de ma case toute vide, l'heure prochaine de l'embarquement. Je ne puis, malgré mon désir de ne pas les froisser, accepter l'invitation qui nous a été adressée par tous les officiers réunis du 200°, à l'occasion de notre départ. Je puis à peine me traîner pour leur faire mes adieux ainsi qu'au commandant Pierre, à qui je ne puis cacher ma sympathie et mon estime. Julia et Lacaze me soutiennent jusqu'au port, puis me souhaitent bonne santé. Sur une petite vedette conduite par un quartier-maître montent près de moi de Gouvello et le lieutenant de Saint-Exupéry, du 200°, qui rejoint à Androtra la compagnie Mortier dont il fait partie; remorqué par elle, un chaland reçoit nos tirailleurs et Daguet. Pendant près d'un quart d'heure la petite chaloupe à vapeur s'efforce, en vain, de remonter le courant rapide en cet endroit; le chaland tire sur le câble, mais ne s'ébranle même pas. Son avant très large donne prise sur une vaste surface aux flots contraires; quelle situation atroce si le câble, tendu à faire peur, allait se rompre ! Une deuxième chaloupe de renfort vient à son aide, réussit à nous faire démarrer et, une fois nous partis, retourne au port. Derrière nous en même temps un troupeau de zébus traversait la rivière à la nage, passant d'une rive à l'autre, guidé par trois Sakalaves prudemment blottis au fond d'une pirogue, dans la crainte du féroce caïman. Chose surprenante ! aucun de ces bœufs n'est entraîné au fond de l'eau. Il est rare qu'un passage de vingt de ces animaux ne lui coûte au moins une bête; en tout cas ils nagent fort bien et assez vite. Un marin gracieusement me prie d'accepter son hamac et l'installe pour m'y faire cou-

[redacted]

cher; de Saint-Exupéry dispose au-dessus de ma tête une toile, qu'il vient à toute minute inspecter, pour s'assurer qu'elle continue à me garantir. Je lui sais gré de sa prévenance; un coup de soleil chez un ancien fiévreux est le plus souvent synonyme d'accès pernicieux, comateux ou convulsif. Un coup de fusil pendant un demi-sommeil me fait tressaillir, suivi d'applaudissements; de Gouvello vient de clouer sur place un volumineux caïman en train de siester sur le sable de la rive droite du fleuve. A cinq heures du même côté, le bateau stoppe à une brassée de la berge à peine; d'un bond les camarades et les soldats atteignent la terre; je ne puis, bien s'en faut, tenter un si petit effort. Le quartier-maître se déchausse, me prend délicatement dans ses bras et me dépose sur la rive comme un naufragé que l'on sauve. « Mon pauvre tebib, tu ne vas donc pas? » Quelle est cette voix que je connais bien, mais que je ne puis cependant attribuer à personne, dans mon amnésie de cerveau vide? Je fais un pénible effort pour me retourner, mais il est déjà devant moi, les mains tendues, c'est l'ami Meurisse. Le jeune Benjamin, amaigri, pâle, marchant péniblement, est évacué lui aussi à son tour sur Majunga. Sa maigreur et sa pâleur me font mal. La chaloupe repart, nous avons le temps à peine de nous serrer la main. Nous reverrons-nous jamais? Un officier portant trois galons et un discret ruban de la Légion d'honneur sur une veste cachou s'approche, me fait ses offres de service et se présente : Dr de Schuttelaëre. J'accepte volontiers son bras, à mon tour dis mon nom; il ne me reconnaît pas. Alors je lui rappelle que je l'ai vu à Alger, à bord du *Mytho* dans les premiers jours de janvier, à son retour du Laos, avec le

capitaine Pierron de la Légion Etrangère et le lieutenant de vaisseau Jaurès. Il avait quitté le bord pour voler à la Direction du service de santé et lancer une dépêche au ministère, pour demander à faire partie du corps expéditionnaire de Madagascar. Il a les plus brillants états de service : le Tonkin fait à deux reprises et où il fut frappé, d'une balle en relevant ses blessés sous un feu d'enfer ; le Laos dont il décrivit le paludisme rebelle à la quinine préventive, plusieurs séjours dans le sud de la province de Constantine et aujourd'hui Madagascar. Le mot est bien vrai, quoique incorret : « Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer. » Je me fais conduire à sa popote pour m'asseoir et demander à boire. Je me sens bientôt mieux. Nous parlons longuement de l'état sanitaire déplorable et de son aggravation fatale de par un séjour prolongé dans les terres basses imposé par la présence de ces criminelles voitures Lefebvre. Il tremble, lui qui a vu ailleurs les déchets navrants des légionnaires autrement résistants que ne le sont des gamins de 20 ans ; il tremble pour le sort du 200ᵉ auquel il appartient. A sa popote, je fais la connaissance du chef de bataillon Couteau, décoré au camp de Sathonay et qui compte dix-huit années consécutives de garnison à Bayonne. Ce m'est une joie de m'entretenir de connaissances communes avec lui. De Gouvello dîne dans une compagnie voisine, la compagnie Legay, où il a retrouvé deux de ses amis, dont un camarade de Saint-Cyr, les lieutenants de la Villesbret et Beaunier. De fort bonne heure il vient me prendre pour me conduire à notre case commune. C'est une construction rectangulaire en rafia, bâtie sur pilotis en raison de son voisinage de la rivière, et à laquelle on accède par une très courte échelle. On y sera ga-

[redacted]

ranti contre les rats, sinon contre les effluves paludéens. Ce genre de cases est très fréquent au Tonkin et minutieusement décrit dans les Voyages de Ph. d'Orléans. L'accès touche à sa fin, le vent expulse les moustiques (il n'en était pas partout de même), la nuit sans doute nous sera bonne et nous permettra d'être dispos pour entreprendre la marche sur Androtra, demain matin. Malgré les sollicitations de de Gouvello au commandant, nous partirons sans matériel ni bagages; mais ce chef promet de nous les faire parvenir le plus tôt possible. Espérons que nous trouverons à Androtra des camarades aimables et hospitaliers.

23 mai.

A cinq heures quarante-cinq le peloton quitte Marolambo, sans bagages ni matériel sanitaire, pour une étape heureusement courte. A cheval en queue de colonne, débarrassé momentanément de toute inquiétude fébrile, ranimé par la brise fraîche, il m'est agréable de voir avancer nos tirailleurs gaillards et chantant, sous le poids de leur immense sac. Quelques-uns en portent deux, celui de « l'ami intime » surajouté au leur propre. Le paysage, dans son immense étendue plane, rappelle exactement les hauts plateaux d'Algérie à la végétation rare où nul arbre ne vient rompre, aucun accident du sol soulever la monotonie lassante de leurs grandes surfaces. La température assez élevée mais palliée par un vent léger, le ciel d'une clarté pure de tout nuage, l'atmosphère sèche, le paysage nu, tout rappelle à nos tirailleurs certaines de leurs marches en garnison. Le souvenir de l'Algérie, doublé de la joie de marcher de l'avant, les rend

[redacted]

d'une gaieté bruyante, pendant cette première partie de l'étape. Plus loin, contre toute attente, voici une large crevasse gardant encore l'eau jaunâtre d'un petit marigot; quelques turcos se détachent des rangs pour y remplir leurs bidons; de Gouvello les en empêche, leur annonçant dans un moment un ruisseau limpide. De larges feuilles arrondies, d'un beau vert luisant, dorment sur la surface de l'eau à peine agitée sur ses bords par le plongeon des grenouilles effrayées au bruit des tirailleurs qui passent. Par ci par là s'élance verticale une longue tige étalée en une fleur unique blanche ou jaune de nénuphar. A quelques centaines de mètres plus loin a lieu la pause; les visages s'épongent, les bidons se vident en un instant, car il fait chaud et soif. Pourquoi le lieutenant leur a-t-il défendu de les remplir, au passage, dans le marigot? Ils ont bu à des mares bien plus sales jusqu'ici. Mais voici qu'il les appelle. Un cri de joie folle court de bouche en bouche : El ma! el ma! C'est un branle-bas complet, tous courent vers le ruisseau. Les uns s'agenouillent, d'autres s'allongent le ventre à la terre et bientôt toutes les bouches goulûment s'ouvrent et aspirent. Les bidons sont remplis et trempés dans l'eau. Toumi m'apporte son quart rempli d'un liquide clair, frais sans être froid. La Rivière Claire, tel serait le nom de ce petit ruisseau rapide et transparent; il lui restera, consacré par la reconnaissance des troupiers qui n'ont, à Madagascar, jamais bu d'eau si pure. La marche est reprise avec une ardeur nouvelle ; au bout d'une demi-heure, à quelques centaines de mètres de la route sur un petit mamelon apparaît le village d'Androtra, dont quelques habitants viennent nous saluer. Ce sont tous des Sakalaves. Plus loin une forêt au bas d'une colline,

[redacted]

traversée par une jolie rivière coulant sous bois, aux rives bientôt couvertes d'arbres vigoureux dont de superbes bambous, au pied desquels dorment des serpents de toutes les dimensions, couleuvres et boas, et de toutes les couleurs. Après l'Algérie, les tropiques. Encore quelques mètres et la rivière presque à sec n'offre plus que quelques flaques d'eau, découvrant ailleurs un fond fangeux. A la sortie du bois, l'œil, surpris désagréablement par l'excès de lumière soudaine, découvre une vaste clairière à légère pente inclinée vers le ruisseau sur laquelle s'alignent les tentes des soldats du 200°. Camp d'un aspect enchanteur, mais aussi des plus perfides. Le capitaine Mortier, les lieutenants de Sainte-Foy et Petitjean attendent notre arrivée ; ce dernier met à ma disposition très gracieusement sa case et son lit. Je puis en user sans scrupule ; car dans quelques heures il part pour Marolambo chercher des vivres. Je le charge, puisqu'il est si aimable, de vouloir bien ramener, s'il le peut, notre matériel et nos colis abandonnés dans ce poste, faute de moyens de transports. Il s'y essaiera. A peine étendu sur le lit Picot de mon hôte, me voilà pris de frisson et de vomissements de bile; encore une fois, j'y suis. De Gouvello m'excusera auprès des officiers de la compagnie Mortier de ne pouvoir accepter leur aimable invitation.

A quatre heures le capitaine fait sonner à la visite, car il est très inquiet sur l'état de plusieurs de ses hommes et voudrait bien que je lui donne quelques conseils. Les deux compagnies d'Androtra, n'ayant pas en ce moment de médecin, recourent à tous ceux qui passent. Le capitaine a l'air on ne peut plus heureux que mon accès calmé puisse me permettre de voir

ses malades. Les voici qui arrivent en foule, tremblant sur leurs jambes, la tête basse, les traits tirés, les yeux languissants au fond d'orbites très creusés, tous déjà profondément anémiés, quelques-uns porteurs d'œdème cachectique des membres inférieurs, de bouffissure des paupières, les cheveux clairsemés; victimes du fléau palustre auquel moins que tout autre ils résistent, de par leur âge. Dans ces organismes déprimés l'énergie peu à peu s'en va, l'amour-propre et la fierté du départ se sont déjà évanouis chez plusieurs d'entre eux. Ah! qu'ils sont loin de l'enthousiasme de Lyon et de Sathonay! Ils ont quitté la France, emportant une impression ineffaçable; ceux qui auront le bonheur d'y revenir auront reçu à Madagascar une impression encore plus durable, toute contraire. A côté du rêve glorieux ils ne pourront oublier la réalité lugubre, après l'enthousiasme ils auront inspiré la pitié. Ah! les voilà bien les souffrances physiques et morales qu'ont à subir des jeunes gens n'ayant pas atteint le maximum de perfectionnement et de résistance, lorsqu'on les expédie dans nos colonies autres que l'Algérie. Les relations du Dr Plouzané sur les disciplinaires du Haut-Sénégal et du Haut-Niger, celles du Dr Durand sur le Soudan, les voici reproduites exactement aujourd'hui par celles du 200e. « Force morale très affaiblie, forces physiques incomplètes, voilà l'état du jeune soldat envoyé aux colonies, écrit le Dr Raynaud dans « l'Armée coloniale. » Les médecins du régiment de France à Madagascar n'auront qu'à copier textuellement leurs devanciers de la marine et des colonies pour écrire l'histoire de leurs soldats. Malheureux petits Français! que vous envoyait-on faire dans cette île meurtrière, dans cette île

[redacted]

néfaste où vous êtes condamnés à mourir sans la gloire des combats, loin des champs de bataille, près de marais pestilentiels, sans la consolation d'avoir rendu service à votre pays, consolation suprême qui adoucirait peut-être vos lentes et douloureuses agonies prochaines? Pour vous comme pour beaucoup d'autres, la guerre aura été simplement une pelletée de terre sur un corps inutile pendant la vie, utile seulement après la mort aux oiseaux de proie, avides fouilleurs de chair morte et corrompue. Ce ne sera même pas le « drap d'or » sur des cadavres! Que vos rêves sont cruellement détruits par la réalité! La réalité seule est vraie et ne trompe pas; on vous l'avait cachée! Pauvres victimes! En route pour Tananarive! vous a-t-on dit. C'était seulement vers la Fièvre!

A sa popote le capitaine Mortier nous tient sous le charme de sa parole facile, élégante. Il est parlé longuement du recrutement du 200e. Les capitaines avaient gardé à peine un noyau de 30 ou 40 hommes de leur compagnie d'origine, les autres ne se pouvaient connaître et apprécier à leur juste valeur pendant le séjour à Sathonay, dans la joie de faire partie de l'expédition qui exagéra les qualités, cacha les défauts. Au camp, le régiment de marche avait fort bien manœuvré; il avait même longtemps été exercé à des combinaisons de tactique savantes par ordre du colonel Gillon, qui furent ramenées à des formations plus simples, après la visite du général Duchesne. Une fanfare fut créée avec l'argent du colonel et des officiers, vibrante des airs les plus guerriers. Des fanions aux étoffes et broderies les plus riches avaient été offerts à chaque compagnie, auxquels avaient collaboré les femmes les plus distinguées et les plus riches de la

[redacted]

société. Les départs de chaque unité avaient donné lieu, avant le passage à Lyon, aux scènes les plus enthousiastes. Les gares s'agitaient bondées d'une foule envahissante, acclamant les hommes; quelques officiers avaient été invectivés pour avoir voulu essayer de maintenir l'ordre, sinon la discipline. Les wagons presque pris d'assaut, les mains accrochées obstinément aux portières, les fleurs jetées dans les compartiments, les cris d'au revoir longtemps encore poussés après l'ébranlement des trains, tout disait la foi, l'espérance presque furieuses. A Lyon, l'accueil fait au régiment du colonel Gillon fut indescriptible; un corps d'armée revenant vainqueur des bords de la Sprée n'eût pas été fêté plus grandement. Des arcs de triomphe, des cris poussés par des milliers de voix, des drapeaux à toutes les maisons, des fenêtres pleines de monde, des fleurs jetées de partout ou remises de la main à la main, la femme d'un général réparant à son balcon un fanion aux franges d'or, des soldats entraînés de force dans les cabarets, des jeunes filles embrassant des troupiers, des mains tenant les chevaux par la bride, des aides-majors recevant des bouquets couvrant leurs selles, des femmes et des hommes pleurant, des dames du meilleur monde glissant dans la poche des soldats des pièces d'or ou d'argent, la population mêlée à la troupe dans une confusion et une émotion tenant du délire. Les femmes surtout se firent remarquer dans cette apothéose anticipée, dans cette manifestation d'hystérie publique qui rappelle la phrase du général de Saint-Chamans : « L'influence des femmes est bien plus grande qu'on ne le pense dans tout ce qui a rapport à l'enthousiasme militaire. » — Pendant plusieurs heures, dans la case qu'avait fait aménager

[redacted]

de Saint-Exupéry toujours aussi dévoué à mon endroit, je ne pus me soustraire aux réflexions amères que m'avait suggérées cette description d'une foule affolée sans aucun motif capable de l'expliquer autre que l'éducation faussée dès le jeune âge, l'imagination seule travaillée chez presque tous les Français au lieu de la raison, l'enthousiasme et le chauvinisme l'emportant souvent sur l'équilibre mental et le bon sens.

24 mai.

Nouvel accès dans la matinée plus violent que la veille, qui me cloue sur le lit de mon camarade. Il me va falloir le rendre, car Petitjean vient de rentrer dans sa case, revenu de Marolambo. Il n'a pu tout prendre en une fois, ses mulets étant déjà chargés de vivres. Vers trois heures je me lève pour respirer au dehors un air moins confiné; à deux pas de moi un homme est étendu sur le sol : c'est le fourrier Duc, des tirailleurs. Une flagellation vigoureuse le ranime, ce n'était qu'une syncope. Il avait été sidéré subitement, au moment de frapper à la porte pour demander de la quinine. A trois heures les malades sont évacués à mulet sur Marolambo, d'où un chaland les conduira à Ankaboka ou même Majunga, si l'ambulance n° 1 n'est pas encore installée. Ils sont onze en tout, dont le sergent Lapeyronnie, brave garçon dont j'avais depuis longtemps apprécié la valeur morale au bataillon. Le dîner me retrouve debout, fléchissant sur mes jambes, mais ragaillardi par une rémission de la fièvre qui me rend ma gaieté première.

25 mai.

Très soucieux et paternel pour ses hommes, le capitaine Mortier s'assied à ma gauche pendant la visite médicale, désireux de s'instruire pour pouvoir être plus secourable à ses malheureux troupiers. La morbidité croît très manifestement, le nombre des fiévreux du 200e augmente dans des proportions inquiétantes, (peut-être va-t-on être obligé de le rappeler en France) avec une intensité de symptômes plus alarmante d'emblée que chez nos turcos. Vers dix heures, le reste du matériel et nos bagages sont apportés par des mulets arrivés de Marolambo avec l'état-major du bataillon Couteau et un peloton de la 6e compagnie. A la fin du déjeuner (surprise qui nous enchante) se présente le capitaine Vernadet. De Gouvello et moi nous empressons autour de lui. D'où vient-il? où en est-on ? Il est chargé d'escorter le convoi qui dans deux jours doit arriver à Androtra et a fixé son campement de l'autre côté de la rivière, au plateau d'Angodroha. Il nous dit Trabondji et Mangabé pris sans coup férir, malgré des positions faciles à défendre ; mais depuis Ambodimonti les Howas semblaient refuser le combat, et loin d'attaquer, ne résistaient même pas. Leur fuite dut être ce jour-là des plus précipitées, car une section de la légion étrangère montée ne put les atteindre, malgré une marche de nuit où elle aurait, en revanche, perdu quelques montures. Le lendemain, les chasseurs à pied entraient à Ambato. C'est là que le bataillon devait se concentrer, pendant que les deux premières unités du régiment d'Algérie et les chasseurs pousseraient de l'avant. Après ce récit, le capitaine passa la rivière et disparut dans la forêt pour rega-

gner son camp, qui devait être aussi celui du train. Nous le rejoindrons la veille du départ.

26 mai.

Dans la matinée de Sainte-Foy et Jeanpierre vont à Marolambo avec leur section pour trois jours, sans doute pour aider au débarquement des vivres, tandis que le capitaine Mortier se rend à Maroway. — La compagnie Legay, dans les personnes de Beaunier et de la Villesbret, nous fait les honneurs de sa popote le matin; son chef est l'hôte du capitaine Titeux à l'état-major. Le soir tous sont réunis et soupirent impatiemment après l'arrivée du capitaine Mortier qui leur apportera des nouvelles du régiment. Le capitaine Legay ne peut croire à une résistance prolongée de l'ennemi; il n'aurait pas été même surpris d'apprendre, pendant la traversée, la soumission des Howas.

27 mai.

Nous sommes à table depuis déjà un bon moment quand une épaisse poussière soulevée à la lisière du bois, dans la direction nord, m'arrache une exclamation de joie : « Le convoi ! messieurs. » C'est en effet lui qui débouche dans la forêt, bientôt il passe sous nos yeux. Quel ordre admirable ! les mulets défilent les uns derrière les autres, alignés au cordeau, sans secousse, d'une progression uniforme, plus loin traversent la rivière et disparaissent dans le petit bois occupé par le détachement du capitaine Vernadet. Il n'en finit pas, nous avons compté près de trois cents bêtes de somme. Tout à fait en queue, apparaît Pivet pour qui l'on

prépare un couvert et aussi un siège, une cantine. Il est entouré, pressé de questions, tiré par la manche; tous oublient qu'il meurt de soif. Ses nouvelles de Majunga sont déjà vieilles de quelques jours, car il vient de ce point à travers la brousse, il n'avance pas, lui, sur une vedette ou un chaland. On ne peut se lasser d'admirer son entrain dans l'exécution d'un métier épouvantable qu'il remplit déjà depuis longtemps avec une activité et une bonhomie connues de tous; un général de l'expédition en avait fait le plus grand éloge. Il espère ne pas avoir de sitôt à lutter avec les voitures Lefebvre et à rajuster leurs brancards trop faciles à fracturer. Ah ! combien il leur préfère les mulets qui passent partout et n'exigent pas la construction d'une large route carrossable où les compagnies du génie s'emploient, à grand renfort de malades et d'hospitalisés, entre Majunga et Maroway, et à laquelle tous doivent bientôt participer. Combien de temps risque-t-elle de nous retenir dans les régions basses, d'autant que les estimations du lieutenant-colonel de Beylié sont des plus erronées et indiquent des déblais à exécuter de beaucoup inférieurs à ceux qui sont réellement nécessaires. Les troupes qui campent sur la rive droite de la Betsiboka, à son avis, peuvent s'attendre à des difficultés nullement prévues. Pour son compte il souhaite de toujours être envoyé en tête, avec un train léger uniquement composé de mulets et surtout d'être secondé par les conducteurs sénégalais autrement précieux et résistants que les convoyeurs kabyles moins rompus à la conduite et aux chargements des bêtes, mal chaussés quand ils le sont, souvent couverts de plaies aux jambes, garantis par une simple chéchia contre un soleil des plus dangereux. Son repas ter-

[redacted]

miné, Pivet se hâte d'aller surveiller ses hommes et ses animaux, tandis que la plupart d'entre nous vont essayer des douceurs de la sieste. Quel métier affreux que celui du train ! il dépasse encore celui d'officier d'approvisionnement dont Bourgeois s'acquitte, dans le bataillon, avec un zèle digne d'admiration.

Vers trois heures, un convoi de malades de l'avant traverse le camp pour gagner Marolambo et de là être transporté en rivière. Il comprend une trentaine de fiévreux parmi lesquels le sous-lieutenant indigène de la compagnie Vernadet, Belfarek Embark.

Une heure plus tard, le capitaine Mortier est revenu de Maroway. Les nouvelles sont des moins gaies. Les hommes y sont presque tous malades ; six officiers du 200e sont déjà victimes de la fièvre ; le colonel Gillon a été évacué de l'ambulance d'Ankaboka sur le bateau-hôpital pour dyssenterie grave, malgré ses supplications qu'on le maintînt à la tête de son régiment. Au camp de Maroway, un petit soldat du régiment produisit récemment une alerte malencontreuse suivie de panique, en criant : « Voilà les Howas ! voilà les Howas ! » et s'échappant à travers les tentes ; il était en délire. Les officiers et quelques hommes seulement gardèrent leur sang-froid et finirent par rassurer les pauvres affolés croyant à une surprise de nuit. Au cours d'une marche, apprenons-nous encore, en plein jour, un petit chasseur à pied incapable de continuer la route, fut laissé à l'arrière. Il n'avait pas à s'effrayer ; une colonne très prochaine de la légion le prendrait au passage. Quelques instants après avoir été séparé de ses camarades, il se logeait une balle dans la tête. La troupe survenant n'avait rencontré qu'un cadavre. Le même soir un

légionnaire était trouvé pendu dans la forêt voisine.

Pour la dernière fois, de Gouvello et moi dînons à la compagnie Mortier où tous ces tristes incidents sont naturellement commentés. Les officiers, hôtes on ne peut plus aimables, nous accompagnent jusqu'à la rivière que leur lanterne nous permet de traverser sans accident. La nuit est des plus noires; c'est avec peine que, dès les premiers pas, nous découvrons le sentier qui bientôt, sous bois, disparaît à nos regards les plus attentifs. Je me rappelle que le lieutenant Pivet m'a signalé sur la droite de la piste un ravin profond; il est dangereux peut-être de s'engager ainsi dans le taillis; pour peu j'inviterais mon camarade à coucher sur place. Mais nous ne serons pas plus avancés demain matin, car le convoi doit partir à quatre heures. Par bonheur, je trouve dans ma poche une boîte d'allumettes de sûreté, les seules possibles dans ces pays chauds. J'en frotte une, deux, trois, inutilement; je change de côté, même insuccès; ma boîte est toute humide. Je fais part à de Gouvello de ma déconvenue et de mes craintes; il est fortement myope et moi presque hémaralope. Nous décidons d'avancer l'un derrière l'autre prudemment, nous guidant de la canne qui verra pour nous, et nous voilà en marche, fouillant le sol de la pointe de nos bâtons, buttant contre des cailloux et des racines, nous heurtant aux troncs des arbres, éraflés à tout instant par les branches, les yeux cherchant à deviner le sol. De temps en temps nous redressons la tête à un bruit, prêtons l'oreille, regardons devant nous... Nul bruit, nulle lumière. A son tour, mon camarade est en tête, moi à deux pas à peine derrière lui. « — Attendez, de Gouvello, j'entends des voix. Un bruit de masse qui roule

me fait frémir, je m'arrête. — Où êtes-vous, de Gouvello? — Tebib, je viens de tomber dans le ravin, vous devez être au bord du précipice. — Etes-vous blessé ? ne bougez pas, je vais appeler. — Rassurez-vous, je n'ai rien de brisé, j'ai par exemple perdu mon lorgnon et ma canne. » Sa voix me paraît venir de quatre à cinq mètres. « — Ohé ! les tirailleurs ! une lanterne ! tout de suite ! » criai-je lentement. Pas une réponse, un simple bourdonnement de gens qui parlent bas. « — Toumi ! Toumi ! — C'est toi, mossieur major ? — Oui, apporte une lanterne. » Le bruit sourd s'est tu devant nous, au camp. Une lanterne apparaît, qui cherche, hésite. « Toumi, par ici ! » En moins de cinq minutes, mon ordonnance est arrivée, accompagnée de quatre camarades, un énorme falot à la main. « — Quisqui c'est ? — Tais-toi et ne bougez pas surtout. » Je prends la lanterne, horreur ! à un mètre à peine devant mes pieds un large ravin taillé à pic ; au fond, à peu près à cinq mètres de Gouvello assis, les yeux tournés vers nous. « — Eh ! bien, tebib, nous avons une rude veine, moi surtout, car je n'ai aucun mal. — Jetez-moi quelques allumettes pour retrouver mes objets perdus. » Toumi me passe des tisons que je lance dans le gouffre. Leur lueur éclaire nettement mon camarade, au milieu de grosses pierres ; comment ne s'est-il pas tué ? « Voilà pour mon lorgnon ; maintenant c'est le tour de la canne, j'y tiens, elle a fait le Tonkin avec mon frère. » Pendant que s'accrochant aux roches il poursuit ses recherches, deux ceintures de tirailleurs sont attachées bout à bout avec un nœud à toute épreuve et jetées dans le précipice. « De Gouvello, saisissez la corde de sauvetage ; votre canne a dû suivre la pente et vous ne pouvez risquer, pour elle, d'al-

ler vous écraser. Elle aura fait comme beaucoup d'autres, hélas! disparu à Madagascar. » Avec plaisir nous le voyons s'emparer du lien sauveur ; les tirailleurs tirent lentement, sans secousses ; Toumi et moi, au bord, le saisissons chacun par un bras. Il remercie calme et reconnaissant, sans la moindre apparence d'émotion ; les bons turcos lui baisent les mains. Désormais nous remontons sans crainte ni hésitation, lui de son mouchoir s'essuyant la face souillée de terre, moi encore effrayé à l'idée du danger qu'il a couru. Sous la même tente , l'un près de l'autre, nous nous couchons sur le sol, sans réveiller le capitaine ni Pivet, et dormons, comme jamais, jusqu'au réveil.

28 mai.

Le camp est levé à quatre heures, car il y a vingt bons kilomètres jusqu'à l'étape de Trabondjy. De Gouvello marche à côté de moi derrière le convoi ; il commande l'arrière-garde. Les 304 mulets conduits par de vigoureux et adroits Sénégalais, le fusil 1874 en bandoulière, s'écoulent promptement dans un ordre irréprochable. Ces conducteurs qui forment la compagnie noire du train n'auraient peut-être pas accepté de prendre part à l'expédition sans cette marque distinctive du soldat ; Pivet les montre avec orgueil ; avec de tels guides il est sûr d'arriver à bon port, que le convoi soit ou non surpris. La piste très étroite, après la descente de la forêt, s'engage au milieu d'herbes très élevées où chacun marche prudemment derrière celui qui le précède, l'arme prête, pour parer à l'éventualité d'une attaque toujours possible, tout en ne perdant pas la trace du sentier mal éclairé par

[redacted]

quelques bougies touchant à leur fin. Le jour commence à poindre quand on a atteint le sommet d'Angodroha. La vue se perd sur un horizon illimité; les turcos, augmentés de quelques chasseurs à pied rejoignant leur bataillon, marchent à merveille; le convoi poursuit sa route sans un arrêt. Le soleil levant éclaire une immensité absolument dénudée, rappelant les vastes surfaces arides des hamadas sahariennes, sans nul ondulation du sol. C'est le plateau d'Ankarafansika où se suicida le petit chasseur à pied, le grandiose silencieux des immenses solitudes. Au bout de quatre ou cinq kilomètres insensiblement le plateau descend, accentuant progressivement sa déclivité pour se terminer brusquement aux abords d'une forêt. La pause s'y prolonge, avant de commencer la descente. Le sol est déjà brûlant, l'atmosphère surchauffée, le soleil envoie des rayons encore pâles plus dangereux sous leur apparence timide que les éclats éblouissants du même astre en Algérie. Les oasis sahariennes produisent un effet moins empoignant après les tristesses de la Chebkha ou de l'Erg que la forêt d'Ankarafansika après la nudité attristante du plateau qui la précède. Arbres gigantesques à la végétation puissante : palissandres, acajous, ébéniers, enlaçant leurs branches fantaisistes, mariant leurs frondaisons d'une épaisseur impénétrable aux rayons du soleil; lianes indigènes aux formes serpentines enlaçant les troncs, s'enroulant autour des branches, les dépassant pour rejoindre celles des arbres voisins ou se laissant tomber sur la terre pour y prendre racine; admirable fouillis inextricable enveloppant le voyageur d'ombre et de mystère. Là se pendit le légionnaire. De temps en temps la marche est ralentie par de gros troncs d'ar-

bres barrant le chemin, renversés par la tempête, abattus par la foudre ; d'autres gisent plus loin étouffés par l'étreinte perfide du long serpent de verdure et de fleurs par lequel ils se sont laissé enlacer. Des serpents de toute tailledorment sur le sol, couleuvres et boas inoffensifs aux couleurs les plus riantes, dont s'effraie la superstition de nos turcos et de nos nègres. Des oiseaux seuls rompent le silence imposant de la forêt : des perroquets verts ou noirs, des ramiers, des colibris, des chasseurs d'Afrique et une foule d'autres qui chantent au-dessus de nos têtes. La descente à tous a paru trop brève. On débouche ensuite dans une plaine fortement ensoleillée, couverte de lataniers, au fond de laquelle l'atmosphère se meut, frémissante de chaleur. Plusieurs empruntent aux stipes peu élevés une feuille palmée pour s'en éventer. Des oiseaux nombreux et de toute nuance s'envolent à l'approche des gêneurs, pour aller se poser sur les cimes voisines. Peu à peu la plaine se dénude, conduit à un petit mamelon gravi avec entrain, puis lentement descendu par un sentier raviné. A ses pieds coule un ruisseau, le seul rencontré aujourd'hui ; les bidons s'y remplissent hâtivement malgré la couleur peu engageante de l'eau, la soif supérieure au dégoût. Sur notre gauche le terrain s'élève en légères collines couvertes des cases du village de Mangabé. On franchit quelques rizières aux canaux d'irrigation très peu endommagés, des terrains marécageux, puis un petit ruisseau et l'on arrive à la halte. C'est une grande surface unie, ombragée de manguiers, que domine à l'est le Rowa de Trabondjy. Un seul traînard, un petit chasseur à pied, flanche depuis cinq minutes. Devant nous dans la direction du sud, à cinq cents mètres à peine, sous une vraie forêt,

de jolies cases abritent, m'apprend-on en arrivant, la compagnie Delbousquet. Le sol de notre campement présente des traces d'incendie. Quelques jours auparavant, l'état-major du bataillon avec les compagnies Rabaud et Delbousquet y avait stationné. Tout à coup, heureusement en plein jour, le feu prit à une cuisine et gagna le camp en quelques minutes. La plus grande partie du matériel fut sauvée, plusieurs tentes d'officiers furent réduites en cendres, entre autres celles du médecin-major Delahousse et de Royer; les paniers médicaux partagèrent le même sort, sauf un, le moins utile ici, celui d'opérations. Plusieurs sacs, vingt-huit fusils et des centaines de paquets de cartouche furent le tribut payé à une imprudence qui, à une autre heure, eût pu avoir de graves conséquences. Un tirailleur fut atteint par une balle qui vint le frapper au-dessus du poignet, lui sectionnant l'artère radiale. La compagnie Rabaud, privée de 28 fusils, est perplexe, paraît-il. Nous sommes arrivés depuis un quart d'heure et déjà les harnachements des mulets de bât sont déposés à terre en lignes scrupuleusement parallèles, les Sénégalais conduisent leurs animaux à une mare voisine.

Affamés (il est onze heures et demie) nous nous contentons d'un excellent déjeuner froid fort copieux du reste, auquel Pivet prend part avec joie. Il est enchanté de son convoi, avec raison. Parti avec trois cent quatre mulets, il en ramène tout autant; très peu sont blessés et encore superficiellement. La sieste, à l'ombre des manguiers, est impossible; les mouches et les moukafuis ont remplacé les moustiques. A cinq heures devant nos tentes, nos corps couverts de sable rouge reçoivent des seaux d'eau lancés par nos ordonnances. La fatigue m'empêche d'accompagner, dans sa visite

au Rowa, le capitaine Vernadet ; ma tente reçoit, en compensation, celle du capitaine Delbousquet et du lieutenant Royer, logés dans le village voisin. Une heure après notre chef de colonne dépose près de mon lit deux grands flacons d'acide phénique concentré et de sous-nitrate de bismuth qu'il a découverts dans une case abandonnée, non loin d'une cagna logeant quelques fiévreux et blessés howas. L'étiquette est française, le fournisseur un pharmacien de Paris; ces produits ont dû être volés à Suberbieville. Dès demain on doit partir pour Ambato, (on ne peut plus moisir sur place, à la bonne heure) aussi chacun regagne-t-il assez tôt son lit, après le dîner. En plein air, (il fait trop chaud sous la tente et nulle pluie n'est à craindre pour quelques mois) mon voisin et moi passons une nuit affreuse, en lutte continuelle avec les moustiques ; aux plaintes du capitaine répondent mes rages inutiles et mes vaines imprécations. Nul n'a pu fermer l'œil un seul instant; Trabondjy laisse loin derrière lui Bévomanga, Ambatébé, Ambondro, les Manguiers. A quatre heures et demie, le coup de langue trouve tout le monde sur pied depuis longtemps. Nous nous les rappellerons longtemps, mon capitaine, la sieste et la nuit de Trabondjy.

[redacted]

XII

A Ambato et Marololo.

29 mai-29 juin.

29 mai.

L'étape se fait promptement de Trabondjy à Ambato, à travers des rizières et des plaines couvertes de lataniers, tandis que sur notre droite une longue bande de brouillard trahit le voisinage de la Betsiboka. Vers huit heures nous atteignons sans fatigue le haut d'un mamelon dominant le fleuve et de nombreux marécages. Nous sommes à Ambato. Un superbe tamarinier attire tout d'abord le regard ; autour de lui de nombreuses cases en assez bon état à l'intérieur desquelles des femmes sakalaves se livrent à leurs travaux domestiques. Le Rowa, entouré d'une palissade incomplète, sert de poste aux tirailleurs. Voilà mon camarade de promotion Moingeard ; il se hâte de me passer le service de l'Infirmerie, pour rejoindre la légion qui avec le 2e tirailleurs et le 40e chasseurs doit se concentrer à une trentaine de kilomètres au sud d'Ambato,

[redacted]

sur les bords de la Betsiboka. Trois constructions en pisé sans étage ni fenêtres, de vrais tombeaux, quelques cases abandonnées constituent la formation sanitaire ; une dizaine de malades a pu être couchée sur des lits sakalaves; le reste est étendu par terre en dedans ou en dehors des cagnas. Ils sont près de cinquante, de toutes les armes, de tous les groupes de convoyeurs ; les militaires, au nombre de trente-huit, sont en subsistance dans une des compagnies du bataillon, qui s'attendant à partir pour l'avant à toute heure, leur fournit assez irrégulièrement la soupe. Fiévreux, dyssentériques, telles sont les deux uniques catégories de malades, auxquels s'ajoute un blessé, le turco qui avait été frappé par une de nos balles, à l'incendie de Trabondjy. Ma future case, divisée en deux par une cloison, est occupée par le lieutenant Mote, de la Légion, qui, souffrant, n'a pu suivre son bataillon. Tout le nôtre est ici réuni ; je vais en saluer les officiers et reprendre ma place à la popote de l'état-major.

A l'heure de la contre-visite je suis informé que Julia vient demain me remplacer. Je ne m'explique pas cette mutation ; elle semble néanmoins indiquer que tout le bataillon va, sans tarder, aller de l'avant. Grâce à quelques hommes de corvée accordés par le commandant, de grands lits de corps de garde sont constitués à défaut de lits personnels ; les convoyeurs méritent autant que les soldats de coucher ailleurs que par terre.

Le soir, le capitaine de frégate Marquer et le lieutenant de vaisseau Simon qui partagent notre repas, disent merveille de *l'Infernale*, la première canonnière mise en service. Elle vient de remorquer depuis An-

[redacted]

kaboka deux chalands de vivres, que l'on est en train de décharger au port d'Ambato où l'Intendance installe un magasin d'approvisionnement. Le commandant Tracou est enchanté du résultat. Ils m'engagent à profiter de son retour à l'arrière pour faire une évacuation de malades; au même instant un coup de sifflet annonce son départ. Trop tard! Au milieu de la nuit je suis réveillé pour constater le décès d'un convoyeur abyssin, enveloppé dans son manteau rouge comme dans un linceul. Depuis trois jours il se refusait à prendre nourriture et médicament, scrupuleux observateur des rites de sa religion.

30 mai.

Le coolie enterré en un coin isolé du village qui sert de cimetière, les dernières modifications sont apportées à un service dont je ne voudrais pas laisser la succession trop lourde pour mon camarade. Vers trois heures un sifflet strident annonce l'arrivée d'une nouvelle canonnière. Daguet sellé, me voilà descendu promptement au port, sans prendre le temps d'inspecter le paysage et d'admirer ses bananiers. Peine inutile, Julia est déjà monté. Revenu au camp, je lui offre la moitié de ma case. Il visite l'Infirmerie, s'informe auprès des malades ; la remise du service est des plus simples. Je reprends mes fonctions au bataillon.

31 mai.

Longue matinée sans incident. La compagnie Gatel envoyée la veille en reconnaissance, à Fonhala, rentre à onze heures sans avoir tiré une cartouche, ayant

rencontré deux Howas blessés en train de râler. En revanche, Jeanpierre rapporte de cette marche un violent mal de tête, avant-coureur d'un accès qui le retient couché jusqu'au soir.

A peine s'est-on mis à table que des cris : « Au feu ! Au feu ! » mettent tout le camp en émoi; les officiers en hâte rassemblent leurs hommes pour les conduire au théâtre de l'incendie, Julia et moi courons à nos malades et à notre matériel. L'alerte ne dure pas ; une vieille case inhabitée a seule été brûlée. Quand nous revenons reprendre nos places, Lacaze est là qui vient annoncer au commandant d'armes le passage très prochain de l'ambulance n° 1 pour l'avant. Il restera notre hôte, en attendant, à la popote ; ma case pourra aisément le recevoir. Après le dîner, il me conduit à un kabar chez la reine d'Ambato, qui ne retarde guère l'heure de notre coucher. Julia, quand nous rentrons, semble dormir d'un profond sommeil. Pour ne pas l'éveiller, nous rapprochons nos lits et causons longuement à voix basse. « Tas de bavards ! s'écrie-t-il tout à coup, vous êtes bien du même pays, sapristi ! » Boutade inattendue qui nous fait partir d'un éclat de rire. « Tas » nous a paru exagéré ; quant au pays d'origine, il est des Pyrénées-Orientales. Partout l'Infirmerie se moque de l'hôpital.

1er juin.

Dès le réveil Jeanpierre et Larbi, en plein accès, viennent réclamer mes soins. L'officier indigène ne s'explique pas comment il a pu contracter la fièvre ; durant un long séjour au Tonkin en région très palustre il n'avait jamais rien eu. A l'heure de la sieste, Julia

est également pris d'un accès qui l'empêche d'assister au dîner, d'ailleurs presque exclusivement médical, le commandant et l'adjudant-major dînant à bord de la canonnière *la Brave*, invités par le commandant Marquer. Les chalands de ces éléments de la flottille fluviale apportent chaque jour à Ambato des vivres en quantité considérable et ramènent à l'arrière tous les évacués. Il est regrettable qu'ils n'aient pas pu arriver plus tôt; l'avant-garde serait sans doute bien plus loin, étant donnée la faible résistance opposée par l'ennemi. Nuit déplorable où nous sommes chassés de notre cagna par les attaques combinées de moustiques et de grosses fourmis rouges encore inconnues. « Darri, tu as une drôle de case ; pour un motif ou un autre on ne peut y passer une nuit complète tranquille, » gémit encore Julia.

2 juin.

La décision du jour porte que l'état-major du bataillon, les compagnies Gatel et Vernadet se tiendront prêtes à rejoindre l'avant-garde au camp des Hauteurs-Dénudées. Les deux compagnies restantes, Rabaud et Delbousquet, attendront pour quitter Ambato, l'arrivée du 200e et aussi qu'on les ait munies de fusils, sacs et cartouches en échange de ceux qu'elles perdirent à l'incendie de Trabondjy. A l'heure de la sieste un accès gastralgique me tient couché pour toute la soirée. Vers sept heures un vacarme inusité agite le camp; la compagnie Vernadet, avec le convoi, descend pour traverser le Kamaro affluent de la Betsiboka, ce soir-même, sur un chaland.

[illegible] simultanément soumis à un violent ac-[illegible] toute la matinée quitter nos lits et [illegible] nous en remettre à nos infirmiers. [illegible] les malades reçoivent [illegible] le soulagement com-[illegible] simple acte de présence [illegible] charmés par la causerie pleine [illegible] de M. [illegible], ancien direc-[illegible] de Tananarive. Tous se [illegible] les autres pour [illegible] leur départ fixé à une [illegible]

[illegible]

prolongé annonce la canonnière. Tous les officiers s'alignent et attendent. Au bout de quelques minutes le général Duchesne est au milieu de nous, précédé du capitaine Rabaud, escorté de plusieurs officiers d'état-major dont le lieutenant-colonel de Nonencourt. C'est bien le même chef froid, à l'aspect sévère et imposant, que quelques-uns de nous ont vu et entretenu à Ankaboka. Il déplore l'incendie de Trabondjy et ne cache pas que cet accident, qui immobilise les deux compagnies en ce moment, risque de les immobiliser encore longtemps, (parle-t-il sérieusement ? nul ne le devine) et sur un air plaisant termine par cette phrase : « Eh ! bien, capitaine Rabaud, vous monterez à Tananarive avec des matraques. » Le capitaine esquisse un sourire et lui dit quelques mots ; il se redresse, tourné vers son état-major. « Ah ! ça, que m'avez-vous raconté ? ce n'est donc pas 150 fusils qui ont été brûlés, le capitaine Rabaud m'apprend qu'il n'y en a que 28. » Nul ne bronche ; le général avait été mal renseigné. Il est possible que la connaissance de la vérité précipite la date de notre départ. Tous se félicitent, du moins parmi les tirailleurs, que le grand chef se rende compte par lui-même de tout. Il visite ensuite le camp, l'Infirmerie où Julia l'accompagne, s'extasie devant le « superbe tamarinier », avise dans un groupe d'enfants une fillette qui approche en tremblant, le fixant avec effroi, et lui offre une pièce de cinq francs. Les autres accourent enhardis et tendent la main « Ah ! non, dit-il sans sourire, je n'en ai pas assez pour tous. » Il se retire en remerciant. Peu après j'apprends avec déplaisir que le service de l'Infirmerie de garnison de nouveau va m'échoir ; l'ambulance est au port d'Ambato et part demain matin pour l'avant, reprenant ses deux

aides-majors. Mes deux camarades me font en effet leurs adieux ce soir-même ; ils descendront de très bonne heure cette nuit pour s'embarquer et dorment à la belle étoile.

5 juin.

Si pour l'instant les malades de l'infirmerie ne sont pas alarmants, on n'en saurait dire autant de notre camarade Royer. Déjà sérieusement malade au Tonkin, plusieurs fois hospitalisé en Algérie pour des récidives graves de paludisme réduites seulement par les injections massives de quinine du médecin-major Lèques, il a le regret de voir reparaître ses manifestations tenaces avec une intensité rare. Tous les jours à la même heure, vers le milieu du repas du matin, on le voit porter ses mains [illegible] mouchoir sur son œil gauche, [illegible] région sus-orbitaire tandis que son globe oculaire s'injecte, que sa conjonctive [illegible] au milieu de souffrances aiguës, arrachant des gémissements [illegible] à une énergie pourtant peu [illegible] immédiatement après des crises [illegible] atténuées par la [illegible] l'application [illegible] à la même heure [illegible] et tandis [illegible] Barri ! [illegible] convulsi- [illegible] qu'il [illegible] sera [illegible] depuis [illegible] morphine ne [illegible] paroxysme

douloureux; ses plaintes continuent tandis qu'à mon tour je commence à subir, sous une autre forme, l'influence du même mal. Pendant longtemps nos souffrances se mêlent, et l'heure du calme revenue, nous reconnaissons que la fuite loin de ce pays serait sans doute la seule thérapeutique rationnelle. Idée juste, mais à laquelle ni l'un ni l'autre ne voudrions souscrire. Si des officiers sont aussi malades, que peuvent être des troupiers encore plus jeunes, plus soumis à la fatigue, n'ayant pas le même bien-être? Sans en rien dire à l'intéressé, je vais rendre compte au capitaine Delbousquet de son état et le prie de donner, s'il en est besoin, un ordre pour l'évacuer.

6 juin.

Nuit affreuse pour tous deux, augmentant notre état d'affaissement. Dans la matinée, l'un et l'autre pressentons un accès prochain avant la disparition du précédent, décidons de ne plus paraître à la popote jusqu'à notable amélioration. Nous vivrons de lait concentré, d'opium et de repos. Force nous est toutefois, à trois heures, de sortir de notre torpeur, quand les cris : « Au feu! Au feu! » retentissent dans le camp. Tous les hommes sont sur pied, les officiers au milieu d'eux ; les femmes sakalaves courent affolées à travers le village; un vent de sud-ouest des plus violents pousse l'incendie qui dévore, en fuyant, les feuilles du bois voisin ; les étincelles partent au loin dans le sens du nord ; les branches les plus minces éclatent en un pétillement sinistre ; les aigrettes effrayées volent en désordre au-dessus des flammes, abandonnant leur perchoir accoutumé. En un instant sont réduites

en cendres quelques cases, heureusement éloignées de celles de nos malades. Tous les efforts pour contenir et limiter le feu restent inutiles. On l'abandonne à lui-même quand, au bout d'une heure, il est bien loin et ne peut plus nous inspirer de crainte. Je cherche partout mon camarade, il a dû disparaître à la tête de ses hommes. Les turcos rentrent au camp peu à peu, armés de bâtons, de pelles ou de pioches, tous noircis par la fumée, accablés de chaleur. Un groupe vient dans ma direction semblant conduire un malade, j'accours à sa rencontre : c'est Royer soutenu par deux tirailleurs, le visage congestionné, le corps baigné de sueur, la bouche écumante. Etendu à l'ombre, on le débarrasse de ses vêtements, l'arrose d'eau froide, à tour de bras je le flagelle... il revient à lui, les yeux démesurément ouverts. « Ah! Darri, merci. » Je le ranime, le gronde doucement : « Qu'allais-tu faire, malade comme tu l'es, dans cet incendie ? — Et mes hommes, qu'auraient-ils pensé ? » Je n'ose plus le blâmer, (car tous nos officiers de tirailleurs sont les mêmes, prêchent d'exemple) et lentement le ramène à notre case. En quelques instants il est complètement sec.

7 juin.

Malgré notre piteux état, nous essayons de nous diriger vers la popote ; après quelques pas les crampes stomacales nous forcent à reintégrer un domicile témérairement abandonné. Toute la journée notre case entend nos plaintes.

[redacted]

. 8 juin.

A la fin du déjeuner, au plus fort de la crise de notre pauvre Royer, un coup de sifflet prolongé annonce l'arrivée à Ambato de *l'Infernale*. On fait dire à son commandant que dix-huit malades seront évacués sur elle et un officier. Parvenus au port, nous voyons arriver de la direction de Suberbieville *la Brave*, commandée par le lieutenant de vaisseau Martinie. Elle vient se débarrasser sur *l'Infernale* des malades nombreux de l'avant. Au milieu de fiévreux et dyssentériques deux turcos portent un bras en écharpe. Ils ont été blessés, près du confluent de la Betsiboka et de l'Ikopa, par un avant-poste de Howas établi sur la rive gauche du fleuve, le 5 juin. Le lendemain matin, *la Brave*, avait débarqué sur la berge gauche de la rivière, au-dessous du confluent, une section de la légion étrangère. Elle avait pour mission de s'avancer jusqu'au confluent derrière les hautes herbes, et d'attaquer de flanc l'ennemi quand le bataillon des étrangers et la 15e batterie postés sur la rive droite le menaceraient de face et essaieraient de le mettre en fuite pour permettre à la canonnière de débarquer quelques hommes sur la rive opposée du fleuve. A une heure, quand *la Brave* arriva à hauteur de ce point, elle fut assaillie par des feux de salve auxquels elle répondit avec ses canons-revolvers, tandis que la batterie Lavail, se démasquant, tonnait de toutes ses pièces et que la section Simon, de la légion étrangère, débarquée sur la rive gauche dès le matin, prenait de flanc les Howas. Ils n'attendirent pas plus longtemps et prirent la fuite; aussitôt le capitaine Aubé et Bénevent entraient dans le fleuve à la recherche d'un gué qui servit pour les

chevaux et les mulets. Le soir même, tout le bataillon de la légion et toute la batterie avec son matériel gagnaient la rive gauche de la Betsiboka sur un chaland. Le lendemain *la Brave* et *l'Infernale* y débarquaient, sans pouvoir être inquiétés : le 40e bataillon, le deuxième bataillon d'Algérie, un peloton de chasseurs d'Afrique, quelques convoyeurs. Tous nos malades installés, Royer confié aux bons soins du commandant, je rentre attristé lentement au camp, songeant à l'effrayante disparition des tirailleurs et de leurs officiers.

9 juin.

Journée excellente, sans la moindre menace d'accès, agrémentée au dîner de la présence du lieutenant Waddington, chargé à Ambato du service des étapes. Le soir le capitaine Delbousquet nous raccompagne à nos cases (l'officier de cavalerie a la sienne tout près de moi) après un long kabar sous le tamarinier avec Guertz et Mançour.

10 juin.

Vers dix heures Toumi vient m'annoncer que les « grands capotes » montent à Ambato. Le bataillon de Sainte-Marie doit en effet venir remplacer nos deux dernières compagnies, appelées à rejoindre leurs camarades aux Hauteurs-Dénudées. Je crois avoir compris que les fusils absents avaient été remplacés par ceux de chasseurs hospitalisés. Le sentier qui conduit au village longe une des cases de l'Infirmerie d'où l'on peut voir passer la longue colonne poudreuse. En queue

vient d'apparaître le médecin-major du bataillon, Courtot, que suit à quelques pas un aide-major. « C'est sans doute votre aide-major qui arrive derrière vous? — Non, Sendral est à l'hôpital, il est remplacé provisoirement par un médecin de l'ambulance n° 1. » Déjà il est près de nous. Surprise ! c'est mon camarade de promotion Chabrut qui rejoint sa formation à l'avant. Installé tout aussitôt dans ma case, il va se mettre ensuite à l'ombre du tamarinier où vient nous trouver l'aimable Guertz. Nouvelle surprise ! Ils ont été en même temps élèves au lycée de Clermont-Ferrand.

Sieste toute consacrée à de vieux souvenirs; depuis cinq ans nous nous étions perdus de vue. Quand je vais faire ma visite au nouveau commandant d'armes, il m'annonce que je dois conserver mes fonctions de médecin de place jusqu'à l'arrivée de l'aide-major de son bataillon, que par ordre du général Metzinger je dois faire parvenir par les compagnies Rabaud et Delbousquet mon matériel sanitaire au complet sur l'avant. Dans deux ou trois jours, après le départ de l'état-major et de deux compagnies de son unité, j'aurais aussi à assurer le service médical des compagnies d'Hennezel et Courties maintenues à Ambato. Je le prie, puisque je vais rester sans médicaments ni matériel, de vouloir bien m'autoriser à garder celui de Sendral et à y puiser, suivant les besoins, jusqu'à son arrivée. — Non, docteur, les paniers appartiennent au bataillon et à lui seul, je ne puis les en distraire ; au moment de partir, nous vous laisserons quelques médicaments. J'exposai l'éventualité probable d'une morbidité croissante, l'impossibilité pour son médecin-major de pouvoir apprécier les quantités à me céder, vu l'effectif tous les jours variable ; je me butai à un refus formel. Le commandant

[redacted]

de Sainte-Marie craignait-il que je ne gaspillasse ses pilules de quinine ou bien obéissait-il à cet égoïsme de corps déplorable qui refuse ses médicaments de parti-pris, même dans les cas de nécessité absolue, à toute unité étrangère? La quinine du 200ᵉ, quand des légionnaires, des turcos, des chasseurs à pied, des chasseurs d'Afrique, des coolies sakalaves des convoyeurs kabyles, abyssins, sénégalais, des hommes du train claqueraient la fièvre, présenteraient un accès pernicieux, la quinine du 200ᵉ resterait-elle obstinément fermée à clef dans ses paniers, inutilisable par ordre du commandement, sous prétexte que ces malades, loin de leur unité, étaient confiés à un médecin privé par autorité supérieure de ses propres ressources envoyées au secours de turcos dépouillés par l'incendie de Trabondjy? Que dirait-on d'un médecin de tirailleurs, rencontrant sur la route un fantassin du 200ᵉ et lui refusant son aide, parce qu'il n'est pas un turco? Tandis que je me livre à ces réflexions, un pli du même commandant m'invite à descendre au port pour donner mes soins à un légionnaire gravement malade, évacué en canonnière, et qui ne lui semble pas en état de continuer jusqu'à Ankaboka. Mais ce chef n'est donc pas inhumain? comment expliquer son attitude un instant plus tôt? Arrivé en hâte à cheval près du chaland avec quelques infirmiers, je fais tranporter à brancard un véritable moribond qui sera décédé peut-être avant d'arriver à l'Infirmerie. Lavé à grande eau, (car il est souillé de selles dyssentériques,) pourvu de lait concentré emprunté à la popote, couché sur un lit sakalave, il achève bientôt de mourir, malgré une lueur d'espoir. Vers une heure du matin je lui ferme les yeux, puis copie les renseignements sur sa plaque d'identité fidèlement

enroulée autour du poignet : Darzens, du recrutement de Carcassonne.

11 juin.

Au réveil j'appelle en vain Chabrut auprès de qui j'étais venu me coucher, après avoir assisté les longues heures d'agonie de Darzens; je le retrouve dehors, couché en plein air, chassé de ma case par les moustiques. A la visite, des tirailleurs apportent un turco indigène atteint de coma, et qui encore ne s'était pas présenté à l'examen médical. Il recevra des injections de quinine. Le docteur Courtot me convie à inspecter les alentours du village, nous y découvrons une jolie fontaine où des négresses toutes nues prennent un bain. Du haut du mamelon le regard plonge sur la plaine et de vastes marais infestés de caïmans. Au retour connaissance est prise de la décision. Les deux compagnies de tirailleurs s'en vont dans l'après-midi gagner le camp des Hauteurs-Dénudées ; l'état-major et deux compagnies du 1er bataillon du 200e partiront dès demain, sans me confier le matériel du demi-bataillon restant. Il me faut songer à me munir de médicaments. Je n'en reviens pas quand je vois ce qu'on veut bien me laisser : quelques étuis de quinine, un demi-étui d'opium, une centaine de grammes de bismuth, deux paquets de coton hydrophile et de bandes au sublimé. Et cela pour deux compagnies du 200e et vingt-trois malades déjà en traitement à l'Infirmerie ! Quand je réclame un bassin à pansements d'un des paniers, on me répond qu'il n'y en a que deux en tout; je déclare que depuis trois mois et demi que je manipule le matériel je sais le contraire et qu'il y en a quatre par bataillon. Par bonheur le capi-

taine Vernadet m'a doté de bismuth et d'acide phénique trouvés à Trabondjy et que j'ai gardés par devers moi. Je supplie, ces produits seront épuisés en quelques jours; rien n'y fait. « Vous avez tout ce qu'il vous faut. » J'avertis que je vais rendre compte de la situation qui m'est faite et demander qu'on y remédie. « Faites ce que vous voudrez, écrivez à qui vous voudrez, peu m'importe. » Je me précipite sur ma plume, écris au général Metzinger : « Vous me connaissez, mon général ; vous savez que je m'efforce de faire flèche de tout bois, mais dès ce jour je dégage complètement ma responsabilité ; pour l'instant je suis incapable de procurer aux malades les soins dont ils ont besoin. Voici les doses des médicaments qui m'ont été gracieusement donnés par le commandant d'armes. » Suivait la courte série des produits. Nos deux compagnies sont prêtes à partir ; je vais droit au capitaine Rabaud, qui est encore mon chef de détachement, lui donne mon pli officiel, le priant de le remettre, en main propre, au général. « Docteur, vous pouvez compter sur moi, il l'aura. » Je fais mes adieux aux officiers de mon bataillon (il n'en restera plus un près de moi) et à Chabrut qui part avec eux.

Le soir, à la popote du capitaine d'Hennezel où Waddington et moi avons demandé à être admis, quelle n'est pas ma surprise d'apprendre que le commandant d'armes a demandé mon remplacement d'urgence ! Tant mieux ! je n'aurai pas aux tirailleurs à constater de la part de notre commandant de telles inconsciences. Homme fort agréable, le capitaine nous raconte avec détails la marche triomphale à travers Paris de sa compagnie, la première du 200e, l'enthousiasme de la foule, les interviews des journalistes, les

appareils photographiques braqués sur les premiers partants, etc. Il a deux lieutenants charmants : Gaulier et Züber.

12 juin.

Un sifflet de canonnière, à dix heures, vient à propos me permettre une évacuation sur l'arrière plus nombreuse que d'habitude. Le commandant, parti ce matin avec deux compagnies, m'a laissé avec des ressources ridiculement mesurées dont l'insuffisance me fait un devoir de diminuer la liste des malades en traitement à l'Infirmerie. C'est *la Poursuivante* qui est à l'ancre, commandée par l'enseigne Convers et remorquant un seul chaland ; petite canonnière-remorqueur, contrairement à *la Brave* et à *l'Infernale* qui peuvent en traîner deux. Un marin m'apprend qu'un chaland fut coulé pendant le montage et un autre en rade par suite du mauvais état de la mer. Le soir, le capitaine d'Hennezel nous annonce que Mévatanana et Suberbieville ont été pris sans perte de notre côté, le 9, par le général Metzinger, après un combat sur le confluent où deux tirailleurs algériens ont été légèrement blessés. Ce sont ceux que j'avais dû voir le jour où j'évacuais notre camarade Royer. Ces pertes nulles, dans l'attaque d'une position réputée très facile à défendre, réjouissent tout le monde. Qu'adviendrait-il si à côté des morts et malades par la fièvre nous en avions beaucoup par le feu de l'ennemi ? Les succès thérapeutiques contre la fièvre malgache que ne sont-ils aussi faciles que les succès militaires contre l'armée howa ?

[redacted]

13 juin.

Une première dépêche apprend dans la matinée l'état désespéré du colonel Gillon, une seconde peu après confirme la prise de Mévatanana sans tués ni blessés de notre côté et l'effroi causé aux Howas par le tir à la mélinite. Dans la soirée le tirailleur indigène meurt, malgré des injections nombreuses, sans avoir un seul moment repris connaissance. Dans la nuit il sera procédé à ses funérailles. Le capitaine d'Hennezel, avec qui je vais m'entretenir avant le dîner, m'avertit de l'arrivée d'une canonnière qui, vu l'heure avancée, ne pourra sans doute démarrer que demain matin. En quelques minutes je gagne le port pour me mettre en communication avec son commandant au sujet d'une évacuation assez importante que je voudrais faire sur Ankaboka. C'est *le Buéni* encore à l'ancre, sous les ordres de Ferry qui, après s'être enquis de ma santé, me présente à deux passagers de son bord : M. Pagès, de *l'Autorité*, M. de Haenen, dessinateur à *l'Illustration*. Ils insistent pour m'avoir à dîner, je me laisse volontiers interviewer. A minuit, sans armes (elles seraient inutiles) mais aussi sans lanterne (elle serait de mise) je grimpe à tâtons le chemin tortueux qui mène au camp. Le calme y est absolu.

A la place du Rowa que je suis obligé de traverser pour regagner ma case, la sentinelle crie : « Halte-là! » produisant un vif émoi parmi les hommes qui se réfugient dans l'intérieur du poste, sans doute pour courir aux armes. Les formalités d'usage strictement remplies, je puis rentrer chez moi tandis que le sergent admoneste ses hommes trop prompts à s'alarmer.

14 juin.

Un pli daté de Marololo (12 juin) signé de notre directeur Emery-Desbrousses que je ne savais pas à l'avant m'invite à organiser à Ambato une vaste infirmerie de garnison que je passerais au médecin-major Alvernhe. Dans ma réponse les points essentiels sont exposés : installation, ressources de la région, suppression de la mise en subsistance accordée par le commandement et régime spécial des malades sur bons signés du médecin, etc. Aussitôt après sont également dressés les actes de décès du légionnaire et du tirailleur morts ces derniers jours, destinés par la même voie à être remis au colonel Oudri. Une canonnière un instant après est annoncée, c'est *la Brave* qui ne peut se charger d'aucune évacuation ; elle doit demain partir vers l'avant et emportera mes deux plis officiels. L'ordre me parvient dans l'après-midi de renvoyer à leur bataillon, à Suberbieville, les chasseurs à pied laissés à Ambato comme éclopés, au départ de ce poste du 40ᵉ. Ils sont au nombre de 70. Je demande les volontaires ; il s'en présente trois, alors que plusieurs autres semblent capables de reprendre leur service. Je désigne d'office les trente plus valides. Jamais je n'aurais cru à une telle dépression morale. Ah ! l'enthousiasme du bataillon aux arènes de Nîmes où ils furent invités à une « corrida de muerte » ! Il est mort lui aussi, du moins chez quelques-uns. Nous avions pu nous en douter quelque peu une nuit, où fumant près de leurs tentes avec un de leurs lieutenants, nous avions entendu l'un d'entre eux prononcer en gémissant cette phrase : « Si ça continue, aucun de nous n'arrivera pour sûr à Tananarive. » — Plus tard une dépêche de l'état-major général annonce

que 700 Sakalaves armés viennent de piller le village de Madirvale, d'y tuer quinze indigènes, d'enlever dix femmes et se préparent, sur les indications des deux blancs de Mévatanana (Shervington et un banquier de Tananarive) à attaquer de nuit nos convois. Ils sembleraient se diriger vers Ankarafansika où travaillent à la construction de la route carrossable une compagnie du génie et deux compagnies haoussas de la brigade Voyron. Ils ont des chances d'y être assez mal accueillis. Au milieu du dîner une seconde dépêche de Maroway apprend le départ de ce point, sous la direction des lieutenants de Sainte-Foy et Petitjean, d'un troupeau de 300 zébus destinés à l'avant-garde qui, depuis l'occupation de Suberbieville, serait, dit-on, presque dépourvue de bœufs et réduite à la demi-ration.

15 juin.

Des crampes stomacales encore à leur début me permettent de faire face aux exigences du service et de panser le capitaine d'Hennezel qui s'est blessé au pied. Retenu dans ma case pendant le déjeuner, je reçois communication d'une dépêche du colonel Bailloud, directeur des étapes à Majunga, contenant la réponse du ministre de la guerre au général en chef après la prise de Mevatanana-Suberbieville : « Félicitations pour fatigues endurées, prends part au deuil causé par la mort du colonel Gillon; pays et Chambre vous souhaitent bon courage. Colonel Bizot commandera le 200e, faites propositions. » Pauvre colonel! que n'a-t-il écouté les conseils des médecins civils de Bayonne lui déconseillant de partir pour Madagascar en pleine dys-

senterie; que n'a-t-il écouté son ami, le médecin-major Gorse, du 49e, qui fit tout pour s'y opposer et, n'y ayant pas réussi, demandait à faire partie de l'expédition, peut-être uniquement par amitié pour lui! Il y serait lui-même si les régiments n'étaient pas à Madagascar privés de médecins-majors de 1re classe, chefs de service. Quant aux félicitations, elles ne peuvent s'adresser qu'aux épreuves de la fièvre et du climat; la place forte howa a été prise dans un brillant assaut qui n'a coûté aucun tué, aucun blessé aux troupes françaises. Toute la soirée, non loin de moi mon infirmier français Périssé brûle la fièvre; car je l'ai gardé, aide précieux que ne pouvait m'enlever le commandant de Sainte-Marie et dont le capitaine Rabaud a bien voulu ne pas me déposséder. Qu'aurais-je fait sans lui? Plus alerte au dîner, je me nourris exclusivement de lait concentré et de bonne humeur toute relative, sensiblement augmentée par l'arrivée inattendue de Sendral. Il nous donne des nouvelles navrantes de l'arrière, de l'encombrement de l'hôpital no 1 où il a vu Royer toujours aussi malade, et à ma grande surprise, m'apprend que le commandant de Sainte-Marie avait demandé mon remplacement d'urgence et mon renvoi à l'arrière sous le prétexte de maladie grave. Ce procédé nous indigne tous; car je ne me suis jamais aussi bien porté que durant le séjour de ce chef de bataillon à Ambato et mon énergie à lui adresser des revendications, légitimes aux yeux de tous, a dû lui prouver que l'on pouvait en ce moment compter sur moi. Il aurait mieux fait de laisser suspecter mon équilibre mental pour atténuer ou même annihiler la portée de mes dires et de mes réclamations au général Metzinger. Les affirmations et les jugements d'un « fou » n'au-

raient-ils pas été encore moins valables que ceux d'un malade grave? Mais cette dénomination est assez élastique pour comprendre toutes les interprétations voulues. Au dessert, l'on conduit un Sakalave surpris chez lui en possession de plusieurs bidons de pétrole. On va quérir M. Susinsky, mercanti autrichien marié et installé à Ambato depuis plusieurs années. Il servira d'interprète. Le capturé affirme avoir trouvé dans la brousse un panier rempli de bidons, abandonné sans doute par les Howas dans leur fuite. Il est décidé qu'on le gardera à vue, jusqu'à ce que le chef du village ait pu donner sur son compte des renseignements favorables. Pendant la nuit des feux nombreux embrasent de grandes forêts, en face du camp, sur les hauteurs de Beseva qui dominent la rive gauche de la Betsiboka. Un moment on croit à des signaux de l'ennemi; M. Susinsky, à nouveau mandé, nous apprend que régulièrement chaque année, pendant la saison sèche, les nomades sakalaves mettent le feu sur tous les plateaux pour les débarrasser des vieilles herbes trop dures aux dents de leurs zébus. On se rassure. Sendral partage ma case.

16 juin.

Tandis que je brûle la fièvre étendu sur mon lit, Périssé m'annonce l'arrivée d'un convoi de malades dirigé de l'arrière sur Ambato. Sans tarder, je reçois en effet la visite du sous-lieutenant Pàris de la Bollardière, de l'infanterie de marine, qui conduit de la forêt d'Ankarafansika quinze malades, régulièrement munis d'un billet d'hospitalisation signé : de Saint-Germain. Il est surpris d'apprendre qu'Ambato possède

simplement une infirmerie de garnison et non une section d'hôpital comme on le suppose à l'arrière ; il a été mal renseigné. Pour une fois qu'une évacuation est irréprochablement régulière, elle a une destination erronée. Renvoyer ces pauvres fiévreux serait cruel, quoique réglementaire. Ils sont installés le mieux possible ; on en sera quitte pour faire l'évacuation prochaine par canonnière et chaland plus importante. Le soir à la popote se présentent encore le capitaine Roulet, de l'état-major du général Voyron et le lieutenant d'infanterie de marine Gassouin. Les soldats du génie, disent-ils, auraient payé d'une mortalité et d'une morbidité incroyables leurs travaux de construction de la route entre Majunga et Maroway; l'infanterie de marine et le 200e autour de Maroway ne seraient guère plus brillants, contrairement aux troupes noires des Haoussas et Sakalaves seules capables de supporter des fatigues et un climat aussi meurtriers. Avant de nous coucher, nous avons le plaisir d'entendre le récit de l'attaque de Mévatanana et la satisfaction de constater la résistance nulle des troupes ennemies.

Le 9 juin, à six heures du matin, la colonne du général Metzinger, laissant à Beratsimanana son convoi sous la protection de deux compagnies de la légion, partait pour Mévatanana. Les chasseurs à pied avaient l'ordre d'attaquer directement l'est de la position, tandis que le deuxième bataillon de tirailleurs (Lentonnet) se porterait plus loin, au sud, pour couper la retraite des défenseurs. Les 15 et 16e batteries de montagne de la 1re brigade appuieraient les mouvements des deux bataillons; les deux compagnies disponibles de la légion formeraient la réserve des chasseurs. Les chasseurs à pied, franchissaient à gué sans difficulté la

[redacted]

rivière Nandrojia, petit affluent de l'Ikopa, tandis que les turcos de leur côté prenaient possession d'un petit bois d'où nos batteries avaient déjà chassé quelques groupes ennemis et qu'elles se hâtèrent d'occuper. Les obus howas des batteries nord et sud de Mévatanana, en quelques coups, encadraient nos servants qui ripostèrent énergiquement, ouvrant le feu sur l'une et l'autre en même temps. Toute la crête-est du plateau de Mévatanana était bordée de tranchées-abris pour tirailleurs qui, dominant la vallée d'une centaine de mètres, permettraient difficilement aux petits chasseurs de grimper jusqu'à elles; aucun sentier n'y conduisait en dehors de ceux du nord et du sud. Le général Metzinger donna, sans tarder, l'ordre de tirer à mélinite sur ces positions, pour préparer l'assaut du 40e et de la légion. L'effet moral de ces projectiles fut extraordinaire ; dans un sauve-qui-peut affolé les défenseurs se lancèrent à travers le sentier du sud avant que les turcos ne pussent couper leur retraite; ils en reçurent à peine quelques inutiles salves. Les batteries ennemies cessaient le feu à dix heures et demie au moment où les chasseurs et les légionnaires se lançaient à l'assaut, rivalisant d'entrain. Nous n'avions ni tué ni blessé. Le convoi avec son escorte rentrait par l'ouest à Suberbieville, à temps pour empêcher l'incendie des bâtiments principaux de l'usine. A quatre heures toutes les troupes y campaient, sauf une compagnie de chasseurs maintenue à Mévatanana. On y avait trouvé quelques canons abandonnés par l'ennemi, des approvisionnements de poudre et de dynamite, plus de deux cents fusils, surtout des sniders. Le général Ramassombazaha avait fui, oubliant sa correspondance où l'on put lire cette phrase dans une lettre

adressée à la reine : « Leurs canons sont comme le tonnerre, leurs fusils comme la grêle. » C'était sans doute l'excuse de l'abandon d'une position que nos généraux et nos officiers jugeaient tous très difficile à enlever, si elle eût été tant soit peu défendue. Nos Français ont surnommé déjà le grand général howa Ramasse-ton-Bazar.

17 juin.

Nuit désolante, marquée de nombreuses évacuations dyssentériques d'un ténesme fort douloureux. De très bonne heure je conduis au port un groupe important de malades évacués sur Ankaboka, rencontre sur notre route le capitaine Roulet qui va faire une reconnaissance jusqu'aux Hauteurs-Dénudées. Il vient se rendre compte des futurs emplacements de la brigade Voyron. Je rentre le plus tôt possible pour ne plus quitter ma case, vivant de lait et de quelques pilules d'opium, dont je ne retire aucune amélioration sensible.

18 juin.

Une légère rémission me permet de regarder passer, assis devant ma case, un long convoi du train, admirablement conduit par des Sénégalais. Pendant le déjeuner auquel j'assiste sans y prendre part, arrivent M. Guilgaud, les lieutenants de Sainte-Foy et Petitjean avec leur convoi de bœufs. Je me permets d'inviter à notre popote le charmant Ferry pour ce soir; des douleurs atroces et des selles sanglantes me ramènent aussitôt dans ma cagna que je ne peux quitter de la jour-

née, ni de la soirée. La nuit, Sendral est à tout instant réveillé par mes entrées et sorties continuelles. Julia avait raison de dire que ma case était inhabitable.

19 juin.

L'infirmier Périssé accompagne à bord du *Buéni* une longue théorie de fiévreux qu'il m'est impossible de conduire moi-même. Couché toute la journée, je soupire après la nuit qui, hélas ! est encore plus affreuse que le jour.

20 juin.

A peine puis-je, soutenu par Périssé, faire, malgré de fréquents repos, l'examen de mes malades. Les forces m'abandonnent de plus en plus, elles s'évanouissent avec une rapidité dont les plus sérieux accès de fièvre ne m'avaient pas donné le soupçon. Journée aussi accablante que les précédentes. Au milieu de la nuit, menacé de syncope, j'appelle Sendral pour recourir à ses soins....... Je reviens tout de suite à moi.

21 juin.

Sendral quitte le camp de bon matin pour accompagner vers Ambalalaty une reconnaissance conduite par le lieutenant Gaulier et me prie de le remplacer auprès de ses malades du 200ᵉ. Aurai-je la force de me lever pour l'heure de la visite ? A huit heures (j'ai renvoyé d'une demi-heure l'examen des hommes) on frappe à ma porte. « Entrez. — Le médecin ? — C'est bien ici, approchez, que désirez-vous ? répliqué-je sans me retour-

[redacted]

ner. — Directeur Emery-Desbrousses. — Pardon, monsieur le directeur, de me trouver encore couché, je viens de passer une nuit horrible; donnez-moi le temps de m'habiller, je suis à vous. » Pendant ce temps, il examine lui-même les soldats du 200e réunis près de ma porte, en attendant ma visite. Après m'avoir remercié de mon travail sur l'Infirmerie d'Ambato qu'il a trouvé trop complet et trop documenté, il me demande ce que je pense de l'état sanitaire du 200e. Je le déclare déplorable, du moins dans les compagnies qu'il m'a été donné de voir tant à Androtra qu'à Ambato. Il a fait la même constatation. Il me félicite (je me demande pourquoi) de l'état du 3e bataillon d'Algérie qu'on avait dit très précaire et dont il croyait venir recueillir les débris; je le détrompe et lui dis son erreur. Il est vrai que presque tous ont été malades dans les débuts difficiles de la période hivernale, mais leur force de résistance et leur énergie morale leur permettent de lutter plus victorieusement contre la fièvre que nos petits Français. Il me déconseille de faire des injections de quinine, à moins de cas absolument désespérés. Je ne réponds pas; je n'en ferai rien, convaincu que les cas de tétanos qu'il leur impute ne peuvent être dus qu'à des injections faites avec des aiguilles malpropres sur des téguments non nettoyés sérieusement et nullement à une action simplement mécanique de l'aiguille sur un filet nerveux. A ce compte-là il fallait les empêcher toutes : morphine, éther, caféine, etc.... C'est donc vrai qu'il s'était opposé à l'usage fréquent de ce procédé! On me l'avait chanté sur tous les tons; je ne pouvais croire à une pareille hérésie de la part d'un médecin, surtout du plus grand de tous........ en galons. Je me contente de lui dire que j'en ai fait près de cinquante, sans autre acci-

[redacted]

dent qu'un abcès, survenu d'ailleurs chez un turco en pleines convulsions et difficile à maîtriser. J'en avais été réduit à l'injecter à l'avant-bras, ne pouvant le piquer dans une autre région. Il avait été guéri de son accès pernicieux, et n'avait pas tardé à reprendre son service avec un simple pansement sur la région ulcérée. Après lui avoir expliqué l'absence de Sendral pour raison de service, je lui demande l'autorisation de rejoindre mon bataillon dès l'arrivée du médecin-major Alvernhe qu'il a désigné pour me remplacer. Il m'y autorise, tout en ajoutant que cet officier avait reçu un contre-ordre, en raison de l'installation prochaine à Ambato d'une section de l'hôpital n° 2. Sendral me succédera. En le conduisant à travers les cases de l'Infirmerie je lui dis ma pauvreté en médicaments et la situation qui me fut faite par le commandant du 200e. « Pourquoi ne m'en avez-vous pas rendu compte? — Parce que, monsieur le Directeur, je ne vous savais pas encore arrivé, mais j'ai avisé le général Metzinger. » Il part, l'air satisfait. Journée et nuit affreuses.

22 juin.

Je ne puis abandonner mon lit. Dans l'après-midi on frappe à ma porte. C'est le docteur Alvernhe qui n'a pas encore reçu le contre-ordre de notre grand chef. Il arrive de Maroway avec un gros approvisionnement de quinine. Je lui dis mon état, lui demande un peu de sulfate de soude dont je suis absolument privé. Il s'empresse de descendre au port et m'en rapporte toute une boîte. J'en absorbe de petites doses espacées. La nuit se passe comme les précédentes, douloureuse et poignante.

23 juin.

De toute la journée je ne puis quitter ma case où le médecin-major Alvernhe, qui a visité mes malades pour me rendre service, vient à tout instant me voir. Dans la soirée il m'annonce qu'il vient d'être rappelé à Maroway et m'engage fortement à me faire hospitaliser. Devant mon refus énergique il répond qu'il rendra compte au Directeur de mon état et saura en obtenir une hospitalisation d'urgence. Mon parti est arrêté; il faut de toute façon que je quitte Ambato avant qu'il ne puisse rencontrer le grand chef. Un petit mot très aimable du capitaine d'Hennezel me prie, vers sept heures, de faire mon possible pour assister au dîner où les deux compagnies d'Hennezel-Courties sont réunies. Au bras de Toumi je m'y rends, respecte tous les plats, essaie de sourire à des camarades tous charmants, de temps en temps m'esquive pour donner mes soins à Züber en plein accès dans la cagna voisine. A l'entrée de la nuit *le Buéni* s'annonce au port. Impossible d'aller serrer la main du brave Ferry ce soir, demain matin je lui amènerai un convoi de malades.

24 juin.

De grand matin les fiévreux sont installés dans *le Buéni* qui retourne à Ankaboka. Tout près de nous une petite canonnière est à l'ancre; c'est *la Précieuse*, commandée par l'enseigne Guépin, qui remorque un chaland de vivres à Marololo où est encore notre bataillon. Quelle occasion de fuir vers mon corps! Je m'abouche avec l'enseigne; il est entendu que vers trois heures il me prendra à son bord. Mon ordonnance et

mon infirmier éclatent de joie quand je leur ordonne de se tenir prêts pour cette heure. Le service remis à Sendral, mes adieux et remerciements adressés aux officiers de la compagnie d'Hennezel et au lieutenant Waddington, nous voilà tous trois partis pour le port. Contrairement aux prévisions du commandant, l'on ne pourra démarrer que vers cinq heures, en raison d'un retard dans la distribution de la viande. C'est plus qu'il n'en faut pour qu'un petit fantassin du 200e me rapporte mon revolver et ma jumelle de campagne oubliés à la popote, dans ma joie de rejoindre l'avant. Voyage charmant sur une riante Betsiboka, aux rives couvertes de bananiers et de longs roseaux aux extrémités touffues ; repas exquis servi par un matelot très stylé, ancien garçon de la maison Laissus du quartier de l'Odéon ; causerie intéressante sur Tananarive par le jeune Le Châtrier et un agent-voyer, Haberer, autrefois employé chez Suberbie ; nuit parfaite sur le canapé de la cabine du commandant transformé en lit et doté d'une confortable moustiquaire. L'ancre avait été jetée au Cocotier, point nommé ainsi parce qu'il est reconnaissable à cet arbre, le seul d'ailleurs de tout le trajet. Il s'y trouve par erreur, comme moi sur la canonnière. La joie m'a rendu la santé ; c'est à peine si de timides inquiétudes intestinales ont osé me taquiner, aisément réprimées par quelques gouttes de laudanum.

25 juin.

Matinée des plus agréables, traversée idéale sur une large rivière bordée d'arbres à gauche et à droite, mais hérissée de difficultés dues aux caprices des bancs de sable. Pas un échouage, le commandant est sans cesse

à la barre, même pendant le déjeuner où il me passe la présidence.

26 juin.

Vers dix heures nous croisons *l'Infernale*, plus loin rencontrons au plein une canonnière commandée par Nogues, peu après nous échouons nous-mêmes en face de Bépaka. Pendant cinq heures les marins, courageusement entrés dans la rivière, essaient de nous désensabler; enfin l'on repart. En face des Hauteurs-Dénudées un sergent agite en vain un pli devant nos yeux, un banc de sable nous empêche de prendre sa lettre et d'approcher de la rive droite du fleuve. Il est bientôt cinq heures quand nous arrivons au confluent de la Betsiboka et de l'Ikopa. Nous nous reprenons à trois fois pour passer entre un banc de sable étendu à babord et un rocher émergeant à tribord. L'obstacle franchi, nous entrons dans l'Ikopa, rivière presque aussi large que la précédente, aux bords ombragés, au courant rapide. Sur la gauche les turcos construisent la route de Marololo au confluent, qui se continuera avec le pont que le génie doit bientôt jeter sur le fleuve, large de 450 mètres en ce point. Quand nous mouillons, la nuit vient de tomber. Au lieu de débarquer, Guépin nous propose de dîner et de coucher à bord, proposition joyeusement accueillie par les cinq passagers. Non loin de *la Précieuse* est à l'ancre *la Poursuivante*, sous les ordres de Convers, qui seule assure, en ce moment, le service de Marololo à Sakoabé au milieu de périls réels. Je ne me sens plus malade.

27 juin.

J'essaie de bien exprimer ma reconnaissance à Guépin pour son empressement à me rendre service, car il n'avait aucune réquisition me concernant. A terre ce ne sont qu'accolades et franches poignées de main au « tebib » revenu. Bourgeois, peut-on en douter? m'offre la moitié de sa case. Béringer reçoit ma visite ; il est cloué sur place par une hydarthrose du genou. J'en fais une réglementaire au commandant d'armes, le chef de bataillon de Sainte-Marie, qui me reçoit très aimablement. Déjeuner où j'ai retrouvé ma gaieté d'antan avec les officiers dont j'ai partagé les joies et les tristesses dans des circonstances pénibles; tous sont là sauf le brave Royer. Je crains qu'il ne puisse plus être des nôtres.

28 juin.

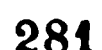
Quelle agréable promenade à cheval que celle de ce matin, faite d'après le conseil de Guertz, sur la route que nos tirailleurs construisent entre Marololo et le confluent! véritable avenue large, ombragée, soigneusement ratissée. La pelle et la pioche rivalisent d'ardeur, transformant nos hommes en terrassiers dirigés par les officiers, improvisés eux-mêmes chefs de chantier. Et partout il en est de même; toutes les troupes à l'avant et à l'arrière sont désormais condamnées à ce travail ingrat et dangereux. Que deviennent les prescriptions de tous les médecins coloniaux qui posent en principe fondamental que le travail de la terre, en pays tropical, est absolument interdit aux Européens? à quoi sert le conseil de séjourner le moins

possible dans les terres basses? La station dans le Buéni nous coûte déjà bien cher, combien de temps encore les voitures Lefebvre vont-elles la prolonger? Puissent-elles ne pas nous conduire à des fautes irréparables! Souhaitons qu'après avoir décimé le génie et sans tarder le 200ᵉ, le 40ᵉ et l'infanterie de marine, celle-ci moins sérieusement, elles laissent assez d'Africains pour arriver à Tananarive! Les légionnaires, les turcos, les haoussas, les sakalaves, les volontaires de la Réunion, les convoyeurs kabyles, somalis, abyssins et sénégalais survivront-ils assez nombreux pour hisser le drapeau tricolore au-dessus du palais de la reine Ranavalo? — A la popote Vernadet le plus doux accueil m'est réservé pendant le dîner. Il me faut raconter les moindres détails sur mon existence, loin de mon corps d'origine. Ses officiers, le capitaine Vittu de Kéraoul qui y prend popote, écoutent, en riant, mes démêlés avec le commandant d'armes actuel de Marololo. Le capitaine Gatel me propose une promenade dans le camp, dès que j'ai pris congé de mes hôtes. Nous parlons des tout premiers jours de la campagne, des demi-tours nombreux, des contre-ordres désespérants; tout à coup l'éclair d'une baïonnette brille à hauteur de ma tête. « Malheureux! crie le capitaine, vous ne voyez donc pas que ce ne sont pas des Howas? » Et nous allons nous asseoir près de sa case, près de nos bons turcos. « Cet homme est certainement du 200ᵉ? la même histoire a failli m'arriver à Ambato. — C'est évident », répond le capitaine Gatel. Après une assez longue causerie il s'obstine à me reconduire chez moi; ne tenant pas à ce qu'on tue le « tebib des tirailleurs. » Quelques camarades grillent des cigarettes, je m'allonge auprès d'eux. Ils me ra-

content les inventions du commandant de Sainte-Marie : le « Halte-là ! qui vive ? » remplacé par un cri d'animal auquel il fallait répondre par le même cri si l'on voulait rentrer dans le camp ; ou encore le « complétez à cinq » que je ne comprends pas. La sentinelle, pour moins attirer l'éveil du Howa farouche, frappait de la main un, deux trois ou quatre coups et celui qui voulait passer était tenu, à son tour, de frapper le nombre de coups complétant le chiffre 5. Ainsi une sentinelle frappant deux fois, l'on devait lui répondre par trois coups ; sans quoi l'on tirait sur vous. Je frémis en songeant que si ce système avait prévalu encore, j'aurais pu, ignorant cette fantaisie antiréglementaire et indevinable, descendre la nuit de la canonnière *la Précieuse* et me faire percer de part en part, croyant à la rage d'un homme contre des moustiques. On n'est pas plus inconscient. Mais oui, puisque ce soir aucune sommation ne nous a été faite et qu'on a croisé la baïonnette. Le camp de Marololo est trop dangereux, j'ai hâte de le quitter après-demain. Et c'est ce chef qui me dit malade et demande mon rappel !

29 juin.

A l'heure de la sieste, je me promène sur le bord de la rivière, heureux de me sentir revivre, quand une voix m'interpelle : « Docteur ! » C'est celle du brave Charbonnel qui m'envoie un youyou pour monter à bord de sa canonnière *la Rusée*. Il me prie d'examiner un de ses marins atteint de dyssenterie. Puis c'est le tour du capitaine Delbousquet dont l'ordonnance viendrait de tomber dans le coma. Ce matin elle lui avait paru un peu bizarre, mais le turco interrogé avait répondu



n'avoir rien d'anormal. A n'en pas douter, c'est un accès pernicieux. Aussitôt je lui injecte une dose massive de quinine, puisque mon Directeur la permet dans ces cas. Je ne sais si elle le sauvera, en tout cas je puis garantir qu'elle ne le mettra pas en tétanos. Encore un de perdu sans doute ! Quel doit être le nombre des morts dans les hôpitaux et les ambulances ?

XIII

A Suberbieville.

(30 juin-16 juillet.)

A cinq heures et demie le camp est levé par une matinée froide et humide, due au voisinage de l'Ikopa, qui nous force à garder nos caoutchoucs pendant les premières heures de la marche. Le bataillon, complet pour une fois, doit gagner Bératsimanana aujourd'hui et demain entrer à Suberbieville. Pendant les premières heures un brouillard intense nous cache le fleuve et aussi le paysage ; des bas-fonds marécageux et boisés bientôt nous en éloignent. La route aménagée avec soin, signée en certains points « La Légion », bientôt emprunte des ravins profonds ou domine des précipices effrayants. Je ne suppose pas qu'on ait la prétention de risquer dans de tels chemins les 120 courts et les 80 de campagne dont le corps expéditionnaire s'est encombré. Les artilleurs des deux batteries montées deviendront sans doute de simples convoyeurs et leurs officiers des chefs de convoi tout comme nos fantassins

deviennent terrassiers et leurs officiers des agents-voyers. Ce ne sont plus que montées et descentes, ravins et mamelons. Vers dix heures la poussière soulevée par la colonne s'augmente, à l'occasion d'une pause, des flots que vient grossir le passage d'un convoi de 100 mulets par lequel nous nous sommes laissé devancer. Les mulets comme toujours marchent au cordeau. On vient de se remettre en marche, quand un cavalier est signalé dans la direction du sud, venant à bride abattue. Arrivé à hauteur de la colonne, il remet un pli au commandant Debrou et repart vers Suberbieville. Tous se taisent curieux, on n'entend que le bruit des pas et les bidons heurtant les baïonnettes. Bientôt la nouvelle se colporte. Il nous faut doubler l'étape pour occuper ce soir même Suberbieville. Une compagnie de tirailleurs a été attaquée hier matin, à Tsarasotra, par un fort parti ennemi nous tuant un officier et un caporal, blessant six hommes. Le 40e bataillon a quitté Suberbieville hier à midi pour repousser les Howas massés tout près de notre premier poste ; la légion à son tour attend notre arrivée pour partir sur l'avant. Nos tirailleurs sont en émoi et jurent de venger leurs camarades et leur officier. Il s'agirait du lieutenant Augey-Dufresse. La grand'halte à Bératsimanana est l'objet de toutes sortes de commentaires. Les Howas s'enhardissaient-ils contre d'autres adversaires que les Sakalaves de Manounga ? les blancs de Mévatanana seraient-ils des chefs audacieux ? Entrerait-on dans une phase toute différente ? Nul ne songe à siester.

A deux heures et demie le bataillon se remet en route par une chaleur torride. L'hygiène n'a que faire aujourd'hui. A moitié chemin, de la direction de Suberbieville arrivent dix mulets destinés aux éclopés ou aux

sacs des traînards ; il est naturel de supposer qu'il y en aura avant l'arrivée à l'étape. Déjà six hommes tirent la jambe ; ils se refusent à monter à mulet et s'obstinent à aller à pied jusqu'au bout Quand à cinq heures et demie nous arrivons à Suberbieville, un, seul, ne marche pas. L'allure et l'entrain des turcos réjouissent les officiers de la place et de l'état-major qui, surpris, manifestent leur admiration en bravos enthousiastes. Sur la rive gauche une haute colline isolée, à flancs presque verticaux, une véritable acropole, domine la plaine ; c'est Mévatanana. Elle paraît imprenable.

Quelle déception en entrant en ville ! Non loin de la route aménagée par les chasseurs à pied, sur la rive droite de l'Ikopa, une usine aux apparences peu grandioses ; plus loin trois ou quatre constructions en pisé avec véranda, à simple rez-de-chaussée, affectées aux bureaux et aux officiers de l'état-major général. A gauche du chemin, deux constructions à étage, d'apparence confortable : les maisons de M. Guilgaud et de M. Suberbie, cette dernière louée au général en chef. Au fur et à mesure que l'on avance l'impression devient de plus en plus décevante : encore quelques constructions en pisé sur notre gauche réservées à l'ambulance et précédées de nombreuses tentes coniques ; le long de la route, traversant le village, une voie de chemin de fer Decauville aboutissant à une agglomération d'une trentaine de cases indigènes, le village de Rangamanasïaka. C'est en face de ce hameau, totalement abandonné et inutilisé par nos soldats ou nos malades, qu'est fixé le terrain de campement, à droite de la route. On y accède après avoir franchi un tout petit pont de bois assez peu solide. Le pays très raviné et accidenté

présente un seul arbre ; toutes les tentes sont exposées en plein soleil ; seules les rives de l'Ikopa sont bordées de roseaux. Les tirailleurs sont déjà près de la rivière et en coupent pour couvrir leurs tentes et celles de leurs officiers. Blaguinville ! répètent les tirailleurs français désappointés. Sous ma tente admirablement installée j'étouffe, une soif ardente me dévore. C'est aussi le cas de mon médecin-major qui me propose d'aller mendier à l'ambulance un ou plusieurs verres d'eau. Tandis qu'à l'ombre d'une véranda nous nous épongeons, nous voyons arriver, tout près de nous, le général en chef avec quelques officiers d'état-major. Il pénètre dans une grande tente marabout où des brancards occupés gisent sur le sol ; c'est, nous apprend-on, celle qui contient les blessés du combat de Tsarasotra. Nous pouvons saisir les dernières paroles qu'il prononce : « Ce ne sera rien, on vous soignera bien, vous serez bientôt guéris ; quant aux Howas ils viennent de recevoir une fameuse pile, vient de m'écrire le général Metzinger, vous avez été bien vengés. » Cette dernière nouvelle nous rassure, malgré le vague de ce langage intentionnellement simple et à la portée du soldat.

1er juillet.

La décision fixe à cinq heures, ce soir, les funérailles du lieutenant Augey-Dufresse et du caporal Sapin, dont les corps sont attendus à Suberbieville dans la soirée. Toute la journée les commentaires volent, parfois contradictoires ; à cinq heures tout le monde est réuni en face de l'ambulance. Tournés vers le sud, nous regardons anxieux et en silence. Les minutes s'écoulent longues et angoissées, rien n'apparaît et la nuit va

Dufresse ! cette imposante et émouvante cérémonie des funérailles dont chacun se retire bouleversé et ému jusqu'aux larmes.

2 juillet.

Un court billet de Thiel me prie dans la matinée de vouloir bien visiter quelques malades de la légion et du 2e tirailleurs laissés par leur corps. Deux d'entre eux très gravement atteints sont immédiatement transportés sur des brancards à l'ambulance. Aussitôt après le déjeuner, envahi par la fièvre, je fais avertir mon médecin-major que je ne puis quitter ma tente et l'accompagner à Mévatanana, comme je le lui avais promis. Il brûle de monter au village indo-sakalave pour remplacer certains objets indispensables dont le priva l'incendie de Trabondjy. Sous la tente je souffre plus peut-être de la chaleur que de la fièvre.

3 juillet.

Dans la matinée je prie le capitaine Vernadet de me céder, pour installer l'Infirmerie de garnison, quelques cagnas occupées par ses tirailleurs. A cinq heures du soir elle reçoit déjà quelques fiévreux ; deux légionnaires, incapables de marcher, sont transportés à l'ambulance. La tente est intolérable, aussi presque tous couchent-ils en dehors d'elle, les lits transportés en plein air. Nulle pluie à craindre, pendant des mois entiers il ne tombe pas une goutte d'eau. Quelle ne doit pas être la situation des soldats malades de l'ambulance couchés sous les tentes marabouts ? que ne les installe-t-on au village indigène, dans les cases autrefois habitées

par les travailleurs nègres de l'exploitation de M. Suberbie tant qu'elles sont abandonnées? Les Manguiers, quand le bataillon arriva à Majunga, durent être abandonnés pour Marfotra après l'expérience des nuits d'orage transformant le camp en lac puis en marais; faudra-t-il attendre que des coups de chaleur aient aggravé l'état déjà précaire des fiévreux pour se décider à remplacer l'étuve asphyxiante des tentes par l'air plus renouvelé et moins brûlant de Rangamanasiaka? Les indigènes nous montrent quels abris sont supportables en ces régions et plus faciles à construire; ils nous les abandonnent pour l'instant; quel motif en prive nos soldats et d'abord nos mourants? L'état-major général préfère les maisons en pisé à tous les autres genres d'habitation et les accapare en pleine santé ou du moins en état de santé très convenable; ne peut-on pas au moins faire l'aumône de cases vides à des troupiers qui ont peiné davantage et sont victimes de leur dévouement au pays et à leurs chefs? Nul n'élèvera donc la voix en faveur des humbles et des petits sans qui les grands ne pourraient rien faire?

Dans l'après-midi il me fut donné de recueillir les renseignements les plus précis sur les combats des 29 et 30 juin.

Le 18 juin, un détachement, sous les ordres du commandant Lentonnet, quittait Suberbieville. Il avait reçu pour mission de chasser du village de Tsarasotra, distant de 25 kilomètres dans la direction du sud, l'arrière-garde que les Howas y auraient laissée, si l'on en croyait les renseignements recueillis par l'état-major, de faire quelques reconnaissances au delà de ce point. Il comprenait trois compagnies du 2e tirailleurs : la 5e (Pradal), la 6e (Castel), la 7e (Pillot), une section d'ar-

tillerie de montagne de la 10e batterie (Poncet), un peloton de chasseurs d'Afrique (Corhumel). Le capitaine Aubé, du service des renseignements et le capitaine Pons, de l'état-major du génie, lui étaient adjoints. Ce petit groupe, en occupant le poste indiqué, permettrait la continuation des travaux de la route entre ce point et Suberbieville. Quand le détachement se présenta à Tsarasotra, il le trouva évacué. Le commandant renvoya à Béhanana les compagnies Pradal et Pillot dont il jugea la présence inutile à côté de lui et les affecta à la construction de la route. Couvertes par la compagnie Castel elles pourraient s'y livrer sans inquiétude. — Le 24 juin, une reconnaissance envoyée à 9 kilomètres sur le massif montagneux du Béritzoka trouva également ce point inoccupé. — Le 28, à neuf heures du soir, le camp fut mis en émoi par une fusillade du côté de l'est et les roulements du tambour de guerre des Howas. Quelques instants après un Français du petit poste situé à un kilomètre environ sur la route du Béritzoka vint avertir que les ennemis étaient sur eux. Une patrouille fut aussitôt envoyée à son secours ; elle rentrait vers dix heures et demie, rendant compte que le petit poste sur le point d'être cerné avait dû battre en retraite derrière un pli de terrain. Tout depuis était rentré dans le calme.

Le lendemain 29, à la pointe du jour, vers cinq heures trois quarts, les sentinelles des petits postes venaient toutes avertir que des masses de Howas débouchaient par un sentier, le long de l'Ikopa, et commençaient à escalader les pentes du ravin qui s'étend au sud du plateau de Tsarasotra. Les tirailleurs prenaient immédiatement leur place de combat, tandis qu'à 800 mètres à peine les bandes ennemies ouvraient un feu très vif sur le camp, escaladant les pentes sud

et esquissant sur l'ouest un mouvement très significatif, près du fleuve. La compagnie en quelques instants se déploya : trois sections face au sud, la quatrième en réserve sous les ordres directs du capitaine Castel; le peloton de cavalerie gardait la droite du camp, face à l'Ikopa : la section d'artillerie se mettait en batterie également face au sud. Dès les premières salves le lieutenant Augey-Dufresse tombait frappé d'une balle en plein ventre. Un chasseur d'Afrique était au même moment envoyé, à bride abattue, pour demander du renfort aux deux compagnies de Béhanana, puis de là rendre compte au général en chef, à Suberbieville, d'une attaque que d'ailleurs le commandant Lentonnet croyait pouvoir repousser. Les ennemis tombaient en grand nombre, mais n'en persistaient pas moins à affluer de toute part, malgré nos tirs d'infanterie et d'artillerie (ces derniers à mitraille). De notre côté nous avions déjà à déplorer depuis le début de la lutte la mort du caporal Sapin, la blessure évidemment mortelle du lieutenant Dufresse et six autres blessés dont un artilleur. Vers six heures et quart, une nouvelle colonne howa, descendant du mont Béritzoka, débouchait bientôt à l'est du plateau esquissant d'une façon très nette un mouvement tournant. Simultanément du côté de l'ouest le mouvement analogue s'accentuait, malgré la résistance énergique du peloton de cavalerie. Les minutes devenaient précieuses. Le commandant Lentonnet donna l'ordre au capitaine Aubé de se mettre à la tête de la section de réserve et de pousser à la baïonnette une contre-attaque sur la colonne du Béritzoka. Cette troupe s'élançait aussitôt au pas gymnastique contre l'ennemi, le mettait en fuite, remontait derrière lui les pentes qui dominent

[redacted]

Tsarasotra, à deux kilomètres vers l'est, pour s'y installer. Du côté ouest, près de l'Ikopa, les Howas voyant la retraite s'effectuer à l'extrémité opposée, tentaient un dernier effort avant de commencer à se replier. Le capitaine Castel ordonna au capitaine adjudant-major Mahéas de diriger à son tour sur ce point une contre-attaque avec la section du lieutenant indigène Kacy. Le succès fut immédiat; l'ennemi se retira, sans tarder, devant nos baïonnettes, laissant plusieurs cadavres sur le terrain. Mais voilà que des masses très denses, constituant une troisième colonne, et munies d'artillerie se mettent à descendre le mont Béritzoka et se dirigent contre la section du capitaine Aubé. Il est près de neuf heures. Cet officier s'attendant à une attaque vigoureuse, (car l'ennemi s'avance en nombre,) fait demander du renfort et du canon. Le commandant lui envoie une section d'infanterie et les deux pièces de la section d'artillerie. Le feu de notre infanterie n'est plus aussi nourri, les munitions commencent à manquer, les salves sont moins fréquentes. Encore quelque temps des coups de fusil et des obus s'échangent sans résultat appréciable; cependant les Howas semblent définitivement battre en retraite pour aller s'établir au Béritzoka. En ce moment (neuf heures et demie) arrivent à Tsarasotra, venant de Béhanana, la 7e compagnie (Pillot) et une section de la 5e (Grass); ce dernier lieutenant, au troisième coup de canon et sans attendre d'ordre, s'était hâté vers le lieu du combat. Ce détachement reçut l'ordre de se porter au secours du capitaine Aubé; il entrait en ligne bientôt après et faisait reculer les troupes les plus avancées des Howas jusqu'à 4 kilomètres. Le gros de l'ennemi se décidait à céder la place et se fixait résolument au bois qui

couvre le mont du Béritzoka. La 7e compagnie était maintenue en grand'garde sur place, tandis que les autres sections réintégraient Tsarasotra. — Les ennemis, d'après le récit des prisonniers, auraient perdu 200 hommes ce jour-là, tués ou blessés.

Il était midi et demie quand les troupes quittaient leur position de combat. Hélas, le pauvre lieutenant Augey-Dufresse mourait quelques instants après, sans recueillir, comme consolation dernière, la nouvelle de notre victoire. Le lieutenant Prudhomme, son camarade et ami, qui commandait la section voisine de la sienne au moment où il avait été frappé, était allé prendre de ses nouvelles et lui porter ses sincères encouragements quelques instants après son transport dans sa case. Un gémissement avait été toute sa réponse. Le médecin-major Béchard qui faisait aussi partie du détachement de Tsarasotra, lui avait donné deux pilules d'opium pour calmer ses horribles souffrances. Quelques minutes après il était tombé dans un état comateux l'amenant insensiblement au sommeil définitif. Pauvre Dufresse!

Les blessés reçurent les soins du médecin-major. A dix heures du soir, le général Metzinger arrivait à Tsarasotra avec les deux autres sections de la batterie Chamblay (Brunet et Roze) qu'il avait mandées le matin même, dès son arrivée à Béhanana où, en reconnaissance personnelle avec le peloton Zaïgue de la 8e compagnie du régiment d'Algérie, il avait appris la nouvelle de l'attaque de la compagnie Castel. Une heure plus tard trois compagnies de chasseurs à pied sous les ordres du chef de bataillon Massiet du Biest arrivaient à leur tour; la quatrième était restée à la garde de Mévatanana. Ce détachement, parti à midi et

demie par une chaleur torride, avait fait une grande halte à Béhanana où il laissa plusieurs éclopés, puis avait exécuté une marche de nuit. Le général absolument renseigné par les officiers présents, (tous avaient pris part au combat du matin) résolut, malgré la fatigue de la troupe et sans attendre l'arrivée de nouveaux renforts, de déloger l'ennemi de sa position, dès le lendemain. Des ordres furent donnés en conséquence. Après de longs mois de calme (les rares combats précédents n'avaient pas été sérieux) on entrait dans une période active qui démontrerait aux Howas que nos troupiers savaient manier d'autres instruments que la pelle et la pioche.

Le 30, la garde du camp restant confiée à ceux qui l'occupaient déjà antérieurement, la colonne se mit en route sous les ordres directs du général Metzinger, à six heures du matin. Deux pelotons de tirailleurs, ceux de Gräss et Zaigue, (ce dernier avait accompagné le général jusqu'à Tsarasotra,) formaient l'avant-garde ; puis venaient les trois compagnies de chasseurs à pied avec tout l'état-major du bataillon, les deux sections de la batterie Chamblay arrivées la veille de Suberbieville. Trois quarts d'heure plus tard ce détachement se renforçait de la compagnie Pillot prise au passage, celle-ci fermait la marche comme soutien de l'artillerie et réserve générale. A sept heures et demie les difficultés de la route forcèrent le gros de la colonne à aménager un sentier muletier pour le passage de l'artillerie. L'avant-garde avec le général se portait au sommet d'une colline d'où ce chef put personnellement procéder à la reconnaissance des positions ennemies. Là il s'arrêta et donna l'ordre aux deux pelotons de descendre dans la vallée de la Nan-

drojia et de se tenir en halte gardée sur les crêtes de la rive droite, en attendant l'arrivée de l'artillerie et du bataillon de chasseurs. Au moment où l'avant-garde franchissait la petite rivière retentirent quelques coups de fusil tirés par des éclaireurs howas qui ne lui firent aucun mal et ne l'empêchèrent pas d'atteindre le point indiqué. Les chasseurs à pied les rejoignaient peu de temps après, tandis que l'artillerie restait encore très en arrière, attardée par des obstacles de terrain difficiles à surmonter. Le commandant Massiet du Biest prit le commandement de ces premières troupes réparties par son ordre de la façon suivante : les deux pelotons de tirailleurs à gauche, la compagnie Delanney à droite comme avant-ligne, les deux autres compagnies du 40e en réserve. Dès que la première ligne commença à avancer, une fusillade des plus nourries partit des crêtes, des buissons, des rochers où se cachait l'ennemi pendant que son artillerie, de son côté, tonnait avec rage. Un officier et quelques chasseurs tombèrent blessés ; notre ligne n'en continua pas moins à avancer, sans tirer une cartouche. Bientôt derrière elle, elle entend des coups de canon ; nos pièces venaient de prendre position et ouvraient un feu rapide sur l'artillerie adverse qui était réduite bientôt au silence. Sous ce tir protecteur, les chasseurs et les tirailleurs continuèrent leur marche en avant et à 200 mètres seulement de l'ennemi exécutèrent quelques feux de salve. Tout à coup sonne la charge et nos troupiers se lancent, sans hésiter, vers la crête du plateau que les Howas abandonnent au plus vite. Sur notre gauche ils tentent un dernier effort et se rassemblent en jetant des cris affreux, Gräss se retourne vers ses tirailleurs, commande : « En avant ! » lui-même

devant eux, le revolver au poing ; bientôt on le rappelle, le lieutenant continue, tue de sa propre main un des chefs plus hardi que les autres. Les turcos poussent la baïonnette dans les reins les fuyards. L'ennemi détale à toute vitesse par les pentes sud de la montagne et s'engage dans un ravin étroit où une section d'artillerie, arrivée sur le plateau en ce moment, le poursuit de ses feux. Il était dix heures et demie quand résonna le « Cessez le feu ! » On trouva dans le camp qu'ils avaient été forcés d'abandonner un peu trop rapidement : 2 canons Hotchkiss, de nombreuses munitions d'artillerie, plusieurs fusils, le drapeau de leur général en chef, une grosse correspondance et plus de 400 tentes. Elles viendraient à propos remplacer celles que certains de nos officiers ont perdues à l'incendie de Trabondjy. Jamais on ne put évaluer les pertes sans doute nombreuses de l'ennemi ; de notre côté nous avions un officier blessé, le lieutenant Audierne, un contusionné, le capitaine de Bouvier, et huit hommes blessés. Franchement, et par bonheur, nous nous en tirions à peu de frais.

4 juillet.

Mon chef me remplacera à l'infirmerie de garnison. Il m'est impossible de me lever. Frissons, fièvre, urticaire géante, abondants vomissements bilieux me retiennent sous la tente brûlante où je finis par étouffer. « Toumi ! de l'eau et toujours de l'eau ! arrose-moi tout le temps, même si je ne bouge pas . . . . Quand je reviens à moi, Toumi m'a [illegible] pansement. Il me verse ensuite une vingtaine de quarts d'eau forcément tiède que je rends l'un après l'autre.

Il a cru que je ne reviendrais jamais de ma perte de connaissance. « Ti na la chance, monsieur major, ji croi ti crève. » Et rassuré, il grille des cigarettes, sans me quitter des yeux.

5-16 juillet.

Mon médecin-major m'hospitalise d'office ; après quelque repos je pourrai peut-être rejoindre mon bataillon. On me porte plus qu'on ne me conduit dans une pièce de rez-de-chaussée d'une maison en pisé déjà occupée par trois officiers, couchés sur des lits. Toumi dispose mon X qu'on m'avait recommandé d'apporter à moins que je ne voulusse coucher sur un brancard. Les trois lits appartiennent à d'anciens employés de la maison Suberbie et sont occupés par le capitaine Legrand du génie, le capitaine Giraud du 2e tirailleurs, le lieutenant Audierne des chasseurs à pied, blessé le 30 juin à la jambe. Le lait concentré reste longtemps ma seule alimentation ; c'est en vain que chaque jour le capitaine Giraud m'offre un chocolat préparé dans notre pièce avec sa lampe à esprit de vin. Les tentes de l'ambulance se remplissent sans cesse de fiévreux et de dyssentériques, allongés sur de simples brancards presque tous, qui par surcroît souffrent d'une excessive chaleur. Tous les jours quelques-uns d'entre eux vont rejoindre au champ de repos ceux qui les y ont précédés ; le Père Danjoy est forcément plus surmené que le pasteur Sabatier, homme d'une douceur et d'une bienveillance remarquables, mais appelé moins souvent par les protestants très rares. Les chasseurs à pied affluent nombreux et épuisés de l'avant ; ils fournissent la presque totalité des morts en ce momemt. Annonce-

[redacted]

t-on un nouveau décès que tous interrogent : Un chasseur à pied sans doute ? La réponse est presque inévitablement affirmative. Certes la construction de la route les avait éprouvés ; la marche forcée de Tsarasotra et l'attaque du Béritzoka leur a porté une atteinte dont ils auront peine à se relever. C'est la réédition de la marche sur Abomey, du 25 mars 1890, qui fut si funeste à l'infanterie de marine.

Quel cimetière que Suberbieville ! pays où la morbidité et la mortalité dépassent tout ce que j'ai vu jusqu'ici. Tous continuent à y être malades, les indemnes sont pris à leur tour à de bien rares exceptions près ; sa température ne peut qu'augmenter les accidents dus au calorique ; son altitude d'une trentaine de mètres est celle des terres les plus basses ; deux immenses marais alimentés par l'Ikopa, n'arrivant jamais à dessiccation complète, disent son influence palustre. L'installation de l'ambulance en plein soleil achève de déprimer les organismes débilités, de décourager les meilleures volontés navrées, et avec raison, d'être privées de l'ombre et de la fraîcheur relative des cases nègres tout proches et invariablement vides, furieuses d'étouffer par ordre sous la tente mortelle au lieu de respirer sous la cagna moins asphyxiante. Les Français de la concession installés dans les maisons en pisé, d'un âge d'homme, s'interdisant tout travail de la terre, inspectant en filanzane, pouvaient vivre à Suberbieville ; des gamins de 20 à 23 ans, creusant le sol, marchant en plein soleil, couchant sous la toile, ne peuvent résister à la fièvre. La chaleur seule suffirait à terrasser les Européens en dehors de toute endémie palustre, mais les voitures Lefebvre ordonnent : Terrassez, terrassez sans cesse, mourez sous le soleil, aspirez les miasmes

délétères, pourvu que nous passions. Les cases de Ramanganasiaka ouvrent leurs portes toutes grandes aux mourants et aux malades, mais une volonté ou une inconscience supérieures commandent : Restez inhabitées, restez vides, maintenez-vous en bon état pour permettre à nos amis et alliés, les Sakalaves, de vous retrouver intactes et inviolées à leur retour. Mais bientôt une nouvelle consolante se colporte de bouche en bouche. L'ambulance va être bientôt remplacée par un hôpital de campagne, sous la direction du médecin-major Moine. Il aurait déclaré fermement ne pas accepter pour son installation prochaine l'emplacement déjà occupé par l'ambulance et témoigné vivement l'intention de se servir, dans l'intérêt des malades, des cases abandonnées et désertes du village sakalave. A tout prix, ajoute-t-on peut-être exagérément, au prix d'une demande de rentrée en France, il solliciterait leur affectation à sa formation sanitaire. Tous souhaitent qu'il triomphe de la décision peut-être bien intentionnée, en tout cas jusqu'ici déplorable en résultats, du général en chef.

A côté de ces luttes entre l'humanitarisme et l'autoritarisme, la raison et l'erreur, la pitié et l'insensibilité, un matin il nous fut donné d'en déplorer une d'un autre genre. Un artilleur de la batterie Lavail était mort la veille sous une des tentes de l'ambulance, à la suite d'un accès de fièvre. Les officiers et les canonniers se présentaient à l'heure désignée pour lui rendre les derniers devoirs, bientôt réunis autour du cercueil recouvert du drap mortuaire. L'un des officiers sachant que l'artilleur était de religion protestante en fait aussitôt la remarque pour qu'il n'y ait aucune méprise, aucun scandale au moment de la levée du

corps. Déjà un troupier a pris une modeste croix de bois pour marcher devant le convoi. Le pasteur Sabatier arrive pour se mettre à la tête du cortège, quand le Père Danjoy accourt furieux, prétendant que le mort était catholique et qu'il l'a confessé au moment de mourir. Tous savent que le pauvre moribond avait été durant toute la journée incapable de parler ni de comprendre. On consulte son livret matricule; il est bien protestant, le père Sabatier est dans son rôle. Le cortège se met en marche vers le cimetière, tandis que le père jésuite exalté crie: « C'est une profanation de la croix, c'est indigne! » Le médecin-major Bourdon le rappelle à une attitude plus appropriée à la circonstance, le Père continue ses imprécations à l'égard du ministre protestant déjà loin; le médecin-chef le menace d'arrêts. Alors seulement il se tait et se retire sous sa tente. Tous restent bouleversés de cette scène navrante. On ne se dispute pas seulement les mourants d'une religion à l'autre, mais encore les cadavres!

Le 13 juillet, une dépêche du ministère annonçait le divisionnat du général Metzinger, plusieurs autres nominations entre autres celle du capitaine Rabaud, nommé commandant à la légion à la place du lieutenant-colonel Barre, récemment promu, des avancements pour quelques officiers de Tsarasotra. La légion d'honneur ne comptait qu'un officier; le sapeur télégraphiste avait oublié dans sa transmission la liste des chevaliers proposés. Audierne, notre voisin, ne perd rien pour attendre. A la revue du lendemain matin les troupes ont été réunies pour faire solennellement la remise d'une seule croix d'officier. Après la messe, le général en chef, fidèle à ses habitudes, vient visiter

l'ambulance, propose pour le sanatorium de Nossi-Cumba le lieutenant de Piepape, hospitalisé dans la matinée. Le médecin-major Hocquart s'approche de mon grand lit, hérité du capitaine Giraud, m'engage à partir aussi pour le sanatorium; je lui oppose un refus énergique. Sanatorium est synonyme de rapatriement, je lui préfère la brousse dans toute son horreur, dussé-je y mourir. J'appelle à mon secours le médecin-chef Bourdon, le prie de me défendre auprès du sous-directeur et d'empêcher mon inscription sur la liste d'évacuation. Surtout que le grand chef ignore que je suis hospitalisé pour la seconde fois; sans quoi je suis sûr d'être expédié en France comme un ballot, par son ordre. Il n'y met aucune forme; je me rappelle de quelle façon dure il dit un jour au brave Catin fiévreux, surveillant ses terrassiers au sud de Rangamanasiaka, appuyé contre un talus: « Quand on est malade, lieutenant, on demande à rentrer en France. » Ce conseil était un ordre. Le lendemain Catin repartit pour l'arrière. Le médecin-chef me rassure, il me propose pour une cure d'air au dépôt de Mévatanana. — Dans la soirée, pour fêter le 14 juillet, des courses à mulet furent organisées par la compagnie noire du train; elles valurent aux Sénégalais une double ration. C'était surtout leur manifester le contentement du général pour les services qu'ils rendaient comme conducteurs de convois. — A neuf heures du soir, sous la véranda de la maison Suberbie, le général en chef offrait aux officiers de Suberbieville et de Mévatanana une réception debout, sans prétention, buvait à la France, au grand chef de l'état-major, aux troupes du corps expéditionnaire et annonçait le reprise de la marche en avant. On remarqua surtout un médecin-major qui se

[redacted]

retirait de cette fête plus souriant qu'il n'y était entré; le Dr Moine avait remporté par sa ténacité une demi-victoire qu'il saurait compléter sans tarder. Cette réunion permit à la curiosité de tous les officiers de se satisfaire. La route achevée jusqu'au confluent, le pont de la Betsiboka enfin terminé, le tronçon entre Marololo et Tsarasotra également fini, allaient permettre aux voitures Lefebvre d'approvisionner le corps expéditionnaire sur toute sa longueur, pendant un parcours de 250 kilomètres environ. La 2e brigade n'allait pas tarder à se concentrer pour franchir la Betsiboka. Par ailleurs, en raison des énormes difficultés du terrain sans cesse croissantes à l'avant, le train des troupes d'avant-garde continuerait à se composer uniquement d'animaux de bât, pour que sa marche fût allégée. Les nombreux déchets dans les cadres du service du train obligeaient le général en chef à recourir, pour commander les convoyeurs, aux officiers et sous-officiers de toutes armes, artillerie, cavalerie, infanterie des étapes. Ces dernières comprendraient les unités qu'un état sanitaire alarmant et une morbidité anormale condamnaient d'ores et déjà à l'impuissance. On pouvait prévoir déjà le maintien à l'arrière de la plus grande partie du 200e, d'un bataillon d'infanterie de marine et des volontaires de la Réunion, ces derniers tout à fait insuffisants à tous les points de vue. L'arrière était un vaste hôpital encombré surtout de Français et convoyeurs kabyles; des unités étaient complétement anéanties, la 13e compagnie du génie (Ferrand) ne comptait plus qu'une quarantaine d'hommes valides sur 200. Les troupiers avaient surnommé le pont de la Betsiboka le « tombeau des sapeurs ». Comment nommeraient-ils la longue étape de Majunga à Tana-

narive? sans doute « le long cimetière du corps expéditionnaire. »

Il est décidé que le 17 je me joindrai au convoi de convalescents évacués de l'ambulance de Suberbieville sur le dépôt de Mévatanana. De Piepape ira à cheval jusqu'à Marololo pour s'embarquer, peu soucieux de se faire cahoter dans une de ces voitures Lefebvre qui sillonnent déjà la route de Suberbieville. Seuls resteront dans la modeste chambre de pisé Audierne et le capitaine Bulot de la légion étrangère, arrivé depuis peu.

XIV.

Au dépot de Mévatanana.

(17 juillet-8 août.)

17 juillet.

Le sentier, qui de Suberbieville conduit à l'extrémité nord de Mévatanana, des plus étroits, suit une pente raide, souvent en lacet, dominant à droite et à gauche de profonds précipices. Un vertige du cavalier, un faux pas de la monture et c'en serait fait de l'un et de l'autre. La longue théorie des malades évacués sur le dépôt, hissés chacun sur un mulet, avance prudemment, à la file indienne, sous la direction du médecin-chef lui-même. Une coupure d'une dizaine de mètres de haut et de large, constituant un fossé naturel, accède à l'extrémité septentrionale du plateau où est construit Mévatanana. Descendu aussitôt de cheval, j'entre dans la première maison en pisé bâtie sur notre droite ; elle sert de bureau au commandant de la formation sanitaire, le capitaine Girardin des chasseurs d'Afrique, et de salle de pharmacie à mon camarade Julia. Visite est faite

ensuite au commandant d'armes, le capitaine Ducrot, des chasseurs à pied, qui a hâte de rejoindre son bataillon à l'avant, de même que son lieutenant Jullien. De rares maisons en pisé, quelques-unes à un étage, de très nombreuses cases en rafia, des cagnas en lataniers de chaque côté d'une large rue toute droite, d'ailleurs unique, constituent le village proprement dit. Des Indiens seuls ou à peu près l'habitent, tenant boutique pour la plupart, tous recéleurs d'or, paraît-il. Un tout petit pont de bois unit plus loin les deux bords d'un précipice de vingt à trente mètres de profondeur, large d'une dizaine de mètres. Il sépare Mévatanana en deux moitiés bien distinctes. Une palissade entoure un large emplacement contenant une construction en pisé et plusieurs cases ; c'est le Rowa. Quelques vieux canons couchés par terre regardent Suberbieville. On y jouit d'une vue superbe sur l'ouest : l'Ikopa avec son large lit, le canal qui s'en détache pour amener l'eau aux turbines de l'usine, le petit bourg en cases des bateliers de la concession, la route avec son Decauville où en ce même moment un convoi de mulets soulève une épaisse poussière, la maison de M. Suberbie, résidence du général en chef, celle de M. Guilgaud, toutes deux à étage. Mévatanana domine de plus de 80 mètres la plaine, vraie forteresse aux flancs presque verticaux, aux falaises à pic, où un siège pourrait longtemps être soutenu, si l'eau n'y était totalement absente. Encore quelques cases à gauche et à droite et l'on s'arrête surpris devant une immense construction en pisé, sans fenêtre sur la façade, percée d'une petite porte. C'est le temple. Grande salle quadrilatère dont les deux petits côtés regardent l'est et l'ouest, un sol nu pour plancher, une seconde porte au sud opposée à celle du nord,

[redacted]

et une seule fenêtre à l'occident. C'est une ouverture plus grande que les portes, sans vitre ni persienne, pratiquée à une élevation de huit à dix mètres, au milieu de la hauteur du mur. Au-dessous d'elle un dessin grossier formé de points, prétendant reproduire un diadème surmonté d'une croix, flanqué des deux lettres R et M en grosses majuscules, une de chaque côté ; Ranavalo Mpanjaka. Le toit très élevé, à angle médian, tout en bois, laisse tomber en chutes bruyantes sur le sol : chauves-souris, petits lézards, margouillats, cancrelas, etc. Quatre lits de camp, ceux des officiers de la garnison, quelques vieilles nattes très grandes, quelques cantines constituent l'ornementation intérieure du temple. Dans cet immense hall cent lits d'hôpital prendraient aisément place. Il est surprenant qu'on n'ait pas songé à l'utiliser à cet effet ; les malades y seraient incomparablement mieux que dans les tentes et les cases de Suberbieville. Ils ne risqueraient pas d'y mourir de chaleur. L'aération du plateau, la belle vue dont on y jouit, l'épaisseur des murs de la construction, l'isolement des malades, l'éloignement des marais, tout aurait dû faire choisir Mévatanana comme centre d'une importante formation sanitaire. Les Indiens comprennent mieux sans doute l'hygiène que nos chefs ; je suis convaincu que les Anglais n'auraient pas hésité un seul instant. La porte sud franchie, la vue s'étend à l'infini sur d'immenses contrées absolument nues, boursouflées en mamelons dénudés successifs, vrais crânes chauves accumulés. Plus loin descend vers Rangamanasiaka le sentier du sud, par où s'échappa Ramasombazaha dont il porte désormais le nom. A l'est la vallée de la Naudrojia, rivière où les bourjanes vont chercher l'eau pour alimenter les convalescents et soldats de la place,

puis le petit mamelon boisé d'où nos batteries tiraient sur la ville, le jour de sa prise. En somme un petit plateau horizontal d'un kilomètre de long sur cent mètres de large, élevé de 80 mètres au-dessus de la plaine de Suberbieville.

Le déjeuner au Rowa, agrémenté d'un tendre cochon de lait, repose tous les estomacs du monotone et quotidien zébu. Au temple la sieste est remplacée pour tous par un accès de fièvre, très violent chez Jullien qui craint, plusieurs jours à l'avance, de ne pouvoir partir avec sa compagnie pour l'avant. Simple apparition au dîner, suivi d'une nuit de dyssentérique.

18 juillet.

Dans la matinée, le lieutenant de gendarmerie Courtot vient faire une enquête concernant la rupture des fils télégraphiques au delà de Suberbieville. La télégraphie électrique serait loin de rendre les services de l'optique; les isolateurs fréquemment mis hors de service, les perches brisées par le choc des mulets, des voitures ou des troupeaux de bœufs, les fils à peine à hauteur du mollet empruntés sans doute par les convoyeurs pour réparer les fractures répétées des brancards Lefebvre. — Pendant la sieste deux capitaines d'artillerie, Bourgeois et Péronnel, se présentent aux dormeurs; ils sont chargés du service géodésique. Après une soirée des plus agréables, tous regagnent le grand dortoir du temple où nous attendaient impatiemment cancrelas, chauves-souris et margouillats, pour nous asperger de leurs bénédictions.

19 juillet.

Le quartier du Rowa est toute la journée en mouvement, la compagnie de chasseurs à pied fait ses préparatifs de départ pour demain ; la batterie Lavail la remplacera pour assurer la défense du poste. Le lieutenant Jullien pourra aussi partir ; mais qu'il ne se croie pas guéri pour cela. Nuit semblable à la veille au milieu de contorsions dont mon lit s'irrite. Il finit par me jeter à terre, un boulon cassé.

20 juillet.

Dès le jour nous escortons jusqu'au sentier sud les chasseurs, au retour trouvons le capitaine Lavail et le lieutenant Liron déjà occupés à installer les hommes de la batterie considérablement réduite et dissoute. La maison du Rowa logera les artilleurs (officiers). La popote sera commune, nos matériels et nos conserves réunis. Bientôt arrive le brave Guillemot, plus fiévreux encore que le « bonze » auteur de l'élucubration d'Ankaboka ». Une heure après se présente encore le lieutenant Brau, dont la section doit contribuer aussi à assurer la défense de Mévatanana. Il nous apprend que le 3e bataillon du 200e a fait ce matin même son entrée à Suberbieville, musique en tête, prenant la place du du 3e tirailleurs parti hier pour l'avant. Je tressaille ; quand le rejoindrai-je ? Dans l'après-midi le capitaine Girardin et Julia déménagent du temple, pour prendre possession de la maison Garnier et se rapprocher du dépôt des convalescents. Ils m'acceptent avec eux. Le Dépôt des Convalescents ! quelle dénomination trompeuse ! Il comprend en ce moment plus de trois cents

malades, d'une façon générale tout aussi graves que ceux des ambulances et des hôpitaux ; (les morts y sont nombreux que l'on descend, au petit jour, au cimetière de Suberbieville par le sentier du nord.) Ils habitent tous des cases en lataniers ou rafias, couchent sur des lits indigènes qui y sont fixés dans le sol et intransportables. Sans cela, nul doute que le dévoué et sensible capitaine Girardin, d'accord avec l'excellent Julia, n'eût déjà installé tous ses hommes au temple. Que ne leur donne-t-on des lits ou des supports-brancards ? Notre nouvelle habitation est un faux palais : en bas les bureaux réduits à une salle infecte avec le sol pour plancher, garantis par des arcades contre le soleil levant ; en haut l'étage composé de deux pièces aussi planchéiées que le rez-de chaussée avec une fenêtre sur l'ouest; l'escalier qui y conduit est fait de troncs de rafias où le pied rencontre des vides dangereux, constituant chacun une marche fixée par de vieilles baïonnettes. Cet immeuble servait au commerçant français de dépôt de vins et liqueurs parmi lesquelles une absinthe suisse d'exportation vendue un franc le litre aux Malgaches ; l'empoisonnement avant la conquête. Quelques vieilles nattes, empruntées au temple, recouvrent le sol de nos chambres où se promènent déjà cancrelas et araignées. Bien entendu je me loge avec Julia. Il me rend la politesse que je lui fis à Ankaboka. Un solide brancard remplacera mon lit difficilement réparable.

21 juillet.

Malgré son refus des jours précédents, Julia accepte que je le remplace auprès des artilleurs et des fantassins du 200e. Il est vraiment surmené avec ses trois

[redacted]

cents malades à voir chaque jour, mais ne s'en plaint jamais. — Dans la soirée le lieutenant du génie Fatou s'emploie sans résultat, pendant plusieurs heures, à obtenir une communication optique avec Tsarasotra. Il en est navré. Tout en admirant un beau coucher de soleil, nous regardons se balancer devant nous une masse noire, suspendue à la branche d'un arbre, lambeau d'étoffe accroché là par hasard. Mon camarade me met au défi de l'atteindre avec une pierre. Mon caillou part en ronflant, il va toucher le but. Tout à coup l'objet flottant s'élance, de larges ailes déployées battant l'air de mouvements réguliers, se suspend à une nouvelle branche par l'extrémité d'un de ses membres et à nouveau oscille comme un pendule. C'était un vampire faisant le mort pour tromper et saisir une proie au passage. La nuit dans notre chambre, à l'abri des attaques des vampires, nous recevons les plus impudiques insultes des cancrelas et des margouillats.

22 juillet.

Que d'artilleurs malades ce matin dans la batterie et de quelle fièvre? Sauf l'ordonnance du lieutenant Brau, nul homme du 200e ne se présente à la visite. Le lieutenant m'apprend d'ailleurs que le bataillon de Franclieu nourrirait, seul, des chances de continuer la marche en avant, dans son régiment. Les unités des commandants Couteau et de Sainte-Marie (cette dernière surtout) seraient irrévocablement vouées à s'immobiliser sur la route des étapes, y faisant simple acte de présence. C'est ce que viennent confirmer quelques instants après deux autres officiers du 200e montés à Mévatanana. Le commandant Legrand, mon aimable

voisin de l'ambulance, encore bien anémié, quoi qu'il en dise, vient chercher la communication optique avec Tsarasotra. Nous apprenons que la compagnie Ferrand qui a construit le pont sur la Betsiboka est réduite à peine à vingt hommes disponibles en ce moment.

Au déjeuner il est longuement question du 200ᵉ. C'est d'abord la perte de son colonel; la réduction inconcevable de son effectif; l'état moral déplorable, sauf au bataillon de Franclieu, des jeunes fantassins effrayés par les ravages de la fièvre; la panique de tout un bataillon à Maroway pendant la nuit par le délire d'un fiévreux; l'incinération d'un cuisinier endormi sur une cagna prenant feu et le brûlant vivant. Une chose m'est révélée que j'ignorais. Par une précaution tout naturelle avec des jeunes gens peu initiés de la vie de campagne et prompts à s'illusionner la nuit, sinon à s'halluciner, les sentinelles étaient doublées. Il leur était prescrit de se promener, pour échapper au sommeil, au lieu de se tenir immobiles. Un soir l'une d'entre elles, revenait, après une courte absence, rejoindre son poste. Aux sommations « Halte-là, qui vive! » adressées par sa camarade, elle ne répondit pas, croyant à une plaisanterie. Une détonation partit; la masse visée s'affaissa, morte sur le coup. La première balle du 200ᵉ avait tué un des siens.

Tout l'après-midi le lieutenant Fatou est en proie à un violent accès de fièvre qui l'empêche d'assister au dîner. Une note communiquée fort tard nous annonce pour demain la visite du général de Torcy et du Directeur du service de santé au dépôt des convalescents.

23 juillet.

Les chefs annoncés n'ont pas paru ; en revanche nous avons reçu Fournial détaché de l'hôpital n° 3 de Suberbieville, pour aider Julia. Au dessert, (car il fait popote avec nous) pour nous remercier de notre hospitalité il nous annonce, avec une pointe spirituellement gouailleuse « la dernière du 200e ». Rien de tragique sans doute, car il sourit. C'est l'histoire des prisonniers d'Ankaboka. Dans ses reconnaissances guerrières autour de Mahabo depuis longtemps pacifié, une compagnie de ce régiment avait constitué prisonniers six indigènes sakalaves accusés d'avoir comploté ou même servi peut-être contre nous. On décida de faire un exemple salutaire et, à cet effet, l'autorisation fut demandée au général d'appliquer la rigueur des lois de la guerre aux effrontés récalcitrants qui défendaient leur sol. Quoique jusque-là on eût usé de clémence à l'égard de tous les prisonniers, il fut décidé que les coupables seraient fusillés. Parmi les condamnés se trouvait un neveu du roi Sélim, ayant déjà échappé aux projectiles français et proclamant bien haut que jamais une de nos balles ne saurait l'atteindre. Quelque sorcier sans doute ! On allait lui prouver le contraire. Le roi Sélim, suspect de mauvais vouloir envers les Vasas, assisterait à l'exécution de son parent et en retirerait une instructive leçon. Tout fut organisé pour donner à la cérémonie le plus grand apparat. Le colonel Bailloud, venu tout exprès de Majunga, ferait traduire en langue malgache, par M. Jully, la sentence qu'il lirait lui-même en français. Les condamnés, drapés dans leurs grands lambas, furent conduits au lieu de l'exécution, à l'entrée du

bois d'Ankaboka, les pieds liés par une corde solide assez longue toutefois pour leur permettre la marche. Arrivés au terme de leur ultime étape, ils acceptèrent avec un sourire narquois les places assignées à chacun d'eux, s'accroupirent pour écouter l'arrêt dont la lecture ne sembla nullement les émouvoir. Ces sauvages savaient au moins mourir, sinon se battre. Ils se relevèrent à l'ordre. Quel calme admirable devant la mort! Le peloton d'exécution était prêt, les fusils déjà menaçaient, les détonations allaient sonner le dernier instant, quand les prisonniers s'enfuirent en éclatant de rire vers la forêt. Instinctivement quelques coups partirent, renversèrent deux fuyards; les autres avaient disparu. Cessez le feu! et tous les fusils se turent. On se mit à la poursuite des condamnés, mais nos jambes de Français ne pouvaient rivaliser avec celles des Malgaches. Des deux rebelles tombés l'un était mort, frappé en plein cœur; l'autre, la poitrine traversée de plusieurs balles, râlant encore, fut achevé par le coup de grâce. Un de ses pieds était encore solidement entouré de sa corde, l'autre était débarrassé d'un lien qu'il lui avait été facile, comme aux camarades, de dénouer sous l'ample lamba dissimulateur, pendant leur position accroupie. Le roi Sélim, riant à tout éclat, dut être rappelé à une attitude moins insolente. Son neveu sauvé prouvait la justesse de sa prophétie. Un Dieu l'avait protégé, l'oubli du règlement par les organisateurs de l'exécution capitale. Pauvre 200e! pauvre régiment électoral! hystériquement fêté à Sathonay et à Lyon, appelé à la gloire, au triomphe et qui ne récolte que mécomptes, déceptions et tristesses! *Arrivera-t-il un de ses soldats à Tananarive?* son drapeau ira-t-il aux Invalides? Hélas! combien de ces pe-

18

tits pioupious mériteraient d'y être envoyés pour leur compte le plus tôt possible au lieu d'être exposés à mourir loin des plis aux trois couleurs!

24 juillet.

Dans la matinée notre directeur, l'inspecteur Emery-Desbrousses (il vient d'être promu à ce grade) visite les cases du dépôt, conduit par Julia. L'air satisfait, le sourire aux lèvres, la grande croix brillante de commandeur suspendue à une éclatante cravate rouge, il passe digne et majestueux, disant un mot aimable, prodiguant des paroles d'encouragement et de consolation. Très colonial d'ailleurs, comptant de superbes états de services : les contre-guérillas du Mexique, le Tonkin, etc.... Les malades sidérés et émus l'appellent sans hésiter « mon général », il sourit de leur erreur naïve. L'installation des convalescents le ravit, les questions reçoivent des réponses satisfaisantes ; il couvre d'éloges on ne peut plus mérités le capitaine Girardin et Julia. Je profite d'un court aparté qu'il veut bien m'accorder pour lui exprimer mon intention ferme de rejoindre le plus tôt possible mon bataillon au Camp des Sources où il pioche consciencieusement. Il me déclare que l'avant n'est pas des plus sains, que journellement le Béritzoka évacuait sur l'arrière de nombreux détachements de chasseurs à pied, jusqu'à 40 en une seule fois, fiévreux ou dyssentériques dont le nombre croît de plus en plus. Sur mon insistance, il m'autorise à lui adresser, quand je serais rétabli, une demande d'autorisation pour l'avant. Je le remercie chaleureusement. Le soir, on nous présente un nouveau commensal, le lieutenant Antoine du 200e. Fiévreux, très

anémié, il a trouvé en Brau, de sa compagnie, un excellent camarade qui veut bien prendre sa place à Sakouabé et lui céder la sienne à Mévatanana, dont le service est moins pénible et le poste plus sain sans contredit, et de beaucoup. Sakouabé est le port qui dessert Suberbieville. Quelle charmante camaraderie!

25 juillet.

Tandis que je me rends au temple où se fait la visite de la section du 200e et de la batterie, j'aperçois plusieurs officiers d'infanterie de marine venus s'approvisionner chez les Indiens de Mévatanana en étoffes et vivres. Leur présence est un sûr garant que la marche en avant se poursuivra avec une célérité quelque temps ralentie par la nécessité de créer un gros centre d'approvisionnement à Suberbieville. Marololo étant le point extrême de la navigation fluviale, les voitures Lefebvre seules désormais concourent à l'apport des vivres sur ce poste. Les troupes de la brigade Voyron s'attendent à traverser Suberbieville dans quelques jours, à dépasser la brigade Metzinger, prenant à leur tour la tête de la marche et aussi, il ne faut pas l'oublier, celle de la construction de la route. Il est évident que la perspective des terrassements ne leur offre aucun attrait, d'autant que les difficultés seraient considérables dans la région nouvelle très accidentée où les déblais sont souvent dix, vingt fois plus considérables que ceux indiqués par le colonel de Beylié dans son itinéraire de Majunga à Tananarive. Mais elles voudraient avoir aussi leur Tsarasotra et leur Béritzoka. — Vers cinq heures, Julia, descendu à Suberbieville dans l'après-midi, en revient avec plusieurs caisses de

médicaments et des dons des Femmes de France qui vont combler de joie nos malades du dépôt. Quelques officiers montés à Mévatanana nous font rire avec le récit du désappointement d'un intendant faisant ouvrir une caisse immense adressée au service des subsistances et la trouvant pleine de bilboquets. « On ferait bien mieux de m'envoyer des vivres que ces bêtises. » Le mot dans la circonstance, n'est pas exagéré, car nul malade n'a la force de se livrer à ce jeu, ni de lire des feuilletons. La bonne volonté de ces braves femmes est incontestable, mais une grande partie de leur argent est dépensée en pure perte. Tout jeu, tout roman nous est interdit par la maladie.

26 juillet.

Dans la soirée le capitaine Girardin, de sa voix tonnante, stimule une trentaine de souffreteux, montés tous à cacolet (ô luxe inconnu!) que l'on évacue sur l'hôpital n° 3. Ce dernier regorge de malades de plus en plus nombreux de l'avant, et ce soir même le camarade Fournial reçoit l'ordre d'aller reprendre ses fonctions à Suberbieville.

27 juillet.

Dans la matinée deux officiers du 200e, du bataillon de Franclieu stationné à Suberbieville, dont le lieutenant Civatte, ami et camarade de lycée de Julia, sont montés à Mévatanana. L'état de leur régiment est des plus précaires, les deux bataillons de Sainte-Marie et Couteau ne pourraient pas en constituer l'ombre d'un seul; les compagnies Courties et d'Hennezel encore subsistent; la visite du 1er bataillon passée devant le

médecin inspecteur aurait reconnu en tout 57 hommes, y compris les sous-officiers, capables de marcher et encore sans sacs. Pourquoi cette fonte d'effectif plus marquée dans cette unité ? c'est celle que le général aurait voulu voir monter à Tananarive ! l'illusion n'est plus possible. Julia rentré dans la soirée de chez notre Directeur m'apprend le peu d'espoir de notre grand chef en ma guérison, le conseil ferme de m'évacuer sur Nossi-Cumba exprimé par le médecin-major Hocquart présent à l'entretien. Dès demain matin je descendrai à la direction, pour empêcher une décision peut-être encore ajournable.

28 juillet.

De grand matin, la visite médicale terminée, Daguet me conduit par le sentier du sud, de Tainanjidina, à une modeste maison en pisé à simple rez-de-chaussée. Le directeur absent, l'officier d'administration Savoie m'offre une chaise. Je préfère, en attendant son retour, visiter l'hôpital n° 3, composé des cases de Ramanganasiaka et de tentes tortoises. Ce ne sont que louanges à l'endroit du médecin-chef Moine, admirations enthousiastes unanimes sur son dévouement, qui se reproduisent au pavillon des officiers. La maison basse de pisé qui le constitue est habitée entre autres par le capitaine Bulot et le capitaine Giraud. Ce dernier, encore vieilli, vient d'être renvoyé de l'avant dans un déplorable état; je crains qu'il ne puisse jamais gagner Nossi-Cumba et la France. Mais voilà le Directeur qui rentre dans son bureau; je l'y ai bientôt rejoint. Après une longue discussion où je défends ma cause avec foi, je le prie de me mettre à l'épreuve. Il m'autorise à

[redacted]

aller de l'avant, mais après lui avoir fait visite au moment même de mon départ. A l'hôpital où je retourne, les aides-majors Fournial et Le Mithouard à l'ombre d'une case continuent, depuis quatre heures du matin, à couvrir de pansements d'horribles plaies gangréneuses sur les pieds et les jambes de malheureux convoyeurs kabyles et somalis. L'aspect en est horrible; l'odeur qui s'en dégage, oh! affreusement répugnante, éloigne tout curieux de leur voisinage. Ces deux jeunes gens avec une sérénité touchante pansent ces misérables, d'un calme et d'une insouciance fatalistes. Affecté à la place de Suberbieville, Fournial s'est fait une réputation d'énergie et de bonne humeur connue de tous ; son camarade de promotion Le Mithouard avec un zèle non moins courageux le seconde dans cette œuvre patiente et résignée qu'il ne saurait seul mener à bout, car le nombre des convoyeurs présents à la visite quotidienne est incroyable, plus incroyable encore l'étendue des ulcères dont chacun est porteur. Tout en roulant les bandes ou lavant les larges surfaces dénudées sanieuses et d'aspect phagédénique, ils m'apprennent les dernières nouvelles. Le général en chef est parti ce matin avec le général de Torcy pour la Béritzoka ou plutôt les Sources, car le général Metzinger aurait signalé Tsarasotra comme dangereux à habiter, infecté par les selles dyssentériques et les nombreux cadavres howas pourrissant dans la rivière. La 2e brigade a déjà passé, ces jours derniers, pour construire la route à l'avant, réduite à quatre bataillons : deux de marsouins, un de sakalaves, un de haoussas, ces derniers superbes; l'autre bataillon d'infanterie de marine et celui de la Réunion restaient à l'arrière, aux étapes. Il en était de même des deux premiers bataillons du

200e ; un seul rejoindrait prochainement, le 3e, celui du commandant de Franclieu, d'ailleurs très réduit.

A Mévatanana où j'ai hâte de colporter ces détails, l'on entrevoit l'arrivée possible à Tananarive du corps expéditionnaire avant la saison des pluies, si, comme le bruit en court, le général en chef se décidait à lancer d'Andriba une colonne volante composée des seuls éléments valides encore debout, débarrassée de toutes les bouches inutiles et de tous les impedimenta. Les voitures Lefebvre condamnées par tous depuis bien longtemps ne dépasseraient pas ce point, la construction de la route carrossable serait abandonnée, à laquelle on n'aurait jamais dû se décider. Les hauts plateaux plus sains, la détermination d'en finir une fois pour toutes, laissaient espérer que le projet, quoique téméraire, était exécutable. Comme surprise j'ai réservé l'annonce de mon prochain départ. « Tu ne peux pas partir, bondit Julia. — Si j'étais votre Directeur, surenchérit le capitaine Girardin, je vous ferais la défense expresse de rejoindre votre régiment, vous êtes absolument incapable de supporter les épreuves auxquelles la colonne légère sera soumise, vous resterez certainement en route, probablement pour ne jamais revenir. Réfléchissez, cher docteur, vous courez au suicide. » Cet enthousiasme à rebours me surprend. « Eh bien, tant pis, j'ai assez vécu moi aussi ; mourir dans la brousse en deçà ou au delà d'Andriba ou ailleurs, n'est-ce pas toujours le même résultat ? Je vous quitte, messieurs, je vais faire mes préparatifs. » Toute la soirée, je fais mon inventaire pour l'avant ; l'on verra bien si je suis capable de marcher ou non. Au dîner un silence désapprobateur m'accueille glacial, on me pique la muette. Qu'importe ?

29 juillet.

Journée consacrée aux préparatifs de départ en une joie fébrile. Mes camarades de chambre ne me disent pas un mot, ne me donnent pas un conseil, se détournent de ma cantine où je dispose avec soin tous les objets les plus indispensables. Demain je descendrai à la Direction et aux Etapes.

30 juillet.

De grand matin je frappe chez notre Directeur. Réception fort aimable, pendant que sur une carte il écrit quelques phrases de félicitations au général Metzinger que je lui remettrai moi-même. Au bureau des étapes, le capitaine d'artillerie Vittu de Kéraoul me remet un permis de charger mes bagages sur une des voitures Lefebvre du convoi de demain matin. A la place, le colonel Andri, commandant d'armes, trouve que je « crève de santé ». Tout va pour le mieux, sauf un léger mal de tête, occasionné par mes courses en plein soleil à travers Suberbieville, qui s'accentue pendant le trajet de l'embranchement de Sakouabé à Mévatanana. Au déjeuner même mutisme de mes camarades à mon endroit ; croiraient-ils m'impressionner? Dans l'après-midi Toumi, heureux et fier, descend mes colis à l'Intendance sur un mulet obtenu de l'obligeance du capitaine Lavail. Je les regarde partir avec complaisance jusqu'à ce que le premier tournant les cache à ma vue. C'est désormais ma tente qui abritera mes nuits heureuses, recevra mes impressions avec mon carnet de campagne encore peu varié. C'est près de Béhanana que je retrouverai le bon Toumi, qui cette

nuit, couchera à Suberbieville près de mes bagages et les remettra demain au convoi dont il fait partie. Vers cinq heures une intense migraine m'envahit que je déguise à mes voisins sous le prétexte d'un repos siestique ; l'heure du dîner m'appelle à la table où je ne puis me dispenser de prendre place sans éveiller les soupçons de Girardin et Julia. Des crampes atroces me torturent bientôt que je dissimule avec peine, un frisson violent met tout mon corps en mouvement, coup sur coup des vomissements bilieux me forcent à rentrer dans ma chambre. Julia m'y a bientôt suivi, il me met le thermomètre sous l'aiselle, nous lisons 41°. Je jure que je me sens très bien, que la température ne veut rien dire en paludisme; j'ai souvent eu de pareilles élévations thermiques. Que vient faire Toumi près de mon brancard? Il me rassure sur le sort de mes bagages déposés dans un magasin de l'intendance, gardés par une sentinelle. Il a préféré coucher à Mévatanana. Nuit horrible, de cauchemars, de rages.

31 juillet.

Toumi vers cinq heures vient prendre mes ordres. Dès qu'il me voit, il me met en fureur : « Ti pars pas, té crivé mort dans le blad, ak Rebbi. » Brutalement je le renvoie vers mes bagages, lui ordonne de les charger tout de suite et d'y veiller jusqu'à mon arrivée à Béhanana. « Descends, pars, je n'ai pas de conseil à recevoir de toi. » Il s'éloigne, désappointé ; jamais je ne l'ai traité de cette façon. Le capitaine Girardin et Julia viennent ensemble me prier de surseoir à mon départ, d'attendre la fin de mon accès. Je prie mon camarade de m'envoyer son ordonnance pour

seller mon cheval, leur serre la main en leur disant toute ma reconnaissance pour leur inoubliable amitié, et monté sur Daguet (je me raidis pour jouer la vigueur) vais à la popote demander un dernier café, le coup de l'étrier, tout en restant à cheval. Je le porte en tremblant jusqu'à ma bouche, la main convulsivement agitée, le corps entier secoué. Le capitaine Lavail m'a aperçu de sa chambre du Rowa, il descend vers moi, me dissuade de partir, « Attendez encore, docteur, » appelle à lui le capitaine Girardin, Julia, Guillemot monté de Suberbieville pour voir son capitaine. J'ouvre la bouche pour dire : non ! mon café part en fusée sur mes interlocuteurs, une sueur froide et visqueuse me couvre subitement, un vertige me fait saisir la crinière de mon cheval pour éviter une chute. On me retient. « Vous voyez bien que vous ne pouvez partir encore, insiste le capitaine Lavail. — Oui, mon capitaine, demain. » Au pas de mon cheval je retourne à la maison Garnier, jette mes rênes à un soldat sans mot dire, monte l'escalier essoufflé, m'arrêtant à chaque pas, appuyé contre le mur, pousse la porte, et (oh ! un étourdissement) vais tomber sur le plancher, le corps penché en avant, les bras allongés devant moi, pour ne pas me briser la tête. Ce n'est rien, je puis me relever et saisir une chaise. Quelle déplorable situation ! Je maudis la fièvre et tout son cortège sinistre, ses symptômes trop manifestes que l'énergie la plus courageuse ne peut toujours dissimuler, ses coups parfois imprévus et soudains qui demain peut-être encore rendront mes projets inexécutables, les renvoyant à un plus tard incertain. Quelle tristesse, si mes chefs informés de mes nombreuses rechutes allaient s'opposer à mon départ sur l'avant ! Que je se-

rais heureux de courir à la recherche de mon bataillon, de mon commandant si aimable, de mes capitaines si bons, de mes camarades si dévoués, de mes turcos si prévenants! combien je voudrais les rejoindre même au prix d'une existence dont je n'ai plus que faire, gâchée à plaisir par une jeunesse frivole me laissant plus de rancœurs que de regrets ! Que va penser mon cher Toumi qui, sur la route poudreuse, se retourne de temps en temps pour voir si Daguet apparaît au loin avec son cavalier!

Journée affreuse, cloué sur un brancard, dévoré des démangeaisons exacerbantes d'une urticaire confluente, à tout instant retourné et penché vers le sol qui boit avidement mes rejets maladroits, brûlé par la fièvre, irrité contre elle, incapable de la maîtriser, furieux contre l'art impuissant à la guérir ! — Nuit horrible, éternisée par l'insomnie, hantée de déceptions amères, aspirant après le jour, appelant le matin et sa consolation fausse mais douce du retour à la vie qu'il semble apporter à l'illusion volontaire des malades !

1er août.

Fièvre continue, sans le moindre répit, sur un lit de douleur où le capitaine Lavail, au réveil, m'apporte de la glace de l'usine Suberbie et du champagne rejeté aussitôt que bu. Vomissements bilieux, crampes angoissantes, douleur de tête intense, urticaire désespérante tout le jour et toute la nuit.

2 août.

A l'entrée de la nuit je suis obligé de quitter ma

chambre. Péniblement soutenu par deux infirmiers je descends lentement, chancelant à tout instant, les marches de l'escalier ; devant moi à l'horizon le soleil semble me dire un dernier adieu. A peine avais-je fait quelques mètres hors de l'habitation que dans un effondrement subit de tout mon être je fus entraîné, la tête en avant, contre un mur où impitoyablement je me serais brisé le crâne sans le secours de mes aides. Recouché sur mon brancard je fermais instinctivement les yeux : tous les objets de la chambre se déplaçaient dans un mouvement de manège, moi-même m'agitais dans un tournoiement rapide. Puis ce fut un glissement insensible dans un profond et noir sommeil, dans un gouffre ténébreux où je n'entendis plus rien. Mes voisins anxieux, quand plus tard je revins à moi, avouèrent leur crainte de m'avoir vu tomber dans un état comateux, précurseur de la mort, terme des souffrances physiques et morales.

3 août.

Le jour me trouve calmé et revivifié, les forces reparues après la crise dont je suis sorti vainqueur. Pendant toute la journée je me nourris de champagne et de glace ; le soir un peu de lait concentré supporté prouve que la santé revient.

4 août.

Au bras de Julia, la main droite appuyée sur une grosse canne d'ébène, il m'est possible de parcourir, le cœur émotif et palpitant, reposé par de fréquents arrêts, la distance de notre habitation au Rowa. Oh !

le consolant accueil fait au mourant de la veille. Une glace est accrochée au mur; je tiens, malgré mes camarades, à y refléter mon image et à interroger un témoin impartial. Visage hâlé à la peau terreuse, conjonctives à teinte ictérique, front et tempes sensiblement dégarnis, cheveux raréfiés et friables, narines pincées, oreilles transparentes, lèvres pâles et décolorées, cou allongé trop libre dans un col trop large, barbe broussailleuse et sans ordre. « Ah! je suis beau. — Tu as bon œil, c'est le principal, » réplique Julia. — Le soir je retrouve au repas ma gaieté. Le lieutenant Liron de la batterie Lavail a rejoint son unité, d'ailleurs dissoute par ordre supérieur et affectée désormais au service du train. Cet officier arrive de Béhanana où il a conduit un convoi de vivres. Le corps du train paie un rude tribut à la Fièvre, on en est réduit, déjà depuis plusieurs jours, à le compléter par des officiers et des hommes d'artillerie; les cavaliers suivront, puis sans doute les fantassins. La question des convois amène forcément celle des conducteurs kabyles. Ici tous plaignent ces débris déplorables, ces musées pathologiques ambulants fiévreux, dyssentériques, couverts d'ulcères, qui se traînent sur la route des étapes. Combien jusqu'ici n'en avais-je pas entendus les déclarer impropres à tout service, indignes de pitié, horde de pillards sans vergogne, voleurs cyniques des chargements des voitures Lefebvre qu'ils ont mission de conduire! Mais sont-ils responsables des méfaits qu'on leur impute? Plusieurs d'entre eux, par leur extrême jeunesse, sont incapables de remplir le service exorbitant qu'on leur demande. Des hommes de cinquante ans frôlent des enfants de dix-huit ans. Il leur faut marcher du matin au soir et dans quelles condi-



tions ! la tête couverte d'une simple chéchia (les casques que portent certains d'entre eux proviennent de décédés) ; les pieds nus et ensanglantés ; les chevilles gonflées ; les jambes recouvertes de plaies horribles, ulcères syphilitiques ou plaies malgaches? mangeant quand et comme ils peuvent ; réparant les voitures cassées ; descendant les ravins pour en remonter les vivres versés par la chute d'un véhicule ; souffrant et ne pouvant recourir qu'aux soins d'un médecin de passage ou du gîte d'étape ; tombant épuisés le long de la route ; repartant sous la menace et trop souvent sous l'impulsion d'une matraque brutale et aveugle ; d'autrefois ne pouvant se relever et attendant au bord du chemin le sauveur : un cœur d'homme ou la mort. Hélas ! la mort se présente trop souvent et alors le fossé s'augmente d'un cadavre qui restera sans sépulture, mais indiquera demain déjà sa présence par ses exhalaisons fétides, ou bien la route sera jalonnée d'une masse inerte, étendue en travers du chemin, que le conducteur de tête du convoi prochain sera obligé de tirer par les pieds et de traîner hors de la chaussée pour faire passer sa voiture. Que si, malgré toute attente, parfois contre tout espoir, la grande Libératrice ne vient pas, le malade abandonné à son instinct de survie et de conservation, loin de toute surveillance et perdant tout respect humain, se dirige sous la protection de la nuit noire, retenant son haleine, allégeant ses pas, vers le camp le plus voisin. Tout dort dans un coin retiré ; les voitures chargées de vivres sont mal gardées en cet endroit, tandis que plus loin autour d'un feu les compagnons s'entretiennent ou jouent. Il va mourir de faim, s'il ne prend pas, s'il ne vole pas. Il ne compte que sur lui, peu confiant en des ca-

marades égoïstes ou incapables de le secourir. Il oublie toute religion, toute éducation, toute loi, toute « convention imposée par des fusils » devient exclusivement instinctif; il prend, il vole, il mange et boit coûte que coûte, dédaigneux du Coran et de ses prescriptions. Est-ce là un crime et quelle en est l'importance?

5 août.

Toute la matinée avec Pierron nous parlons du corps expéditionnaire, de la fonte navrante des effectifs, de l'état lamentable des convoyeurs kabyles, des difficultés de ravitaillement dont l'intendant Thommazou ne triomphe que par des efforts incomparables de prévoyance et d'adresse. Voilà un service qui sera peu critiqué dans l'histoire de l'expédition de 1895 ! Je l'interroge sur les conditions d'un voyage vers l'avant. La route jusqu'à Tsarasotra ne présenterait que fort peu de ressources, les deux postes de Bézatrana et de Béhanana seraient des campements médiocres, avec de rares cases en mauvais état. Peu d'eau, assez de riz et de manioc. La colonne avance, paraît-il, à pas de géants, aménageant la route avec une ardeur tenant sans doute plus de la rage que de l'enthousiasme. Le régiment d'Algérie et le 40e chasseurs construisaient le chemin au delà du Béritzoka ; les troupes de la brigade Voyron, devançant la nôtre, terrassaient de leur côté vers les petits Ambohimenas. La contrée au sud de Suberbieville serait tout l'opposé de celle du cours inférieur de la Betsiboka, d'après l'itinéraire du colonel de Beylié : des séries successives de collines terminées en crêtes rocheuses, des vallées resserrées parcourues de ruisseaux peu importants, des cascades nombreu-

ses. Telle est la région que je me dispose à parcourir dans quelques jours. J'écris le soir même à mon commandant que je compte me mettre en route le 10 août (il me faut bien ces quelques jours pour reprendre des forces) et que j'espère être désormais lié, jusqu'à la fin des hostilités, à la bonne ou mauvaise fortune du bataillon. — A son retour de Suberbieville le capitaine Girardin, de la part du colonel Andry, nous apprend la marche sur Mévatanana d'une petite colonne de 400 Howas fortement armés, rassemblés en ce moment à six heures d'ici et descendant le cours de la Betsiboka. L'attaque n'aura sans doute pas lieu ; en tout cas nous ne pourrons compter que sur nos convalescents et nos rares 200ᵉ. La batterie Lavail descend en effet demain avec tous ses hommes valides (il lui en reste bien peu) à Suberbieville, nous laissant ses malades. Heureusement que la place est difficile à escalader. Jusque fort avant dans la nuit le capitaine Girardin plaça des petits postes aux points accessibles de Mévatanana, fit des rondes nombreuses, ne se décidant à prendre du repos que lorsque par lui-même il se fut assuré que nulle des sentinelles n'était héméralope. Beaucoup de fiévreux le sont de façon notoire. Au point du jour, le capitaine visitait déjà les postes, sachant les Howas, comme à Tsarasotra, susceptibles de tenter une surprise à l'aube.

6 août.

La batterie Lavail ou plutôt son personnel descend à Suberbieville. Ses officiers sont condamnés au métier de conducteurs de convois; il en sera sans doute de même des officiers des deux batteries montées de

la guerre, car il est inadmissible qu'on puisse seulement songer à faire avancer dans une région aussi accidentée que l'est l'avant les lourds 80 de campagne et les encombrants 120 courts. Ils ne pourraient en aucun cas dépasser Andriba et suivre la colonne volante sur un simple sentier. Le train est si décimé que pour la conduite des convois on recourt déjà aux officiers de cavalerie et d'infanterie; jusqu'à un vétérinaire, mon excellent ami de Djelfa, Cattoir, qui aurait été requis pour ces fonctions. On peut compter sur sa robustesse, son énergie, son intelligence et aussi sa connaissance de l'âme kabyle pour en obtenir un dévouement absolu. Si les Howas approchent, Mévatanana leur répondra avec ses malades surtout; les six pièces d'artillerie de la batterie nous restent, mais sans un artilleur disponible. Les huit canonniers présents sont gravement malades, incapables même de se traîner. Mais le brave Girardin prévoit et veille.

7 août.

Il se confirme que l'on va courir sus à l'ennemi qui sans cesse se dérobe; le général en chef, enfin convaincu de l'impossibilité de poursuivre le travail de construction de la route projetée jusqu'à Tananarive, aurait irrévocablement désigné Andriba comme le point ultime assigné aux maudites voitures Lefebvre et par suite aux gigantesques et épuisants travaux de terrassement. Andriba deviendrait un centre d'approvisionnement où les convois amoncelleraient des vivres en quantité suffisante pour y permettre le ravitaillement, désormais uniquement par les mulets, des troupes qui allaient se lancer sur Tananarive, à tout hasard, sans

liaison aucune avec l'arrière, colonne légère fonçant à corps perdu sur la capitale « aux mille villages ». Arriverait-elle en terre promise? C'était, enfin! après l'imprévoyance inconcevable et coupablement fantaisiste des organisateurs de l'expédition à Paris, la Raison voyant, jugeant et décidant sur place; après la soumission docile au programme imposé la Révolte contre son exécution reconnue impossible; c'était après une trop longue et trop meurtrière expérience la condamnation des voitures Lefebvre et de la construction de la route carrossable inspirée par des renseignements monstrueusement erronés; c'était surgissant du Désastre bientôt définitif une lueur d'espoir, une audace conseillant l'Action décisive, préférant à la mort sur place la tentative d'un coup de folie. L'imprudence et la témérité deviendraient-elles une inspiration du génie? Le résultat seul le décréterait. En tout cas ce serait l'abnégation et le sacrifice, la foi dans le seul effort dernier qu'on pût escompter des débris encore valides du corps expéditionnaire de 1895. Demain je descendrai à Suberbieville pour rendre compte de mon départ sur l'avant, fixé au 10, au commandant d'armes de cette place et demander au chef des étapes de m'adjoindre au convoi montant. Il était temps encore.

8 août.

Au moment où je descends de notre chambre pour faire harnacher Daguet, (il est trois heures) un sapeur télégraphiste me remet un billet bleu. Une dépêche à mon adresse! portant mon propre nom! Nerveusement je la déchire, la parcours rapidement. Je suis

atterré en lisant ses derniers mots. Quel laconisme brutal ! « Vous conduirez à Ankaboka le convoi de l'avant qui passe demain à Suberbieville, vous-même êtes d'ailleurs désigné pour Nossi-Cumba. » Je ne puis douter de mon malheur, c'est un rapatriement par ordre, déguisé sous un euphémisme menteur. Hors de moi, en proie à une rage d'autant plus bouillante qu'elle est désormais impuissante, je sors dans le village, errant au hasard, cherchant un écho auquel je puisse jeter ma plainte. Je demande le capitaine Girardin et Julia, un secrétaire du dépôt m'apprend que tous deux sont descendus à Suberbieville depuis plus d'une heure. Coïncidence bizarre ! ne seraient-ils pas les instigateurs de la mesure que vient de prendre à mon endroit la place de ce poste ? Voici Pierron, je lui dis mes doléances ; il me console, m'assure qu'il ne peut rien m'arriver de plus heureux, que j'aurais sûrement succombé à l'avant. Serait-il aussi contre moi ? En ce moment arrive le capitaine Girardin ; je lui fais part de ma nouvelle destination. « Allons tant mieux, j'en suis très heureux pour vous, c'est le seul moyen de vivre qui puisse vous être offert. » Julia, survenu une demi-heure plus tard, m'en dit autant et me remet un pli officiel du service de santé portant, comme la dépêche, la date du 8 août. Je ne puis plus douter, malgré toutes les dénégations de mes camarades. Ils ont dû rendre compte sans doute à leur chef respectif de ma situation, la mesure aura été prise d'un commun accord par le commandant d'armes et le directeur. Ce dernier a été moins laconique et plus aimable :

Note de service.

« J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'en rai-

son des ménagements que nécessite votre état de santé actuel, j'ai demandé au général commandant en chef de vous affecter au sanatorium de Nossi-Cumba, par permutation d'office avec un de vos collègues employé dans cette formation.

« Vous partirez demain pour accompagner l'évacuation venant du Béritzoka jusqu'à Ankaboka où vous attendrez de nouveaux ordres.

« Si votre état ne nécessite pas votre hospitalisation à Ankaboka, vous pourrez faire du service à l'hôpital d'évacuation, en attendant la notification de la décision vous concernant.

« Les instructions relatives à la conduite de l'évacuation vous seront données par le commandant d'armes à Suberbieville. » *Directeur* EMERY-DESBROUSSES.

Ainsi le sort en est jeté, irrévocable! Je suis arraché à jamais à une unité dont j'avais été si souvent distrait. Adieu! courageux régiment d'Algérie! adieu, cher bataillon de turcos que j'ai tant aimé! chefs, camarades, soldats incomparables auxquels je m'étais attaché, vous reverrai-je un jour! Colonne légère dont j'aurais voulu partager les privations, les souffrances, les angoisses et les espoirs, je ne pourrai m'envoler avec toi! Nous te suivrons tous des yeux, les rapatriés, les malades, les mourants, les relégués à l'arrière, sur la route de Tananarive, dans ta marche follement audacieuse vers la capitale de l'Imérina, où, réchappée du Désastre, tu vas tenter le dernier effort, sans défaillance ni faiblesse, pour le salut des débris du corps expéditionnaire, résolue à empêcher la Débâcle finale et à forcer la Victoire. Que les destins te soient favorables! Va, confiante, en route pour Tananarive! tandis que désolé je repars pour l'arrière.

XV

En convoi de malades.

(9-16 août.)

9 août.

Quels adieux poignants avant de descendre à Suberbieville! quels regrets de quitter peut-être pour toujours des amis ayant vécu mes heures les plus pénibles, ayant secouru mes angoisses, consolé mes déceptions! « Au revoir, Darri. — A revoir, mon capitaine, à revoir Julia et merci. » Une dernière étreinte et me voilà descendant chez notre Directeur. Il m'annonce pour cinq heures l'arrivée probable du convoi. Je le remercie d'avoir demandé mon affectation au Sanatorium de Nossi-Cumba comme médecin et non comme malade. La place, quelques instants après, me répond brutalement qu'elle n'a aucune indication à me donner, que ce n'est pas son rôle de remplacer la direction du service de santé. Je me retire, surpris de cette sortie inattendue, sans réplique possible à un chef chargé de galons. A l'hôpital les assimilés me seront certainement plus aimables.

Le médecin-chef me fournit toutes les indications utiles et m'invite à sa table; un jeune camarade, Le Mithouard, met à ma disposition sa case, en attendant l'arrivée du convoi. Déjeuner très cordial à la popote de la formation sanitaire où assiste un capitaine de cavalerie, à l'expression particulièrement intelligente, à la conversation spirituelle, mais la voix anhélante, la figure très malade. C'est le capitaine de cuirassiers de Place, revenu, contre toute attente, d'un accès pernicieux ayant entraîné un coma de durée inusitée. Il semble considérer avec une reconnaissance émue le Dr Moine. A tout instant, pendant le repas, on vient chercher un médecin pour des cas inquiétants ou urgents; le médecin-chef assume seul aujourd'hui cette pénible tâche; il est de jour, comme le plus simple de ses sous-ordres. Il refuse tout remplacement, malgré sa grande fatigue, convaincu que les corvées doivent être directement proportionnées au grade. A chacune de ses absences c'est un éloge unanime de son incomparable dévouement. On craint qu'il n'y succombe. Après les journées les plus remplies d'activité, avant d'aller se coucher d'ailleurs fort tard, il se glisse discrètement dans les chambres des officiers en traitement, épie leur sommeil, assis près de leur lit, un livre de médecine à la main, ou près des petits soldats les plus malades. Combien en s'éveillant l'ont vu à leur côté! Il ne repartait que le sommeil revenu et tout danger éloigné.

« Darri, les voilà! » Je me précipite hors de la case de mon camarade où j'attendais inquiet. Le convoi doit être rendu à Sakoabé à cinq heures; il en est déjà quatre et demie. A cinq cents mètres environ sur notre gauche, dans la direction de Béhanana, un épais nuage gris annonce l'approche du convoi. Il avance dans une

lenteur désespérante ; enfin voici son chef en tête, un maréchal des logis du train. A sa suite péniblement arrive, sous un soleil de plomb, noyée dans des flots de poussière, une théorie interminable de voitures Lefebvre, les chariots de fonte à deux roues, progressant l'une derrière l'autre à intervalles inégaux d'une marche lente et mal assurée, les unes encore indemnes, d'autres en grand nombre les brancards cassés, les fragments joints par des cordes, assujettis avec des branches. Toutes recouvertes d'une toile brune. De roux et noirs mulets étiques, beaucoup de petite taille, épuisés et fourbus, l'encolure allongée par l'effort, à grand'peine traînent les Lefebvre où gémissent des dyssentériques et délirent des fiévreux. Lugubre chemin de croix de la passion humaine ! Des convoyeurs kabyles seuls font partie du convoi comme conducteurs, les uns tout jeunes, les autres déjà vieux et la barbe blanche repoussant inrasée, presque tous fatigués, mal vêtus, quelques-uns avec un simple sac d'administration et un jersey ignoblement sale. Pas un seul n'est armé. En principe un cavalier du train devait être affecté à un groupe de dix voitures dans le cas toujours possible d'une attaque, hélas ! les malheureux tringlots ont depuis longtemps disparu, peuplant les cimetières et les hôpitaux. C'est à peine s'ils ont pu fournir pour le convoi actuel un sous-officier et un brigadier. Telle est aujourd'hui la direction et la défense de 150 voitures portant plus de 200 malades. Le défilé dure plus d'une demi-heure ramenant de l'avant des têtes hâves, décolorées, empreintes de l'expression de la souffrance et de la désespérance. Les doubles roues horriblement cahotées dans ces routes accidentées, mal dirigées par des conducteurs inexpérimentés, parfois insouciants, doivent être une torture

pour les tristes victimes qu'elles secouent, garanties par une simple toile contre les flots brûlants de poussière et de soleil. D'aucuns sont seuls dans leur caisse, couchés dans leur longueur; d'autres par deux, les moins malades. En queue voici, le casque colonial couvre-nuqué d'un mouchoir, monté sur un cheval blanc, le médecin. Je vais prendre place à côté de lui. C'est l'énergique et vigoureux Chabrut. Se penchant à mon oreille, il m'apprend qu'à Béhanana une voiture a roulé dans le ravin, tuant sur le coup un malade, cassant le bras à l'autre. Le premier, laissé dans ce poste, y sera enterré. Avant de quitter Suberbieville, il se présente à l'Intendance, y va prendre livraison des rations pour le lendemain. Quelques rares pains de munition, de nombreux pains de guerre, julienne, viande de conserve, sucre, café, thé, vin. Et personne pour préparer ces aliments destinés à des estomacs et intestins si compromis! personne pour en régler la distribution, à l'arrivée au camp! Naguère chaque convoi comportait un fourrier, depuis plusieurs jours il n'y faut pas compter. Le médecin seul doit pourvoir à tout. Pas même du lait concentré pour des dyssentériques aux lésions si aisément mortelles! La marche se poursuit lentement, marquée de quelques arrêts dans des crevasses peu profondes, ralentie parfois par la nécessité de ne pas heurter un cadavre de mulet ou une voiture Lefebvre abandonnée sur le bord du chemin; enfin après des efforts pénibles pour sortir d'un creux où l'on s'est aveuglément égaré par la nuit tout à coup tombée, l'on arrive au camp de Sakoabé vers huit heures. Nulle mort, nul accident de personnes ni d'animaux à signaler. Les voitures à peine alignées, Chabrut appelle à la distribution. Les malades qui peuvent se lever viennent réclamer leur part et

celle des camarades restés couchés. J'admire la patience de mon ami comptant les hommes, les répartissant en groupes de huit, faisant de sa main le partage des boîtes de viande, de julienne, des pains, etc... vidant les tonnelets dans les bidons empressés et plus nombreux. Il s'assure ensuite que tous ont reçu leur ration. Combien peut-être, sans cette surveillance, n'auraient peut-être rien eu! car il est regrettable de l'avouer, la camaraderie de malade à malade, du moins chez de jeunes soldats fatigués, est rare. Ce même soir j'eus la malencontreuse idée de m'adresser à un groupe de petits chasseurs à pied, à l'aspect plus valide et plus hardi: « Jeunes chasseurs, vous me paraissez plus vigoureux que la plupart des vôtres, plusieurs d'entre eux ne pourront manger ni pain, ni conserves. Voici une boîte de thé suffisante pour tous, voudriez-vous être assez aimables pour aller puiser dans ces grands bidons de campement quelques seaux d'eau pour en faire une infusion? Le ruisseau est à trois cents mètres de vous, là-bas. » Le plus décidé répondit pour tous: « Monsieur le major, nous sommes évacués, par suite exempts de tout service et de toute corvée. » L'eau resta dans son ruisseau, le thé dans sa boîte. Ah! combien je préfère la réponse d'un légionnaire d'Ankaboka à qui je recommandai de ne pas oublier quelques-uns de ses camarades en traitement à mon infirmerie! « Monsieur le major, à la légion nous n'avons pas l'habitude d'oublier les nôtres, quelle que soit leur nationalité: Italiens, Espagnols, Belges, Suisses, Allemands ou Français, c'est tout un. » Il est dix heures quand Chabrut et moi allons essayer de dîner, avec quelques boîtes de conserves, avant de livrer nos corps en pâture aux moustiques. Deux sous-officiers du train du poste nous avaient réservé une mo-

sière qu'il reçoit en queue du convoi, il me quitte pour hâter l'allure. « Docteur, à Nossi-Cumba. — A bientôt, mon capitaine. » A Marololo, il montera en canonnière jusqu'à Majunga. Près de Bératsimanana, une voiture s'arrête tout à coup bien loin devant moi ; un mulet s'est abattu au milieu de la chaussée et, quand j'arrive, agonise dans les convulsions dernières. Il est relégué sur le bas-côté, ainsi que la voiture préalablement déchargée de son malade. C'est un jalon de plus. Une demi-heure après un nouvel arrêt de la queue du convoi, pendant lequel les conducteurs inondés de sueur, s'essuient du revers de leur manche ou avec le sac d'administration qui leur tient lieu de pantalon. « Ya Sliman ! Ya Abdallah ! » A cet appel, les deux convoyeurs interpellés se relèvent à regret et approchent. Ils soulèvent avec peine les deux fiévreux restés blottis au fond de leur caisse, les transportent dans deux voitures ne contenant qu'un malade, mêlant le soupir de leurs efforts aux gémissements de ceux qu'ils tiennent entre leurs bras. L'animal vient de rendre le dernier râle près d'une tâche sombre encore spumeuse. Les deux brancards cassés sont dégagés de leurs courroies, le cadavre, dans un bruit de frottement rude, poussé dans le ravin. La voiture à son tour est roulée sur un des côtés de la route, inutilisable pour le moment et que d'autres, demain, répareront peut-être. On se hâte pour rejoindre le reste du convoi ; on ne l'atteint qu'à l'étape. Il est onze heures.

Deux conducteurs kabyles aident à la distribution et me permettent ainsi de pouvoir déjeuner avec le nouveau chef du convoi, le lieutenant Dielenschneider. Il vient de conduire de Marololo un convoi de vivres que son camarade reprend jusqu'à Suberbieville, tandis

mence à démarrer, mais avec quelles difficultés ! Que de conseils, que de cris pour faire défiler en bon ordre ces nombreux véhicules, empêcher leur chute dans les ornières, les aligner ! Le lieutenant est souvent obligé de mettre la main à l'œuvre. De mon côté que de supplications ne reçois-je pas de la part de misérables Kabyles, fiévreux ou boitant, sollicitant l'autorisation de monter en voiture ! quelques-uns détachent sous mes yeux de larges lambeaux de peau sphacélée pendus aux bords de plaies horribles. Impossible d'être également sourd à toutes les demandes, malgré la sévérité nécessaire pour assurer le bon fonctionnement du convoi. Les bêtes trébuchent à chaque pas, s'arrêtent, repartent résignées sous la menace ou le châtiment. La Nandrojia est traversée sans accident. A quelques kilomètres plus loin une montée assez raide se dessine entre deux profonds ravins, effrayants de la béance de leurs gouffres. Après avoir repris un instant haleine, bêtes et hommes repartent, les unes traînant la charge, les autres la poussant et veillant au danger commun. Ascension difficile durant laquelle un mulet se refuse à avancer. Le conducteur l'excite d'abord, ensuite s'efforce de le traîner, c'est en vain ; un vigoureux coup de poing sur l'encolure ne le fait pas broncher davantage, un fouet vivement emprunté à un voisin cingle brutalement la tête de l'animal qui recule en fuyant sur l'un des côtés ; à temps on l'arrête ; un pas de plus en arrière et la voiture allait se briser au fond du ravin avec ses deux malades. Un peu plus tard un cavalier parvient à ma hauteur. C'est le capitaine d'artillerie Herr, de l'état-major du général en chef, évacué sur le sanatorium de Nossi-Cumba. Après quelques minutes, incommodé de l'épaisse pous-

gna possédait au-dessus de ma tête une fenêtre infermable.

11 août.

Avant que la canonnière n'emmène le chaland de mes premiers évacués, je vais les inspecter. Il en est trois que je ne puis réveiller ; ils sont morts sans que leurs voisins aient pu s'en rendre compte. Ils ne s'émeuvent pas le moins du monde d'avoir passé toute une nuit auprès de cadavres, côte à côte. Les hommes les plus sensibles sont devenus indifférents à la santé de leurs camarades, (il en meurt tant !) tombés à un fatalisme navrant. Pivet, rencontré au moment où je regagnais ma case, m'apprend la présence à Marololo du capitaine Iraçabal, dont tous disent ici le plus grand bien. C'est un compatriote dont je cherche à faire, depuis mon arrivée à Madagascar, la connaissance. Je le charge de lui annoncer ma visite dans la matinée. Promesse téméraire, un nouvel accès me force à rester couché sur mon brancard toute la journée ; à peine me traînai-je, de temps en temps, jusqu'à la popote pour mendier une tasse de thé. Dans ces courts voyages j'assiste à un va et vient continuel de civières portant des morts au cimetière. Marololo est absolument infecté, l'air y est empoisonné ; petit poste resserré où l'on a entassé une section d'hôpital, deux compagnies d'infanterie, de nombreux mulets, un dépôt de voitures Lefebvre, un gros détachement du train avec ses convoyeurs kabyles. A l'hôpital, les infirmiers surmenés sont plusieurs hospitalisés ; durant la dernière nuit l'un d'entre eux serait mort de diphtérie, jeune victime qui ne verra pas la continuation des tristesses présentes. C'est à

peine si j'ai pu prendre un bouillon à la popote, avant d'aller dans ma case passer une nuit tout aussi pénible de par la fièvre, l'air humide et froid de la malencontreuse fenêtre.

12 août.

Un second chaland a emporté ce matin un autre tiers de mes évacués, toujours sans médecins ni infirmiers, (où irait-on les trouver?) et pourvus de vivres par les soins de l'hôpital n° 2. Nul ne manquait à l'appel. Tandis que je grelotte à nouveau sur mon brancard, on transporte dans ma case un officier blessé. Je reconnais le lieutenant Dielenschneider ; il vient de se traverser la jambe d'une balle de son revolver, en le nettoyant. Il croyait bien les en avoir retirées toutes. Blessure heureusement sans gravité.

Pendant le déjeuner ordre m'est donné de m'embarquer sur la première canonnière avec le reste du convoi, augmenté des malades nombreux de l'hôpital d'Ankaboka dirigés aussi sur l'hôpital d'évacuation. A trois heures nous partons sur *l'Impétueuse*, commandée par l'enseigne Motsch, officier fort aimable et plein d'entrain. Vers le jour finissant nous nous échouons sur un banc de sable. La nuit eût été très agréable, malgré sa fraîcheur dont les malades n'ont pas trop souffert dans leur chaland, sans une nuée de moustiques acharnés dont tous ont pâti.

13 août.

Dès le jour entrevu l'ancre est levée. Nous glissons entre des îlots nombreux, de plus en plus apparents

avec la saison sèche avancée abaissant les eaux du fleuve. Touchant parfois, la canonnière et le chaland sont aussitôt déséchoués par les marins. A dix heures nous sommes à Ambato. *L'Impétueuse* ne descend pas plus loin. Nos hommes attendront sur le chaland que la prochaine canonnière, en partance pour Ankaboka, le prenne à sa remorque. Tandis qu'ils déjeunent avec leurs conserves et leurs pains de guerre auxquels plusieurs ne peuvent, hélas ! toucher, *la Poursuivante* vient mouiller près de nous, avec Convers pour commandant. Du pont de la canonnière Motsch, l'enseigne Fontaine, (son camarade l'avait prié à déjeuner) et moi reconnaissons les officiers qui à sont bord : le Dr Courtot, les lieutenants Gaulier et Züber ; dans le chaland des hommes du 200e. C'est le bataillon de Sainte-Marie renvoyé à l'arrière ! Décidément il ne montera pas à Tananarive.. Vers cinq heures, (les hommes sont restés en plein soleil dans leur chaland qui ne possède pas de toile de tente) la canonnière si longtemps attendue arrive bruyante : « Tiens, voilà Simon ! » s'exclament les officiers de marine. Le convoi ne repartira que demain matin avec lui pour Ankaboka. Les canonnières font sur eau le même service que le train sur terre, apportant des vivres à l'avant, en ramenant des malades. C'est la même navette. Je monte à mon nouveau bord et me couche sur une chaise longue, regrettant qu'un nouvel accès de fièvre me prive de la verve endiablée du commandant Simon à l'heure du dîner.

14 août.

Les malades ont bien supporté la fraîcheur de la

rivière. Partis de bon matin, la canonnière et le chaland arrivent sans un échouage à Ankaboka, vers trois heures. Un médecin de marine, Gaillard, vient faire l'appel des évacués et les conduit à leur destination. Au bureau des entrées j'apprends que quatre des malades expédiés par le premier convoi avaient disparu à Ambato : trois seulement avaient été retrouvés, aussitôt recueillis dans sa section d'hôpital par le médecin-major Sabatier dont tous disent le plus grand bien. On n'avait pu découvrir le quatrième. Il y a en ce moment plus de 1.100 malades à l'hôpital d'Ankaboka, tant dans les cases du village que sous les tentes, me dit Pouy que je rencontre après de longues années et qui équipe des pieds à la tête son camarade de promotion, privé de linge depuis Mévatanana. Ma tente, ma cantine, mon lit, tout est à l'avant avec Toumi. Il m'annonce également le décès récent du pauvre capitaine Giraud qui n'a pu rejoindre Nossi-Cumba où il avait été envoyé de Suberbieville. Le plus bienveillant accueil m'est fait par tous les médecins de l'hôpital ; mon camarade met à ma disposition un matériel hydrothérapique dont j'ai grand besoin, me donne une partie de son linge de corps (on n'est pas plus miséreux que je ne lui suis) ; le médecin principal Lepage me fait préparer une case avec un vrai lit monté sur un X, des draps immaculés et une confortable moustiquaire. Depuis longtemps, depuis l'hôpital de Majunga, je ne fus jamais si bien traité. C'est ici que j'attendrai la décision du général en chef à mon endroit, donnant mes soins aux malades de l'hôpital en attendant que j'aille les prodiguer ensuite à ceux du sanatorium de Nossi-Cumba. Sanatorium rien que de nom, paraît-il, la morbidité et la mortalité

y sont très élevées; euphémisme aussi trompeur que celui du dépôt des convalescents de Mévatanana où on comptait souvent trois, quatre et cinq décès par jour. A cela rien d'étonnant, les maladies sont partout identiques, (fièvre et dyssenterie) et partout aussi graves, même dans les simples infirmeries. Oh! la belle nuit! oh! les braves gens! Comme je vais bien dormir!

15 août.

Après une des meilleures nuits que j'aie passées depuis longtemps, je me réveille, fort tard. A travers les jours des feuilles de latanier de ma case le soleil se tamise agréablement; un silence absolu règne autour de moi. Tous les médecins sont à leur service; dès demain je leur proposerai mon aide. Subitement mon oreille est frappée par les accords d'un violoncelle (si je ne me trompe) et les sons aigus d'une petite flûte; j'ai cru reconnaître le *Pie Jesu* de Stradella. Puis un chant s'élève, exécuté par plusieurs voix viriles, le *Credo* de la Messe Royale. Je me rappelle que c'est le 15 août, fête de l'Assomption. Je m'habille pour me rendre compte de la cérémonie. Dans une modeste case, un prêtre somptueusement revêtu d'habits sacerdotaux dit une messe basse; dans l'assistance plusieurs officiers et soldats prient le Dieu des armées; à l'Elévation les artistes exécutent un morceau de musique sacrée, tandis que les têtes se courbent à deux reprises devant l'image de l'homme qui a prêché l'amour du prochain, la fraternité de tous les peuples, répudié la violence, défendu l'usage de l'épée, prêché l'humilité, la pauvreté, blâmé l'ostentation et la pompe de la religion des pharisiens.

Pendant le déjeuner je crois comprendre que le Docteur Lepage, à court de médecins, est embarrassé pour faire demain une évacuation sur Majunga. C'est souscrire au désir de notre Directeur et à un devoir tout professionnel, sinon plus, que de lui venir en aide ainsi qu'à ses pauvres malades. Avec quelle joie il accepte ma proposition ! Ne le lui devais-je pas pour son bienveillant accueil ?

Après le dîner, chez le capitaine Blandin où mes camarades Pouy et Malaval ont été aussi invités, on me propose d'aller au « théâtre. » Ma surprise est encore plus grande que celle d'une messe solennelle. Quand nous arrivons au lieu du spectacle, je suis encore plus étonné. En avant d'une grande case dont toute une façade est supprimée, se dessine un grand fer à cheval où des pliants, disposés au premier rang, reçoivent les officiers ; la présidence de la fête est échue au commandant d'armes, le chef d'escadron d'artillerie de la Guillonnière. La scène, montée sur des planches supportées par des tonnelets solidement réunis entre eux, est séparée par un rideau des coulisses où se tient le souffleur. Quelques lampes à réflecteur et des photophores accrochés çà et là suffisent à éclairer les personnages. Tour à tour se succèdent sur « les planches » sous-officiers, caporaux, soldats du 200e et aussi quelques artilleurs débarqués récemment, des hommes de relève. On applaudit, au signal donné par le commandant : Mac-Nab, Coppée, Rollinat, Jules Jouy, Fragerolles, etc.... Vers onze heures, le régisseur annonce un long entr'acte pendant lequel les machinistes montent le premier tableau d'une pièce mimée. Elle vient à peine d'être commencée, quand une pluie subite d'orage, prélude de l'approche de

l'hivernage, se met à tomber à torrents. Force nous est à tous, acteurs et spectateurs, de regagner au plus vite nos demeures. J'ai fait à peine vingt pas que des gémissements nombreux frappent mes oreilles. J'approche ; c'est une case de l'hôpital d'Ankaboka que je ne croyais pas si rapproché du « théâtre. » Comment, c'est en face des mourants que l'on chante, que l'on rit, que l'on applaudit ! Ces réjouissances ont peut-être pour but de relever le moral des soldats du 200e, mais quand on y songe de sang-froid, peut-on s'empêcher de déplorer une telle inconscience ? J'ai vu les dames de la haute société militaire et civile venir jouer chaque jour au tennis au-dessous des salles de malades, passer dans de luxueux équipages à travers les jardins réservés aux petits troupiers, attristant par leur luxe et leur joie la pauvreté et les chagrins des hospitalisés. Mais ici elles sont absentes ; aucun grand chef d'Ankaboka n'a-t-il songé, tout en voulant relever le courage fléchissant des faibles, à ne pas affliger encore les angoisses des désespérés ? La gaieté n'est-elle pas insolente quand elle vient exulter de propos délibéré devant les larmes ? sommes-nous mauvais à ce point ? Navrante antithèse !

16 août.

Longue matinée anxieuse ; le bateau que doivent prendre nos évacués n'a pas encore annoncé l'heure de son arrivée. A midi il entre dans le port. Aussitôt un officier d'administration s'y dirige, suivi d'un groupe nombreux de soldats de toutes armes, invariablement affligés d'un même état cachectique et porteurs du même masque tellurique. Ils s'entassent sur le

pont du *Gertie*, méchant caboteur arrivé du Natal, commandé par un type bizarre, métis d'Anglais et d'Indienne, interpellant ses hommes en un idiome étrange. A l'appel de leurs noms, les malades descendent dans les flancs du navire, se blottissent où ils peuvent, les plus privilégiés dans les coins, cherchant un point d'appui. Trois cents malheureux s'enfoncent dans cette fournaise qui ne possède aucun banc, n'est garantie par aucune toile contre l'ardeur d'un soleil tropical. Un espace si étroit leur est réservé qu'ils sont obligés de se tenir debout, appuyés les uns contre les autres. A la compression près, notre sort est le même sur le pont où sont montés le Dr Fargeot, médecin de marine, évacué lui aussi, deux employés des postes, non malades, regagnant Majunga. De multiples et lentes manœuvres sont indispensables pour sortir du cercle que forment autour du *Gertie* plusieurs bateaux et canonnières. Le nombre restreint des marins et mousses affectés au bord rend plus long le démarrage, nous finissons toutefois par trouver une issue et partons. Le bâtiment file à une vitesse très convenable, quand le commandant, resté commerçant malgré le caractère de ses passagers tous militaires, sauf deux, donne l'ordre de stopper. Et pourquoi ? pour donner la remorque à deux mauvais navires malgaches, plutôt deux immenses boutres. Cette complaisance, contre bons écus sonnants sans doute, nous fait perdre près d'une demi-heure durant laquelle hommes et officiers sont navrés d'être les esclaves des fantaisies ou caprices d'un capitaine étranger. Pourvu que nous n'arrivions pas trop tard à Majunga ! la grimpette est dangereuse de la ville aux Manguiers. Vers six heures nous touchons à Majunga ; la nuit va subitement tomber avant

[redacted]

longtemps. Un petit canot à vapeur immédiatement se détache de la rade ; son quartier maître avertit que l'on ne pourra venir nous débarquer que dans une heure ; l'obscurité à ce moment sera complète. Tous ces jeunes soldats, affaissés ou appuyés sur les fusils attendent en silence, sans un murmure. D'un bout à l'autre du bateau le même mutisme de résignation ou de blâme. A sept heures un chaland est accosté à tribord du *Gertie*, maintenu rapproché du bâtiment, dans la crainte de la chute à la mer des transbordés. Tous s'entr'aident ; les plus faibles ne peuvent se mouvoir, même aidés de leurs camarades. Le pilote du bord, vigoureux gaillard anglais, apitoyé sur le sort de ces demi-ruines, avec délicatesse soulève les plus malades et les descend dans le chaland plus bas que le pont du bateau, fantômes sans apparence de vie. Enfin tout est fini ; je salue respectueusement le sympathique matelot et lui serre la main. Tout le chaland remercie de son côté d'un murmure approbateur. Tristement étendus ou douloureusement pliés en deux, l'œil vague, le regard perdu, les évacués attendent patiemment ; plusieurs gémissent les bras pendants par dessus bord, les mains mouillées par la vague, jeunes gens sans espoir pour qui le mot « Majunga » ne semble pas une consolation des tristesses ambiantes. Le chaland de la douleur et de la résignation ! Sur le ponton du wharf Fargeot et moi procédons avec prudence au débarquement, un par un, de ces spectres encore plus lugubres par l'obscurité profonde.

Une théorie de vingt brancards est alignée sur le sol, près d'un groupe de coolies que dirige un simple infirmier de l'hôpital n° 1. Les premiers arrivés s'y laissent tomber de leur poids. Le capitaine de Colli-

gny donne des ordres aux nègres porteurs, avant la mise en route. L'infirmier marchera en tête, en suivant la voie du petit chemin de fer Decauville qui monte à l'hôpital ; recommandation est faite aux malades, même au cas d'arrêt et d'impossibilité de continuer leur route, de ne pas s'écarter du chemin, en raison des précipices proches et des crevasses voisines. En compagnie du Dr Fargeot, je chemine derrière le convoi, haletant, me reposant, m'asseyant, repartant au bras d'un camarade plus cadavéreux que moi-même. Que de malades il a fallu relever ! combien d'autres il a fallu laisser sur place, se refusant à avancer, incapables de se traîner ! Qu'ils ne bougent pas ; nous demanderons, en arrivant, des équipes de brancardiers et des lanternes. Qu'elles seraient nécessaires en ce moment pour fouiller tous les coins et recoins de la colline, les abords de la route, les sentiers où plusieurs ont dû s'égarer vraisemblablement ! La nuit est d'un noir affreux. Voici sur notre gauche une case ; j'y entre pour demander un verre d'eau, j'ai si soif ! Un ouvrier d'administration me verse à boire dans son quart. « Oh ! merci. » A une bifurcation du chemin, malgré nos recommandations répétées, les voix s'écartent, s'éloignent sous les Manguiers. Plusieurs disent n'en plus pouvoir et préfèrent mourir sur place. Quelle tristesse ! Moi-même je chancelle, mes jambes ploient, mon regard se voile, des vertiges m'étourdissent, une sueur froide envahit tout mon corps, je saisis le bras de Fargeot. Que j'ai soif ! Je viens de m'appuyer contre un arbre quand devant moi un cavalier surgit, une ombre noire, l'infatigable colonel Bailloud. Nous nous reconnaissons ; je lui fais part de mon incapacité à ramener les traînards disséminés un

peu partout. Je puis gagner droit l'hôpital, il fera fouiller les environs, expédiera tous les retardataires. Derrière lui des nègres portent des brancards. Nous voici au sommet du plateau. Une averse subite s'abat sur la colline, des éclats de tonnerre assourdissants grondent sur nos têtes, des éclairs d'une lumière intense éclairent des arbres, des corps étendus, des groupes qui se traînent. Oh ! le lamentable tableau ! En un instant mon costume de toile est traversé par la pluie, je tremble de froid, mes dents claquent, des frissons me parcourent, j'ai soif! Une pâle lumière devant nous vient d'éclairer une case, j'y parviens et demande à boire. Un Sakalave blessé me passe son bidon. J'attends une éclaircie dans la cagna occupée par quatre tirailleurs malgaches, puis vais me présenter au Dr Fluteau. Il me trouve en piteux état. Pas bien brillant, jeune homme? Je lui expose les difficultés de l'arrivée du convoi, les malades éparpillés en dehors du chemin, plusieurs affalés sur les bords de la route, quelques-uns sans doute égarés, leur découverte impossible sans lanterne, tire de ma poche la liste d'évacuation que je vérifierai dans un moment, quand la plus grande partie aura rejoint. Il me la prend des doigts et me prie d'aller m'occuper de moi uniquement. Quel chef aimable! c'est lui-même qui me remplacera. Beigneux et Pichon (ce dernier ne me reconnaissait pas au bout de cinq ans) me passent leur linge et un léger costume colonial de laine bleue. Je demande à boire, à boire encore, toujours à boire. Plusieurs verres de tisane de champagne glacé me remontent, mais je me refuse à manger. Ils me conduisent, me prenant sous les bras, près d'un excellent lit d'hôpital que le bienveillant docteur Fluteau m'a fait préparer pour la

durée de mon séjour à Majunga, en attendant le bateau qui doit me conduire à Nossi-Cumba. Je ne réussis que difficilement à m'endormir, malgré un grand épuisement, en proie à la fièvre, préoccupé du convoi. Vers minuit, quand la ronde passe près de mon lit et que la lanterne lugubre vient interroger mon visage, « dis donc, est-il mort ou vivant celui-là ? » j'ouvre les yeux et demande à l'infirmier si tous les évacués d'Ankaboka ont rejoint. « Trois, monsieur le major, ont été trouvés morts sous les Manguiers, deux n'ont pas encore été découverts. » J'ai la pudeur de ne pas le remercier d'une aussi fâcheuse nouvelle. Morts ! tués ! suicidés ! disparus ! mourants ! évacués ! hospitalisés ! rapatriés ! tels sont les mots horribles qui viennent hanter mon sommeil. Oh ! guerre ! combien je te maudis ! Que les mères, les âmes simplement humaines ont raison de te détester ! Quand donc les hommes se résoudront-ils à ne plus s'égorger entre frères ? quand donc les religions maudiront-elles le meurtre organisé au lieu de le sanctifier ? quand donc enfin l'éducation le condamnera-t-elle au lieu de le glorifier ! Guerres de nations ! guerres de religions ! guerres civiles ! vous êtes toutes des crimes infâmes ! oui, toutes ! toutes ! Et vos prétextes sont des mensonges continuateurs de la cruauté la plus barbare !

[redacted]

XVI

A l'hôpital n° 1.

(17 août-29 septembre.)

17 août.

Malgré l'abattement d'une nuit de douleur et d'insomnie, je descends à pied (car mon cheval est resté à Marololo) vers la ville de Majunga, tenant à serrer la main aux deux médecins chargés du service de la place et du dépôt des isolés. Dès que je sors de la baraque des officiers, quelle n'est pas ma surprise d'en compter plusieurs autres destinés aux hommes, de voir les toits des cases occupées autrefois par la compagnie Martreuil remis à neuf, une quantité considérable de Werhlin-Espitallier, de Tollet, de tortoises ! etc.. Il y aurait plus d'un millier de malades en traitement à l'hôpital de Majunga. Une voie ferrée est en ce moment même parcourue de wagonnets traînés par des mulets et portant l'eau destinée à l'établissement. En ville mon étonnement se continue ; c'est partout une vie intense, des baraques-magasins, des construc-

tions en planches ayant remplacé les cagnas d'antan.

L'église me frappe par son élégance relative, son clocher aux larges persiennes, ses trois nefs bien indiquées, la barrière élégante qui la clôture. Un presbytère lui est adjoint. Voici un des médecins de l'hôpital n° 1 à peine salué hier, qui passe près de moi; je l'arrête pour lui demander comment fut élevée cette église, ne rappelant en rien la modeste et pauvre maison en planches du début de l'expédition. Oh! c'était bien simple. Elle avait été construite sur un ordre du général de Torcy par le personnel ouvrier du génie, sous la direction des officiers et adjoints de cette arme alors présents à Majunga. Les bois de charpentes avaient été payés par les Pères jésuites; les parois, en planches également, et la toiture avaient été confectionnées avec les caisses d'emballage des voitures Lefebvre. Je puis m'expliquer alors comme l'on a pu trouver les éléments de cette grande construction, mais mon jeune camarade est de mon avis quand je déplore que l'on n'ait pas préféré employer tout ce matériel et cette main d'œuvre (l'un et l'autre bien rares ici) à la construction de baraques pour les malades qui rôtissaient sous la tente, ou simplement de couchettes. Décidément il en était de même à peu près partout; le commandement se refusait à faire habiter par des troupiers des cases abandonnées, se réservait les maisons en pisé et employait à une destination des moins utiles un matériel précieux. « Un artiste parisien, » M. Bauer, établi à Majunga, avait été prié d'y « sculpter » un maître-autel; il y avait fait un superbe comptoir de « chand de vin ». Cette boutade ne peut me faire sourire. Au dépôt des isolés, le médecin-major Kopfmann et mon camarade de promotion Vielle me font un tableau

lamentable des plaies horribles dont les convoyeurs kabyles sont couverts ; je regrette que mon état ne me permette pas d'aller les voir près de Marfotra où ils sont entassés sous des tentes et quelques abris Laillet. En vain j'essaie de déjeuner; des douleurs lancinantes dans la masse cérébrale, le refroidissement et l'asphyxie de mes extrémités, des éclairs de souffrances dans la rate et le foie jusqu'ici inconnus, d'atroces crampes stomacales m'obligent à sortir. Le D[r] Kopfmann me conduit à son lit où je reposerai jusqu'à ce qu'il revienne me prendre, après avoir terminé le service le plus ingrat et le plus chargé qui se puisse imaginer. Les Isolés ont près de trois cents malades et les morts y sont nombreuses. Vers quatre heures, le médecin-major et moi, tous deux à cheval, (Vielle m'a confié sa bête) montons à l'hôpital ; il ne me quitte que lorsque je suis enroulé dans mes draps.

Au dîner où mon absence eut pu surprendre le médecin-chef Fluteau qui m'a plaisamment traité de « lâcheur », je prends place à sa droite. J'aurais mieux aimé être loin de lui pour qu'il ne pût se rendre trop exactement compte de mon état. A la première cuillerée de potage, je suis obligé de me retourner pour ne pas vomir sur mon voisin. « Ah ! mon pauvre ami, dit le président, cette fois je vous tiens pour tout de bon, vous n'irez ni à Ankaboka ni à Nossi-Cumba, je vous hospitalise dès ce soir, vous ne quitterez Majunga que pour rentrer en France. » Soutenu par deux infirmiers, il me fallut regagner péniblement mon lit, convaincu que l'hôpital me retiendrait longtemps. La nuit me fut horrible, hantée d'hallucinations qui me tinrent éveillé jusqu'au jour.

18 août-29 septembre.

Que dire de cette longue période d'hospitalisation pendant laquelle, à la suite d'une atteinte des plus graves, je retombais, après de courtes rémissions, en des états de plus en plus navrants, reculant le jour de mon rapatriement. Il ne s'agissait plus pour moi, au dire du Dr Fluteau et du médecin-inspecteur, d'aller reprendre du service à Nossi-Cumba; mon cas était trop précaire. Il me fallait songer, (j'avais fini par le comprendre) à rentrer en France, à quitter cette terre inhospitalière où j'avais été si inutile et dont j'avais souffert depuis mon arrivée. Dans l'état d'anémie profonde où la fièvre m'avait plongé un seul remède pouvait encore produire son effet : la fuite. Tous les coloniaux le savent; c'est dans les cas réfractaires la mesure héroïque qui, prise à temps, réussissait parfois. Il ne semblait pas à mon médecin que je pusse de longtemps m'exposer aux risques d'une longue traversée; les symptômes que je présentai dès les premiers jours m'avaient personnellement ôté tout espoir de revoir les miens. Cette idée de la mort prochaine me pénétrait plus profonde au fur et à mesure que la maladie frappait plus fort. Elle m'était familière ainsi qu'à mes voisins; le passage d'une vingtaine de bières devant nos fenêtres, chaque jour, n'était pas de nature à nous faire perdre de vue cette éventualité.

Les trente premiers jours de cette période, jours de fièvre et de douleurs, étaient régulièrement suivis de nuits hantées de rêves et d'hallucinations, invariablement les mêmes, rappels de sensations, d'images, d'idées perçues durant la veille, exercices involontai-

res des facultés cérébrales « lâchées, la bride sur le cou, » me conduisant, au jour venu, en une somnolence profonde dont me tiraient avec peine les excitations des infirmiers chargés de me réveiller à l'heure de la visite. « Quel sommeil! disait un jour naïvement un aide-major; » mes voisins surent lui démontrer qu'il était simplement la suite de longues insomnies inquiètes. Le Dr Fluteau chaque jour s'obstinait à palper et à percuter un foie et une rate peu sensibles, mais s'hypertrophiant d'une façon très nette. Quand couché de bonne heure (ni mes camarades ni moi n'avions l'énergie, la force de prolonger la veille,) les lumières toutes éteintes, les voix toutes tues, j'en arrivais à cet état transitoire de la veille au sommeil, j'entendais tout près de mon oreille un chuchotement et des paroles bien connus, voyais couché près de moi, sur le même lit, une personne familière au teint terreux, aux conjonctives jaunes, aux lèvres exsangues, à la barbe désordonnée, à l'œil encore vivant. Il me parlait, je lui répondais; il me regardait, je le regardais aussi et durant de longues heures mon autre moi-même, mon frère et moi causions de l'horrible fièvre, des victimes qu'elle faisait, de la morbidité et de la mortalité surprenantes, des évacuations nombreuses, de l'encombrement des hôpitaux, des convois pénibles, des craintes de l'échec de l'expédition, de l'écrasement redouté de la colonne volante... Parfois un bruit étranger, le son de sa voix ou de la mienne me réveillait en sursaut; il était toujours là me regardant, me parlant; j'étendais les bras pour le saisir, l'embrasser, mes étreintes enlaçaient le vide. Alors seulement je me rendais compte que j'étais le jouet d'hallucinations de la vue et de l'ouïe que le tact démentait. Sans ce

contrôle du toucher mes hallucinations se seraient peut-être longtemps encore continuées et, avec elles, le délire parlé qu'elles provoquaient. Celui-ci d'ailleurs ne tardait pas à reparaître, mais le plus souvent sans que j'en eusse conscience ; mon voisin, le lieutenant Béringer, de mon bataillon, m'apprenait le matin que j'avais bavardé toute la nuit des propos incompréhensibles où revenaient souvent les mots de fièvre, dyssenterie, convoyeurs, deux-centième, chasseurs à pied, turcos, Girardin, etc.

Telles furent longtemps mes nuits à l'hôpital ; à mon réveil, (car je sommeillais une grande partie de la matinée) mon esprit calmé raisonnait comme par le passé ; une grande amnésie des noms propres (le souvenir des dates restait intact) seule m'inquiétait. C'était, en somme, une véritable héméralopie de l'idée et de la conscience. Pendant cette période je reçus de de l'avant deux lettres de mon aimable chef de bataillon. La première m'indiquait le jour où mes bagages avaient été renvoyés sur l'arrière, m'exposait les dures épreuves de la construction de la route, m'annonçait qu'à Andriba le règne de la pioche cesserait ; elle se terminait par un souhait de me rétablir des fatigues endurées pendant cette pénible campagne. La seconde, datée du 27 août, écrite au bivouac de l'Andranomiongana, m'apprenait ma proposition pour le grade supérieur, au titre de l'inspection générale, de la part de mon colonel. Ces nouvelles ainsi que celle de la marche sûre du corps expéditionnaire devant qui l'ennemi se retirait régulièrement, tout en me réjouissant, n'apportaient pas la moindre amélioration à mon état physique. Mes rêvasseries, mes hallucinations peu à peu disparaissaient, mais en revanche ma rate descen-

[redacted]

directeur des étapes, « le roi du Buéni » comme nous l'appelions, trouvait, au milieu de ses fonctions écrasantes, un moment pour monter aux Manguiers, nous donner des nouvelles de l'avant, dire à chacun un petit mot aimable. Il semblait à tous qu'il jetait un regard plus complaisant sur deux lits voisins, celui de Sendral et le mien. Nos santés plus spécialement paraissaient l'intéresser. Il était à court de médecins pour assurer le service médical des rapatriés, ses inquiétudes n'avaient rien que de très naturel. Un beau matin dédaignant toute précaution oratoire, non sans nous avoir au préalable appelés « jeunes guerriers » (c'était une de ses épithètes favorites) il nous avoua franchement qu'il lui fallait deux médecins pour conduire prochainement les convoyeurs kabyles à Alger, sur *la Ville de Metz*. Nous acceptâmes. Le colonel radieux alla en faire part au médecin-chef Fluteau. Quelques minutes plus tard tous deux revenaient auprès de nous. « Oh ! non, celui-là, je ne vous le cède pas. » Il fut convenu qu'en raison de mon état et de services rendus au corps expéditionnaire à la période la plus pénible de la campagne (hélas ! ils étaient bien rares) je serais rapatrié à bord du *Djemnah*, des Messageries-Maritimes, courrier régulier possédant déjà son docteur. Evacué comme malade et non en qualité de convoyeur, je n'aurais nullement à faire acte de médecin auprès des 3 ou 400 malades qu'il emporterait le 29 septembre de Majunga. Je protestai, demandant à assumer les responsabilités de convoyeur, décidé à venir en aide à mon collègue de la compagnie. Ce fut en vain. Quant à *la Ville de Metz*, elle partirait avec Sendral comme premier médecin, aidé de deux vétérinaires : Pelotier et Bergougnan, pour remplacer le

second introuvable. Puis s'adressant au capitaine Lecat, du 200ᵉ, également hospitalisé, il le désigna comme rapatrié et commandant d'armes à bord de *la Ville de Metz.* Le capitaine accepta, mais à la condition qu'on lui assurât que les passagers kabyles seraient bien ceux désignés par les billets d'hospitalisation du bord. Il savait que plusieurs de ces indigènes portaient le même nom, que les erreurs de personnes étaient des plus faciles ; il savait aussi que souvent les vrais rapatriés ne s'embarquaient pas, vendant leurs billets à d'autres camarades. Responsable des Kabyles, il désirait s'assurer que des substitutions ne se seraient pas faites au dernier moment, voulait au moins une liste très exacte. Le colonel crut à un mauvais vouloir et décida : « Eh ! bien, vous ne partirez pas avec *la Ville de Metz*, voilà tout. » Le lendemain, il revenait près de lui. « Comment allez-vous? capitaine. — Bien, mon colonel. — Puisque vous êtes si bien, vous allez reprendre le commandement de votre compagnie. — Mon colonel, je demanderais à être employé ailleurs, ma compagnie est réduite à trois hommes. » Nous fûmes tous consternés. Cet officier appartenait au bataillon de Sainte-Marie et je l'avais aperçu à Ambato avec mon camarade Chabrut. Il nous avoua, le colonel reparti, que ce chiffre n'était que trop exact. Pauvre 200ᵉ ! Une compagnie de 200 hommes réduite à trois disponibles en quatre mois au plus !

Ici doit se placer l'arrivée à la formation sanitaire du médecin principal Lepage. Médecin-chef de l'hôpital d'évacuation d'Ankaboka, il a eu à lutter contre l'écoulement ininterrompu du flot envahisseur des malades de l'avant, des évacuations telles que son hôpital en est à 1300 malades simultanément traités.

Rien d'étonnant à ce que son activité de tous les instants (il allait chercher lui-même et ramener au port les malades par le plus dangereux soleil, inspectant jusqu'au moindre détail) ait succombé aux fatigues physiques imposées par un état de choses alarmant, aux inquiétudes légitimes d'un présent lugubre et de deuil, aux craintes d'un avenir désespérant. Hospitalisé sur son désir à bord du *Wingh-Long*, (*le Shamrock* était reparti pour la France avec un convoi de rapatriés) il s'y trouva isolé, seul dans une cabine, ne pouvant se mouvoir qu'avec peine pour atteindre sa nourriture déposée sur un meuble trop éloigné, privé de glace à ses repas, (les appareils réfrigérants ne fonctionnaient pas en ce moment) réveillé à chaque instant par des bruits de clairons, de cordages, de nettoyage, de manœuvres, lui rendant tout repos impossible. Devant ces conditions défavorables il demanda à être dirigé sur l'hôpital n° 1. C'est dans sa petite chambre que je vais parfois le surprendre prenant sa température ou traçant sa courbe thermique. Au moins il fera une observation médicale pendant sa maladie. Tout en me sachant gré de mes visites, il se renferme dans sa tristesse, tel un colonel empêché de conduire son régiment à la gloire ou à la mort. On a insinué qu'il avait tenu à avoir l'hôpital le plus important et s'était laissé encombrer ; il m'a été assuré de la façon la plus formelle qu'il avait, au contraire, averti le commandement que « si l'on continuait à entasser sur Ankaboka, on courrait droit au typhus ». Pour qui sait l'esprit scientifique du médecin-principal Lepage, son dévouement aux malades, son expérience des conséquences du « grand nombre », cette seconde affirmation semble seule vraie. Ce qui a encom-

bré le médecin principal Lepage, comme d'ailleurs le médecin-major Fluteau, le médecin-major Moine, le médecin-major Mareschal c'est le nombre insoupçonné, et nullement prévu des fiévreux, tout comme on n'avait pas prévu les mètres cubes de terrain à déblayer pour faire circuler les voitures Lefebvre. Tous ici sont victimes uniquement de l'imprévoyance, de la légèreté ou du manque d'information de ceux qui ont organisé l'expédition ou qui ont accepté le plan des organisateurs. Si nous sortons victorieux de l'impasse dans laquelle tous, nos chefs les premiers, ont été engagés, c'est uniquement à ces derniers que nous le devrons et à l'énergie de nos soldats, à la bonne volonté de nos convoyeurs et de nos auxiliaires.

Vers neuf heures, un matin, arrive, soutenu par deux infirmiers, un officier dans un état apparent de faiblesse navrante, les jambes vacillantes, l'œil cave, le visage émacié : c'est le médecin-major Courtot, lui aussi du bataillon de Sainte-Marie. Malade depuis longtemps, il a tenu à continuer son service jusqu'aux limites extrêmes des forces humaines ; ce n'est plus qu'une ombre.

Cependant le colonel Bailloud nous transmet chaque jour les nouvelles de l'avant. Après les deux reconnaissances de Saovinandriana et d'Ambontana qui nous coûtèrent un tué et cinq blessés seulement, Andriba avait été pris sans coup férir. Ce poste était devenu la base du ravitaillement de la colonne volante lancée sur Tananarive. Sa composition nous effraya par la réduction de ses effectifs : 4000 hommes avec 4 généraux, 12 canons de 80 millimètres de montagne n'ayant pas 100 coups à tirer chacun. Une lettre d'un camarade du bataillon m'apprenait quelques jours après

[redacted]

que les chasseurs à pied n'y étaient pas représentés ; les 2 compagnies du 40e arrivées le 11 septembre à Mangasoavina avaient fait défiler une centaine de vrais cadavres. Un seul bataillon du 200e, le bataillon de Franclieu, en faisait partie ; à son passage à la Pierre-Levée il était réduit de 800 hommes à 180, une de ses compagnies n'avait plus que 26 hommes dont 10 gradés. La 11e compagnie du génie, dotée de renforts arrivés depuis un mois seulement, ne se composait que de 52 traînards. Le 5 septembre elle avait évacué 19 hommes à la fois. Sur 35 hommes de renfort destinés à la 16e batterie, cinq seulement avaient rejoint dont 4 furent bientôt hospitalisés. Inutile de parler des 120 courts, des 80 de campagne. Toutefois, grâce à des efforts inconcevables des noirs, on avait essayé de traîner une de ces sections jusqu'à Andriba, elle n'avait pu y arriver. Les deux pelotons de cavalerie comptaient chacun 10 hommes. 4000 hommes sur 18.300 versés au corps expéditionnaire de 1895 ! chiffre d'une éloquence navrante par l'aperçu de la fonte des effectifs ! 4000 combattants pour franchir 190 kilomètres d'un pays ennemi sur une simple piste, pour traverser les grands Ambohimenas où l'écrasement des Vasas était donné comme certain, pour assiéger une ville de 100.000 habitants ! et cela sans secours possible, sans nulle liaison avec l'arrière ! N'est-ce pas là une folie ? Et tandis que plusieurs redoutent l'anéantissement de la colonne volante du premier jusqu'au dernier, quelques-uns se basant sur les fuites répétées de l'ennemi, croïent pouvoir garantir un succès. Tous le souhaitent certes, mais la chose est-elle croyable ? Une trêve, oui, mais la victoire ? Cette poignée d'hommes pourra-t-elle tenter l'assaut de Tananarive ?

Avec quelle joie tous apprirent que la colonne volante, ayant quitté le 15 septembre Andriba, mettait en fuite le même jour l'ennemi à Tsaïnainondry, ayant seulement 3 blessés ; traversait victorieusement les Ambohimenas le 19 sans tué ni blessé, grâce à un heureux mouvement tournant exécuté de nuit par la brigade Voyron ! L'espoir renaissait chez les plus sceptiques ; les Howas étaient capables de se rendre ; et tous de supputer l'effet destructeur et surtout démoralisant que produiraient aux assiégés de Tananarive les obus de mélinite. Mévatanana n'était-il pas une position facile à défendre, accessible seulement par deux misérables sentiers ? la reine n'y avait-elle pas envoyé son meilleur général Ramasombazaha ? On y était entré sans avoir un homme hors de combat. Un de nos camarades me disait, voulant me dérider d'un mot facile, mais expressif : « Docteur, le vent des obus à mélinite a donné le vent aux courageux défenseurs de Mévatanana, il en sera de même à Tananarive. » Ah ! celui-là ne doutait pas d'un succès certain, il ne disait pas écrasant. « Et puis, qui sait ce qui se passera ? ajoutait-il, on ne peut rien prévoir, mais pour moi, ils se rendront. Quand ils ont rencontré une compagnie bien réduite devant eux, comme à Tsarasotra, ils ont écrit : Ils sont plus de 1000. Quand ils verront 4000 hommes, 3000 chevaux et mulets, s'ils sont logiques, ils affirmeront que nous avons 40000 hommes et 30000 chevaux. » Oui, peut-être avait-il raison ; les Howas peut-être auraient-ils l'esprit de suite comme ils avaient eu jusqu'ici celui de fuite, mais ne fallait-il pas craindre aussi l'énergie du désespoir qui donne du courage aux plus lâches ? Quand ils défendraient leur capitale, leur reine, leurs femmes, leurs enfants, leurs

[redacted]

maisons, seraient-ils tels que lorsqu'ils combattaient dans le Buéni, dans le pays sakalave où jamais ils ne se hasardent à vivre? Les soldats de la reine n'étaient-ils pas plus valeureux, plus disciplinés, plus expérimentés, dressés d'ailleurs par des instructeurs anglais (Graves, Sherwington) et aussi disait-on, par un sous-officier d'artillerie de marine française déserteur? Il fallait attendre, mais quel désastre si l'ennemi allait s'enhardir les derniers jours!

Tout en nous communiquant les réconfortantes nouvelles, le colonel Bailloud n'oublie pas que le 24 septembre approche et que ce jour-là doivent partir *le Canton* et *la Ville-de-Metz* : Sendral et les deux vétérinaires avec ce dernier affrêté, le médecin-major Barré et de Liebessard avec *le Canton*. Nul ne manquera à l'appel qui, en tous les cas, se répète tous les jours.

Dès que ces deux bateaux sont en vue, (23 septembre) leurs passagers s'apprêtent à descendre à bord, dès l'ancre jetée, et à y déposer leurs bagages. Sur *le Canton* doivent s'embarquer les sous-lieutenants Dorr et Raffie ; le lieutenant Aldebert, primitivement désigné pour rentrer en France, a réussi à demeurer à Majunga, au service des étapes. Les deux affrêtés ne devant quitter le port que demain dans l'après-midi, leurs officiers rapatriés remontent dans la soirée à l'hôpital pour y passer leur dernière nuit. Le 24, vers trois heures, de la véranda de notre pavillon nous assistons au départ du *Canton*. *La Ville-de-Metz* longue et noire, commence, à son tour, la manœuvre d'appareillage. Tout à coup, elle est arrêtée, le bateau déjà immobilisé à son poste. Une heure après, à notre stupéfaction, le Dr Sendral et le vétérinaire Bergougnan viennent reprendre leur lit dans la salle commune. Auprès d'eux

tous se renseignent. Le directeur des étapes vient de recevoir une dépêche du ministère de la guerre, disant les récriminations de la population française émue des décès survenus à bord du *Shamrock* et de *la Concordia*, au passage de la mer Rouge, et enjoignant de retarder le départ des navires convoyeurs sur le point de quitter Madagascar. *Le Canton* heureusement n'a pu être rappelé. Cette raison nous surprend ; on n'est donc pas renseigné en France sur ce qui se passe ici ! La traversée de la mer Rouge en octobre n'est guère dangereuse si elle l'est en août et septembre, et d'ailleurs même à la période incriminée que signifient 50 à 60 décès sur 600 hommes en 20 jours de traversée au minimum, quand il en meurt, en ce même moment 100 par jour à Madagascar ? Le colonel Bailloud doit envoyer au ministre une dépêche explicite dont la réponse, bientôt arrivée, lèvera sans doute cet interdit irrationnel et dangereux. C'est bien trop tard, au contraire, que se sont commencés les rapatriements ; ce sera assurément une des fautes que l'on pourra reprocher à ceux qui auraient dû les hâter, les exiger ou du moins les solliciter du gouvernement. Le gouvernement, la population peuvent-ils savoir mieux que nous ce qu'il nous reste à faire ? Ils ont su envoyer les bons troupiers à la mort, qu'ils nous laissent le soin de les y arracher, du moins autant qu'il est en notre pouvoir ! Nos petits 200e, nos braves chasseurs à pied, nos admirables sapeurs ont été fêtés avec enthousiasme à leur départ ; ils ont tout fait pour répondre à la confiance qu'on avait inconsciemment placée en leur jeunesse ; ne voudrait-on plus recevoir mourants et épuisés les débris clairsemés de ces unités ? Un tiers d'entre eux à peu près est déjà mort, il en mourra

[redacted]

encore quelques-uns en cours de traversée certainement ; il en mourra dans les hôpitaux de France à l'arrivée ; il en mourra pendant la convalescence au sein de la famille; plusieurs des survivants resteront frappés pour une grande partie de leur vie, peut-être même pour toujours. Une seule occasion de salut leur est offerte par nos chefs, le rapatriement, la fuite loin des régions empoisonnées et du climat meurtrier. Et ceux-mêmes qui les ont voués à la maladie, à la mort probable, les voueraient à la mort certaine et inutile ! Non ! le colonel Bailloud, seul juge de la situation, saura convaincre le gouvernement de son erreur. Il est seul responsable en ce moment de toute la zone des étapes, inquiet, comme nous tous, sur le sort de la colonne volante dont, depuis le 19, il n'a reçu aucune nouvelle ; il sauvera tout ce qu'il pourra d'un désastre peut-être en ce moment consommé.

La Ville-de-Metz se tient prête, en attendant la réponse du ministre, à démarrer au premier signal. Les convoyeurs kabyles demeurent à bord et avec eux un de leurs médecins, le vétérinaire Pelotier qui n'en pouvant plus, s'est jeté sur sa couchette en arrivant à sa cabine, confiant le soin de ses bagages à Sendral. Et voilà l'aide de notre camarade auquel tous croient bien plus qu'à Bergougnan très souffrant. Hélas! on n'avait pas compté sur cette mortalité et cette morbidité géantes en l'absence même de toute épidémie (typhus, variole, choléra, typhoïde) et sur la pénurie problable de médecins. Deux dorment déjà pour toujours : de Saint-Germain et Bernard ; plusieurs sont hospitalisés comme les Lepage, les Courtot, etc... quelques-uns comme les Fargeot sont évacués; beaucoup de convoyeurs comme Sendral, de Liebessard sont aussi malades, au

moins, que la plupart de ceux qu'ils doivent soigner.

Ce même soir, tandis que je causais à la popote avec les officiers de l'hôpital, un infirmier vint avertir qu'un officier lui paraissait gravement malade. Il avait en effet un accès peu ordinaire : le thermomètre sous l'aisselle marquait 40°,5, il se disait glacé, sûr de mourir, les extrémités asphyxiées. Tous les soins donnés, les médecins se retirèrent. Je les suivis, exprimant mes regrets à Sendral de ce nouveau contre-temps, car l'officier n'était autre que Bergougnan. Quand assez tard je regagnai notre pavillon, (depuis le 18 août c'était la seconde fois que je ne permettais d'en sortir quelques heures,) ouvrant discrètement la porte, disposé à marcher sur la pointe des pieds, je fus péniblement impressionné. Au fond gauche de la pièce, au tout dernier lit, sur une table de nuit une timide bougie brûlait. Elle éclairait vaguement la couche où notre camarade, assis, feuilletait un carnet, inscrivait quelques mots au crayon, comptait une grosse liasse de billets de banque, puis l'attachait soigneusement, avant de la mettre dans son tiroir. « Tu vois, Bonnard, (c'était son voisin de face) quand je serai mort dans quelques instants, tu prendras cet argent et le feras parvenir aux diverses destinations que j'indique sur cette feuille. — Oui, mon cher Bergougnan, c'est entendu, tâche de dormir. — Dormir à quelques heures de la tombe ! tu n'y penses pas. — Tais-toi, tu es fou, crois-tu en être là ? tu déroilles. — Tu le verras demain ; tiens, je La vois qui avance les yeux fixés sur moi, c'est bien moi qu'Elle choisit aujourd'hui ; chacun son tour. — Allons, dors, il y a des malades qui ont besoin de sommeil. — C'est vrai, tu as raison ; d'ailleurs je n'en ai plus pour longtemps. » Et pendant une grande partie de la nuit, tant

[redacted]

que la flamme dura, ce fut une série de monologues navrants où des noms se mêlaient, se répétaient. Une idée fixe revenait avec une netteté d'expression encore plus obstinée : celle de la Mort marchant à pas lents, mais certains. Vers trois heures du matin (plusieurs d'entre nous ne pouvaient s'endormir) il consulte sa montre, s'assure qu'elle n'est pas arrêtée, s'étonne qu'Elle n'ait pas encore accompli son œuvre. Nuit horrible pour tous les éveillés, par l'obsession de telles idées noires chez un malade sain d'esprit quelques heures auparavant, par la persistance d'une hallucination lugubre, par la formulation d'un pressentiment affreux, quelquefois exact, dit-on, à l'approche de l'agonie. Ce délire systématisé, même pour des gens nullement superstitieux et habitués à voir mourir, n'était rien moins que pénible. Le langage du matin, dans son laconisme désespéré, le fut tout autant, quand vers six heures des infirmiers vinrent le prier de se coucher sur un brancard, pour descendre à *la Ville-de-Metz*. « Ah ! ah ! vous ne voyez donc pas que je suis déjà mort ? ce n'est pas dans un brancard, c'est dans une bière qu'il faut me coucher. Allez la chercher et portez-moi dans le cimetière à côté de tous les autres. » Le médecin-chef présent à la scène, le secoua légèrement, le conduisit près de la porte, tout en plein jour. L'air vif et la lumière semblèrent le ramener à lui. « Allons donc, vous riez, monsieur le médecin-chef, c'est au *Wingh-Long*, à l'hôpital du bord, que vous m'envoyez. — Mais non, mon ami, c'est sur *la Ville-de-Metz*, pour la France. » On l'y transporta. Son étonnement fut des plus ahuris, (nous le sûmes quelques heures plus tard) quand il se retrouva au milieu des Kabyles ; on ne l'avait pas trompé. En route pour la France, puisqu'il ne pouvait plus mon-

ter à Tananarive! Hélas! le lendemain, après une rémission de quelques heures, il mourait d'un accès pernicieux le jetant dans cette Mort qu'il entrevoyait depuis assez longtemps. La Mer des Indes avait reçu son cadavre immergé! Ce fut à huit heures que, le 28, *la Ville-de-Metz*, tournant sur elle-même, mettait le cap vers le Nord, s'ébranlant noire et longue vers Alger. Combien de ces malheureux convoyeurs ne reverront pas sans doute leur chère Kabylie!

Quelles transes affreuses en attendant l'arrivée du *Djemnah*! Pas de nouvelle de la colonne depuis le 19! qu'a-t-elle pu devenir? Tous sont inquiets. Ah! que je voudrais ne pas quitter Majunga sans être fixé sur son sort! Il se trouve que je n'ai pas encore reçu les colis adressés par mon commandant. Je descends en ville pour la première fois, le 28 septembre, depuis mon déjeuner avec le médecin-major Kopfmann, prie le colonel Bailloud de m'autoriser à attendre, pour partir, l'arrivée de mes effets. Je ne puis m'en aller ainsi. « Mais, mon cher docteur, répond-il, je viens de les voir et de donner l'ordre qu'on les monte aussitôt à l'hôpital ainsi que ceux du Dr Lepage arrivés en même temps; vous les aurez certainement dans la matinée. » Mes projets sont déjoués, je n'y peux rien. Je retourne aux Manguiers; ma cantine est là près de mon lit, aussi ma caisse en bois de camphrier faite par un Indien à mon débarquement; mon lit d'Alteirac et ma tente manquent à l'appel. Ils doivent servir à quelque camarade de l'avant. Je rends à Pichon son costume d'emprunt, vais à l'Intendance toucher une solde arriérée de trois mois, payer mes nombreuses journées d'hospitalisation de Suberbieville et Majunga. Dans l'après-midi je redescends en ville pour serrer la main de mon ancien,

Benoit, qui était souvent venu me voir aux Manguiers et à qui j'avais promis une soirée avant mon rapatriement. Avant de me raccompagner à l'hôpital où je lui ferai mes derniers adieux, (car *le Djemnah* part demain soir) il me propose de nous asseoir au fameux café-restaurant marseillais, plein d'officiers. A peine engagés sous la véranda, ô surprise ! je vois venir à nous le capitaine Godfrin du génie, connu en Algérie. Il est arrivé en juillet avec un renfort de près de 400 hommes. Il y est beaucoup parlé des malheureux et intéressants petits sapeurs, des travaux meurtriers des terrassements, des nombreux ponts construits par le génie, entre autres de celui, resté inachevé, de l'estuaire de Majunga et commencé par le lieutenant Beigbéder-Camp qui vient de mourir il y a quatre jours, de celui de Maroway où l'on dut travailler la nuit à la lampe Wels, en raison des caprices de la marée ; de celui d'Ambato sur le Kamoro, exécuté le fusil à la main pour se garer des caïmans, et s'écroulant en partie sous le passage d'un troupeau de bœufs ; enfin du fameux pont de la Betsiboka exécuté par la compagnie Ferrand sur un sol mouvant, par un très fort courant, exigeant une longueur de 350 mètres environ, réduisant, à la fin de sa construction, l'effectif de cette unité à 23 hommes. Sur 90 sapeurs employés à cet ouvrage, 7 restèrent jusqu'à la fin disponibles ; quant aux auxiliaires de la compagnie, sur 40 Kabyles 4 seulement subsistaient encore à la fin des travaux, sur 60 Somalis 30. Et personnellement je leur donne les détails les plus précis, d'après une lettre toute récente, sur les difficultés de la route au delà de Suberbieville : des convois montants de voitures Lefebvre se heurtant à des convois descendants de voitures ou de mulets, une fois sur le pont de Randriantoana sous les

yeux du général Duchesne; et les doubles roues tombant dans l'eau; les hommes poussant les voitures à la montée, les retenant à la descente; les brancards cassés; les chutes dans les précipices; les marches ralenties par les chariots de fonte souvent abandonnés au milieu du chemin. Mon correspondant juge que de Suberbieville à Andriba il a vu plus de 1000 Lefebvre dans les ravins. Il qualifie les convoyeurs kabyles de vrais forçats, tombant comme des mouches, mourant au nombre de 40 par jour pour le moins. Et quelle mortalité dans les hôpitaux depuis quelque temps! 10 décès par jour en moyenne à Suberbieville, 20 à Ankaboka, à Majunga autant, certains jours davantage. Et Marololo! et Ambato! Le colonel Barre vient de succomber à Majunga à un accès pernicieux, après avoir été trouvé mourant dans sa case par son ordonnance.

Le lendemain 29, accompagné du capitaine Godfrin et du Dr Benoit avec qui j'ai déjeuné à la popote du génie, je grimpe pour la dernière fois la pente pénible des Manguiers, sous un soleil ardent. Tous les colis sont déjà à bord. Mes deux guides descendent au port, me laissant ainsi le temps de faire mes adieux aux camarades de la formation sanitaire. Puis lentement, derrière nos petits soldats évacués, à côté du médecin chef Fluteau, le médecin-major Courtot et moi prenons le chemin de Majunga, tandis qu'un brancard transporte le médecin principal Lepage, incapable de descendre à pied. Sur la berge, le capitaine et Benoit assistent à l'embarquement des malades sur les chalands qui les portent au *Djemnah*, mouillé en pleine mer, loin du wharf improlongeable par l'obstacle du banc de corail. Je leur serre convulsivement la main et des larmes mal contenues coulent de mes yeux quand pour

la dernière fois je leur dis à revoir, ainsi qu'au Dr Fluteau dont j'ai pu apprécier le dévouement pour tous et la sympathie à mon endroit.

Enfin le chaland vient prendre le dernier groupe des malades. En quelques minutes nous sommes tout près du grand et superbe bâtiment, escaladons lentement l'échelle, aidés par les amis et les marins. Au moment où je passe, en saluant, devant le commandant du bord, le colonel Bailloud me présente au capitaine Trocmé, en me serrant la main « En voilà un qui vous les sauvera tous. » Il est plus qu'aimable. Beaucoup seront sauvés peut-être, mais uniquement parce que le bienveillant et intelligent directeur des étapes les aura rapatriés. Tandis que les préparatifs du départ s'achèvent, je me promène fébrilement sur le pont avec le capitaine Godfrin, Béringer et Benoit qui ont tenu à entourer mes derniers moments dans les eaux malgaches. Le colonel Bailloud, déjà descendu dans une chaloupe, adresse aux petits soldats ses derniers encouragements ; que ne peut-il leur annoncer, avant l'ancre levée, la prise de Tananarive ? La cloche lance son ordre impérieux; il faut se séparer. Encore quelques instants je m'entretiens avec mes amis, descendus à leur tour près du colonel, pendant que le démarrage s'opère. La voix émue, les yeux voilés de larmes, les derniers souhaits viennent de s'échanger. Nous reverrons-nous jamais ? et un grand poids m'étouffe le cœur. Sommes-nous entrés à Tananarive ? La courageuse, l'héroïque colonne volante n'a-t-elle pas au contraire été écrasée depuis le général en chef jusqu'au dernier de ses soldats ? Mais tout ne peut-il pas arriver ? la vie aux mourants, l'espoir aux affligés, le salut aux désespérés, la victoire à ceux qui croient, veu-

lent et agissent? Le désespoir n'est-il pas une force souvent triomphante, quand au lieu de se soumettre passivement au malheur, de se résigner aux prétendues lois du Destin, il recherche en lui seul, en son effort conscient, sa propre Providence?

[redacted]

XVII

Rapatrié.

(29 septembre-19 octobre.)

Le bateau mis en route, je vais prendre possession de ma cabine, puis me présenter dans le salon au commandant d'armes, le lieutenant-colonel d'infanterie de marine Colonna de Giovellina. Il me reçoit d'un air mécontent. « Je vous attendais, docteur, savez-vous le nombre exact des malades et leur corps d'origine ? — Pas le moins du monde, mon colonel, je ne saurais vous renseigner. — Vous ne savez même pas combien de malades l'on a embarqués à Majunga ? Vous êtes inexcusable de l'ignorer, puisque vous êtes le médecin convoyeur du bateau. — Vous vous trompez, mon colonel, je suis à bord comme rapatrié, la preuve en est simple : mon billet d'hôpital est, comme celui de tous les hommes, entre les mains du commissaire. » Devant mon affirmation catégorique, il me passe un pli signé du colonel Bailloud : « Le médecin aide-major Darricarrère, à qui son état de santé permet quelques soins aux

malades, sera convoyeur du bateau. » Je lui raconte alors tous mes pourparlers avec le directeur des étapes au moment où il me désigna pour le *Djemnah*, d'où ne découlait nullement ma fonction de médecin convoyeur. Seul intéressé, seul je n'avais pas été informé. Un oubli du colonel sans importance, très excusable, vu son service écrasant. Aussitôt avec le Dr Marty, médecin de la compagnie, je décide de nous partager les malades des cabines et du faux pont ; le côté tribord m'est réservé. Tous sont aussitôt visités.

Au salon, nous retrouvons le boute-en-train Pagès, de l'*Autorité*, l'aimable Tinayre, du *Monde Illustré*, le sympathique Léon Boudouresque, du *Petit Marseillais*. Ces correspondants de journaux français sont, comme bien d'autres, navrés de n'avoir pu suivre la colonne volante et d'avoir fait demi-tour à Andriba. Le général en chef, renvoyant à l'arrière toute bouche inutile, exigeait que les mulets ne portassent des vivres que pour les soldats de la colonne légère. Toute personne qui voulait monter à Tananarive devait avoir ses moyens de subsistance et de transport. Seul le Dr Wolff était dans ce cas, ayant ses chevaux, ses bourjanes, ses provisions ; aussi la colonne volante ne fut-elle suivie que par le correspondant des journaux allemands. Le capitaine Herr est aussi là avec le lieutenant Litchfousse, du 200e, qui avait été donné pour mort dans plusieurs journaux français. Sa famille, habitant Madrid, avait appris par l'un d'eux son décès, avait volé au ministère du la guerre qui la rassura par une dépêche ferme reçue quelques jours après de Majunga. Le comble est que le jeune officier n'était même pas malade au moment où cette fausse nouvelle était répandue en France et en Espagne. Depuis il avait fait

comme presque tous les hommes de son malheureux régiment. Au lunch et au thé je me rencontrai souvent avec un capitaine d'infanterie de marine, Paugoy, rentrant en France avec sa famille tout comme le colonel de Giovellina. Parmi nos voisins de table se trouvait également au départ de Majunga un jeune Allemand très correct et courtois, arrivant de Tamatave. Il se disait officier démissionnaire de la garde impériale.

Faut-il louer la sollicitude paternelle du commandant du bord, le capitaine Trocmé, installant les malades graves dans des cabines de 1re et 2e classe; les soins assidus du médecin de la compagnie, le Dr Marty; le dévouement à toute épreuve de l'infirmier du bord, un marin corse ; l'infatigable secours porté aux âmes défaillantes par l'aumônier que nous avions ramené de Majunga, avec une discrétion et un respect scrupuleux des consciences que je n'ai encore jamais rencontrés? Dirai-je les transes de tous les passagers concernant l'issue de la lutte, les anxiétés poignantes sur le sort de tous les membres de la colonne légère, les tristesses suggérées par la crainte de la défaite finale, du désastre irréparable, tous tués du général en chef au dernier soldat? M'apitoierai-je sur la rechute grave du bienveillant Litchfousse ; les récidives fréquentes du médecin-major Courtot et de l'officier d'administration Theissen, la première atteinte de notre égayant Pagès, fier d'être resté un des rares indemnes de l'expédition et contractant, après quelques jours de mer, un violent accès qui l'éleva à la hauteur d'un 40°,5 et lui imposa d'emblée un masque tellurique des plus accentués? Faut-il rappeler l'ascension à bord, à Zanzibar, d'une élégante et accorte jeune dame grecque, soumise, dès son arrivée, aux angoisses du plus horrible mal de

mer, qui supportait stoïquement la récente condamnation à mort d'un mari assassin; les thés inquiets où nous ne prenions aucun plaisir aux accords d'un piano et d'une mandoline; puis tout à coup, un soir d'escale, notre joie délirante en dépouillant un paquet de dépêches annonçant la prise de Tananarive, la paix conclue, nos victoires, les faibles pertes de la colonne volante (10 hommes de troupe tués, 56 blessés dont 4 officiers), les récompenses des grands chefs, la création d'une médaille commémorative de Madagascar? Enfin c'était le bonheur ineffable pour ceux qui retrouveraient bientôt les leurs, mais c'était aussi l'angoisse et l'effroi pour ceux qui encore les attendraient. Et c'était surtout la tristesse et le deuil pour tous ceux qui jamais ne pourraient les revoir ces pauvres petits soldats en allés, l'œil humide, mais l'illusionnante chanson aux lèvres, ces courageux mais trop jeunes pioupious qui ne reviendront plus embrasser leur fiancée, leur mère, leur sœur, leur père, leur frère et qui dorment pour toujours là-bas, dans la Grande Ile Meurtrière, sous la brousse inexorable qui jamais ne les rendra. Tous, ce soir-là, ont prolongé fort tard la veille, voulant lire et relire eux-mêmes les moindres détails, n'osant y croire, fortement surpris, mais aussi grandement heureux. Et chacun admirait avec reconnaissance l'audace, jugée téméraire au départ d'Andriba, devenue géniale dès lors qu'elle avait réussi, du général Duchesne se décidant à lancer sur une capitale ennemie de 100.000 âmes, défendue par une position incomparable, une colonne de 4000 hommes, servie par 12 canons de 80^{mm} de montagne et moins de 1200 obus, à travers une région semée de difficultés naturelles, longue de plus de 190 kilomètres. Certes la

colonne volante avait dû rencontrer une résistance anodine de la part des forces adverses, à en juger par nos pertes, insignifiantes au point de vue militaire, mais elle n'en avait pas moins fait preuve d'une abnégation admirable et d'une confiance absolue en son chef. Des considérations d'un ordre grave avaient déterminé le général Duchesne à porter brusquement le coup décisif, ses officiers et ses soldats l'avaient aveuglément suivi.

Le chef et les hommes avaient eu raison. Ces 200 kilomètres franchis en quinze jours alors que les premières troupes du corps expéditionnaire avaient mis plus de six mois pour parcourir les 300 kilomètres de Majunga à Andriba, les voitures Lefebvre et les travaux de la route carrossable abandonnés en ce point, étaient la condamnation du programme le plus chimérique, sinon le plus coupable, dans tous les cas le plus désastreux. Car il ne fallait pas l'oublier, il avait été versé au corps expéditionnaire plus de 18.000 hommes de troupe et 4.000 avaient seuls été jugés capables de donner l'effort final. Les chiffres ont parfois la force d'une démonstration. L'expédition de 1895 en montrant les dangers du paludisme, du séjour, même en saison sèche, dans les contrées basses des zones tropicales, aura aussi montré l'inutilité, dans un pays aussi accidenté que l'est la zone s'étendant de Suberbieville (cote 30) à Andriba, (800) et à Tananarive (1400), de canons de 80 de campagne et bien plus encore de 120 courts dont on avait cru devoir se munir pour cette guerre coloniale que l'on comptait donner comme modèle à suivre. La haute fantaisie des ballons resta tout aussi inutile. Elle aura montré également (et ceci est la plus importante leçon) combien l'on juge mal

quand on n'est pas sur place, et que de Paris on ne saurait prétendre donner des ordres ou des conseils à un général en chef; que les hypothèses les plus savantes, les conceptions les plus état-majoresques sont non avenues, toujours dangereuses, quand elles ont des points de départ incontrôlés, même seraient-ils affirmés par des officiers brevetés. Si on avait mis en doute la valeur de l'interprétation du lieutenant-colonel de Beylié concernant les estimations des déblais à exécuter pour créer un passage aux Lefebvre, si l'on avait su que les travaux de la terre sont interdits à l'Européen en pays palustre et même simplement tropical, on n'aurait jamais exposé le corps expéditionnaire à une situation déplorable que l'appréciation sur place, doublée d'une énergie à toute épreuve, a seule sauvée de l'Irréparable. Le tardif mérite du général Duchesne (son courage mis à part, cela va sans dire, qu'il est inutile de discuter) aura été d'avoir renié un plan décrété d'avance, dès que, le jugeant impraticable, il a dû y renoncer — celui de ses sous-ordres sera d'avoir subi, sans désespérer, les conséquences lamentables d'un programme imposé dont ils furent les victimes désolées et d'avoir aidé leur chef par leur courage, leur énergie, leur expérience, à réparer des fautes dont la persistance eût conduit à un complet désastre. D'un côté la Fiction et l'Imagination avec ses douloureuses conséquences ; de l'autre la Raison clairvoyante renonçant au Dogme faux et funeste, remplaçant la soumission passive et sans discussion par l'Action consciente, seule libératrice et féconde.

En quels termes exposer notre voyage rarement attristé par les décès dont il fut témoin? l'immersion de trois victimes dans la mer des Indes ; le débarque-

ment à Obock de quelques fiévreux ; la traversée de la mer Rouge, sans une seule mort, grâce au nombre limité de nos malades (400), au non confinement de l'air, à des précautions de tous les instants ; l'arrivée à Port-Saïd où nous mouillions à côté du *Canton* malheureux qui, malgré les soins assidus de ses deux médecins, avait déjà, en ce moment, plongé plus de 50 hommes dans la mer ; les dons, en ce même port, des Femmes de France, de la Croix rouge, de la Société des secours aux blessés ; l'entrée dans la Méditerranée froide tuant en un seul jour trois dyssentériques dont un petit marsouin, à peine âgé de 19 ans ; l'Etna en éruption ; le féerique passage de nuit du détroit entre Messine et Reggio éclairés en lignes scrupuleusement parallèles : la tempête aux Bouches de Bonifacio imprimant au *Djemnah* des oscillations pénibles pour nos malades et nous forçant à garder la cape pendant huit heures ; notre joie en devinant Marseille, en apercevant Notre-Dame de la Garde, « la Bonne Mère » comme disait Boudouresque ; le décès en vue de la Joliette d'un petit chasseur à pied, mais qui sera enterré, à l'arrivée, en terre française au lieu d'être soumis à une immersion toujours poignante pour le capitaine Trocmé ; l'irruption sur le bateau à peine mouillé d'une Arlésienne vêtue de deuil que l'on n'a pu, en raison d'une folie désespérée, empêcher de monter à bord, qui crie à tous les échos le chagrin de la perte d'un enfant mort depuis trois mois dans l'île meurtrière et réclame, à cor et à cri, au moins le cadavre de son second fils, évacué comme rapatrié sur le *Djemnah*. « Donnez-moi au moins son corps que je l'embrasse, me crie-t-elle en me saisissant les mains, vous qui l'avez soigné, rendez-le moi, de grâce conduisez-moi

à lui ; dites-moi, il est mort aussi celui-là ? — Mais, madame, rassurez-vous, votre fils n'est point mort ; voici la liste de ceux que nous avons dû abandonner en mer ; le décédé de ce matin est un jeune chasseur ; j'ai trois malades graves dans les premières, mais ils ne sont pas, je vous l'assure, de l'arme du train comme celui que vous pleurez inutilement. Veuillez me suivre, madame, il doit être sur le pont, à l'avant. » Elle s'attache à mes pas, tandis que je répète à haute voix le nom de son fils ; elle dévisage d'un regard anxieux nos petits troupiers français ; tous font place, émus et attendris devant la Douleur en deuil passant auprès d'eux, « Le voilà ! crie-t-elle enfin, » elle se précipite sur un jeune et pâle fiévreux qu'elle couvre de larmes et de baisers. Je ne puis plus contenir mes sanglots et me réfugie dans ma cabine, pour échapper aux remerciements que la pauvre mère veut m'adresser.

Dois-je m'attarder à décrire le port grouillant d'une foule anxieuse et muette, — ceux qu'on attend sont-ils vivants encore ? — le débarquement des malades, après les interminables formalités de la santé, les uns sur des brancards disparaissant furtivement dans les voitures d'ambulance, les autres, moins graves, descendant aux bras d'infirmiers ; l'accueil à la fois ravi et désenchanté de parents ou d'amis retrouvant les leurs, mais à l'aspect mourant ; le lent défilé lugubre à travers la ville des évacués sur l'hôpital, vrais spectres hâves tranchant sur le gris des voitures ? Faut-il dire encore la joie de retrouver les siens, des Français, le sol de la Patrie si chère, des cœurs battant à l'unisson des nôtres ? Ces choses se sentent, mais ne se disent pas, surtout quand tout près de vous d'autres pleurent leurs fils, leurs frères, leurs amis morts

victimes de la guerre, victimes d'un mal créé par les hommes, perpétué par les préjugés des races et des nations, par l'orgueil des monarchies et des républiques, entretenu par l'éducation et les conventions, suggéré par quelques rares intéressés à une foule inconsciente leurrée par les sophismes les plus déplorables et les plus funestes. Créée par l'homme, la Guerre peut être tuée par l'homme ; à elle seule il devrait faire une guerre à mort. Qu'il se mette donc en état de légitime défense contre la guerre, quand elle veut le frapper ; qu'il la tue plutôt que de se laisser tuer par elle.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Derniers Ouvrages parus :

G. ABEL. — *Le Labeur de la prose*. Un vol. in-16. Préface de M. Camille LEMONNIER. . . 3 50

F. AUBIER. — *Hors de l'enrôlement*, roman. Un vol. in-16. 3 50

S. BASSET. — *Comme jadis Molière*, roman. Un vol. in-16.. 3 50

J.-W. BIENSTOCK. — *Tolstoï et les Doukhobors*, faits historiques. Un vol. in-16 . . . . 3 50

B. BJORNSON. — *Au delà des forces*, 1re et 2e parties. Un vol. in-16. . . . . 3 50

— *Le Roi*, dra. en 4 act. — *Le Journaliste*, drame en 4 act. Un vol. in-16. . . . . 3 50

E. BOURGES. — *Le Crépuscule des Dieux*, roman. Un vol. in-16. . . . . 3 50

BRANDÈS. — *Le Grand Homme*. Origine et fin de la civilisation. Une brochure in-16. . 1 »

BRIEUX. — *Les Avariés*, pièce en 3 actes. Un vol. in-16 . . 3 50

— *La Petite amie*, pièce en 4 actes. Une broch. in-16 . . . 2 »

H. DE BRUCHARD. — *La Fausse gloire*, roman. Un vol. in-16. 3 50

L. COMPAIN. — *L'un vers l'autre*, roman. Un vol. in-16. . 3 50

CORRE. — *Nos Créoles*. Un volume in-16 . . . . 3 50

G. DARIEN. — *La belle France*. Un vol. in-16. . . . . 3 50

E. DEGRAVE. — *Le Bagne*. Un vol. in-16. . . . . 3 50

L. DESCAVES. — *La Colonne*, roman. Un vol. in-16. . . . . 3 50

G. DORYS. — *Abdul-Hamid intime*. Un volume gr. in-18, illustré. 3 50

ESQUIROL. — *Cherchons l'hérétique!* roman. Un vol. in-16. 3 50

P.-L. GARNIER. — *La Terre éternelle*, roman. Un vol. in-16.

J. GRAVE. — *Les Aventures de Nono*, roman. Un vol. in-16, illustré. . . . .

— *Malfaiteurs!* roman. Un vol. in-16 . . . .

GUY-VALVOR. — *La Jérusalem nouvelle*, roman. Un volume in-16 . . . .

J.-K. HUYSMANS. — *L'Art moderne*, nouvelle édition. Un vol. in-16. . . . .

— *De Tout*. Un vol. in-16 . . .

— *L'Oblat*, rom. Un vol. in-16.

KROPOTKINE. — *Autour d'une vie*, mémoires. Un volume in-16. . . . .

L. LAMARQUE. — *Un An de caserne*. Un vol. in-16, préface de M. Octave MIRBEAU. . . . .

Ed. LEBLANC. — *Contes insidieux*. Un vol. in-16. . . . .

M. LUGUET. — *L'Indécente*, roman. Un vol. in-16. . . . . .

L. LUMET. — *Le Chôm*, roman. Un vol. gr. in-18. . . . .

A. MONNIER-VISSOCQ. — *Flirts*. Un vol. in-32 . . . .

G. NIGOND. — *Contes de la Limousine*. Un vol. in-32, préface de Mme SÉVERINE. . . . .

REEPMAKER. — *Carlo Lano*, roman. Un vol. in-16. . . . .

— *Emma Beaumont*, roman. Un vol. in-16 . . . .

E. DE SAINT-AUBAN. — *L'idée sociale au théâtre*. Un vol. in-16. . . . .

Cte L. TOLSTOÏ. — *Paroles d'un homme libre*. Un vol. in-18. .

— *Les Rayons de l'aube*. Un vol. in-16. . . . .

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.



